

Mrs. Segura

15^c

La Revue Populaire

Histoire – Littérature – Sciences

VOL. 18, No 11

NOVEMBRE 1925



Notre roman complet: LA PETITE MADEMOISELLE
par HENRY BORDEAUX

INCOMPARABLE POUR

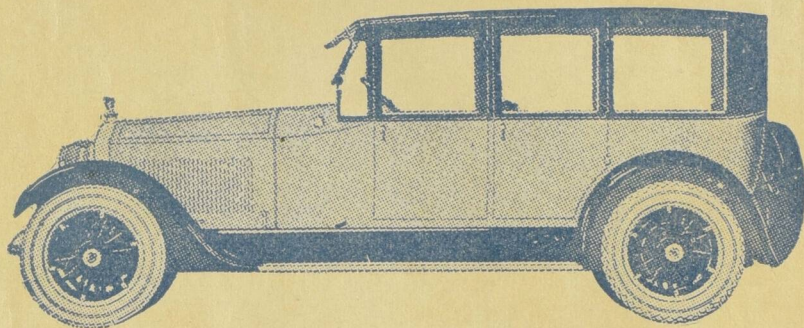


LE LUXE
LA DUREE
L'ECONOMIE
L'ENDURANCE
LE CONFORT PARFAIT
LA SECURITE ABSOLUE

Questionnez l'un des propriétaires du Fameux
Automobile à manchons (sans soupapes)

STEARNS KNIGHT

Votre choix sera vite fait !



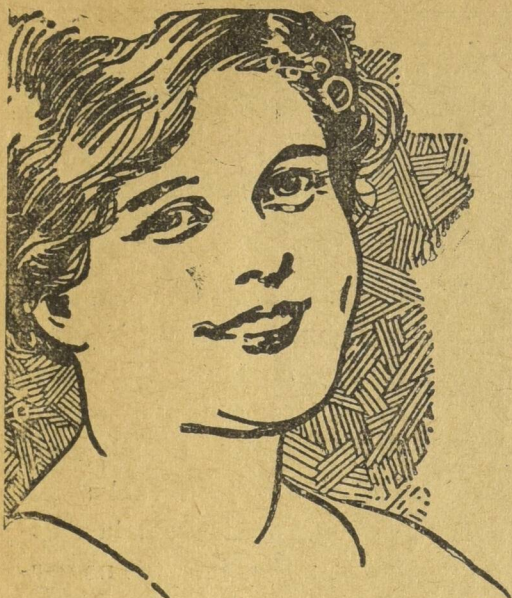
Sedan, 5 places, six cylindres. Garanti développer 90 forces (H. P.), 100 milles à l'heure, et couvrir 18 milles par gallon de gazoline. De plus, son entretien est reconnu comme étant le moins coûteux de tous les automobiles de marque. PRIX DE LIVRAISON IMMEDIATE: **\$6100** NET.

72 modèles différents de 2 à 7 places et à prix variés

— 0 —

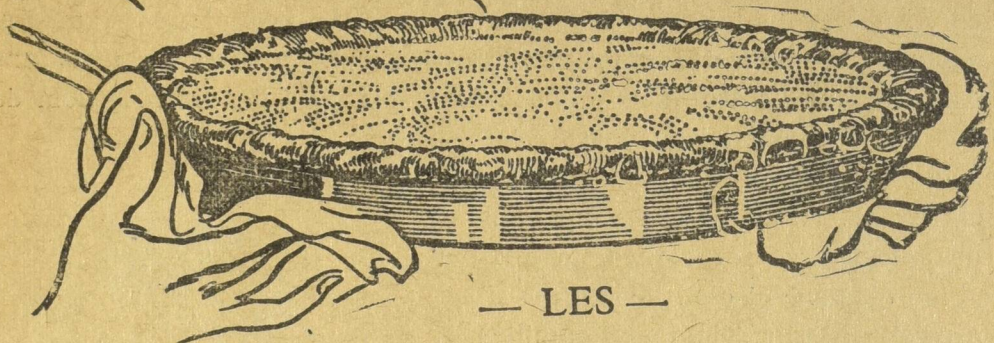
L.-J. GAUTHIER & CIE

3421, AVE DU PARC, Montréal. Tél.: Plateau 5650



Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

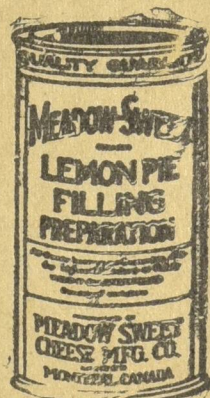
ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.

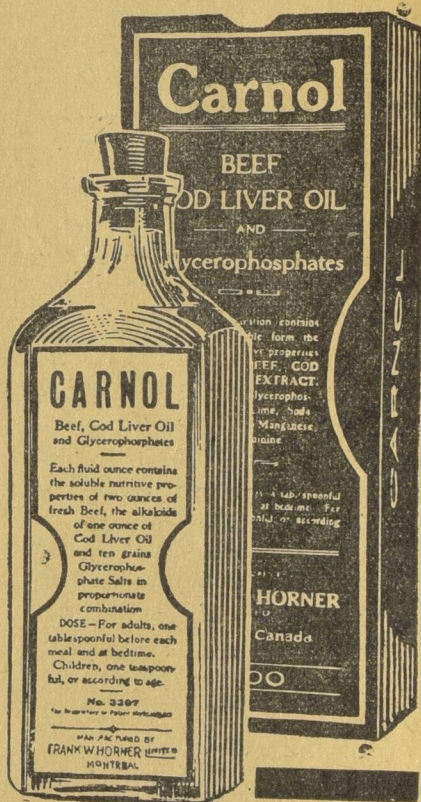


Le Produit original
et authentique.

“Après en avoir pris deux bouteilles ma femme revint vite à la santé.”

Le Carnol est un des meilleurs remèdes pour les femmes pendant la grossesse. Il n'y a pas d'époque dans la vie d'une femme où il est d'une plus haute importance de sauvegarder sa santé. Non seulement faut-il qu'elle protège sa propre santé dans cette période très critique, mais elle doit aussi avoir égard à la santé de l'enfant qui va naître. Lisez ce que le Carnol a fait pour Mme. Perry, — « Ma femme, il y a deux ans, justement avant la naissance de notre bébé, souffrait d'anémie et d'indigestion. Son estomac ne gardait rien. Nous avons fait l'essai d'un grand nombre de prétendus remèdes, des phosphates, et même des toniques à base de bœuf, fer et de vin, mais sans résultats. Un jour j'entrai dans une des pharmacies de l'endroit du nom de Crawfords et je demandai au pharmacien de me donner un tonique recommandable pour ma femme. Il me présenta une bouteille de Carnol avec force recommandations en me demandant d'en faire un essai loyal. Après en avoir pris deux bouteilles ma femme revint vite à la santé. Les couleurs lui remontèrent aux joues et elle recouvra complètement l'appétit. Nous trouvons le Carnol presque inappréciable pour notre bébé. Il constitue un remède utile, nous n'en manquons jamais à la maison. spécialement au temps de la dentition, J'éprouve un grand plaisir à recommander les mérites du Carnol. Comme reconstituant, comme remède pour les nerfs et merveilleux restaurateur dans tous les états d'épuisement, je ne pense pas qu'il y ait nulle part de remèdes comparables au Carnol. » — Arthur T. Perry, 527-10th St., Brandon, Man.

5-24



ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . .75c

Montréal et
banlieue exceptés

Directeur :

JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

Vol. 18, No 11

Montréal, novembre 1925

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

BESSETTE & CIE

POIRIER,

Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA CRISE DES DOMESTIQUES

Une autre figure du passé qui s'efface,—qui s'en va, dans la brume d'un siècle écoulé, rejoindre le crieur public, le sonneur, le cocher de fiacre, c'est la bonne vieille servante d'autrefois, au coeur simple, heureuse, fière même de son humble et éreintante besogne, d'un dévouement si grand qu'on ne sait plus si c'est de l'abnégation consciente, de la vertu ou de la bêtise. Nous avons tort de parler ainsi, car une belle conduite est toujours attendrissante!

Des domestiques de cette sorte, comme on dit, il ne s'en fait plus: le moule est brisé! Les moeurs changent, évoluent, celles de la mère, celles de la fille, et aussi, comme de bien entendu, celles des gens de maison, chauffeurs, cuisinières et bonnes.

Le travail, ce n'est plus la servitude, mais l'indépendance. Qui travaille est libre, qui travaille a des droits aussi bien que des devoirs et c'est la conscience de ces droits, à eux enfin révélés, qui font désormais des domestiques, si modestes soient-ils, des créatures un peu plus malcommodes. Sont-ils à blâmer? Pas du tout. Le domestique est d'ores et déjà un travailleur comme un autre, comme le fonctionnaire, comme le commis, comme l'ouvrier et l'ouvrière. Il n'est pas plus attaché à la maîtresse de

maison, à la maison elle-même, que si celle-là en use bien avec lui, que s'il trouve dans celle-ci bon salaire, bon feu, bonne table et bon lit.

Cet esprit d'indépendance qui anime maintenant la gent domestique étonne les personnes habituées, dans le bon vieux temps, à des serviteurs résignés, satisfaits de leur sort, besognant pour le pain et le sel, et qui considéraient leurs maîtres un peu comme le serf, attaché à la glèbe, son haut et puissant seigneur.

La résignation, l'obéissance ne sont plus vertus de domestiques.

C'est un mal pour un bien, dans la plupart des foyers. On réduira le nombre des domestiques: on s'habituerà à remplir soi-même certains petits offices; la mère surveillera de plus près la conduite de la maison et l'éducation des enfants; les filles, en même temps qu'elles s'occuperont d'art et de politique, apprendront à lier sagement une sauce, à endormir bébé et à repasser un pantalon. Dans l'antiquité, à une époque où les esclaves pourtant n'étaient pas rares, les filles de la maison lavaient le linge, telle Nausicaa, fille d'un roi, et faisaient de la tapisserie. Il y a peut-être bien un peu de rhétorique dans tout cela....

Jules JOLICOEUR.

SONNET INEDIT

JAZZ

*Le poème du soir n'a plus que son beau titre...
Viens, Bien-aimée, au temple — idoine à nos moyens —
Où nous verrons, au son d'accords hawaïens,
L'ingénue en maillot conquise par le pitre.*

*Ou préférerais-tu (si ton cœur récalcitre
Au fumet sauvagin de nos concitoyens)
Le "dancing", où l'émoi de contacts mitoyens
Anesthésie aimablement le libre arbitre?*

*Goûte ce privilège et ce choix de plaisirs,
Et plaignons les aïeux, qui perdaient leurs loisirs
À lire, sous la lampe, au sein de la famille;*

*Tandis que nous, enfants choyés par le destin,
Pouvons nous disloquer et cervelle et cheville
En sacrifiant au dieu Jazz — jusqu'au matin.*

Paul Morin

M. Paul Morin, membre de la Société Royale du Canada, titulaire du premier grand prix David, fondé en 1923, est l'auteur des deux plus beaux recueils de vers de la littérature canadienne: *Le Paon d'Email* (Alphonse Lemerre, Paris, 1911); *Poèmes de Cendre et d'Or* (Montréal 1922).

USAGES FUNEBRES DES GRECS

Les derniers moments.—L'ensevelissement.—Les lamentations.—L'exposition du corps.—Les présents au mort.—La marche funèbre.—Le bûcher funèbre.—Le repas funèbre.

Les derniers moments.—Quand un malade était en danger de mourir, on plantait devant sa porte deux rameaux : l'un d'olivier pour implorer Minerve, l'autre de laurier pour se rendre Apollon favorable. Si la mort était imminente, on coupait au malade une mèche de ses cheveux pour la consacrer aux dieux infernaux. Un usage analogue se retrouve dans les cérémonies religieuses : avant de frapper la victime, le sacrificateur lui coupait quelques poils sur le front et les offrait aux dieux comme prémices. Les parents se pressaient autour du mourant et recueillaient ses dernières paroles auxquelles on attachait souvent un sens prophétique. Le plus proche parent du défunt, ou son meilleur ami, l'enlaçait dans ses bras au moment où il allait mourir. Quand le moment fatal arrivait, celui qui avait enlacé le mourant dans ses bras appliquait sa bouche sur la sienne, en tâchant d'aspirer son dernier souffle. Dès que la respiration avait cessé, on frappait avec force sur des vases d'airain, parce que ces sons bruyants écartaient les esprits malfaisants qui auraient pu mettre obstacle à la marche paisible de l'âme vers les Champs-Élysées. C'est du moins l'explication que les auteurs de la déca-

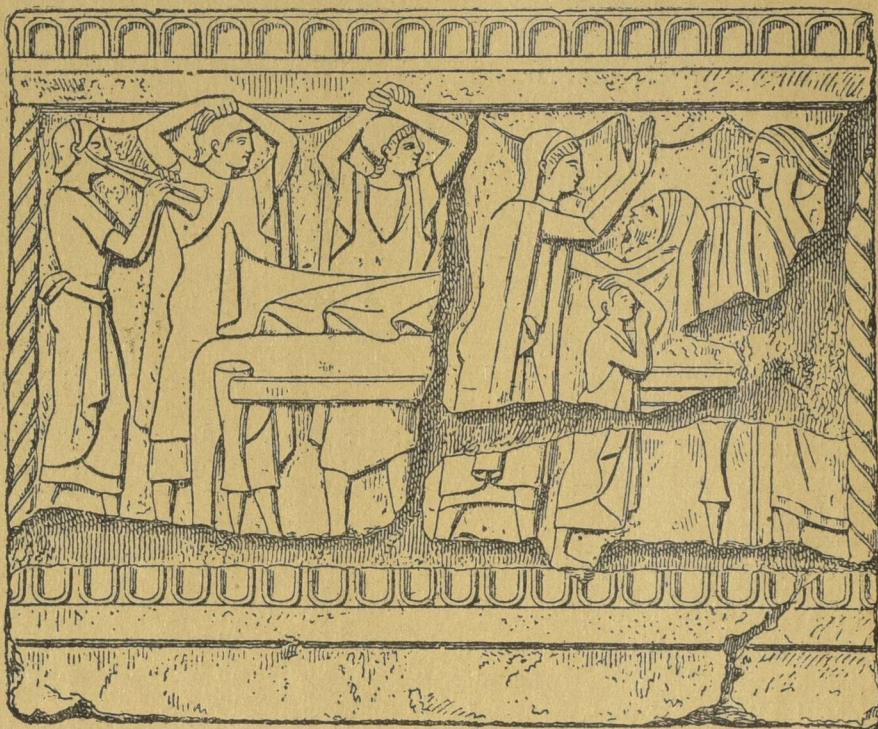
dence ont donné de cet usage, qui nous semble plutôt motivé par l'idée qu'un grand bruit fait près du malade pouvait provoquer chez lui un mouvement involontaire, si la vie n'avait pas encore complètement disparu.

L'ensevelissement.—Aussitôt que le mort avait rendu le dernier soupir, ses parents lui fermaient les yeux et la bouche; ensuite on lavait le corps avec de l'eau chaude et on le frottait d'huile et de parfums; ce soin était confié aux femmes que des liens de parenté avaient attachées au défunt. On lui plaçait dans la bouche une obole destinée à Caron, pour payer le passage de l'âme sur la rive infernale, et on mettait près de lui un gâteau de fleur de farine et de miel pour apaiser Cerbère. Quand ces préparatifs étaient terminés, au milieu des gémissements et des lamentations des femmes, on enveloppait le mort dans une grande draperie qui recouvrait entièrement le corps. En dernier lieu, on recouvrait le drap mortuaire de rameaux verts, de couronnes et de guirlandes de fleurs.

Les lamentations.—On ne faisait pas silence autour du mort, mais les cris et les sanglots retentissaient et chacun frappait les mains au-dessus de sa tête en signe de douleur. Dans l'*Alceste* d'Euripide, le chœur, ignorant ce qui arrive, s'écrie : "Quelqu'un entend-il dans l'intérieur les gémissements et les sanglots ? Entend-on résonner le bruit des mains qui annoncent que tout est fini ? Aucun même des serviteurs ne se tient debout aux

portes... Je ne vois point devant les portes le bassin d'eau lustrale qu'on place selon l'usage à la porte des morts; au vestibule ne sont pas suspendues les chevelures coupées pour le deuil des morts, et l'on n'entend pas retentir les mains des jeunes femmes qui se frappent." Un bas-relief, qui décore une urne funéraire découverte à Chiusi, montre les lamentations des parents autour du défunt,

mort, on plaçait son corps sur un lit à l'entrée de la maison, les pieds tournés vers la porte. Près du lit on mettait un vase pour les libations et les aspersions, et un autre beaucoup plus grand, qu'on remplissait d'eau, afin que chacun pût se laver et se purifier en sortant de la maison. Dans les temps héroïques, l'exposition mortuaire durait un temps proportionné à l'importance du personnage: ainsi le



Rite funèbre (bas-relief antique)

qui est couché sur un lit au milieu de la salle. Tous lèvent les mains au-dessus de leurs têtes et poussent des gémissements. Une joueuse de flûte les accompagne, car la musique était partout dans l'antiquité, et il semble que la douleur même ne pouvait se passer du rythme et de la cadence.

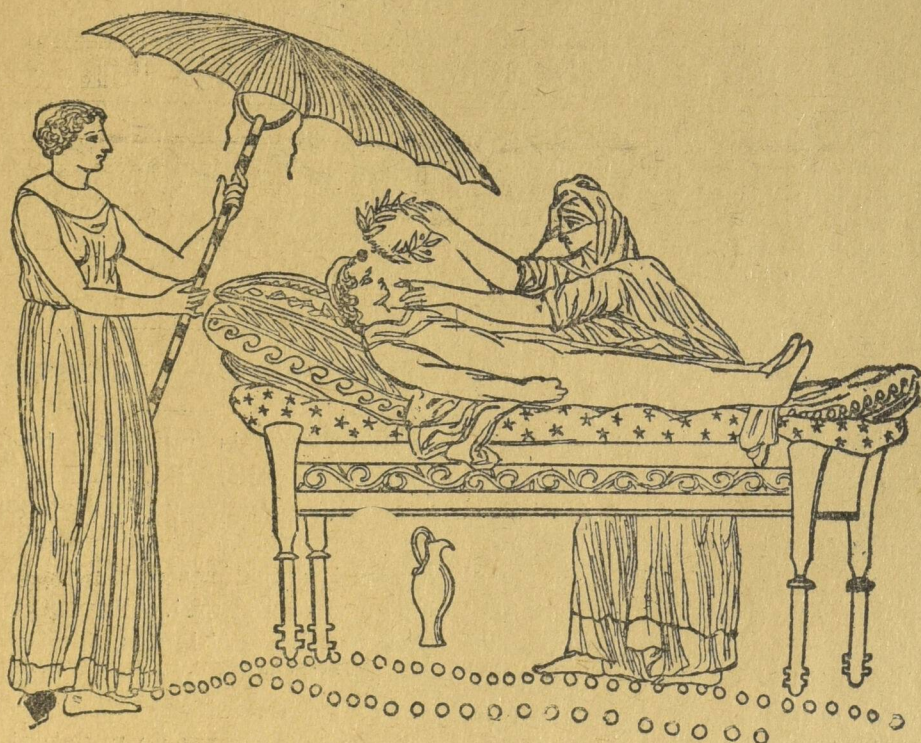
L'exposition du corps.—Après les lamentations dans la chambre du

corps d'Hector fut exposé pendant neuf jours. A Athènes, l'ensevelissement avait lieu le second jour après la mort.

Cette coutume d'exposer le corps était fort ancienne en Grèce. Nous la trouvons dans Homère : le corps d'Hector fut placé sur un lit magnifique, entouré des femmes du palais tout en pleurs. Ordinairement, on

mettait sur la tête du mort une couronne ; cette opération était même considérée comme essentielle, puisque dans les Phéniciennes d'Euripide, Créon défend expressément qu'elle soit observée pour le corps de Polynice. Ces couronnes étaient ordinairement fournies par les amis du défunt. On se servait principalement de couronnes d'ache pour les usages funéraires. "Nous avons, dit Plutar-

objets qu'il avait aimés pendant sa vie, divers ustensiles pour son usage et même des vivres pour sa nourriture. Ces présents consistaient généralement en vases peints, en petites figurines de terre cuite, ou en bijoux : leur valeur était naturellement proportionnée à la fortune du défunt ou à celle des parents ou amis qui faisaient les présents. Nos musées renferment quelques diadèmes funéraires



Lit funèbre grec (d'après une peinture de vase)

que, l'habitude de couronner d'ache les tombeaux, c'est cette coutume qui a donné naissance au proverbe : "il n'a plus besoin que d'ache", quand on parle d'un homme dangereusement malade".

Les présents au mort.—Il était d'usage de faire au mort des présents qu'on déposait ensuite dans son tombeau, en même temps que les menus

qui sont d'une richesse extrême comme travail. On a trouvé dans les tombeaux des couronnes dont les feuilles d'or sont d'une telle ténuité qu'elles ne paraissent pas avoir jamais pu être portées par une personne vivante. On présume que ce sont des ornements funéraires fabriqués tout exprès pour être déposés dans la tombe avec les restes du défunt. Ce qui donne à cette

supposition une très grande probabilité, c'est que ces couronnes sont souvent accompagnées d'emblèmes funèbres.

La marche funèbre.—Quand l'exposition avait duré le temps voulu, on enlevait le corps; il était porté à bras ou sur un chariot. Les hommes marchaient devant et les femmes suivaient. La musique accompagnait toujours les cérémonies religieuses, même les plus pauvres : dans celles-ci, il y avait un seul joueur de flûte, tandis que pour les riches, il y en avait un grand nombre. Plutarque nous en donne la raison : "Les chants plaintifs et les flûtes des convois funèbres éveillent la douleur et font pleurer; mais après avoir porté dans l'âme des impressions de pitié, cette musique calme et dissipe insensiblement la ristesse".

Ce qui distinguait surtout les convois des riches, ce sont les torches qui précédaient la marche funèbre et les pleureuses salariées qui la suivaient. La profession de pleureuses était exercée principalement par des femmes originaires de la Carie. Elles avaient pour mission de se frapper la poitrine, de s'arracher les cheveux, de pousser des cris plaintifs et de montrer tous les signes extérieurs de la douleur la plus violente.

Le bûcher et le repas funèbres.—L'opinion générale était chez les Grecs que le feu, en débarrassant l'âme de son enveloppe grossière, la purifiait de toute souillure et rendait plus facile son essor vers la demeure des morts. L'usage des bûchers paraît fort ancien parmi les Grecs, bien qu'il soit impossible de fixer historiquement la date de son origine.

On recueillait les ossements et les cendres du mort que l'on déposait

dans une urne. Cette urne, recouverte d'un voile, était ensuite emportée dans le lieu de la sépulture.

Quand ces cérémonies étaient terminées, la famille se réunissait dans un festin funèbre qui avait toujours lieu dans la maison du plus proche parent. Le second jour après les funérailles, on offrait au mort un sacrifice qui se renouvelait pendant neuf jours consécutifs. Pendant le deuil, qui durait trente jours, les parents s'abstenaient de paraître en public et portaient des vêtements noirs; anciennement on se coupait les cheveux. Le deuil se terminait par un nouveau sacrifice, et des fêtes funèbres se donnaient en l'honneur du défunt à l'anniversaire de sa naissance et à celui de sa mort.

—o—

INVENTION DANS L'IMPRIMERIE

Deux Anglais auraient trouvé le moyen de substituer à l'imprimerie avec des caractères métalliques un nouveau procédé qui supprimerait les casses à caractères et les linotypes en usage actuellement. L'invention consiste en des pellicules photographiques actionnées par une machine à écrire, reproduisant les lettres, les chiffres, les signes de ponctuation et remplaçant les caractères correspondants. Elle transformerait de fond en comble le système d'imprimerie en usage de nos jours. Les ateliers de typographie seraient de dimensions très réduites et les frais d'impression diminueraient dans des proportions considérables. La T. S. F. permettrait de composer à distance. Attendons des précisions.

—o—

L'homme de bien se donne des bornes à lui-même; l'injuste n'en connaît aucune.

LES RACES DE GEANTS N'ONT JAMAIS EXISTÉ

Et l'homme n'aurait jamais été sensiblement plus grand qu'il n'est maintenant.—Les armures des chevaliers.

Nous avons déjà traité, dans la "Revue", la question du gigantisme. Des considérations nouvelles nous autorisent à y revenir. Certains savants s'obstinent, au fur et à mesure que sont découverts des squelettes humains et des fossiles, à confondre les uns et les autres, à prendre fossile pour squelette humain, dans le but de prouver que l'espèce humaine est en dégénérescence, que nos ancêtres étaient aussi hauts que des peupliers, que nous aurions à leurs côtés la taille d'un nain ou d'un rachitique pygmée du Congo. Même sans aller si loin, sans rappeler les géants de la préhistoire, ne se trouve-t-il pas des archéologues pour prétendre que les hommes mêmes du moyen âge, ces chevaliers bardés de fer dont le récit des exploits fait la joie des enfants eussent fait une bouchée de nos athlètes ?

Pourtant, nombreuses, très nombreuses sont les preuves qui nous démontrent qu'il n'existe nulle part de races de géants et qu'il n'en exista jamais, même aux premiers âges de la terre.

Ce sont les antiques légendes qui répandirent cette croyance. Ainsi les Titans, fils de la Terre, que chanta Hésiode, étaient des êtres gigantesques. Plutarque et Pline affirment

qu'ils devaient avoir douze pieds de hauteur.

Au XVIII^e siècle, les savants croyaient encore que les premiers habitants de notre planète étaient des géants. En 1718, rapporte l'essayiste Jean Lecoq, un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nommé Henrion, présenta à la compagnie un mémoire sur les variations de la taille humaine, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ. A en croire cet anthropologiste, Adam aurait eu une taille de 129 pieds 9 pouces (exactement!) et Eve, son épouse, pas moins de 118 pieds 9 pouces... trois quarts! Un livret militaire ou un passeport ne sont pas plus précis.

Leurs descendants étaient plus chétifs. Ainsi, Noé (suivant ce savant, toujours) n'aurait eu que 100 pieds, Abraham, 28, Moïse, 13 et Hercule, 9.

Mais ce qui est encore plus étonnant que ces chiffres, c'est l'accueil enthousiaste que l'on fit à la communication de ce savant. L'Académie la considéra en effet comme une étonnante découverte.

Tout s'explique par ceci qu'aux temps où les hommes en général et les savants eux-mêmes n'avaient que d'assez vagues connaissances en anatomie comparée, cette croyance s'établissait sur la découverte d'ossements humains, alors que ce n'étaient que ceux d'animaux préhistoriques.

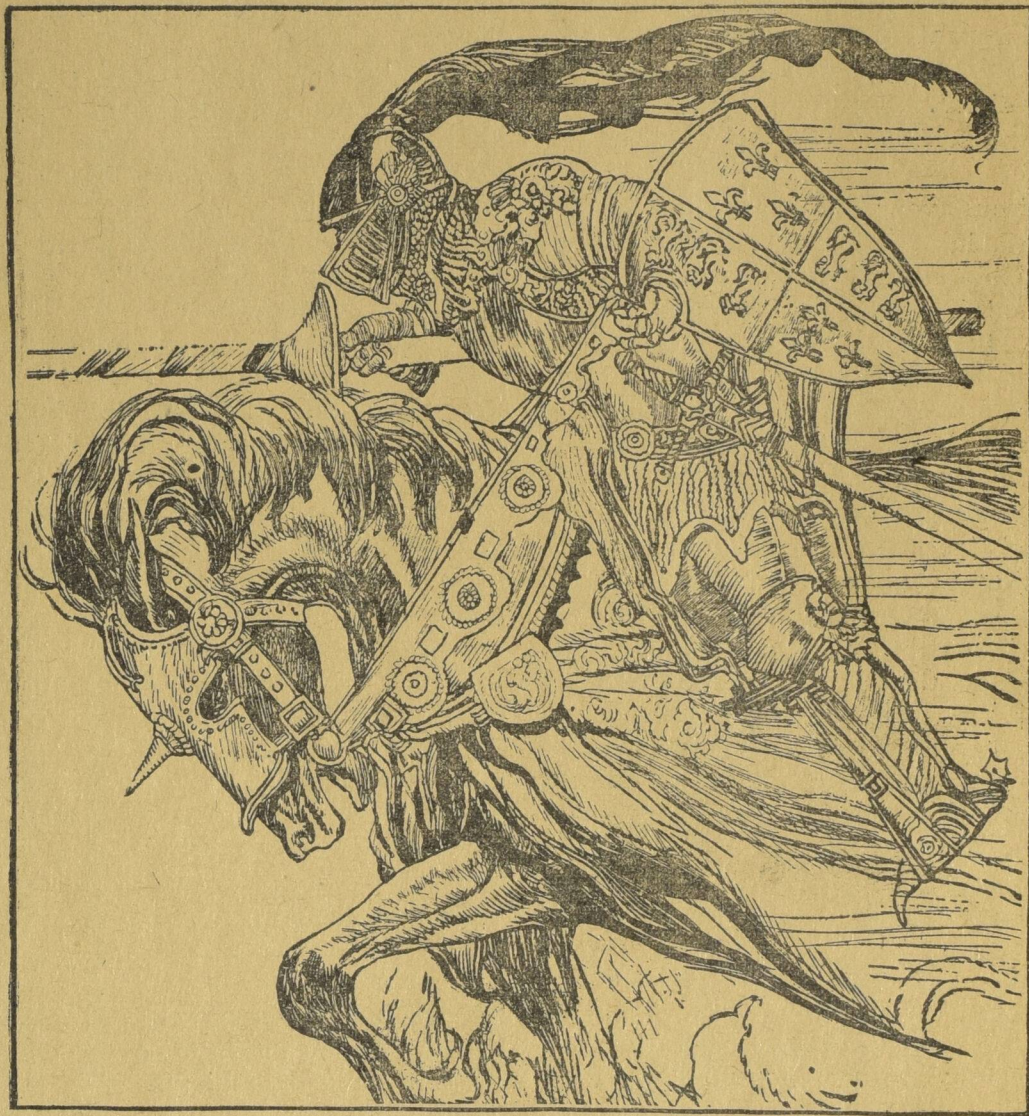
Mais, depuis que la science de Cuvier a fixé les lois de l'anatomie comparée, on ne peut plus se tromper

en pareille matière et confondre des ossements d'animaux gigantesques avec des ossements humains.

L'opinion, depuis lors, que les Anciens étaient d'une taille supérieure à

quant des individus dont la taille ne dépasse pas celle des Egyptiens d'aujourd'hui. Il en est de même des momies péruviennes et mexicaines.

Les ossements des Gaulois qu'on a



Un chevalier français sous le règne de Charles VI (1368-1422).—Armure de tournoi.

celle des peuples modernes a fait son temps. L'étude sérieuse des civilisations antiques a démontré que cette croyance ne reposait sur aucune preuve. Les momies égyptiennes indi-

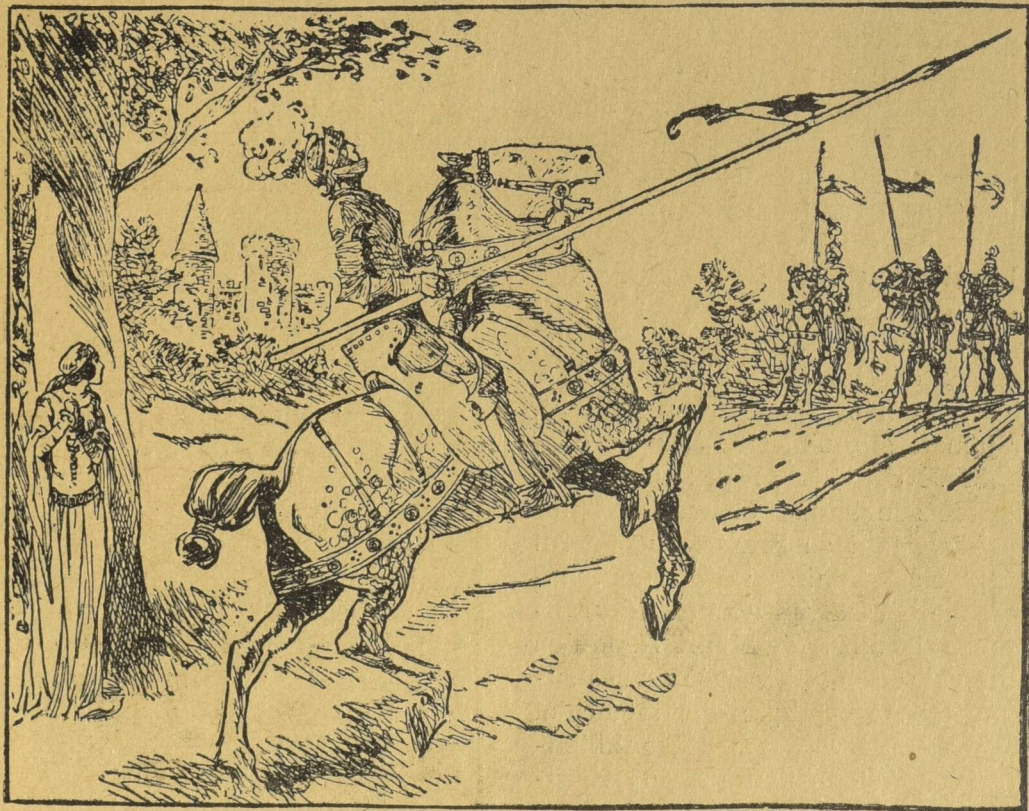
trouvés dans un grand nombre de tumuli montrent que la taille de nos ancêtres était sensiblement égale à celle de la moyenne des Français d'aujourd'hui.

Mais si cette légende a été abandonnée, une autre subsiste encore, celle suivant laquelle certains peuples, habitant certaines régions peu connues, étaient d'une taille gigantesque. Et l'on citait et l'on cite encore le cas des Patagons.

Cependant, nous savons très bien que si les Patagons sont de beaux gail-

la création, des hommes supérieurs, orgueil de l'humanité. Vous auriez tort, car le géant, tout comme le nain, est un être anormal, une sorte de monstre.

Le géant, suivant l'expression d'un savant, est "un enfant vieillard", son intelligence n'étant pas plus développée que celle d'un enfant. En plus, il



Le départ pour la Croisade

lards de six pieds et plus, ce ne sont pas pour cela des géants.

Cela ne veut pas dire que pour n'appartenir point à une race distincte, les géants soient rares. Les cas de gigantisme sont assez nombreux. Mais, sachons-le bien, le gigantisme n'est rien autre qu'une maladie.

Ne faites pas l'erreur de regarder les géants comme des merveilles de

est difforme; les mains et les pieds sont disproportionnés, sa tête est laide. Tous sont diabétiques et tous enclins à la tuberculose.

—o—

Celui qui emprunte s'abdicque lui-même... Avez-vous de quoi vivre? N'empruntez pas. N'avez-vous pas de quoi vivre? N'empruntez pas non plus; vous ne pourriez vous libérer...

MARIE STUART, REINE D'ECOSSE, ETAIT INNOCENTE

M. Ainsworth Mitchell, expert en écritures, chargé d'examiner les papiers attribués à la reine et catalogués sous le nom de "lettres de l'écrin", vient de conclure nettement à son innocence.—La mort de Marie Stuart, telle que racontée par l'historien Augustin Filon.

Les documents qui contribuèrent à la perte de Marie Stuart sont faux: ils émanent du traître William Maitland, créature de la reine Elisabeth. Elle fut condamnée à mort injustement, car jamais elle n'attenta à la vie d'Elisabeth. Marie Stuart fut la plus belle reine de son temps et aussi la plus populaire, tant en France où elle fut mariée au Dauphin en 1558 pour devenir l'année suivante reine de France, par la mort de Henri II, qu'en Ecosse où elle était adorée de ses sujets. Mais, catholique elle-même et mariée à un catholique, elle eut bientôt à réprimer plusieurs révoltes protestantes. Abandonnée de ses propres troupes après une longue lutte, elle passa en Angleterre où elle demanda asile à la reine Elisabeth qui, au lieu de la secourir, la tint en captivité pendant près de vingt ans pour la livrer enfin au bourreau. Marie Stuart fit une mort admirable. La voici, racontée par l'historien Augustin Filon.

LA MORT DE MARIE STUART

Le moment était venu. Marie Stuart se leva, sans attendre aucun signal,

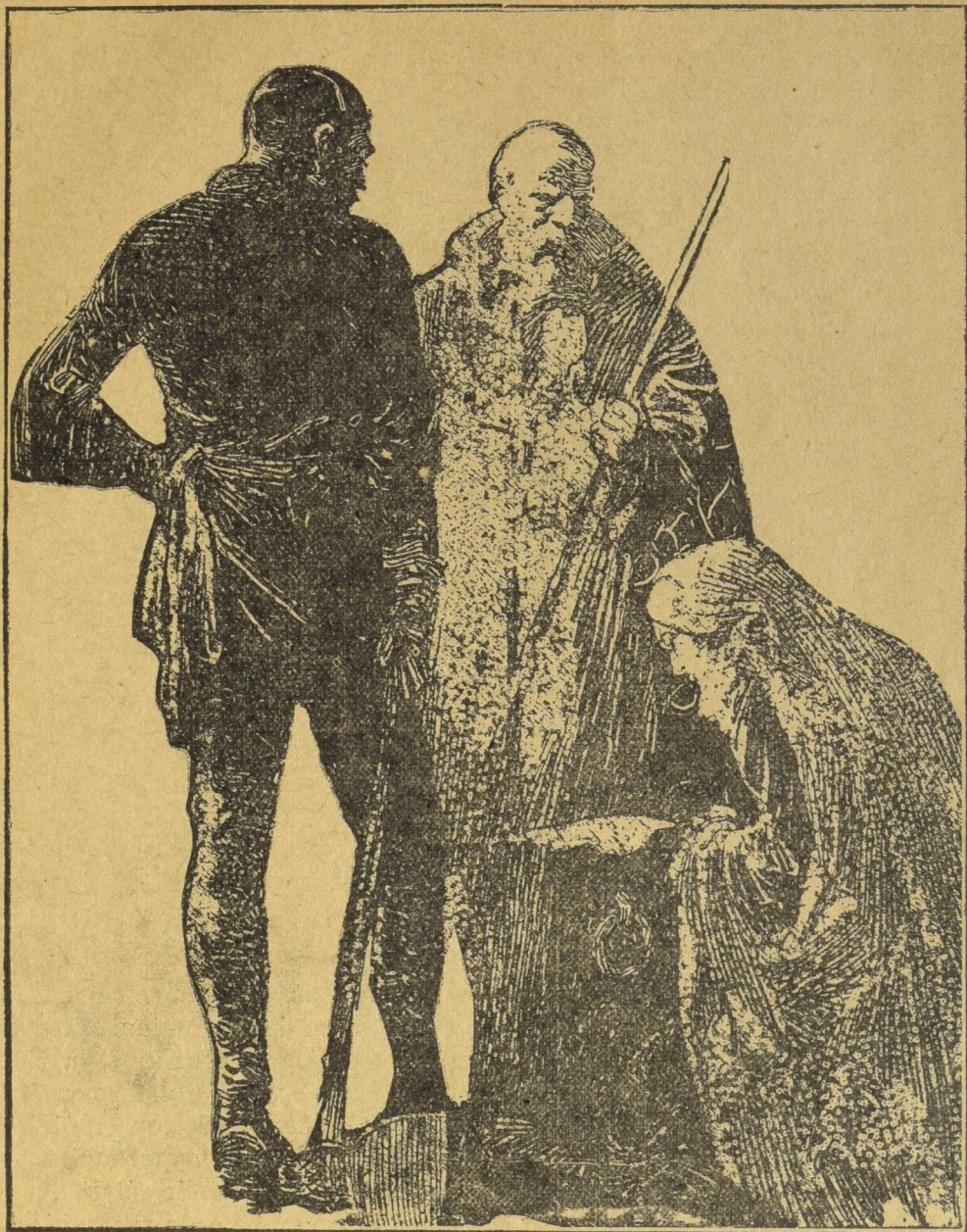
pour la suprême toilette. Les bourreaux s'approchaient d'elle pour y procéder. D'un geste, elle les écarta en souriant.

—Je n'ai pas l'habitude, dit-elle, d'user de tels valets de chambre ni de



Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, reine de France et d'Ecosse. Décapitée par ordre d'Elisabeth d'Angleterre, après avoir subi une captivité de vingt années.

me déshabiller devant une aussi nombreuse compagnie. Une de mes femmes m'aidera. Elle fit signe à Jeanne Kennedy, qui, aussitôt, s'approcha d'elle. Marie se mouvait sur l'échafaud



Les derniers instants de Marie Stuart

avec une grâce, une noblesse, une aisance, toute royale. Les assistants étaient confondus : jamais ils n'avaient vu personne mourir ainsi et plus la reine montrait de courage, plus la pitié entraît dans les coeurs. Comme

Jeanne Kennedy éclatait en sanglots convulsifs, la reine lui dit d'être calme :

— J'ai promis pour toi.

Elle ajouta que le moment de s'affliger pour elle était passé.

Quand elle fut prête (elle n'avait conservé qu'une jupe de dessous), elle voulut encore retirer la croix d'or suspendue à son cou et la donner à Jeanne Kennedy. Mais le bourreau la réclama. Tout ce que portaient sur leur personne les condamnés devenait, d'après l'usage, sa propriété. Le bourreau prit donc la croix et la mit dans son soulier. Toujours obéissant à l'usage, les deux exécuteurs prièrent la reine de leur pardonner ce qu'ils allaient faire et elle acquiesça aussitôt à cette prière. Elle reprit sa place sur son fauteuil et tendit le cou. Elle avait cru qu'elle serait décapitée assise avec l'épée à deux mains. C'est ainsi qu'on tranchait la tête, à l'ordinaire, aux condamnés de haute naissance. Mais soit qu'on eût voulu lui infliger une dernière humiliation, après tant d'autres, soit que le bourreau doutât de lui-même — car le maniement de l'épée était difficile, — c'est avec une courte hache, semblable au couperet des bouchers, que l'illustre victime allait être frappée. Les exécuteurs la couchèrent de façon que son cou reposât sur le billot, et le valet du bourreau, s'apercevant qu'elle avait placé ses mains sous son visage, les retira pour empêcher qu'elles ne fussent mutilées et les plaça sur son dos. La reine continuait à prier tout haut en latin: "in te Domine, speravi". Le comte de Shrewsbury leva son bâton et se couvrit la face de ses deux mains.

Le couperet s'abattit, mais le bourreau, gagné sans doute par l'émotion, frappa d'une main mal assurée et le premier coup ne fit qu'ouvrir une affreuse blessure à l'épaule. De nouveau, dans le profond silence de la salle, on entendit encore la voix de Marie articulant les paroles latines. Ce

fut seulement au troisième coup que la tête roula sur l'échafaud. Le bourreau s'en saisit et, la montrant aux spectateurs, répéta la formule consacrée:

—Dieu sauve la reine! Ainsi périssent ses ennemis!

Personne ne rendit compte à Elisabeth de cette exécution. Elle vit les signes de l'ivresse populaire, Londres plein de feux de joie; elle entendit les cloches sonnant à toute volée; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six jours qu'elle fit une question.

—De quoi se réjouit-on?

Lorsqu'elle sut ce qui s'était passé, elle simula une colère et une douleur profondes. Elle fit jeter Davison à la Tour et il ne s'en fallut de peu qu'elle ne poussât la comédie jusqu'à le faire exécuter. Elle prit le deuil avec toute sa cour.

Par ses ordres, Marie Stuart fut enterrée solennellement dans la cathédrale de Peterborough, où reposait cette autre victime des Tudors, Catherine d'Aragon.

* * *

Cependant, la France et l'Ecosse frémissaient d'indignation. L'archevêque de Bourges prononça, à Notre-Dame, une oraison funèbre vraiment admirable. La péroraison en était vibrante comme un appel aux armes. Quant à l'Ecosse, elle était debout. Jacques, voyant un de ses nobles paraître à la cour tout couvert de fer, comme s'il s'agissait de marcher au combat, crut à un oubli et lui rappela l'ordonnance qui prescrivait le deuil en l'honneur de sa mère. Mais le chevalier répondit, en frappant son armure :

—Voici la seule façon de porter le deuil de la reine d'Ecosse.

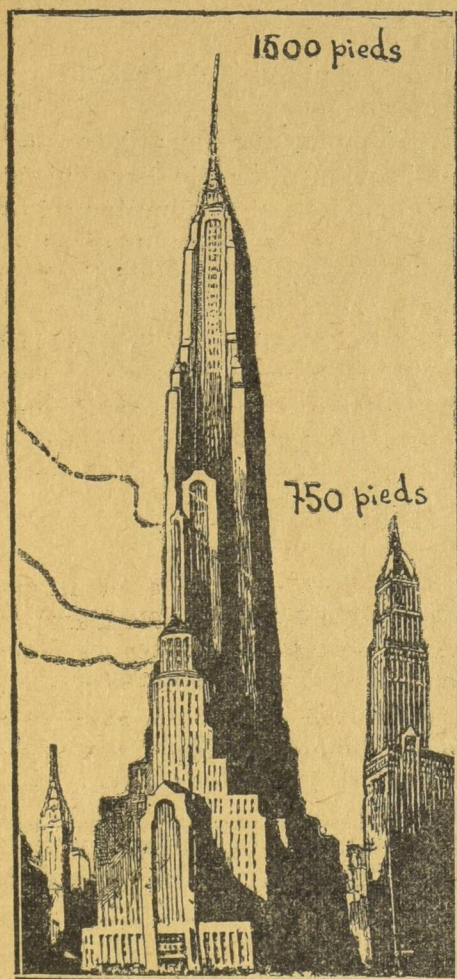
Mais, dans toute la France, l'Ecosse et l'Espagne, pas une épée ne sortit pour venger la reine infortunée.

Elle repose aujourd'hui à Westminster, dans la chapelle de Henri VIII.

— o —

UN GRATTE-CIEL DE 1,500 PIEDS

Jusqu'à quelle hauteur peut atteindre un gratte-ciel, aux Etats-Unis, sans contrevenir aux règlements mu-



nicipaux ni se soustraire aux exigences du génie et de l'architecture? Un architecte de New-York, familier de ce genre de construction cyclopéenne,

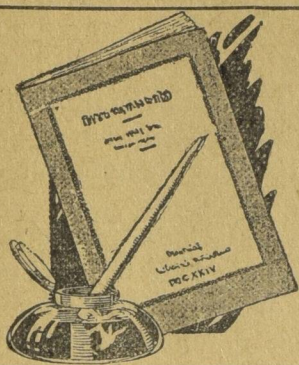
répond: quinze cents pieds. C'est quelque chose! Son plan représente une tour élancée, couronnée d'un pinacle; à sa base est un bloc carré d'acier et de pierre et allant en diminuant jusqu'au faite qui se termine par une aiguille deux fois haute comme le sommet du Woolworth.

Harvey W. Corbett, président de l'Association des Architectes de New-York, prédit que dans la métropole de demain les automobiles disparaîtront des rues, que tous les édifices s'élèveront à un demi-mille de hauteur et que la circulation se fera sur des plates-formes mobiles. Tous ces édifices seront pourvus de terrasses pareilles à des jardins suspendus et construits avec des matériaux de couleur pour leur donner un aspect artistique.

— o —

LA PLUS PUISSANTE LOCOMOTIVE ELECTRIQUE

C'est une machine destinée au chemin de fer de Virginie aux Etats-Unis, qui procède actuellement à l'électrification de la ligne de Mullens à Roanoke. Cette locomotive géante mesure 135 pieds de long, pèse 637 tonnes et développe 7,125 chevaux. Elle est en réalité composée de trois véhicules attelés l'un à l'autre, car il aurait été impossible de faire entrer en courbe une caisse rigide de cette longueur. Elle est alimentée par le courant alternatif qui peut être à 11,000 ou à 22,000 volts. Elle a été construite par l'American Locomotive et par la Westinghouse Electric Co. Elle vient de faire avec succès ses essais de réception. Elle est la première d'une série de 36 machines identiques.



Bibliographie Canadienne

PAR

JULES JOLICOEUR

A TRAVERS LES VENTS, par Robert Choquette, lauréat de la Revue des Poètes de France.

La terre natale, les aïeux, de pieux cantiques, quelques naïves et pleurnicheuses idylles de jeunesse, voilà résumé le thème de presque tous les recueils de vers publiés par nos tout jeunes poètes. Nous trouvons bien encore tout cela dans le livre de Robert Choquette, mais la matière y est cette fois traitée artistement. Il n'y a là-dedans de certaines pièces descriptives qui sont fort belles. Le choix des images nous enchante, les images! ce don à quoi on reconnaît les poètes. Choquette est un bon ouvrier du vers; nous l'attendons dans quelques années, quand plus grande sera son expérience visuelle et émotive.

Ses poèmes de la nature sont de tous ceux que nous préférons.

L'Invocation, qu'on dirait inspirée du Cantique des Cantiques, ou de quelque citation des Mille Nuits et Une Nuit, sonne faux. Les poèmes philosophiques, — **Ode aux Etoiles**, notamment — sont ennuyeux et n'apportent rien de nouveau au monde. **Sérénité**, voilà une belle chose.

On pourrait disputer l'auteur sur le plan de son livre, les vents, qu'ils

soufflent de l'ouest, de l'est, du sud ou du nord, nous apportant indifféremment (à moins que nous n'ayons compris la conception du livre ni saisi l'idée que Robert Choquette prête aux Vents) les choses les plus disparates. Ainsi pourquoi le vent de l'est nous chante-t-il le "Cantique du jeune prêtre" et le vent d'ouest "l'Ode à la Liberté"? — Pourquoi deux vents nous soufflent-ils les mêmes sentiments : **Inquiétude** et **Nostalgie**? Il nous semble aussi qu'un recueil de beaux vers peut se passer, sous couleur d'avant-propos, d'une longue profession de foi littéraire. Cela est démodé, on écrit selon son cœur, d'après la vision qu'on a des choses et de la vie, et sans se soucier excessivement des manuels et des prosodies. Un poème n'est pas plus un sermon qu'un discours patriotique. Il y a autre chose. L'oeuvre est trop près de la préface; on la mesure forcément à l'intention de son auteur qui risque de se faire coincer entre les deux. Ainsi, il est vrai que Robert Choquette chante l'âpre, sauvage et gigantesque nature canadienne, mais il lui arrive aussi, malgré qu'il en ait, d'étaler sa personnalité, de mettre à nu son "âme d'automne".

Evidemment, il a des idées sur la poésie qui ne sont pas nôtres. Nous ne

considérons pas la poésie comme un art stationnaire, pas plus stationnaire que la plastique ou l'architecture ou, puisque aussi bien le sujet est de mode, les arts décoratifs. Un beau vers ne se compte pas en pieds; il n'est pas boîteux pour ne point être alexandrin. Ah! l'alexandrin, le bon alexandrin bourgeois, bien pensant, l'alexandrin des familles. Musicalité, c'est-à-dire eurythmie, sonorité, sentiments, sensations, images, voilà la poésie,—avec quelques idées peut-être, pour plaire à certains, mais en faut-il tant que cela? On connaît de magnifiques vers sans idées et de grands poètes qui n'en avaient guère! Lemaître n'en accordait-il pas que vingt à Hugo et que trois à Banville?...

Quoi qu'il en soit, nous profiterons davantage des "poètes musicaux", ainsi que les appelle Rémy de Gourmont, que des classiques, car ce qui nous manque, c'est précisément le sens véritable de la poésie: couleur et sonorité.

M. Robert Choquette n'est pas du tout à notre poésie ce qu'un Henry de Montherland est à la prose française, quoi qu'en dise Alphonse Désilets dans un article impossible et que nous avons lu dans le "Matin", de Montréal. On n'est pas Montherland parce qu'on est catholique et "athlète dans les muscles" (sic). Pourquoi, dans ce cas, M. Choquette ne serait-il pas Théophile Gautier, qui tirait plus de fierté de sa force au pugilomètre que de ses vers les plus finement ciselés?

Non, M. Choquette n'est pas Montherland, mais un bon poète canadien, un intéressant jeune poète, digne de notre Anthologie et qui nous donnera encore des vers, nous l'espérons.

* * *

Les guérets en fleurs, par Ulric L. Gingras, Membre de l'Association des Auteurs Canadiens.

Pour compléter le titre,, il faudrait ajouter ce qu'y ajoute l'auteur: "Per calamo et aratro" (un peu de latin ne fait jamais de mal) et Poèmes du Terroir. Quelques fleurs de poésie dans des guérets plus souvent couverts de chardons. Une critique de ce recueil pourrait s'arrêter là, dans l'intérêt de l'auteur. Mais nous sommes en veine de méchanceté et il nous fut si pénible de lire l'ouvrage d'Ulric L. Gingras après le si beau et si consolant livre de Robert Choquette que nous tenons à lui faire ressentir notre mauvaise humeur. Et pour le punir de ses mauvais vers (ou du moins, de ce que M. Gingras entend par des vers) nous en citerons quelques-uns:

C'est son fleuve géant en tous sens sillonné

Bâtie au bon vieux temps par mon fier trisaïeul,
Pièce sur pièce, avec un soin où se retrace
L'amour ardent du sol conquis à notre race
Par l'honneur qui, chez nous, ne brilla jamais seul.

... .. le bruit sonore des vaisselles
Annonce les apprêts du repas coutumier.

La veuve, le rentier qui vont dans le brouillard,
Piétinant sur la route, assister à la messe.

Des outils sont restés appuyés aux clôtures.

Des cavales (!) s'en vont vers le proche village.

Chacun livre au sommeil sa robuste stature,
Pour que bientôt leur corps s'éveille plus dispos.

Et quand viendra la mort ainsi qu'une courtière (?)

Où nul bruit ne parvient quand la mère *en mauraude*

Quelques canards à mine lourde
Viennent plonger dans une *gourde* (!)

D'un sol inexploité, se rendre l'acquéreur.

(Style cadastral).

Dans une pièce sur les Bohémiens:

Tels leurs braves aïeux, les Celtes conquérants.

(Nous ignorions que les Bohémiens, apparentés aux Hindous, eussent quelque parenté, même lointaine, avec les Celtes).

Si quelqu'un nous dit qu'il nous aime,
On l'aime pour faire pareil.

(Comme c'est gentil!)

Et triste, ayant toujours aux lèvres ce relent,
Tu pleures de ne pouvoir comme aux temps plus prospères,
Manger jusqu'à ta faim à côté de tes pères!

Suspendu comme un nid à quelque vieux mélèze.

(Trouve-t-on des mélèzes au Canada?)

Ainsi jusqu'à la nuit, l'homme, de sa salive,
Humectant ses deux mains d'une façon naïve
Poussera de la gaule, en fumant, son vieux bac.

Et pour finir, ce petit bijou d'onomatopée:

Flic...! Floc...! C'est une truite...! Oh! quelle pesanteur!

Et puis, c'est assez! "N'en jetez plus, la cour est pleine", — dirait Emile Faguet!

* * *

Journal d'un Etudiant, par Jean Des Bois.

Malgré quelques qualités de style, on peut dire de cet ouvrage édifiant qu'il est peut-être le plus morose de la littérature canadienne. Il ne lui apporte rien que beaucoup, beaucoup d'ennui. Et nous avons un reproche très grave à faire à Jean Des Bois, c'est qu'il trompe son lecteur sur la marchandise à lui offerte. *Journal d'un étudiant*? Allons donc! *Journal d'une couventine*, d'un premier de classe en vacances, ferait bien mieux l'affaire.

—o—

LES TRESORS DU "MERIDA" ET DE NAVARIN

On entreprend aux Etats-Unis des recherches pour tirer des profondeurs de la mer les richesses contenues dans les flancs du steamer "Merida", de la Ward Line, coulé il y a trois ans par le cuirassé "Zorra". Ce steamer transportait des lingots d'or et d'argent d'u-

ne valeur de trois millions de dollars, un énorme chargement de cuivre envoyé à New-York par le gouvernement mexicain, et une quantité de bijoux qu'on craignait voir tomber aux mains des révolutionnaires. Parmi ces derniers se trouvait le fameux rubis offert autrefois par l'empereur Maximilien à sa femme, l'impératrice Charlotte. Les trois meilleurs sca-phandriers américains ont été engagés pour procéder aux recherches sous-marines, qu'on prévoit devoir être d'une grande difficulté, le point exact du naufrage n'étant pas exactement déterminé.

D'autre part, un Syndicat vient de se constituer à Londres dans le but de repêcher les trésors engloutis à Navarin en 1827. Les vaisseaux turcs coulés à cette époque par les escadres française et anglaise sont au nombre d'une soixantaine. Ils gisent à une profondeur de 125 pieds et on assure que leur état de conservation est remarquable. Ces navires contiennent des lingots d'or et d'argent, des bijoux et des pierres précieuses que l'on estime à dix millions de livres sterling.

L'expédition qui va tenter de renflouer ces trésors a réuni un capital d'un million de dollars. Elle compte se servir d'un instrument qui, plongé dans l'eau, indique l'endroit où se trouvent des objets précieux. Cette sonde ingénieuse a déjà été expérimentée avec succès dans le récent sauvetage des trésors du paquebot "Laurentic". Elle est munie d'un galvanomètre dont les aiguilles tournent en un certain sens quand la sonde touche de l'or et dans le sens opposé quand il s'agit d'autre métal. Le parcours des aiguilles dénonce également la qualité ou titre de l'or et des métaux dont est ainsi révélée l'existence.

LE PLUS MYSTERIEUX PAYS DU MONDE

Une Française, Alexina David-Neel, est la première femme blanche à pénétrer dans Lhassa, capitale du Thibet, la ville interdite aux étrangers.— Quelques renseignements tout à fait nouveaux sur le Thibet et les moeurs de ses habitants.— Un pays où l'on ne se lave jamais.

Il y a quatorze ans, le gouvernement français envoya Madame David-Neel en Asie avec mission d'étudier certains anciens textes bouddhistes. Elle fit aux Indes la connaissance du dalaï-lama, chef de la religion bouddhique, résidant à Lhassa, et que les Chinois venaient d'expulser de la ville sainte. Dès lors, l'intrépide voyageuse était résolue à pénétrer, au risque de sa vie, dans la cité interdite dont l'entretenait le plus grand lama du Thibet. Pour se préparer à cette exploration, elle vécut deux années, déguisée en indigène, dans une caverne du Thibet, à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Son unique compagnon était un saint ermite qui lui enseignait la langue et la littérature thibétaines. De 1918 à 1921, elle poursuivit ses études dans le Monastère de Koum-Boum pour se familiariser avec les subtiles et complexes coutumes et traditions de ce peuple étrange. Puis elle s'achemina vers Lhassa, y entra, y séjourna quelque temps et revint en France, après avoir vaincu tous les obstacles qui s'étaient élevés sur sa route.

Le Thibet est un état de l'Asie centrale, dépendant de la république chi-

noise. Mais si politiquement le Thibet est vassal de la Chine, l'administration religieuse et civile est restée aux Thibétains.

Assez médiocres de taille, les Thibétains sont bien bâtis, forts, vigoureux et résistants. Ils ont les yeux petits et bridés, les pommettes saillantes, le nez généralement exigu et plus ou moins épaté, le poil relativement rare, la peau jaune. Ils appartiennent à la race mongole, mais en présentent des caractères moins accusés, semble-t-il, que Chinois, Mongols et Mandchoux. Peut-être cela tient-il à des croisements avec leurs voisins de l'Inde ? Les Thibétains se sont toujours montrés opposés à la pénétration chez eux des étrangers et si l'on excepte les membres de l'expédition du mont Everest et quelques rares voyageurs et pèlerins, jamais un Européen ne pénétra dans le Thibet et moins encore dans la ville de Lhassa. Quant à Madame David-Neel, il est certain qu'elle fut la première femme blanche à tromper la vigilance des indigènes. L'eût-on surprise qu'elle eût été certainement massacrée.

La répugnance que montrent encore les Thibétains à l'endroit des étrangers tient sans doute aux invasions mongoles et même chinoises qu'ils durent subir pendant des siècles et qu'ils n'ont repoussées qu'avec peine; sans doute aussi aux guerres d'extermination que leur firent, au XVIII^e siècle, leurs voisins et leurs ennemis jurés, les Gourkhas du Népal. Cette haine de race subsiste en-

core. En effet, en outre de Mme David-Neel, les membres de la mission Everest remarquèrent que partout où ils passaient, les Thibétains considéraient avec méfiance les coolies et porteurs népalais de leur suite.

Il n'y a pas longtemps, d'autre part, que le Thibet a pu se débarrasser des Chinois, et une loi qui ne semble pas abolie défendait encore, il y a quelques années, l'entrée des femmes chinoises sur le territoire, comme si elles eussent constitué un danger pour la race. Que penser alors de l'estime dans laquelle les indigènes tiennent les femmes blanches!



Une attaque nocturne de chiens sauvages

Cependant, tous ceux qui ont pu approcher les Thibétains sont d'accord au sujet du caractère aimable, enjoué, accueillant, obligeant et bienveillant de ces populations.

Il arriva pourtant que dans certaines régions, les étrangers, et particulièrement les Européens, avaient une telle réputation de férocité qu'à l'arrivée de l'expédition Everest dans les villages, tout le monde prenait la fuite.

La religion régnante est le lamaïsme qui n'est qu'un bouddhisme corrompu. Il n'est pas d'autre pays au monde où la religion ait ainsi envahi la totalité de la vie nationale. Tout y est subordonné au clergé. Ce clergé

vit dans les lamaseries ou monastères.

Ces établissements religieux qui existent par milliers au Thibet et dont les lamas (prêtres) supérieurs règnent en maîtres sur ce pays, sont restés longtemps strictement fermés aux explorateurs, c'est-à-dire jusqu'en 1921. La mission du mont Everest eut la bonne fortune d'être reçue cordialement dans l'un d'entre eux.

Les lamas sont tous les membres du clergé. Ce mot, qui signifie vénérable ou supérieur, répond tout à fait au titre d'abbé qu'on donne, dans la religion catholique, à tout homme sacré prêtre.

Entourés de vénération, les lamas, par leurs monastères, possèdent toute la fortune du pays avec d'énormes propriétés. Le peuple semble n'exister que pour eux, pour leur apporter des dîmes et des cadeaux, et les entretenir dans l'aisance.

Quant aux moeurs des Thibétains, elles sont très curieuses. Le costume des Thibétains est, presque partout, à peu près le même: une assez longue robe de drap feutré, un chapeau du type mandchou. Sans doute portent-ils aussi des sous-vêtements, pour conserver quelque chaleur dans leurs hivers terribles, mais on ne les voit guère se déshabiller. Un même costume se porte toute la vie ou, tout au moins, jusqu'à ce qu'il tombe en haillons.

A Lhassa, les costumes des gens du peuple sont, comme partout ailleurs, de feutre gris et grossier. Ceux des lamas sont en soie ou parfois en drap jaune ou rouge. Les gens du peuple n'ont pas, comme les riches, des chaussures chinoises, mais des sandales de même drap que leurs vête-

ments et faites au Thibet. Ils vont même souvent nu-pieds.

Ces gens gais et aimables seraient agréables à fréquenter, s'ils n'étaient aussi malpropres, et l'on s'imaginera aisément que, dans ces conditions, quand on s'entretient avec eux, il soit préférable de se placer "au vent", comme disent les marins, et non "sous le vent" qui, alors, ne vous apporte pas seulement des effluves de fleurs.

En effet, le Thibétain ne se lave jamais. Des femmes esquimaux débarrassent quelquefois leurs enfants avec leur salive, comme les chaffes, et les parfument d'urine, ainsi que le rapporte l'explorateur Nansen. Les femmes thibétaines ne prennent même pas cette peine. S'il vous arrive en causant d'administrer dans le dos de votre interlocuteur une bonne tape amicale, vous voyez tout aussitôt s'élever un véritable nuage de poussière.

Cependant, suivant le général Bruce, il y a certains personnages au Thibet qui se lavent toujours dans la nuit du jour de l'an et permettent quelquefois — quelquefois ! — à leurs épouses d'en faire autant. Nous sommes loin de la douche quotidienne, voire du bain hebdomadaire !

Bien que ne se lavant jamais, la femme thibétaine a pourtant sa coquetterie, puisque, pour se protéger contre la réverbération de la neige fraîche et conserver leur charme, elles ont coutume de s'enduire le visage d'un mélange de graisse et de suie.

Cependant, si le fard à la suie ne les rend pas particulièrement tentantes, il s'en rencontre cependant quelques-unes qui ne sont pas trop mal tournées, selon notre canon de beauté.

Toutes ces femmes portent des colliers, plus ou moins précieux, selon leur condition sociale, en bois, en co-

rail, en ambre ou, pour les plus riches, en turquoises et formant sautoir. Elles portent aussi au cou une boîte à fétiches, des bagues, des bracelets, des pendants d'oreilles ou encore des clochettes. Les hommes étant en sur-nombre, la polygamie est là-bas répandue, mais dans de bien drôles conditions. Ainsi, si un homme épouse la soeur aînée d'une famille, toutes les soeurs de sa femme deviennent ses épouses !



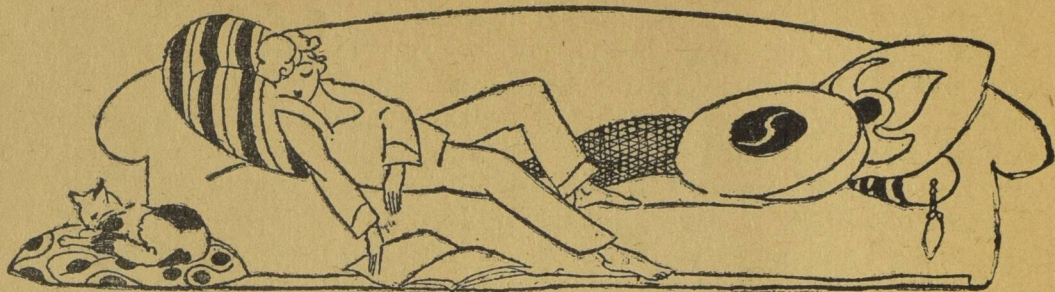
L'exploratrice Alexina David-Neel eut maintes fois à se défendre contre des bandits thibétains

Il n'y a au Thibet aucune industrie; on y pratique l'agriculture et toute sorte de petits métiers. Dernier détail et non des moins curieux: tout le monde au Thibet se chauffe à l'argol, le seul combustible connu, confectionné avec la fiente des troupeaux et dont le pouvoir calorique est très grand.

— 0 —

POUR RAVIVER LES PEINTURES

Prenez du plâtre blanc : trempez dans ce plâtre un chiffon mouillé, et frottez-en les places noircies ou salies. Avec une éponge humide, vous enlevez ensuite ce qui peut rester de plâtre et vous avez rendu toute sa fraîcheur à la peinture.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE



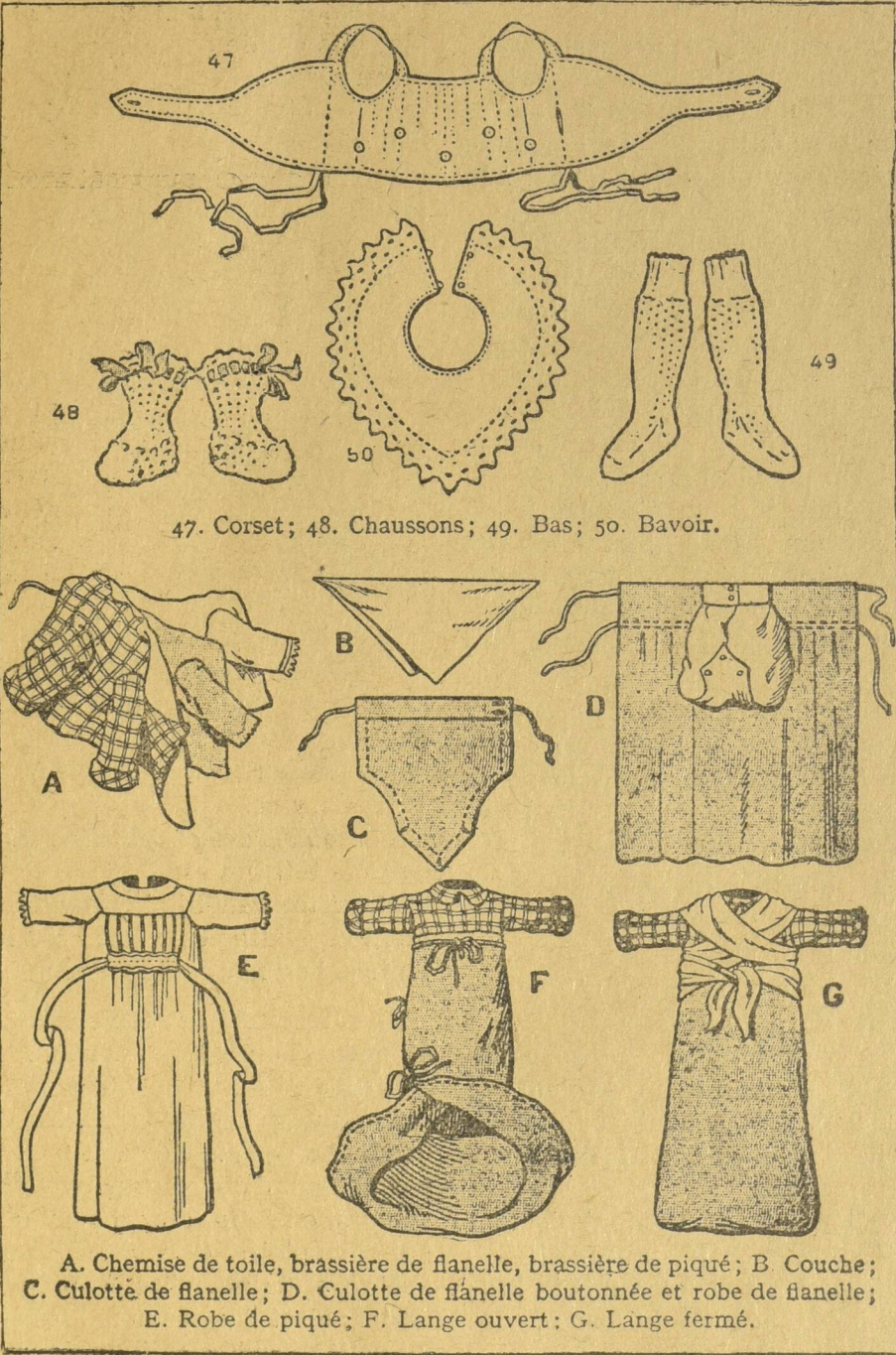
Le bébé, cet être fragile qui est aimé à l'aube de sa vie, surtout parce qu'il représente l'espérance, a besoin de tous nos soins. **Gardons-le du froid;** que son berceau, protégé par un paravent, soit entouré d'un rideau à mailles assez fines qui tamise l'air. Les trois à quatre premières semaines seront pour ainsi dire des semaines d'été, et l'enfant attendra vingt-cinq jours pour faire sa première sortie avec d'innombrables précautions. Même dans ce premier mois, il quittera son berceau pour que, chaque matin, son berceau puisse être refait, pour qu'il prenne son bain et ses repas.

Au berceau,—objet de luxe agréable mais sans nécessité, car il est inutile de bercer les petits,—vous pouvez substituer très rapidement un lit-berceau tout en métal ou un lit en bois ou même une caisse **propre**, dont les parois seront couvertes d'un drap blanc. A l'intérieur mettez un matelas, simple sac rempli de crin, de balle d'avoine ou de varech et un oreiller de même contenance. Une toile imper-

méable sépare le matelas du drap. Une boule au pied, un "moine" à droite et à gauche. Des couvertures de laine selon la saison. Bébé doit avoir chaud dans le lit, où il doit reposer non sur le dos, mais sur le côté, pour éviter que des mucosités ne le gênent ou même ne l'étouffent.

Le **bain** sera donné près du lit, dans une baignoire soigneusement nettoyée pleine d'eau bouillie refroidie à la température que peut supporter le bébé. Bébé y sera plongé et maintenu, bien entendu, avec une attention spéciale à la tête qui est sans force. Lorsque la main gauche de maman soutient à la fois le haut des épaules, la nuque et la tête, le corps flotte. **Après trois minutes**, il sera retiré, séché dans des serviettes-éponges placées auparavant devant le feu allumé dans la pièce, puis il sera rhabillé avec les vêtements de nourrisson que nous représentons dans le tableau ci-joint de l'habillement. Le bain est donné trois fois par semaine: les jours intermédiaires, simple toilette à la main éponge et à l'eau tiède.

Pendant le bain, veillez à ce que l'eau ne pénètre pas dans l'oreille. Si l'eau pénètre dans l'oreille, séchez



La toilette du bébé

soigneusement avec un petit coton hydrophile présenté, mais non introduit dans le conduit qui s'ouvre au milieu de l'oreille.

Au cours de la toilette, vous nettoyez le cuir chevelu comme le reste du corps. Je ne sais en vertu de quel principe les adultes agissent comme si le cuir chevelu devait échapper à la loi de propreté du corps.

Une seule recommandation de détail. Chaque fois que vous habillez ou déshabillez l'enfant, faites attention aux pouces des mains—rien malheureusement de plus facile que de tor dre ou de luxer un pouce de petit enfant. Aussi, suffira-t-il d'y penser, d'aller chercher la main à travers la manche plissée, ou d'enfermer la main dans une petite mitaine, ou de la coiffer d'un petit chapeau de papier ou même d'aller doucement. Votre coeur et votre ingéniosité vous guideront à ce sujet.

Bien entendu, jamais, sous aucun prétexte, bébé ne dort ou n'est remis dans le lit de maman. Les accidents sont nombreux, même à six mois et plus. Dans le sommeil un enfant s'étouffe en quelques secondes sans gémir !

* * *

Quelques mots maintenant sur les vêtements du premier âge.

Principes directeurs.—Le corps du nourrisson, comme celui de l'adulte, ne doit avoir à son contact que des vêtements lavables, c'est-à-dire pouvant être bouillis.

Les vêtements de l'enfant doivent respecter son activité musculaire,—donc pas de bébé saucisson. Les bras seront indépendants du corps, les jambes pourront s'agiter.

Voici la **chemisette** s'ouvrant en arrière et dont les bords se croisent.

Elle sera meilleure si elle est en toile usagée.

Elle est recouverte d'une **brassière** de même forme, mais un peu plus ample; elle est de préférence en flanelle ou en piqué.

La ceinture de l'enfant est protégée d'abord par une bande de flanelle blanche qui entoure entièrement la taille; puis par une **couche** en vieille toile qui évitera la souillure de la **culotte en flanelle** qui s'arrête au-dessous des genoux.

Mollets et pieds sont préservés par des **bas** et des **chaussons de laine**.

Chemisette et brassière pour le segment supérieur du corps,—car la tête reste nue; couche et culotte avec chaussons et bas de laine pour le segment inférieur du corps forment la tenue d'intérieur.

Pour les sorties, vous mettrez à bébé une robe aussi élégante que vous le pourrez, mais en tout cas chaude, enveloppante et dont le bord inférieur dépassera largement les pieds.

VETEMENT DU MATIN

Il est tout à fait charmant ce vêtement du matin et je suis certain qu'il tentera bon nombre d'entre vous.

Ce vêtement très ample est resserré à l'encolure très large dans un empiècement fait de fronces nid d'abeilles, maintenues ensuite dans un biais très étroit. Le dos et le devant sont réunis par un noeud que vous pouvez faire en velours, en satin, etc., dans une teinte qui vous plaira. Ce vêtement ne comporte pas de manches, à proprement parler; c'est l'ampleur qui les simule; un petit noeud, identique au premier, retiendra donc l'ampleur sur le bras. Et c'est encore un noeud de ruban qui

fermera le vêtement au bas, où il est limité par un jour échelle.

Lorsque celui-ci sera fait, vous reporterez le dessin de la planche que vous broderez en anglaise ou au plu-



Vêtement d'intérieur

metis, suivant le tissu choisi. Vous pourrez le faire en linon, en batiste, en crêpon, en voile ou en crêpe de Chine.

LE PAPIER A LETTRE

La question du papier à lettre, si dénuée d'importance qu'elle paraisse, tient cependant son rôle, non seulement au point de vue du bon goût, mais aussi du savoir-vivre.

Je n'envisage pas ici les papiers commerciaux qui se ressemblent toujours plus ou moins selon les traditions bien établies. Il n'en est pas de même du papier à lettre dont se servent les femmes et les jeunes filles.

Pour le format, celles qui le choisissent doivent naturellement le pren-

dre de dimension proportionnée à leurs facultés épistolaires.

Quant aux coloris, les plus agréables sont les bleus, les gris, les mauves. Sans prétention, ils ne lassent jamais. Je mets en garde contre les couleurs trop vives, presque toujours de mauvais goût; contre celles, trop foncées, où l'écriture se détache mal, et encore, ce qui est pire, les écossais, les rayures, les ramages, les chamarrages, sur lesquels les mots deviennent alors de véritables hiéroglyphes.

Avant tout il faut que l'ensemble d'une lettre soit net et agréable à l'oeil. Pour cela, un papier de bonne qualité, si simple soit-il, est indispensable. Le papier qui "boit", c'est-à-dire le papier spongieux — qui n'est pas toujours le meilleur marché — doit être évité avec soin.

Epargnons aussi à nos correspondants le déchiffrement d'une écriture en quadrille (se chevauchant de long en large), à la façon de nos grand'mères. Rien n'est plus fatigant que la lecture des lettres rédigées de cette façon. Les bavardages les plus spirituels en perdent tout leur intérêt.

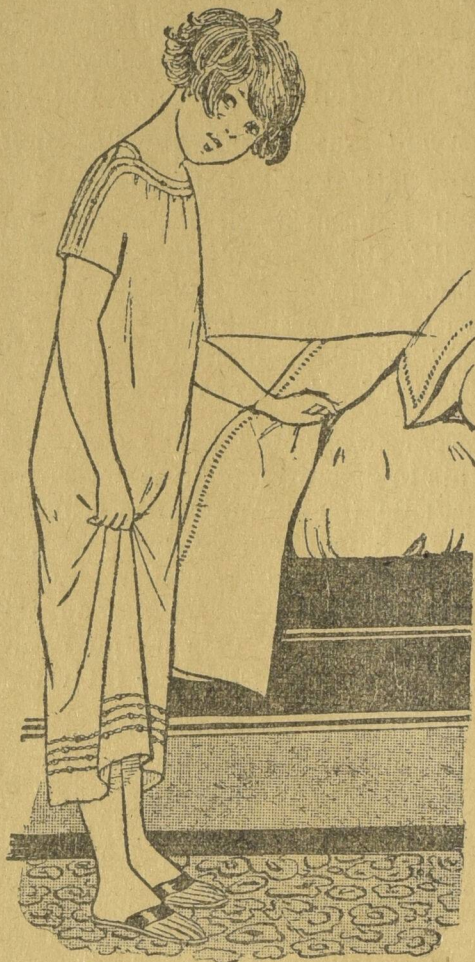
On faisait beaucoup, il y a quelques années, des papiers à lettres ornées de dessins plus ou moins heureux, depuis la petite gravure Louis XV jusqu'aux souris grignotant l'extrémité de la feuille. Ceci n'est plus guère de mode. En tous cas, laissons ces fantaisies puériles à la jeunesse, à la toute jeunesse. Elle seule a le privilège d'éviter le ridicule en ces sortes de choses. Pour vous, Mesdames, la simplicité, le bon goût doivent vous conseiller également pour la forme extérieure de vos billets et pour le style dont vous les écrivez.

CHEMISE DE NUIT POUR FILLETTE DE 12 ANS

Cette chemise de nuit comprend deux parties: le dos et le devant, chacun à couper double droit fil au milieu sans couture.

Réunissez dos et devant par les coutures d'épaules et de dessous de bras.

L'ampleur de la chemise sera maintenue à l'encolure sous un biais qui

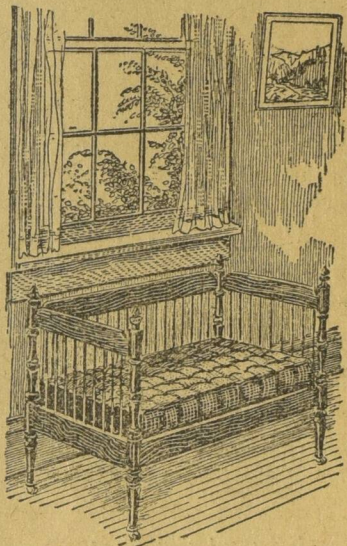


partira du bas de chaque manche. Cette même bande se retrouve au dos.

Il n'y a pas de broderie proprement dite, agrémentez simplement le biais d'un point de chaînette. Faites aussi dans le bas quatre rangs de ces mêmes points de chaînette.

SIEGE DE VESTIBULE ORIGINAL

Une couchette d'enfant fut, par une personne ingénieuse, convertie en ce siège de vestibule qu'illustre notre croquis. Cette couchette, hors d'usage depuis de nombreuses années, était de chêne et très solide. Quant au ma-



telas, elle le recouvrit d'une cretonne dans le goût des tentures du vestibule. Puis, après avoir été passée au papier de verre, la couchette, devenue un curieux de petit fauteuil, fut vernie comme les autres meubles. C'est en utilisant ainsi de vieilles choses qu'on en vient à se meubler un intérieur original et économique!

— 0 —

MOSAIQUES EGYPTIENNES

On a trouvé dans le delta du Nil quelques superbes mosaïques remontant au temps des Ptolémées. L'une d'elles représente une jolie femme, peut-être cousine de Cléopâtre. Elle a les attributs d'une reine de la mer et elle porte une galère comme coiffure.

EXPOSITIONS ET FOIRES

Le sens de ces termes.—Les expositions universelles préjudiciables au pays qui les tient.

Avant de parler des expositions et des foires les plus importantes qui se tinrent, depuis un demi-siècle, dans les plus grands pays du monde, entendons-nous sur les termes: exposition et foire. Nous employons uniformément le vocable exposition, lequel nous paraît plus noble que foire. Ce dernier effarouche nos oreilles, nous ne voulons savoir pour quelle raison. Il est pourtant bien français et ne prête en France à aucune interprétation grossière. Aurions-nous, par hasard, "l'esprit mal tourné"? Une foire est un grand marché pour toutes sortes de denrées, qui se tient dans un "même lieu une ou deux fois l'année." On distingue les foires générales et les foires à bestiaux. C'est le cas des foires annuelles de Québec, de Sherbrooke et de Trois-Rivières.

Une exposition est l'action d'exposer "solennellement" aux yeux du public des objets de "diverses natures" rassemblés dans un lieu spécial; c'est encore une exposition où sont admis les produits de tous les pays. C'est l'Exposition des Arts Décoratifs.

La foire est une exposition de petite importance, locale le plus souvent, et limitée aux denrées et aux bestiaux; c'est une institution régulière.

L'exposition revêt un caractère solennel; elle est de tous les produits et

pour tous les pays. Elle se tient à divers intervalles.

Ces expositions universelles sont des choses du passé. Elles étaient plus préjudiciables que profitables aux pays qui les organisaient. C'est pourquoi, exception faite de l'Exposition des Arts Décoratifs, aucune exposition universelle ne s'est tenue depuis vingt-cinq ans.

La première exposition internationale fut organisée par l'Angleterre en 1851. La France l'imita en 1855. Et la première exposition universelle ouverte à Paris eut lieu aux Champs-Élysées. Elle se solda par une perte de plus de huit millions de francs, bien qu'on comptât cinq millions d'entrées, ce qui était énorme pour cette époque où les moyens de communication étaient bien imparfaits.

En 1867, il en fut autrement. Cette exposition, tenue à Paris de même que la précédente, rapporta près de trois millions de francs. La troisième, celle de 1878, fut un désastre et celle de 1889 réalisa un bénéfice de dix millions. Il en fut à peu près de même en Angleterre où seules les expositions de 1851 et de 1861 firent des bénéfices.

Vienne, en 1873, ne perdit pas moins de 50 millions. Les Américains ne furent pas plus heureux, à preuve les déficits des expositions de Philadelphie et de Chicago qui se chiffrent à quinze millions de dollars.

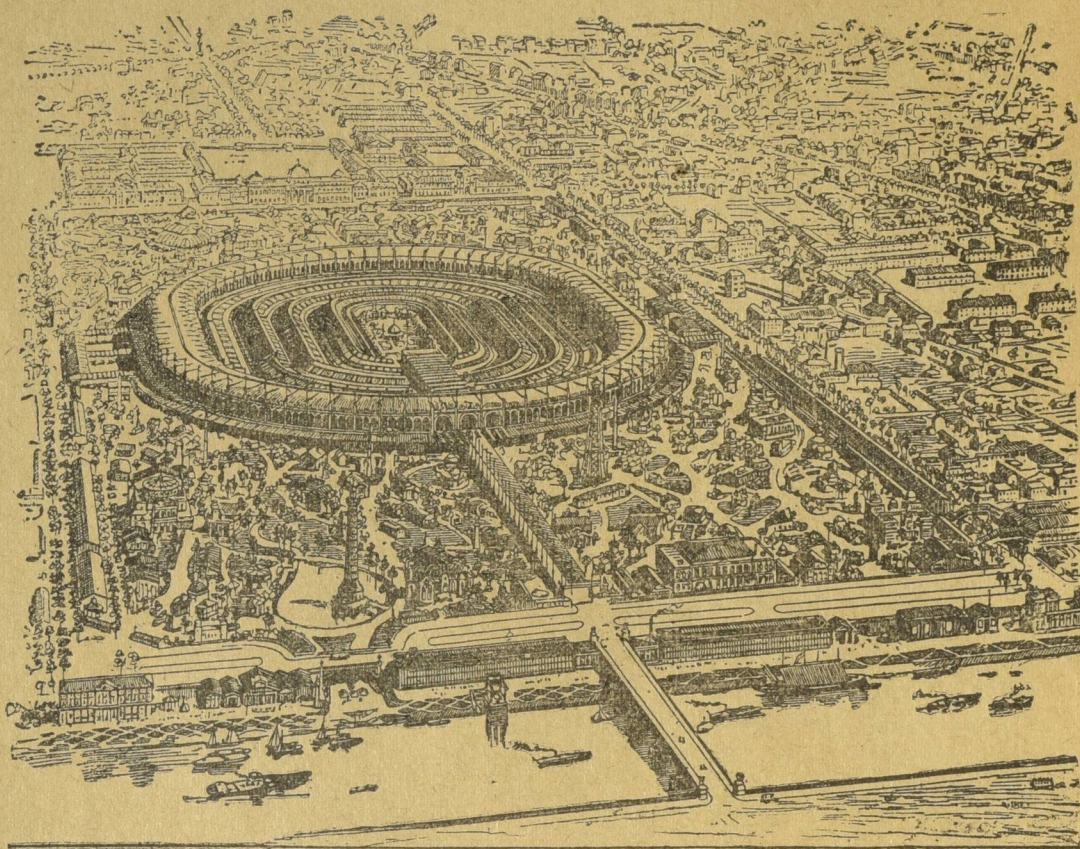
Au lieu de stimuler les affaires, de les activer, les expositions universel-

les leur sont funestes. Ainsi que l'écrit Jean Lecoq : "Deux ou trois ans d'activité fébrile avant l'exposition et dix ans de prostration après, voilà quel était communément pour l'industrie, le résultat des expositions." Et il ajoute :

"A quoi bon des expositions universelles, alors que la facilité des

Leipzig, où se pressaient jadis les marchands de toute l'Europe septentrionale.

Une exposition universelle, si développée qu'elle soit, ne pourrait présenter aujourd'hui que des synthèses incomplètes. Par contre, des expositions spéciales, et consacrées, tantôt à une forme d'art, tantôt à une bran-



Exposition universelle de 1867, au Champ-de-Mars, à Paris.

communications a mis depuis longtemps en relations tous les industriels et tous les consommateurs du monde? La fréquence des relations de pays à pays devait aboutir fatalement à la suppression des expositions universelles, comme cette même cause a supprimé ou du moins diminué l'importance de ces grandes foires de

che d'industrie, peuvent être favorables au développement du progrès.

Les industriels, les économistes, les hommes pratiques s'en montrent généralement partisans et estiment que de telles expositions peuvent, sans inconvénient, se renouveler assez fréquemment."

Nous ne connaissons pas encore les résultats financiers ni de l'exposition des Arts Décoratifs de Paris, ni de l'exposition de l'Empire. Leur succès fut immense; réalisera-t-on des bénéfices ?

—o—

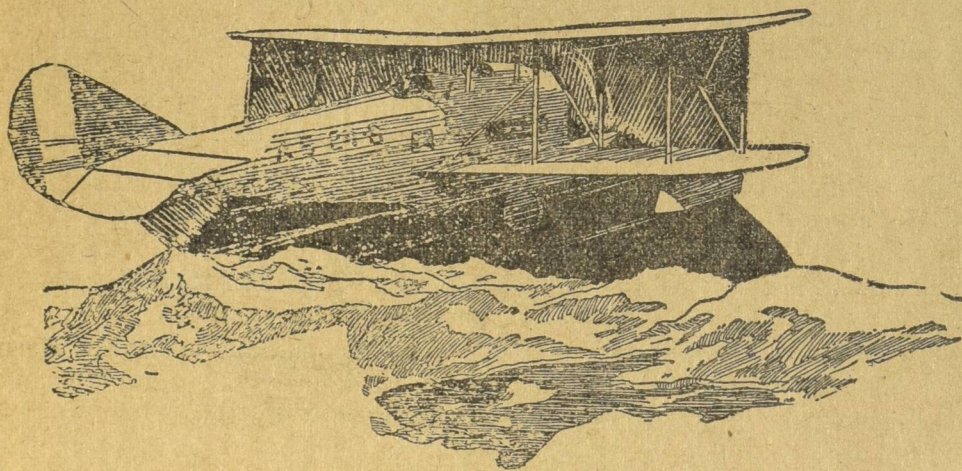
OU EST LE POLE

A quoi le reconnaître ?

Sur le sol rien ne permet de reconnaître la situation du pôle Nord, —la boussole ne suffisant pas. Alors que le pôle Sud est situé sur un con-

tant plus petits que l'étoile considérée est plus près du point où l'axe de la Terre, prolongé par la pensée, rencontre la voûte étoilée. Ce point s'appelle le "pôle céleste" et les deux pôles célestes sont en ligne droite avec les deux pôles de la Terre. C'est ainsi que l'Etoile polaire, qui est, parmi les étoiles brillantes, la plus rapprochée du pôle céleste, décrit un cercle diurne très petit et, à l'oeil nu, ne paraît pas se déplacer sensiblement d'une heure et d'un jour à l'autre".

C'est donc au moyen des étoiles qu'on détermine la latitude du pôle, mais à peu près encore,—car la pré-



L'avion à la conquête du pôle Nord.

tinent, le pôle Nord n'offre aucun repère fixe, étant quelque part dans une mer de banquises et de glaces en déplacement continu.

Mais qu'est-ce qui remplace la boussole, comme auxiliaire d'orientation? L'observation des étoiles.

"Chacun sait, écrit Charles Nordmann, dans l'"Illustration", que, par suite de la rotation de la Terre, les étoiles semblent décrire au-dessus de l'horizon d'un lieu, des cercles diurnes, parallèles entre eux et d'au-

cision des mesures angulaires faites avec un sextant portatif est d'environ la soixantième partie d'un degré. On peut donc s'y tromper. En effet, écrit encore Nordmann, "Amundsen, plantant le drapeau norvégien au pôle Sud, croyait en être à 8,100 pieds, alors que Scott constata plus tard qu'il n'en était qu'à 2,700."

Les instruments des gros laboratoires permettent cependant de localiser le pôle avec beaucoup plus d'exactitude.

Que fit Amundsen au pôle Nord, lors de sa dernière tentative? Grâce à des sondages, il confirma que le bassin polaire arctique est occupé par un vaste océan profond d'environ 12,000 pieds.

Le pôle Nord est constitué par un océan; le pôle Sud par un continent, l'Antarctique, plus grand que l'Europe.

—o—

DEUX ENQUETES AMERICAINES

Résultats donnés par "Les Annales" de deux enquêtes américaines sur les plus grosses fortunes du monde et les plus grandes oeuvres littéraires modernes.

La première, instituée par le "New-York Times", nous révèle les cinq plus grosses fortunes du monde. Il n'est pas sans intérêt de livrer ces chiffres fabuleux aux méditations de nos lecteurs.

Les 550 millions de dollars du constructeur d'automobiles Henry Ford font de lui l'homme le plus riche de la terre. John D. Rockefeller, le malheureux, n'en a qu'un demi-milliard; le duc de Westminster peut posséder de 100 à 200 millions de dollars (lui-même, dit-on, n'est pas très fixé sur son avoir). Le philanthrope Basil Zaharoff vient au quatrième rang, avec 125 millions de dollars, Hugo Stinnes, enfin, valait un peu plus de 100 millions de dollars.

Ne nous attendrissons pas sur ces misères et examinons comment ont répondu les lecteurs d'une revue américaine, sollicités de désigner les grandes oeuvres de ces vingt dernières années.

H.-G. Wells triomphe avec "Une Esquisse de l'Histoire Universelle", Blasco Ibanez est second avec "Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse". Suivent: "Si l'Hiver vient", de Hutchinson; "L'Américanisation", d'Edouard Bok; "La Vie du Christ", de Papini; "La Crise", de Winston Churchill; "Nouvelles", d'O. Henry; "Le Virginien", d'Owen Wister; "La Vie et les Lettres" de Walter H. Page; "La Vie de l'Esprit", de J. H. Robinson.

Combien de ces ouvrages avez-vous lus? Je n'ose vous le demander.

Les auteurs français—ou de langue française—ont été oubliés dans ce palmarès. Maeterlinck a cependant recueilli un certain nombre de suffrages, ainsi que Romain Rolland. Anatole France, très loin derrière eux, obtient dix-sept voix de plus que Charles Wagner! Depuis Einstein, tout est très relatif.

—o—

L'ATLANTIDE

Le lieutenant de vaisseau Cornet, commandant du "Loiret", a découvert dans le golfe de Gascogne un grand plateau sous-marin qu'on ne soupçonnait pas et qui aurait surgi, on ne sait quand, dans l'Atlantique. Les sondages opérés avec la sonde Warlezel décelèrent des fonds de 120, 180, 300 pieds, là où les cartes marquaient parfois 12,000 pieds. Cette découverte extraordinaire est beaucoup commentée dans le monde savant. On doute que la poussée du plateau sous-marin soit d'origine sismique et que sa naissance coïncide avec les récents tremblements de terre. On croit plutôt que les cartes marines, faute de sondages précis, faisaient erreur sur ce point.

CARTHAGE, PAYS DE SALAMMBO

Lorsqu'en 1862, Gustave Flaubert publia "Salammbô", cette pure merveille d'archéologie et de style, ce poème plus émouvant que les poèmes d'Homère, tels que nous les connaissons, l'histoire de Carthage qu'il resuscitait par l'imagination était pratiquement ignorée. Il reconstitua la ville en son puissant esprit, telle qu'elle se dressait au temps des guerres puniques. Depuis, des fouilles ont été pratiquées, se poursuivent encore actuellement, par de savants archéologues et la Carthage que rêvait l'immortel auteur de "Madame Bovary" sort lentement de terre, bien lentement et bien incomplètement, car, à vrai dire, il n'en reste pas grand'chose, car peu de pays ont subi plus d'invasions et le sol de la Tunisie est jonché de ruines.

"La patrie de Salammbô, fille imaginaire d'Hamilcar, écrit Pierre Mariel, est située à quelques milles au nord de Tunis, sur la côte occidentale du golfe, dans une situation unique au monde. Seule la rade de Naples peut lui être comparée. La mer est d'un bleu aussi profond que celui du ciel, la falaise de pierre rose étincelle sous les rayons d'un soleil éclatant et pourtant supportable, l'air semble pailleté de lumière. Près de la côte, un lac intérieur au dessin régulier brille comme une coupe d'argent: c'est l'ancien port de la rivale de Rome.

Lorsqu'on se remet un peu du premier enchantement, un étrange sentiment vous étreint aussitôt le coeur.

Sur l'emplacement de cette ville magnifique que saint Augustin nous dit peuplée en son temps de plus d'un million d'habitants, que reste-t-il ? Rien.

Ou si peu ! Quelques colonnes décapitées, un amphithéâtre démantelé, des tombeaux. Seule, la cathédrale se profile nettement au milieu des fouilles et par sa netteté, son apparence de parenté, elle accentue encore le caractère d'abandon tragique de la ville punique. Il est effrayant de penser qu'une ville qui eut une superficie et une vitalité comparables à celle de Paris ait pu être détruite ainsi de fond en comble.

Il y a peu d'années que les fouilles ont été entreprises d'une façon systématique et les Arabes ont toujours considéré les ruines de Carthage comme des carrières de pierres improvisées, achevant ainsi à coups de pioche l'oeuvre du temps et des invasions."

Puis, un homme dont on ne saurait trop louer l'admirable caractère, le R. P. Delattre, organisa les premières recherches d'une façon systématique. Il les continue aujourd'hui avec l'aide de capitaux français et américains.

En quelle année fut fondée Carthage et quelle est l'histoire de cette ville dont les soldats furent la terreur de Rome ?

"Comme une légende célèbre l'assure, poursuit notre chroniqueur, Carthage fut fondée en 814 avant notre ère par Didon, reine de Tyr, et la

nouvelle ville, admirablement située, fut rapidement prospère. Tyr tombant en décadence, Carthage recueillit sa succession économique et politique, fonda des colonies dans toute la méditerranée et se tailla un territoire étendu dans le Nord et la Tunisie actuelle. Sa fortune prodigieuse était un danger pour Rome. Après trois guerres acharnées, dont le seconde fait l'objet du roman de Flaubert, Carthage fut vaincue, son sol maudit et ses ennemis la détruisirent systématiquement.

Quelques siècles plus tard, Carthage fut relevée par Auguste et elle se repeupla rapidement. Capitale de l'Afrique romaine, elle devint bientôt l'une des cités les plus prospères de l'Empire, la seconde après son ancienne rivale, Rome. Le christianisme s'y introduisit dès ses débuts. Sous l'impulsion de saint Augustin, qui en était originaire, la nouvelle religion gagna bientôt toute l'Afrique du Nord, bien qu'elle fût divisée par de longs schismes, celui des donatistes en particulier.

En 439, les Vandales prirent Carthage d'assaut et en firent leur capitale, puis Bélisaire la reprit au nom de Rome, qui la conserva 160 ans. A la fin du VII^e siècle, un Arabe, Hassan-ben-Nomane, s'en empara, et la rasa complètement.

En 1270, saint Louis mourut devant ses ruines, le 25 août, et jusqu'à l'époque de la conquête française, Carthage reposa dans son linceul d'oubli."

Et qu'a-t-on exhumé de cette ville autrefois considérable ? Un amphithéâtre, très mal conservé, aussi grand que le Colisée de Rome, des citernes immenses datant de l'époque romaine,—comme presque toutes ces

ruines d'ailleurs, presque rien ne subsistant de la première Carthage détruite par Rome victorieuse, l'an 146 avant Jésus-Christ. De celle-ci on ne connaît que les ruines d'un temple de la déesse Tanit, récemment mises à jour.

De ces ruines, Pierre Mariel dit : "La vie carthaginoise devait être empreinte d'une grandeur barbare. Le temple de la déesse est rempli d'urnes contenant les ossements calcinés de jeunes enfants qu'on devait lui offrir en holocauste; les grossières figures taillées sur les colonnes grimacent comme des démons de cauchemar et dans aucun objet punique on ne découvre de la grâce, de la spontanéité, un peu de poésie ou d'abandon. On se sent en présence d'une civilisation toute mercantile pour qui l'appât de l'or est le seul idéal".

Sans Flaubert, que resterait-il de Carthage?

—o—

POUR EMPECHER UN SOL CIMENTÉ D'ETRE FROID

—

Lorsque le sol est cimenté, il est désagréable d'y séjourner longtemps, surtout en hiver, car le contact est froid et par suite fort gênant au bout d'un certain temps.

On obtient un très bon résultat en recouvrant le sol de papier goudronné du genre de celui qu'on emploie pour les toitures bon marché. Ce papier est placé en deux épaisseurs et l'on peut même intercaler plusieurs épaisseurs de papier journal pour constituer une garniture plus isolante encore.

—o—

Le secours à domicile est une école de charité pour les riches; une école de dévouement, d'économie, de vertu pour les pauvres.



UN ROMAN COMPLET

LA PETITE
MADEMOISELLE

Par HENRY BORDEAUX

I

LA DEFROQUE DE MATTHIEU MOLE

Dans toute rue de province, on compte au moins deux dames qui, de leurs fenêtres, commandent les événements de la cité et préparent l'opinion publique. Bien qu'à demi sommeillante, Fontaine-sous-Bois n'échappe point à la règle commune et se trouve ainsi guettée jusque dans sa lente vie monotone.

Fontaine-sous-Bois fut jadis une résidence royale. Ses pavés retentirent longtemps du fracas des carrosses et du pas cadencé des chevaux. Le matin, c'étaient des fanfares de chasse, et le soir, le bourdonnement des fêtes. Un roi, une dame passaient, et des équipages, et des toilettes de gala. Un triste jour, brusquement, le silence se fit. Le goût des souverains avait changé.

Sur ces belles visions, Fontaine s'est endormie au murmure des sources qui l'entourent à l'ombre des forêts qui l'abritent dans un pli de vallon. Quand elle se réveille chaque printemps, c'est pour attendre vainement, avec le sourire des feuillages et des eaux, le retour de ce passé aboli. Les périodes électorales elles-mêmes, avec leur grossier tapage, ne parviennent pas à secouer son air de lassitude. Elle est située au cœur du pays de Valois où l'on ne peut marcher deux lieues sans heurter du pied quelque pierre mémorable: terre vivante, et que la mort réchauffe, tant elle est surchargée de souvenirs historiques...

Lorsque l'automobile de Pierre Savernay déboucha dans l'avenue Marie-Antoinette qui, dans ses deux rangées d'arbres, court au château comme un fleuve régulier court à la mer, Mesdames de Vavrette-Toziat et Epinouze abandonnèrent d'un commun accord les bonnes oeuvres qui les retenaient, faute de mieux, pour s'occuper du véhicule vert olive, pointu de l'avant et les essieux surbaissés, qu'elles reconnaissaient, comme un cheval, à ses performances.

— Enfin, voici une allure raisonnable, observa la première, munie d'une face-à-main. Ce jeune fou n'écrasera personne aujourd'hui.

Plus ardente à juger Mme Epinouze, rapprochée de la croisée, lança les flèches de ses commentaires:

— Mais regardez-le donc. Il porte un haut de forme...

— En effet.

— Une redingote...

— C'est, ma foi, vrai.

— Des gants clairs, et peut-être beurre frais.

La remarque était grave: M. Savernay ne traversait les rues de Fontaine que vêtu de peaux de bête, et, comme Jupiter lui-même, dans un nuage de poussière qu'il renouvelait sur tout son parcours.

Or, il paraissait en habits de cérémonie et, visiblement, enjoignait à son chauffeur de ralentir, sous le regard méprisant d'un gardien de la paix que stupéfiait cette modération d'allure. Une fleur à la boutonnière, gêné dans ses atours, la joue rouge, il se tenait rigide sur la banquette et, sans doute, regrettait sa tenue de sport. Par un contour savant, il se fit arrêter devant une grille qui laissait apercevoir, en retrait, parmi la verdure, un petit hôtel dont la façade se hérissait aux deux angles de grêles tourelles assez semblables, dans leur aspect guerrier, à des cuirasses de fer-blanc sur un corps d'enfant.

Ces dames suivaient d'un oeil exercé le manège du jeune homme.

— Je l'eusse gagé, lança Mme de Vavrette-Toziat, triomphalement redressée sur sa bergère.

Les lèvres pincées, Mme Epinouze joua l'innocence:

— Et quoi donc, chère amie?

— Il va demander la main de la *Petite Made-*

moiselle.

— Après beaucoup d'autres.

— Certes.

— C'est le neuvième, je crois.

— Pardon, pardon: le quinzième. D'ici je n'en rate pas un.

— Et tous, depuis sa condamnation?

— Tous.

— La justice distribue gratuitement sa publicité.

— Vous voulez dire son auréole, et *ça* *para* *de* huit jours de prison.

Les deux amies ne supportaient point d'une âme égale la démarche de Pierre Savernay. Mme de Vavrette-Toziat s'en réjouissait franchement. Ayant passé des longtemps l'âge de l'amour, elle se contentait des passions des autres et partageait

leurs joies sans leur permission toutes les fois que, de sa fenêtre comparable à quelque poste de vigie, elle les pouvait surprendre, pressentir ou supposer. Vieillot et percluse, elle avait fait briser toutes les glaces de sa maison pour éviter le spectacle de ses rides et n'osait même plus abaisser les yeux jusqu'à ses pieds, jadis cambrés et mignons, devenus tout gonflés de rhumatismes. Tous jours coiffée de guingois et souvent mal ajustée, elle ajoutait aux injures de l'âge les désastres de la négligence. Ne se voyant pas elle-même, elle en abusait. Mais elle s'entourait de servantes jennettes, fraîches et vermeilles, et profitait largement de son immobilité quasi complète et de sa demi-surdité pour jouir de la vue de jolis visages, sans prendre jamais garde au branle-bas mystérieux de l'office où l'on hébergeait des militaires. Dans ces dispositions d'esprit, toute demande en mariage lui était une occasion de gaieté: de loin elle adressait aux fiancés des bénédictions invisibles.

Mme Epinouze la venait voir pour tirer d'elle ses informations. Elle ne s'en allait jamais sans une moisson amoureuse que Mme de Vavrette-Toziat lui jetait libéralement sur les bras. Déjà, sur le palier, elle comptait sa gerbe qu'elle destinait au four banal de la médisance. Ainsi la bienveillante curiosité d'une ancienne coquette fournissait inconsciemment leurs matériaux à tous les commérages de la cité.

Le jeune Savernay poussait la porte grillée et pénétrait dans le jardin, tandis que son chauffeur, descendu de la trépidante machine, en frottait les cuivres.

—Comment saurons-nous le résultat? interrogea Mme Epinouze.

La vieille infirme prit un air de compétence:

—Mais à la durée de sa visite, au nez qu'il montrera, à sa façon de commander, à la marche de son *auto*. Comment pouvez-vous poser de telles questions? Le succès d'un homme se devine toujours.

—Et jamais la défaite d'une femme, ajouta sa partenaire pour recouvrer quelque avantage.

Elle se leva et voulut prendre congé. Indignée, Mme de Vavrette-Toziat la fit rasseoir:

—Les choses de l'amour ne vous intéressent donc pas? A nos âges (elle comptait dix hivers de plus que son amie et croyait néanmoins lui témoigner de la politesse, tant elle la trouvait peu plaisante à l'oeil et fanée et gagnait elle-même d'illusions à la suppression des miroirs), à nos âges, le plaisir, c'est le bonheur d'autrui qui passe.

—Qui passe, répéta comme un écho Mme Epinouze.

Et ces dames, prêtes à tous les sacrifices pour la science, attendirent patiemment le départ de M. Savernay. Elles l'attendirent longtemps, et ne sachant quoi dire.

Pierre Savernay, domptant son émotion, fit un grand vacarme en secouant comme un sacristain la cloche qui était assez grosse, ainsi qu'il convient à un hôtel flanqué de tours. Il venait, en effet, demander en personne à M. Lugagnan, ancien magistrat, la main de sa fille Jacqueline, qu'on appelait, sans qu'il sût pourquoi, la *Petite Made-moiselle*. Cette démarche lui coûtait fort et il se fût accommodé volontiers d'un intermédiaire.

Mais le seul auxiliaire qui le pût secourir en cette occasion, Mme Richomme sa pieuse tante, protégeait une jeune personne vaguement contourmée et millionnaire dont elle escomptait d'avance la fortune pour ses aumônes. Et, d'ailleurs, mélangé, non sans naïveté, la défiance de soi-même et l'amour-propre, il ne tirait aucun avantage de ses vingt-cinq ans et de sa belle mine et, craignant un échec, ne tenait pas à l'ébruiter.

Il demanda timidement au valet de chambre qui se précipitait sur son coup de sonnette comme une cuisinière sur la volaille, pour l'étouffer:

—M. Lugagnan reçoit-il? je désire lui parler.

Les plus grands orateurs ne dépensent pas dans tout un discours plus d'éloquence qu'il n'en mit dans cette pauvre phrase. Car il redoutait le contact des hommes, et en particulier de M. Lugagnan. Adonné aux sports, spécialement à la chasse et à l'automobilisme, il tenait du jeune Hippolyte, avec le goût des forêts et de la solitude, un maintien contraint et pudique dans les assemblées. Sous les tempêtes et dans les dangers il se trouvait plus à l'aise qu'en face des dames. C'était un doux géant, presque sans moustaches, avec de beaux traits réguliers et des yeux clairs dont l'étonnante limpidité livrait sans fard une âme généreuse et ingénue. Il parcourait les routes et les bois, effrayant bêtes et gens avec ses appareils de guerre, machine ou fusil, et ne lisait jamais un journal. Les événements de la troisième République offraient à son esprit la même confusion que les faits d'armes des Mérovingiens. Enfin il n'avait connu l'amour qui familiarise l'homme avec l'humeur fantasque du monde qu'à la façon des oiseaux, laquelle est rapide et légère comme chacun sait. A Fontaine-sous-Bois on ne le voyait guère que partant ou rentrant, et toujours courant. On ne manquait pas de lui souhaiter des plumes sur la tête et des anneaux dans le nez, comme aux sauvages. Mais plus d'une mère avisée, plus d'une jeune fille en possession d'une bonne vue rêvaient de l'apprivoiser. Et le mince bataillon qui soutenait péniblement l'honneur de Cythère vidait en vain contre son char le carquois du petit Amour.

Solennel et pompeux, le valet de chambre fournissait cette explication:

—Monsieur est en conférence avec sa couturière.

—Je reviendrai, dit Pierre saisissant ce prétexte pour se sauver.

Puis, méditant les étranges paroles qui l'éconduisaient, il répéta sur un ton incrédule:

—Avec sa couturière?

—Avec sa couturière, affirma péremptoirement le domestique. Monsieur essaye sa robe.

—Sa robe?

—Sa robe. Mais peut-être donnera-t-il audience à Monsieur devant l'essayeuse. Si Monsieur veut attendre, je m'en informerai.

—J'attendrai, promit Pierre avec résignation.

Et dans l'antichambre, il se disait: "Une robe, une essayeuse. Mlle Lugagnan consulte son père sur ses toilettes. Ce valet est fou qui va les déranger."

Le valet ne revenait plus. En pénitence dans son corridor, le jeune homme se rongait de souci, tandis que du premier étage descendait jus-

qu'à lui, par intervalles, le tumulte d'un bal ou d'une petite armée. Son étonnement se trahissait par toutes sortes de réflexions contradictoires: "Je ne sais ce qui se passe dans cette maison. Quel remue-ménage pour une couturière! Seraient-ce des invités? Dans ce cas, je n'entre pas..."

Une voix de femme chanta. Les aveugles, dit-on, reconnaissent l'âge à la voix: le timbre de celle-ci accusait vingt ans. C'était une vieille chanson de France au rythme allègre:

...Enfin, vous voilà donc,
Ma belle mariée,
Enfin vous voilà donc
A votre époux liée,
Avec un long fil d'or
Qui ne rompt qu'à la mort.

Un éclat de rire qui allait s'élargissant en fusée termina le couplet que Pierre se hâta de cueillir dans sa mémoire comme un heureux présage. Et sans transition un chœur d'enfants entonna cette ronde mélancolique et populaire:

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés...

C'était la tristesse sur la joie, l'eau froide sur l'eau chaude comme dans la douche écossaise. Entre deux notes, il percevait un bruit de pas régulier.

"C'est une école."

On le tira d'embarras en le venant chercher. De marche en marche, il acheva de perdre la belle harangue qu'il avait préparée et, se sentant pris à la gorge, il crut sentir autour du cou un long fil d'or qui ne rompt qu'à la mort.

Une porte s'ouvrit, et il fut mis en présence de M. Lugagnan. Il le connaissait de longue date et ne le reconnut qu'avec stupeur sous sa mascarade.

M. Lugagnan était un homme grave et même grandiose. D'une ancienne famille de robe, il était entré dans la magistrature comme chez lui pour en sortir avec un impertinent héroïsme. Procureur de la République, il avait éloquentement requis contre les instructions de son procureur général (l'écriture est serve, mais la parole est libre) dans une affaire de chantage où se trouvait irrémédiablement compromise la députation de son département, laquelle soutenait le ministère comme par hasard. Ayant ainsi préparé ses convictions à ses intérêts, il fut révoqué à grand fracas: quand la politique à tout envahi, on ne croit pas impunément à la séparation des pouvoirs. Pourvu de ces bonnes rentes qui soulagent l'infortune, il se retira dans sa propriété de Fontaine-ous-Bois, en compagnie de sa fille Jacqueline qui sortait du couvent, et promena dans les rues paisibles un vif besoin de justice et le souvenir persistant de son courage civique. Mais il demeurait avec son héroïsme dans les circonstances ordinaires, comme un invalide avec une jambe de bois, symbole honorable et qui empêche de marcher.

Ainsi M. Lugagnan appelait à lui la considération et le respect. Or, M. Lugagnan se tenait debout, au beau milieu de son cabinet dont le mobilier était sévère, drapé avec un air fort arrogant dans une lourde robe de velours rouge, aux

grandes manches bordées de noir, qui traînait par derrière sur le tapis, un large collet d'hermine autour du cou, et sur les épaules une sorte de manteau de cour en fourrure grise. Il portait sur la tête un bonnet rond de velours noir qui ne recouvrait pas entièrement sa calvitie, de sorte que par côté et en arrière on apercevait une couronne de chair un peu rouge. Son grand nez courbe d'oiseau de proie, ses yeux enfoncés sous l'arcade sourcillière et sa barbe en broussaille lui donnaient, dans son travestissement, un aspect redoutable. A ses pieds, l'essayeuse, muette par crainte d'avaler les épingles qu'elle tenait à la bouche, retroussait le vêtement pour observer un pli.

Il ôta son mortier et salua le visiteur:

—Ah! Monsieur Savernay, je vous présente Matthieu Molé, président au Parlement de Paris, garde des sceaux. Vous voyez son costume, sinon sa personne.

Ahuri, Pierre souriait naïvement sans comprendre et se taisait. L'ancien procureur, toujours en quête, depuis sa révocation, de discours à prononcer, en profita sans retard:

—Je l'ai copié moi-même sur le portrait de Jean-Antoine de Mesmes, président à mortier, par Philippe de Champagne, qui figure au musée du Louvre, salle de la collection Lacaze. La reconstitution en est exacte. Et vous voyez à terre Mme Patard qui achève en ce moment l'oeuvre de sa collaboration.

Il fit un mouvement, et Mme Patard posa ses épingles afin de se fâcher:

—Je renonce à habiller Monsieur. Monsieur remue comme un ours en cage.

—Cessez, madame Patard, cessez vos blessantes comparaisons: je suis de marbre.

Il prit une pose tragique. Au salon voisin, la ronde enfantine tournait toujours sur accompagnement de piano: *Nous n'irons plus au bois*. Elle fut remplacée brutalement par des bruits de coups, des cris effroyables, la chute d'un corps.

—On se bat dans la chambre à côté, remarqua M. Lugagnan.

—Ne bougez pas! ordonna l'essayeuse.

Et Pierre Savernay, blessé dans son cœur amoureux par ce tintamarre et cette parade d'une interprétation difficile, ne put se tenir de penser: "C'est une maison de fous. Mlle Lugagnan doit être bien malheureuse."

Il se voyait déjà, l'arrachant à sa cruelle destinée, à la mode des chevaliers errants: sa machine ne valait-elle pas leurs palefrois? Cependant, l'ancien magistrat, d'un geste mesuré qui échappa à la surveillance de Mme Patard, congédia son domestique oublié dans un coin:

—Courez, Valentin, courez chez le coiffeur. Assurez-vous de ma perruque. Ce mortier haut perché doit recouvrir une chevelure partagée sur le front.

Puis, se tournant vers son visiteur par une série de mouvements imperceptibles et usés, il lui déclama sans désespérer, comme on récite une leçon, la biographie de Matthieu Molé, son idole:

—Matthieu Molé, né à Paris en quinze cent quatre-vingt-quatre, entra dès sa jeunesse, dans le Parlement, y fut reçu conseiller en seize cent six, ensuite président aux enquêtes, puis procureur général. Ce magistrat, que caractérisaient la vertu la

plus austère et le courage le plus intrépide, montra dans sa place une âme inflexible aux faveurs et aux menaces des hommes puissants; il fut le protecteur des opprimés; il osa même lutter contre la tyrannie de Richelieu qui, contraint de le respecter, le fit nommer premier président du Parlement de Paris, en seize cent quarante. Revêtu de cette nouvelle dignité, Molé fut moins touché de l'éclat qu'il en recevait que de l'étendue de ses obligations.

Fascinée, Mme Patard laissa retomber tous les plis que d'une main savante elle avait assemblés. Elle perdait en une seconde un quart d'heure de travail. Mais, en sa qualité d'artiste, elle était accessible aux nobles émotions. Les dates surtout l'impressionnaient. Ainsi les gens de campagne goûtent spécialement dans les sermons de leur curé les passages qu'ils ne comprennent pas.

—C'est à recommencer, dit-elle simplement.

—Recommencer! répéta M. Lugagnan indigné.

Mais il se contint, en souvenir de Matthieu Molé qui, dans toutes les occasions, s'affirmait héroïque. Et laissant Pierre Savernay tout trempé sous son érudition, il soupira à part lui. Il comparait son propre sort à celui de son grand homme, et ne se trouvant inférieur ni en grandeur d'âme, ni en indépendance de caractère, ni surtout en éloquence, il en conclut que, pour perdre de tels concours, la France était en pleine décrépitude. Mais, secouant toute cette mélancolie, il reprit furieusement à travers la chambre le panégyrique commencé, emportant sur sa robe, dont la traîne bruissait derrière lui, les épingles de Mme Patard.

—Ses mots historiques pendant les troubles de la Fronde sont innombrables. *Il y a loin*, disait-il à ses amis qui prétendaient protéger son existence, *de la pointe du poignard de l'assassin au cœur de l'homme juste*. Quand l'émeute assiégea sa maison, il ordonna d'ouvrir les portes : *La maison d'un premier président doit être ouverte à tous*. Félicité de son courage par ses collègues, il repoussa la louange avec cette réflexion : *Six pieds de terre feront toujours raison au plus grand homme du monde*...

Les bras en avant, l'essayeuse le suivait dans ses marches et contremarches. Retenue par son admiration pour une telle facilité, elle n'osait l'interrompre et tremblait pour son ouvrage. La robe rouge balayait le tapis, s'accrochait aux meubles, filait à droite, se tendait à gauche. Car M. Lugagnan s'agitait beaucoup. Elle tourna vers le jeune homme des mains suppliantes.

Il n'y a pas de femme plus difficile à habiller!

Pierre Savernay, si violemment intrigué qu'il en oubliait jusqu'à son ambassade, hasarda une question pour sortir d'embarras:

—Fort bien, dit-il, car il faut toujours commencer par approuver les maniaques, mais serait-ce pour mieux comprendre les belles actions de Molé que vous revêtez cet uniforme?

Mme Patard, ayant réussi à joindre son client, s'efforçait de l'immobiliser. Celui-ci dut se contenter d'afficher un superbe mépris.

—Comme on voit, mon ami, que vous habitez les grands chemins et vivez dans l'ignorance de la civilisation! Fontaine-sous-Bois se réveille. Fontaine-sous-Bois va connaître à nouveau l'éclat et les plaisirs d'autrefois. Nous faisons des révolu-

tions, et vous, notre compatriote, vous l'ignorez. Il est vrai que ce sont des révolutions de costumes. Mais ce sont les seules dont nous soyons encore capables.

Sous l'averse de cette algarade, Pierre ne savait où se réfugier. L'essayeuse lui décochait des regards plus pointus que ses épingles. Evidemment sa ville natale était le théâtre de quelque événement considérable, mais il ne s'inquiétait jamais des choses locales, non plus d'ailleurs que des générales. Il apprit enfin du président en robe rouge que la marquise d'Allégory offrait à Fontaine-sous-Bois un grand divertissement paré pour lequel elle avait obtenu de la municipalité la location gracieuse du château et du parc historiques. C'était une reconstitution de la toilette française au temps de la Fronde.

—Et savez-vous qui sera l'héroïne de la fête? Non, vous ne savez rien, évidemment. Ce sera la *Petite Mademoiselle*.

Toujours ce surnom qui agaçait le jeune homme. Et pour augmenter son désarroi, le charivari du salon recommença.

—N'êtes-vous pas invité? lui demanda M. Lugagnan sans lui donner le temps de se recueillir une seule petite seconde.

Il balbutia:

—Je l'ignore. Je ne réponds jamais aux invitations. Je suis un sauvage.

—Vous l'êtes, reprit l'ancien magistrat d'un ton péremptoire. Je veux dire que vous êtes invité. Tout le monde l'est. D'aujourd'hui à samedi vous avez trois jours pour vous habiller.

—Ai-je le temps? conseillez-moi.

—En *Grand Condé*, vous ferez beaucoup d'effet.

Aussitôt il lança au jeune homme un regard soupçonneux, et, ne voulant pas être éclipsé, il se hâta d'ajouter cette remarque:

—Le cardinal de Retz disait du président que je représente: *Si ce n'était pas un blasphème d'avancer que quelqu'un a été plus brave que le Grand Condé, je dirais que c'est Matthieu Molé*.

Il prenait ses distances. Pierre Savernay, vite convaincu, forma le projet d'assister à la parade de Mme d'Allégory. Cependant, au salon, deux choeurs, deux rondes s'entre-croisaient et luttaient de rapidité et de volume.

—On répète à côté, expliqua M. Lugagnan.

Et comme tous ces discours l'échauffaient et lui communiquaient une irrésistible envie de bouger pour remuer l'air autour de lui, il souffla bruyamment.

—Finissez-vous, madame Patard? J'ai chaud dans votre velours. Nous sommes aux premiers jours de septembre, et le soleil est encore piquant. Samedi Matthieu Molé étouffera. Et ce sera votre ouvrage.

—Mettez-vous nu par-dessous, répliqua l'essayeuse impitoyable.

Et se tournant vers le jeune homme, elle montra au plafond des yeux blancs, ce qui signifiait: "Quelle époque d'anarchie où l'on songe à la commodité dans l'habillement!"

L'ancien magistrat, sensible à tous les modes d'éloquence, recueillit celui-ci et l'interpréta:

—Madame Patard, vous êtes d'accord avec nos vieux amateurs, et je m'incline devant vous. Jeu-

ne homme, passez-moi ce bouquin relié en veau plein qui repose sur mon bureau.

C'était les *Lois de la galanterie française*, éditée en 1644. Il l'ouvrit et lut avec avidité :

— "Il est ridicule de dire : Je veux toujours porter des fraises, parce qu'elles me tiennent chaudement ; je veux avoir un chapeau à grand bord, d'autant qu'il me garde du soleil, du vent et de la pluie ; il me faut des bottes à petites genouillères, parce que les grandes m'embarrassent. C'est n'entendre pas qu'il faut se captiver un peu pour estre toujours bien mis."

Et il se lança dans les commentaires comme un cavalier dans les petites allées d'une forêt.

— Captivons-nous malgré notre répugnance. Les femmes nous donnent l'exemple, et supportent patiemment les cuirasses du corset, le poids et les savantes constructions de la coiffure. Elles perdent leur temps pour nous perdre. Elles se captivent pour nous captiver. Ainsi les filles d'honneur de la reine Anne d'Autriche serraient leurs pieds dans des mules trop étroites avec des bandelettes de leurs cheveux au point de s'évanouir de douleur. Ne les plaignez pas : le regard d'un homme les ramenait à la vie.

Ayant terminé ses ajustements, Mme Patard, fascinée, buvait ce flot de paroles. Pierre Savernay la considérait avec un mélange de colère et de tendresse. Tant qu'elle restait, il ne pouvait rien dire : elle partie, il faudrait s'expliquer : deux éventualités pareillement redoutables. M. Lugagnan se débarrassa poliment de l'essayeuse avec un rendez-vous pour le lendemain. Puis, s'adressant au jeune homme :

— C'est le tour du perruquier. Si néanmoins quelque affaire particulière vous amène, mon ami, profitons du retard de cet artiste. Je vous écoute.

Pierre balbutia quelques phrases inintelligibles. Maintenant qu'il se taisait, cet homme en robe rouge, qui avait été lié avec son père, lui apparaissait inaccessible et dans le recul du passé.

— Vous disposez de mon avenir, murmura-t-il finalement. J'aime...

Soit qu'il n'eût pas entendu ce dernier mot, soit que dans son âme cornélienne il n'y prêtât pas d'importance, l'ancien magistrat ne le laissa pas achever :

— Il vous faudra beaucoup de rubans.

— Beaucoup de rubans ?

— Oui, sur votre costume. En seize cent cinquante un homme à la mode en portait cinq ou six cents. On les appelait des galands. Je vois à votre figure que vous en doutez.

— Point du tout, protesta le jeune homme.

— Si. Je le vois.

Déjà il feuilletait les *Lois de la galanterie française* et trouvait sa citation :

— "Il y a certaines petites choses qui coustent peu et néanmoins parent extrêmement un homme, faisant connoître qu'il est entièrement dans la galanterie, d'autant que les mélancoliques, les vieillards, les sérieux et les personnes peu civilisées n'en ont point de mesme ; comme, par exemple, d'avoir un beau ruban d'or ou d'argent au chapeau, quelquefois entremeslé de soie de quelque couleur et d'avoir aussi au-devant des chausses sept ou huit beaux rubans satinés et des couleurs les plus éclatantes qui se voyent. L'on a

beau dire que c'est faire une boutique de sa propre personne, et mettre autant de mercerie à l'estallage que si l'on voulait vendre, il faut observer néanmoins ce qui a cours, et pour montrer que toutes ces manières de rubans contribuent beaucoup à faire parestre la galanterie d'un homme, ils ont emporté le nom de *galands* par préférence sur toute autre chose."

Et il ajouta :

— Seriez-vous mélancolique, sérieux ou peu civilisé ?

Pierre Savernay poussa un grand soupir :

— Je suis tout cela.

On l'examina avec compassion :

— Mon ami, qu'avez-vous ? Depuis une heure je vous écoute et vous ne me renseignez point.

Cependant au salon le tapage devenait infernal.

— J'aime... commença le jeune homme.

— Permettez, interrompit M. Lugagnan qui ouvrit une porte, souleva des portières au fond d'un petit corridor et cria :

— Silence !

Cette apparition rouge dut produire son effet : le vacarme cessa instantanément. Irrité de tous ces détails, Pierre saisit son courage à deux mains et, comme les poltrons qui se ruent sur l'obstacle pour ne plus le voir, il fonça sur le magistrat et lui jeta dans la figure :

— Je vous demande la main de Mlle Lugagnan.

Puis il le regarda, comme un incendiaire rontemple des ruines fumantes. Celui-ci ne parut pas autrement impressionné.

— Vous aussi, mon ami. En effet, vous étiez rouge et ému.

— Excusez mon audace : dans le doute, ma vie est affreuse, supplia l'amoureux qui maintenant rentrait sous terre.

— Eh bien, vous êtes le quinzième depuis sa condamnation.

Et sans lui laisser le loisir de méditer cette formule peu engageante, M. Lugagnan, retirant son mortier, l'interpella :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— Vous n'êtes plus assez jeune, monsieur, pour ignorer que les jeunes filles se marient elles-mêmes aujourd'hui.

Comme il achevait cette formule lapidaire, Valentin, le valet de chambre, frappa et annonça le coiffeur.

— Faites entrer, ordonna majestueusement le successeur de Matthieu Molé.

L'artiste s'introduisit tête baissée, comme s'il voulait se servir de réclame à sa maison en ne montrant de sa personne qu'une boule noire, lustrée, pommadée et calamistrée. Il fut accueilli par des paroles pleines de fiel :

— Monsieur Ernest est coiffeur pour dames. Monsieur Ernest a l'habitude de se faire désirer. Ainsi, au siècle dernier, le perruquier Champagne abusait de son prestige sur ses clientes, allant jusqu'à exiger un baiser au milieu de la coiffure.

Pierre Savernay, dépêché en quelques minutes avec son ambassade sentimentale, n'en revenait pas de cet escamotage. Il demeurait ébahi, à la façon de Mme Patard et de M. Ernest, de tant de facilité anecdotique et en même temps ne comprenait point qu'un homme aussi important,

qui remplissait une large robe de velours rouge, ne fût point le maître dans sa maison et se laissât conduire par le bout de son nez. Que faire en cette occurrence? S'adresser directement à Mlle Jacqueline, ainsi qu'on l'y invitait? Jamais il n'oserait. Eh bien, si, il oserait, mais plus tard. Ne venait-il pas d'épuiser toute sa provision de courage?

Il en était là de ses décisions, lorsque M. Lugnan le prit familièrement par le bras et ouvrit une porte:

— Mon ami, passez par ici. Au fond de ce corridor, vous pousserez des tentures, et c'est le salon. Vous y trouverez ma fille.

— Mlle Jacqueline! soupira l' amoureux effaré.

— Mais oui, la Petite Mademoiselle. Elle apprend des rondes populaires à une troupe de gamins qui seront de la fête. Entendez-les: ils recommencent à hurler.

Il sourit finement:

— Vous lui ferez vous-même votre commission.

Et l'abandonnant sans plus de façon dans le couloir, l'ancien magistrat entama pour M. Ernest un discours sur les plaisirs de la calvitie.

— J'ai l'avantage de toucher ma vraie tête où vous ne rencontrez que des poils grasseux. Néanmoins, examinons votre perruque.

Car il tenait fort à son accoutrement, et point du tout à marier sa fille.

II

LE JEUNE HIPPOLYTE DE FONTAINE-SOUS-BOIS

Lorsque Pierre Savernay franchit de nouveau la grille pour remonter sur sa machine, Mmes de Vavrette-Toziat et Epinouze commençaient de s'impatisser à son sujet.

Pendant sa visite, la seconde qui avait cinq filles, toutes cinq faites à sa ressemblance, c'est-à-dire sèches et pointues, avait jauni d'instant en instant, quand la première s'épanouissait:

— Il ne s'en va plus.

— Il s'installe.

— C'est parfait.

— C'est indiscret.

Enfin il reparut dans l'avenue Marie-Antoinette et son départ eut la rapidité d'une fuite. D'un saut il bouscula son chauffeur dont il prit la place sur le siège. Il jeta son haut de forme au fond de la voiture, mania la petite roue, actionna le moteur, et tout de suite l'automobile partit comme une balle à travers la ville assoupie. Il disparut dans la poussière, à la façon d'un dieu qui réintègre son nuage.

Ces dames, que tant de hâte consternait, s'interrogèrent du regard avant d'échanger leurs avis.

— Il se sauve, dit enfin Mme Epinouze dont la figure longue se rassérénait. Il se sauve: il est éconduit.

— Point du tout, répliqua Mme de Vavrette-Toziat en s'arc-boutant des coudes sur sa bergère pour se relever. Point du tout. Un homme éconduit est accablé. Un homme éconduit regarde à terre, enfonce son chapeau, ou bien, pour donner le change, il prend un air indifférent, il se re-

tourne, il fait des grâces, il sourit. Mais il ne bondit pas avec cette désinvolture.

— Désinvolture! dites cette précipitation.

— Non, non. J'ai vu sortir du petit hôtel de l'avenue Marie-Antoinette quatorze prétendants. Quatorze: c'est un chiffre. Des parents, il est vrai, les représentaient. Mais les parents dissimulent mieux encore leur déconvenue. Penauds ou fanfarons, je ne me suis jamais trompée.

Mme Epinouze pinça les lèvres:

— D'habitude les triomphateurs ne s'enfuient pas.

— Je vous l'accorde. Celui-ci qui est jeune a besoin de mouvement. Il ne s'est occupé que de lui. Quand l'amour-propre saigne, on pense au public, et l'on garde son chapeau.

— Ou l'on conduit soi-même afin de mieux oublier.

Mme de Vavrette-Toziat, qui supportait mal la contradiction, tourna court et conclut:

— L'avenir nous départagera.

Puis, d'un ton plus enjoué, elle ajouta:

— Et vous viendrez assister de cette fenêtre au mariage. C'est le meilleur poste de Fontaine-sous-Bois. On commande quatre rues.

— Quatre rues désertes, fit l'autre avec un air de dépit.

La vieille infirme ne s'inquiéta point de cette rancune. Elle détestait Mme Epinouze et ne pouvait s'en passer. Celle-ci lui rendait un service extraordinaire: elle l'écoutait. Quand on prend de l'âge et des rhumatismes et qu'on ne sort plus de sa chambre, ne faut-il pas s'assurer des oreilles complaisantes, — surtout lorsqu'on n'a jamais vécu qu'en présence des autres et qu'on ne saurait plus s'accommoder de la solitude et de ses tristes conseils?

— Je vous accorde que les spectacles sont rares. Néanmoins l'heure n'est pas aux plaintes. Samedi, la marquise nous rajeunit de trois siècles. Quel plaisir, madame, de revenir en arrière, loin de nos vilains temps!

— Ah! si nous pouvions choisir notre époque! assura Mme Epinouze, dont le grand-père avait tenu un débit fort achalandé. Vous y viendrez?

— J'en ai trouvé le moyen. Une chaise à porteurs. On m'a découvert un bijou Louis XV, avec des guirlandes de roses peintes sur les portières.

— Louis XV? Ce sera un anachronisme. La Fronde seule est permise.

La vieille femme sourit non sans charme:

— Les infirmes ont des privilèges: dans une fête, on ne les remarque pas.

— Et votre protégé. M. Savernay, le verrons-nous déguisé? Renoncera-t-il pour une fois à sa vie kilométrique?

Mme de Vavrette-Toziat parut défier sa partenaire en affirmant avec autorité:

— Il y sera.

— Vous en êtes informée?

— Point du tout. Mais il y sera.

— Oh! oh! vous prophétisez.

— C'est assez la mode chez les vieillards, et cette prophétie ne me coûte guère. Vous savez bien que la marquise donne sa fête pour célébrer l'héroïsme de la Petite Mademoiselle.

— Je ne vois pas le rapport...

—Comment! On célèbre, un peu tard d'ailleurs, l'héroïsme de la Petite Mademoiselle et son fiancé ne serait pas là!

—Son fiancé, son fiancé. Il court encore, le fiancé.

—C'est pour nous attraper. Voulez-vous d'une gageure?

Avec sa figure en lame de couteau et ses yeux en vrille, Mme Epinouze paraissait prête à tous les jeux, sauf, toutefois, à ceux de l'amour. Un pari là devait tenter.

—Volontiers, dit-elle naturellement.

—Eh bien, si nous apercevons, samedi, Pierre Savernay au château, vous offrirez à Mlle Lugagnan quelque joli colifichet pour le jour de ses noces.

—Ah! Et s'il ne vient pas?

—J'offrirai tout de suite des fanfreluches à vos cinq filles.

—Accepté.

Et les deux dames se séparèrent, fort animées par la perspective de cette lutte dont un jeune homme et une jeune fille faisaient les frais.

Un automobiliste sérieux ne considère une femme que lorsqu'il est sur le point de l'écraser. Ainsi Pierre Savernay avait-il remarqué Mlle Jacqueline Lugagnan, que sa beauté exposait davantage à cause des distractions qu'elle procurait. Dans le danger, elle ne témoigna d'aucune crainte, mais d'une lèvre dédaigneuse lança au conducteur maladroit ce substantif qualificatif aussi lourd qu'un pavé:

—Monstre!

C'était juste. Avec sa casquette anglaise en cheviote d'Ecosse, son masque à lunettes, son paleot, véritable chèvre suisse, col marmotte, ses gants en peau tannée, il ressemblait effectivement à quelque revenant de l'âge de la pierre polie, et c'était le centaure moderne. Mais il ne se blessa point d'être incompris, car il n'avait pas de fatuité. Résolument adonné à son plaisir qui était de fendre l'air et d'arpenner les bois, il attribuait peu d'importance aux hommes, guère plus aux femmes, et beaucoup aux machines et aux armes perfectionnées.

Cependant il demeurait immobile au bord du trottoir tandis que de son pas léger elle traversait la rue. Il suivait des yeux cette démarche souple, cette taille svelte et vigoureuse ensemble, qui s'éloignaient, et pendant ce temps sa bête de feu soufflait, haletait et tremblait.

—Qui est-ce? se demandait-il. J'ai déjà vu ce visage.

Mais, ne parvenant pas à fixer son souvenir, il reprit en hâte sa course sans but, et se jeta sur les routes comme un pauvre sur un pain, avec une dévorante avidité. Au loin, devant lui, il croyait toujours apercevoir une femme à la souple démarche, à la taille vigoureuse et svelte qu'il ne pouvait atteindre, même en donnant son maximum de vitesse. Il en fut énervé trois jours, puis il oublia.

Peu après, comme il rendait visite (bien à contre-cœur, tous les premiers du mois) à sa tante, Mme Richomme, qui ne cessait de le tourmenter pour le marier, la première personne qu'il aperçut en entrant fut cette même jeune fille, par miracle échappée à ses menaces. Le salon était

rempli. Il n'y avait qu'une chaise libre à côté d'elle, dans un coin. Bon gré mal gré il fallait l'occuper. Il la gagna malaisément, s'y installa incommodément et contempla sa voisine en silence. Ce manège impatienta celle-ci qui finit par se tourner tout à fait de son côté et lui demanda à brûle-pourpoint:

—Monsieur, pourquoi écarquillez-vous les yeux sans parler?

Décontenancé, il murmura:

—Je n'ose pas, mademoiselle.

—Ah!

—Vous m'avez appelé *monstre*.

—Moi?

—Oui, Mademoiselle, et vous aviez raison.

—Je ne comprends pas.

—J'avais failli vous écraser.

—M'écraser?

—Oui, avec mon automobile.

—C'était vous!

Elle éclata de rire et montra ses dents blanches:

—Alors, je ne me repens pas. Mettez-vous à ma place.

Il soupira sur un ton pénitent:

—Pour l'instant elle vaut mieux que la mienne.

Le danger lie très vite ceux qui le courent et ceux qui le font courir. Ils causèrent à l'écart, elle toute simple et lui fort intimidé. Il lui assura néanmoins qu'il avait le renom d'un chauffeur habile et prudent, car il tenait avant toutes choses à cette réputation.

—Je préfère ne la plus vérifier, lui répondit-elle, incrédule.

Mais il parut si navré qu'elle dut presque le consoler. Lorsqu'elle fut partie, il découvrit une demi-douzaine de dames qu'il n'avait point vues encore et, sans leur adresser la parole, il guetta leur départ. Il passait dans Fontaine-sous-Bois pour un original, grâce à quoi il pouvait, sans provoquer de scandale, ne pas se dépenser en civilités.

Quand ils furent seuls, Mme Richomme, acerbe, lui manifesta son étonnement:

—Ah! que voici une longue visite, mon cher neveu! On vous a changé: pour combien de temps? Je marquerai d'un caillou blanc ce premier juin.

Dépourvu de toute diplomatie, il ne laissa pas ignorer une seconde de plus à la vieille femme, qui s'en doutait, le motif intéressé de son délai:

—Quelle est cette jeune fille en blanc qui était assise près de moi?

—Cette jeune fille qui parle aux jeunes gens la première, qui décoquille les niais et apprivoise les sauvages? Eh! comment ne la connais-tu pas? Elle est populaire.

—Populaire?

—Tout Fontaine-sous-Bois ne la connaît que sous le nom de la *Petite Mademoiselle*. On l'acclame le dimanche sur la place publique, car les jours ordinaires il ne faut point compter sur des ovations: il n'y a pas un chat dans les rues.

—Excusez-moi, ma tante, je suis toujours en voyage. Ainsi j'ignore la chronique locale.

—La chronique locale? Mais toute la presse française s'en est occupée.

—Je ne lis pas les journaux.

—Alors que faites-vous toute la journée?

—Je bats la campagne.

—Et elle bat la grosse caisse.

—Qui?

—Mais la Petite Mademoiselle, Jacqueline Lugagnan.

—Ah! c'est Mlle Lugagnan? Son père était un ami du mien. Je le croyais procureur de la République quelque part, dans une grande ville du Nord, Amiens ou Lille.

—Dieu! que vous êtes en retard, mon pauvre Pierre, pour un homme pressé! M. Lugagnan a été révoqué, il y a cinq ou six ans, au moment d'être nommé conseiller à la Cour de Paris. Il avait dénoncé un petit Panama. Ce fut encore un tapage. Ces gens-là sont héroïques, mais bruyants.

—Et pourquoi l'appelle-t-on la Petite Mademoiselle? demanda le jeune homme qui avait son idée.

Au lieu de répondre en toute clarté, elle le regarda minutieusement et conclut de cet examen:

—Ce n'est pas une femme pour vous, Pierre.

—Une femme pour moi? Vous savez bien, ma tante, que je ne songe pas à me marier.

—Songez-y, au contraire.

—Je suis un niais, un sauvage. Vous ne me l'avez pas caché tout à l'heure. Les femmes, c'est trop compliqué pour moi. Je préfère mes machines, mes bonnes machines dociles et légères.

Il s'échauffait, il s'excitait comme pour écarter d'injurieuses hypothèses. La vieille dame le considéra d'un oeil pointu et proclama sur un ton définitif:

—Dans tous les cas, on n'épouse pas une jeune fille qui a fait parler d'elle.

—Elle a fait parler d'elle? interrogea-t-il avidement.

—Tout le monde parle d'elle, puisque je vous dis qu'elle est héroïque.

Il respira. Il préférerait cette façon qu'on avait d'en parler. Et sa tante qui était affligée de quelque embonpoint lui parut gonflée de méchanceté. Cependant Mme Richomme passait à Fontaine-Buis pour la personne du monde la plus charitable. Elle donnait beaucoup, mais ne s'en cachait point, au contraire, et ajoutait à ses bienfaits une protection qui était lourde autant qu'efficace. Ses pauvres devenaient ses vassaux. Elle les menait militairement, et ils s'en trouvaient bien. Accoutumée à dominer la ville, elle envisageait dans la popularité soudaine de Mlle Lugagnan sa propre dépossession: aussi ne prisait-elle rien tant que la modestie et la réserve chez les jeunes filles.

Son activité aumônière la maintenait en santé. Contemporaine de Mme de Vavrette-Toziat, qui défrisait la soixantaine, elle portait avec ses bandeaux noirs et sur ses joues presque fraîches dix années de moins. Elle prenait sur le tard une revanche éclatante, personne ne convenait qu'elle eût jamais été plus agréable au regard ou seulement plus mince, ce qui ne flattait pas sa jeunesse outre mesure, tandis qu'on avait vu du jour au lendemain, et avec quelle surprise! Mme de Vavrette-Toziat, après avoir été trop longtemps une blonde et ravissante créature experte à jouer de la prune, accepter tout d'un coup sa défaite et même l'accentuer, l'exagérer, et déployer vis-

à-vis de la vieillesse ce sans-gêne et cette familiarité qu'elle avait tant témoignés à l'amour.

Mme Richomme voulut achever la victoire qu'elle croyait remporter sur son neveu. Elle prit une mine de compassion, celle dont elle se servait abondamment pour ses pauvres:

—Je plains d'avance le mari de la Petite Mademoiselle.

—Et pourquoi, ma tante?

—Ah! le triste sire, il sera mis en miettes.

Elle oubliait totalement feu M. Richomme qui, de son vivant, fut réduit à rien dans sa maison. C'est assez l'habitude des juges d'omettre leur cas personnel.

—En miettes? répéta Pierre Savernay qui ne comprenait pas.

—En chair à pâté, si vous aimez mieux. Épouser une jolie femme, c'est déjà se condamner à l'esclavage. Épouser une femme célèbre, c'est porter doubles fers.

—Mais pourquoi donc est-elle célèbre? Dites-le-moi, je vous en conjure.

—Ne jouez pas l'ignorance. Tout le monde le sait... Car une femme préfère toujours sa beauté à son mari. Et pour sa gloire, à quoi ne la préférerait-elle pas?

Se souvenant de ses chasses, et qu'il fallait souvent ruser pour forcer le gibier, le jeune homme s'avisait d'un stratagème, afin d'obtenir de sa tante ce qu'il désirait savoir. Il prit un air dégouté:

—Sa beauté, j'y consens. Elle éblouit les yeux.

—Elle les crève.

—C'est la même chose. Mais sa gloire: peuh!

Stupéfaite de cette opinion subversive, Mme Richomme hésita un instant sur la direction à suivre, puis donna tout droit dans le panneau, mais si fort qu'elle l'emporta:

—Vous la connaissiez donc, puisque vous osez la nier, mauvais garnement!... Au fond, Pierre, je vous approuve. C'est beaucoup de bruit pour peu de chose.

—Qu'a-t-elle fait de si extraordinaire?

Il allait tout de même un peu loin. Sa tante l'arrêta au moyen de quelques concessions:

—Soyons justes. Evidemment, ce qu'elle a fait est assez courageux. Mais nous toutes, nous avons pris part à la manifestation.

—A la manifestation? répéta Pierre Savernay qui était à l'affût.

Déjà il se disposait à perdre cette ignorance dont il avait un peu vergogne, et à pénétrer ce secret de Polichinelle auquel tout le monde, sauf lui, avait part, lorsque le valet de chambre, que les titres attendrissaient, annonça d'une voix mouillée:

—Madame la marquise d'Allégory.

Il salua la nouvelle venue, imposante personne qui avançait dans un bruissement de soie comme un navire dans le remous des vagues, baisa la main potelée de sa tante et, n'espérant plus rien, il regagna la route, son domaine.

Dès lors commença pour lui une vie frénétique.

A la fine pointe du jour, il enfourchait sa monture d'acier et se ruait sur le grand chemin. Il dévorait les lieues, comme autrefois les kilomètres. Entraîné par une force irrésistible, il ne pouvait plus ralentir. Son véhicule léger, de forme

longue et basse, d'allure conquérante, traversait les campagnes à toute vitesse, comme un fantôme. Que cherchait-il dans ses courses folles? Quelle émotion à ressentir, quel danger à braver? Il ne savait pas. A l'avant de sa machine ou devant ses yeux ouverts, il voyait une forme blanche semblable à ces Victoires qui se dressaient jadis à la proue des carènes et précédaient les navigateurs dans les mers inconnues. Leur pierre immobile symbolisait le mouvement éternel. Elles marchaient les premières aux buts mystérieux. Les lignes harmonieuses de leurs corps penchés se découpaient sur le ciel clair et, quand tombait le soir, recevaient la caresse des étoiles.

Sa Victoire, à lui, était une jeune fille vêtue à la dernière mode. Elle portait une robe de mousseline blanche, brodée de fleurs roses et mauves. Son chapeau de paille blanche se relevait d'un côté, surmonté de plumes blanches qui s'inclinaient en arrière. Ses cheveux châtain, de cette teinte délicate où se fondent jusqu'à se perdre le blond et le noir, indiquaient le mélange de deux races, la fusion des brumes du Nord et des soleils du Midi. La même exquise empreinte de ces climats divers qui font la séduction de la France se retrouvait sur ses joues d'un teint mat, mais si uni, soyeux et pur qu'il ne se pouvait comparer qu'à la fleur du camélia, et dans ses yeux qui n'étaient ni grands, ni bleus, ni noirs, comme on imagine d'habitude les beaux yeux, mais bruns avec des points d'or, à la fois tendres et malicieux. Enfin son nez qui appareillait pour atteindre la perfection grecque se retroussait légèrement au bout, comme pour se moquer de toutes les exagérations, même de celle de la beauté.

Claire vision qui, de jour en jour, perdait quelque détail de toilette, s'imprécisait, devenait plus diaphane et vaporeuse, d'un usage plus facile pour la rêverie, en un mot plus divine. Que lui voulait cette jeune Victoire qu'il apercevait toujours devant lui, qui le précédait sur les chemins inconnus et le conduisait à quelque but obscur et décourageant? Quel sentiment éternel exprimait sa voix de sirène dont il entendait les appels et non point les paroles? Et quand, pris du vertige de la vitesse, il haletait et s'épuisait à atteindre ce fantôme, voici que tout à coup il voyait distinctement le nez un peu relevé, les yeux bruns de Mlle Jacqueline Lugagnan qui se moquaient et lui jetaient dans la figure comme un paquet d'orties:

—Monsieur, pourquoi écarquillez-vous les yeux en silence?

Le soir, quand l'éclat du jour s'avive au couchant et nimbe les arbres, comme les pieux imagiers nimbent leurs saints, la silhouette qui l'entraînait, se détachait sur un fond de vitrail. Dans un suprême effort pour la rejoindre, il traversait en ouragan les forêts chargées de sommeil et de paix qui encerclent Fontaine-sous-Bois. Et quand il s'arrêtait devant sa porte, épuisé, les lèvres sèches, la poitrine brûlée, ironique elle s'évanouissait. Alors il sentait en lui-même l'énervante trépidation de sa machine. Il poursuivait une chimère et croyait fuir l'amour. Ce qu'il croyait fuir, ce qu'il poursuivait, habitait son cœur.

Il en oublia, non point le boire et le manger, mais de réclamer des explications sur le surnom de guerre de la Petite Mademoiselle, ses aventu-

res et sa popularité. Il courut avec son secret, comme un avare s'enferme avec son trésor. Jamais secret ne fut davantage promené aux quatre coins de l'horizon, ni si rapidement. Avec les grands chemins, Pierre se créa une solitude que sans cesse il élargissait comme son désir. Il ne voulait pas entendre parler d'elle, par crainte d'une désillusion. Il ne cherchait même pas à la rencontrer: elle aurait pu, en somme, ne pas ressembler très exactement à son image. Avec les femmes sait-on jamais? Elles changent de visage comme de robe, et le mieux est de s'en méfier. D'ailleurs, il était suffisamment occupé à souffrir de l'amour qu'il éprouvait pour la première fois, dont il goûtait jusqu'au désespoir l'enchantement nouveau, pour ne pas permettre qu'on le vint déranger. Pas même elle. Surtout pas elle, car sa vue le remplirait de trouble, de confusion et d'ennui. Il recommencerait d'écarter les yeux en silence, et il ne tenait point du tout à se l'entendre reprocher une seconde fois.

Cet amour, il le soumettait à un régime sévère. Tantôt il s'irritait contre lui et le jetait à la porte avec brutalité: "Comment l'aimerais-je, puisque je l'évite avec soin et m'écarte d'elle systématiquement?" Tantôt il lui faisait des avances exagérées, et pour lui être agréable, il reculait son origine et lui offrait en sacrifice jusqu'à son passé le plus lointain: car il se souvenait utilement que, tout petit, il avait joué avec Jacqueline, il se persuadait qu'il l'avait reconnue en la voyant, et que sa première enfance, par la faveur de cette camaraderie, n'avait jamais été qu'amoureuse. En réalité, il n'avait porté à sa compagne de jeux aucun intérêt: il eût plutôt détesté cette fillette qui était indocile et violente.

Ainsi la passion dominait en lui la raison, comme il convient.

Un jour, pourtant, il rencontra la Petite Mademoiselle, toute seule au coin d'un bois. Il se promenait pour tuer le temps pendant qu'on réparait sa machine. C'était dans le parc historique, à l'endroit où l'une des avenues s'ouvre sur la campagne. Il affectionnait particulièrement cette allée de grands chênes qui se terminait par une porte de lumière. En bordure de la forêt, deux ou trois maisonnettes aux toits de chaume se pressaient à son ombre, comme un troupeau qui cherche un abri devant l'orage.

Elle sortait de l'une de ces basses habitations, un panier au bras, en robe écossaise et chapeau canotier. Elle lui apparut sous la voûte des feuilles, en pleine clarté. Il voulut se sauver: déjà elle l'avait aperçu et d'un pas rapide se rapprochait. Le maudit amour-propre ne lui permettait plus de s'enfuir. Mais, de surprise, il faillit ne pas la saluer. Elle vit qu'il avait peur et le rassura d'un sourire, d'un sourire qu'il estima suavement ironique et indiciblement injurieux.

—Mademoiselle, balbutia-t-il effaré, le bois est joli ce matin.

C'était déjà très beau qu'il eût trouvé cette banalité. En hâte, il admira son propre courage, par crainte de n'en plus retrouver le motif.

—Oui, monsieur, et l'on peut s'y promener tranquillement. Il n'y a pas d'automobiles. Au revoir, monsieur.

—Mademoiselle.

De nouveau, elle le salua légèrement, et de sa démarche souple elle s'éloigna. Il demeura sur place, pétrifié comme la femme de Loth qui se retourna pour voir un bel incendie. Il venait de perdre une occasion unique de se montrer sous un jour favorable, en demandant à Mlle Lugagnan la faveur de l'accompagner tout le long de cette avenue déserte où elle pouvait, en somme, éprouver quelque frayeur de femme. Il pensa la suivre à distance, par dévouement pour la protéger. Cette réflexion refroidit son zèle:

"Elle est plus brave que moi. Et d'ailleurs elle eût méchamment refusé. M'a-t-elle nargué avec mon sport favori!"

Puis il trouva un nouveau sujet de l'adorer:

"J'aime ce mélange de hardiesse et de réserve. Elle n'a pas de fausse timidité, pas de fausse crainte. Mais la dignité de sa tenue la défend en toute circonstance."

Elle ne la défendait pas longtemps contre les soupçons de son amoureux qui était avide de se tourmenter et ne tarda pas à en trouver le motif, comme sa silhouette disparaissait au bout de la perspective de chênes:

"Que cherchait-elle par ici? Avec un petit panier, un panier vide? Ce n'est pas naturel. Ce bois sombre n'est pas un but de promenade pour une jeune fille sans chaperon. C'est tenter le danger. Et surtout une jeune fille qui a fait parler d'elle..."

Il avait méprisé la malignité de sa tante, Mme Richomme, et voici qu'il la contrefaisait basement. Dans la voie de l'injustice la pente est rapide. Et il déplora cette rencontre qui obligeait à tant de travail son cerveau que l'exercice physique avait accoutumé à la plus délicieuse paresse. Puis, Mlle Lugagnan portait une robe de diverses couleurs, ce qui ne manquerait pas de compliquer à l'avenir l'image qu'il emportait d'elle, ou plutôt qui, fixé à l'avant de sa machine, l'emportait lui-même à toute vitesse. Décidément, quand on aime, il importe d'éviter l'objet aimé.

Pendant il ne l'évita point, et tout l'été on le vit assidu à un jeu de tennis auquel elle prenait part, sur la lisière du parc. C'était un sport: on ne s'étonna pas trop de sa présence. Tout au plus Mme Epinouze, l'égratigna-t-elle, dans le monde, de quelque allusion; mais elle envoyait ses filles aux parties.

Il s'arrangeait pour ne pas appartenir au camp de la Petite Mademoiselle, afin de ne lui adresser la parole qu'au commencement et à la fin, ou bien par des formules de joueur. Là, du moins, il se sentait dans son élément. Par son adresse elle lui donnait beaucoup de mal, et plus encore par sa beauté. Comment ne pas manquer la paume, quand une jeune fille ainsi tournée va, revient, court, s'élance ou se tient en arrêt, les yeux brillants, le corps tendu, et que le mouvement et l'immobilité font pareillement valoir sa jeunesse? Et ce teint de camélia, à peine rosé par l'afflux du sang! Le soir, quand elle partait, il regardait la pelouse vide et les bois que le couchant enflammait; il regrettait la solitude des grands chemins et les gifles du vent.

Il se souvint toutefois de son ancienne curiosité et interrogea l'un de ses partenaires:

—Pourquoi l'appelle-t-on la *Petite Mademoiselle*?

Il supposait sans doute que chacun y pensait comme lui.

—Chut!... fit le jeune homme à qui la question s'adressait.

—Vous ne le savez pas?

—Tout le monde le sait.

—Mais moi, je l'ignore.

—Tant pis pour vous... Chut!...

—Pourquoi chut?... réclama-t-il impatienté.

—Ordre de Mlle Lugagnan.

—Quel ordre?

—Personne ici n'a le droit de parler de cette histoire. C'est la condition qu'elle met à sa présence.

—Quelle histoire? Je n'y comprends goutte.

—Vous ne voulez pas l'obliger à partir?

—Non, non.

—Alors, taisez-vous.

—Je me tais.

Et Pierre, sombre et farouche, lança la balle avec fureur. Ce jour-là il gagna toutes les parties. Il eut la joie trouble de voir Jacqueline Lugagnan, sa Victoire, avec une mine de vaincue. Mais il ne posa plus de questions indiscrettes à personne et garda jalousement son ignorance, comme on fait de ces vieux habits qui ont cessé de gêner aux entournures.

Enfin, honteux de sa lâcheté et las de ses manèges extravagants qui duraient depuis trois mois, il se décida, quand septembre vint, à demander à M. Lugagnan qu'il fréquentait de temps à autre pour ses intérêts amoureux plutôt que pour son plaisir, la main de sa fille Jacqueline. Mmes de Vavrette-Toziat et Epinouze ne s'étaient point trompées en interprétant sa démarche lorsqu'elles le virent sonner à la grille du petit hôtel de l'avenue Marie-Antoinette. Mais lequel des deux inquisiteurs avait, sans erreur, pronostiqué le résultat?...

Derrière la tenture, dans le coin d'ombre où l'avait abandonné la malice de M. Lugagnan, le jeune homme avait connu la haine du genre humain tout entier. D'un côté, il entendait une ronde d'enfants, et de l'autre, l'orageux essai d'une perruque.

Les petits en tournant chantaient:

J'ai descendu dans mon jardin (*bis*)

Pour y cueillir le romarin...

Gentil coqu'licot, Mesdames,

Gentil coqu'licot nouveau...

Et Matthieu Moisé se fâchait:

—Foin de ces anneaux qui tire-bouchonnent le long de mes joues!

Une voix obséquieuse soupira:

—C'est une frisure à la Sévigné...

...Pour y cueillir le romarin.

J'n'en avais pas cueilli trois brins...

—A la Sévigné? Vous êtes sûr? Alors, gardons-les.

La voix obséquieuse se fit encourageante:

—On les nomme des bouffons.

—Des bouffons! Allez au diable...

J'n'en avais pas cueilli trois brins,
Qu'un rossignol vint sur ma main...

—Un président à mortier, un garde des sceaux
avec des bouffons!

—Pourtant...

—Bouffon, vous-même, monsieur Ernest.

...Qu'un rossignol vint sur ma main.
Il me dit trois mots en latin...

Le président à mortier continuait bien ses objections. Mais Pierre cessa tout à fait d'y prêter l'oreille pour écouter les trois mots latins du rossignol. Il avait tout doucement soulevé la tenture, et par une fente il regardait dans le salon. Ces figures d'enfants qui tournoyaient étaient reluisantes de fraîcheur, mais pleines de gravité : visiblement ils s'appliquaient.

...Il me dit trois mots en latin,
Que les hommes ne valent rien...

Donnant la main aux deux plus petits, animant la ronde et entonnant les couplets, la Petite Mademoiselle rayonnait d'une joie de maman qui sait amuser ses bébés.

...Que les hommes ne valent rien
Et les garçons encor bien moins...

L'imprudente portait la robe de sa première apparition, cette robe de mousseline blanche brodée de fleurs roses et mauves aux mille reflets nacrés de l'hortensia : mais peut-être cette toilette avait-elle fini sa saison.

...Et les garçons encor bien moins,
Des dames il ne me dit rien...

Pierre, dans ce choeur de voix frêles, distingua bientôt celle de la jeune fille, plus franche et mieux timbrée, et il se recueillit pour n'entendre qu'elle.

...Des dames il ne me dit rien,
Mais des d'moissell's beaucoup de bien.
Gentil coqu'licot, Mesdames,
Gentil coqu'licot nouveau...

Comme il avait raison, ce rossignol qui parlait latin, de dire beaucoup de bien des demoiselles! Celle-ci qui entraînait toute la chaîne des petits garçons et des petites filles, brochette d'oiselets caquetant et piallant, n'était-elle pas adorable?

Mais il fallait le lui dire. C'était le dernier couplet de *Gentil coqu'licot*. La chaîne se rompit et se dispersa dans le salon. Par les fenêtres, les arbres du jardin menaçaient d'entrer : on eût dit que de leurs branches secouées étaient tombées toutes ces chansons. Cependant Mlle Jacqueline, qui poursuivait une fillette, courait vers la tenture. Deux pas encore, elle démasquait le traître. Aussitôt Pierre Savernay déserta son poste, ouvrit une porte du corridor, trouva un escalier et le dégringola.

"On ne demande pas la main d'une jeune fille devant tout un peuple", se disait-il pour excuser son manque d'héroïsme...

En province il arrive—mais rarement—que les mauvaises langues perdent leur latin. Le rossignol qui retrouve les objets perdus l'emporte dans les bois pour l'apprendre ensuite aux petits enfants :

Il me dit trois mots en latin,
Que les hommes ne valent rien,
Et les garçons encor bien moins.
Des dames, il ne me dit rien,
Mais des d'moissell's beaucoup de bien.

III

LA GRANDE MADEMOISELLE

Soit qu'il eût conscience d'un anachronisme, soit qu'un travestissement suffise à nous détourner de la vie présente et à nous communiquer une âme ancienne, M. Lugagnan, déguisé en Matthieu Molé, abandonna le *Temps* et le *Journal des Débats*, dont la lecture retenait mal son attention tandis qu'il humait l'arôme de sa tasse de café bouillant et se gargarisait ensuite à petites gorgées satisfaites avec son breuvage favori. C'était Matthieu Molé au repos, ses grands traits dilatés sous une perruque raisonnable sans cadenettes, serpenteaux ni bouffons. Mais il gardait un air imposant dans son costume d'apparat, et, quand ses lèvres s'agitaient, il semblait prononcer des mots historiques. En réalité, il se tenait immobile par un surprenant effort d'énergie et s'adressait à lui-même des exhortations.

"Ne bougeons pas. Car il nous faudra supporter sous le soleil ce mélange pesant de fourrure et de velours."

Septembre avait réservé l'une de ses plus belles journées à la fête que donnait la marquise d'Alégory : les vergers et les vignes en profitaient, et les campagnards, et les citadins. Lorsque le mélancolique automne laisse deviner sa venue aux cieux plus pâles, aux bois plus dorés, la nature et les hommes comprennent enfin la douceur de l'été et se hâtent de cueillir les dernières caresses du soleil.

Par l'une des fenêtres du cabinet de travail qui ouvrait sur un fond d'arbres, la lumière entraînait sans crainte, presque avec indiscrétion, envahissait les bibliothèques, inondait les vieux portraits, animait jusqu'à la poussière. L'autre croisée, fermée par un store, réservait dans la pièce un coin d'ombre où le président à mortier s'immobilisait péniblement devant une table chargée de livres. Tout à coup, la vue des journaux qui traînaient l'irrita : il les saisit et les pétrit de ses mains avant de les jeter, réduits à rien, dans la corbeille à papier. Ayant ainsi rétabli un ordre convenable, il feuilleta divers volumes qui, tous, avaient trait à la vie française au dix-septième siècle.

La table était grande et fort encombrée. Le successeur de Matthieu Molé, qui avait une longue pratique des affaires, se documentait avec soin. Il ne consentait à se distraire qu'avec érudition, et traitait une parade mondaine comme un dossier que l'on compulse méthodiquement. La fête de la Fronde échauffait sa verve savante. Ces dames de la société qui prenaient tout d'abord l'histoire à la légère et prétendaient l'accommoder

à leur goût de la toilette, averties de ses commentaires,—car il n'était point secret,—le venaient consulter à tour de rôle, dans l'espoir de tirer de lui quelque recette pour écraser leurs rivales. Dictionnaire des anciennes modes, il exerçait une petite régence sur Fontaine-sous-Bois, et se consolait avec des chiffons de ses déboires de carrière. Pour créer plus de diversité dans les ajustements, ce fut lui qui obtint de la marquise un peu de marge au point de vue des dates.

—Je vous livre tout Mazarin, acquiesça-t-elle.

—Il suffit, déclara-t-il.

D'un mot il définissait chacune et chacun, les hommes s'en mêlant aussi.

—En quoi me mettrai-je? demandait une dame un peu forte et d'aspect redoutable.

—En Judith française.

—Et moi? réclamait une autre, toute mignonne, avec un air pudibond, que son mari croyait tenir en charte privée.

—En Captive Victorieuse.

Celle-ci, mince de hanches et qui, bien jambée, désirait un travesti, fut nommée sans retard page de la reine de Suède, et cette autre qui, sortie d'un riche négoce, se poussait hâtivement dans le monde par toutes sortes de moyens et gardait quelque courbature de sa trop rapide élévation, fut proclamée dame du grand air et reçut, par surcroît, comme un mirliton une devise, ces quatre petits vers du temps:

Elle est riche, leste et fourrée,
Elle est belle, et sans contredit
Marchandise si bien parée
Se trouve toujours de débit.

Il avait maintes fois, par le chaud et par la pluie, gagna Paris pour relever au cabinet des Estampes les figures d'Abraham Bosse. Puisant dans une boîte de crayons de couleur, il dessinait, il dessinait, et la reine Anne d'Autriche, et l'infante Marie-Thérèse, et la bande folâtre des Mancini, noires comme des pruneaux, inflammables comme des sarments; mais, par une habileté que son expansion naturelle empêchait de prévoir, il réservait aux plus jolies, aux plus charmantes, la représentation des amazones, Longueville, Chevreuse, Montbazou, Châtillon, qui devaient plus spécialement escorter la Petite Mademoiselle. Quant aux hommes, il les expédiait en gardes du corps, pages du roi ou gents de cour. Il habilla tel vantard, dont la moustache menaçait à de grandes distances, en *capitan Matamore*. A tel autre, d'ordinaire mal équipé, fripé et négligé, qui faisait des façons et multipliait les visites, il octroya ce conseil:

—En Bataille de Rocroy, vous serez parfait. Avec une bonne couche de poussière.

—En Bataille de Rocroy?

—Mais oui. Bottes à l'écuyère, tunique au vent, ceinture large, plumet au chapeau, tromblon aux mains. Surtout n'oubliez pas la couche de poussière.

Le rigide procureur se muait en tailleur pour dames. Cependant, le jour de fête qui était venu lui apportait d'un coup la gloire et l'abdi-

cation. Et devant sa tasse de café il y songeait avec amertume:

"Tout passe, le plaisir et la peine. Une seule chose, pour les hommes, ne passe pas rapidement, le temps que les femmes emploient à s'attifer. Ma fille Jacqueline ne paraît point."

Comme il se formulait cette plainte à lui-même, la porte s'ouvrit et Jacqueline, en Grande Mademoiselle, parut sur le seuil dans la lumière. Elle voulut s'avancer, mais il la cloua sur place à grand renfort d'exclamations où se combinaient tant bien que mal ses connaissances historiques et la familiarité paternelle:

—Ne bouge pas, Montpensier, ne bouge pas! Où sont Condé et Turenne? Il n'y a qu'un vieux président à mortier pour te rendre les armes.

Il ôta son bonnet tandis qu'elle souriait, et plus tendrement il ajouta:

—Petite Mademoiselle,—car pour moi, n'est-ce pas, tu ne seras jamais grande,—tu es jolie comme une chanson de la vieille France.

C'était une exquise vision d'autrefois que les rayons du soleil courtoisaient. Elancée et mince, mais sans excès, l'héroïne de la Fronde portait un costume de chasse noir et bleu pâle, sans doute bien délicat pour des expéditions militaires, mais sûrement destiné à la victoire. Noir et bleu pâle, discrètement, quand la mode du temps autorisait toutes les gammes de rouge: feu, orange, aurore, incarnat, cramoisi,—dont la duchesse de Montpensier goûtait comme un hommage personnel le faste et l'éclat. Chapeau noir à l'escalade orné de plumes bleu pâle; veste de velours noir qui s'échancrait à l'encolure et s'ouvrait sur la chemise de taffetas bleu pâle comme les rubans; large col et manchettes de guipure, col écrasé et manchettes remontant aux coudes pour alléger l'accoutrement et laisser voir, sans y prendre garde, la blancheur du cou flexible et des avant-bras; double jupe de brocatelle, la modeste sous la friponne, aux bouquets d'argent sur fond bleu pâle assorti aux plumes, aux noeuds, aux petites mules de satin. Et toute cette grâce de parure aboutissait au clair visage de la jeune fille comme la tige se dévoue à la fleur.

La Petite Mademoiselle, immobile et silencieuse, souriait. Elle rayonnait de fierté chevaleresque et mutine. Comme une vie de grand capitaine, mais par un élan plus direct, elle invitait à l'héroïsme. Accessible à cette sorte de sentiment, Matthieu Molé se précipita pour la presser sur son cœur. Il le fit avec des égards, pour ne pas friper sa toilette, mais ce ne fut pas elle qui l'arrêta, à quoi il reconnut son grand caractère, et il en tira un discours.

—Par plus d'un point, Jacqueline, ton surnom te convient. Sais-tu la réponse de la Grande Mademoiselle à son poltron de père, un jour où celui-ci l'accusait de le compromettre pour la vanité de jouer à l'héroïne?

—Dites-la moi, et je la saurai.

—Elle répliqua du haut de sa tête: "Je ne sais ce que c'est que d'être héroïne: je suis d'une naissance à ne jamais rien faire que de grandeur et de hauteur en tout ce que je me mêlerai de faire, et l'on appellera cela comme l'on voudra; pour moi, j'appelle cela suivre mon inclination et sui-

vre mon chemin; je suis née à n'en pas prendre d'autre."

—Vous m'avez montré le chemin, en effet, ap-
prouva simplement la jeune fille.

M. Lugagnan n'accepta pas l'éloge et déposa
comme une perruque la pompe qu'il aimait:

—Non, non, tu vaux mieux que moi. Et beau-
coup plus que cette princesse qui fut insolente de
bravoure, j'en conviens, et montra une tournure
martiale à la tête d'un régiment, mais qui ac-
compagnait son courage de trompettes sonnantes
et de tout l'attirail de la fausse grandeur, y com-
pris la sottise. Il lui fallait de graves circonstan-
ces: dans la vie ordinaire elle trébuchait piteu-
sement.

Et il conclut ce panégyrique mitigé:

—En cela, plus que toi, je lui ressemble.

Jacqueline lui ferma la bouche:

—Taisez-vous, père... Cette robe vous sied à
merveille. En vous voyant, chacun tremblera d'être
jugé.

Mais il persistait dans ses évocations du grand
siècle et, soulevant tour à tour ses livres, dans
un accès lyrique, il jonglait avec les prosopopées:

—Princesse Palatine, duchesse de Chevreuse, et
vous, duchesse de Longueville aux cheveux pâles
et aux yeux doux, qui bouleversâtes tout un
royaume pour votre plaisir, exhibant pareille ai-
sance dans les délibérations d'hommes d'Etat et
dans les galantes, inclinez-vous devant la Petite
Mademoiselle qui vous dépasse en beauté, en cou-
rage, en plumage et surtout en vertu.

Jacqueline menaça du doigt le bouillant prési-
dent:

—Je vais rougir.

Il agitait son orgueil paternel à la façon d'un
encensoir. Et il donna des détails biographiques:

—A quinze ans, tu voulus, comme Anne de
Bourbon, ensevelir au couvent *ta beauté déjà re-
doutable et le besoin naissant de briller et de
plaire.*

Jacqueline abaissa modestement sur son regard
ses longs cils:

—Je n'ai pas donné suite à ce projet.

Son père la prit par le menton:

—Et je te soupçonne de partager les sentiments
de Mlle de Montpensier touchant le mépris de
l'amour.

—Moi? quelle idée!

—Eh! eh! cette pécore extravagante avoue dans
ses Mémoires qu'elle eut toujours une grande
aversion pour l'amour, même le légitime, tant
cette passion lui paraissait indigne d'une âme bien
faite.

—Ai-je l'âme si bien faite?

—Peut-être. Quinze prétendants éconduits en
quatre mois...

La jeune fille protesta énergiquement:

—Père, vous en ajoutez.

—Point du tout.

—C'est quatorze, et non quinze.

—Je les énumérerai donc pour te convaincre.

—Non, non, je vous en prie.

—Pierre Savernay clôt le cortège. Pourquoi
l'as-tu refusé, celui-là?

La Frondeuse leva ses yeux pleins de franchise:

—Pierre Savernay ne m'a jamais demandée en
mariage.

—Comment? Il n'a pas craint de me déranger,
il y a trois jours, tandis que j'essayais mon vête-
ment et ma coiffure. Et je l'ai renvoyé au salon
où tu manœuvrais avec tes bambins.

—Il y a trois jours? Je ne l'ai pas vu.

—Il aura eu peur. Il se sera sauvé. Dans cette
pièce, il fut plus bavard. Je ne pouvais pas le
faire taire.

Elle s'étonna:

—Vraiment? Et que disait-il?

—Des riens, des balivernes. Il me demandait
conseil pour son costume.

—Il sera de la fête?

—Certainement. Tout le monde en est. Il me
plaît, ce garçon. D'abord, il sait écouter, et les
jeunes gens n'écoutent plus.

—Ne prétendiez-vous pas qu'il parlait tout le
temps?

—Il écoute aussi, par intervalles. Sans doute,
ce n'est pas un héros, mais la mode n'est plus
aux héros. Il a bonne mine, il se porte bien, et
sa mélancolie ne doit être qu'amoureuse: donc, elle
passera. Enfin, son nom de famille est honoré à
Fontaine-sous-Bois. Tu ne dis rien? Qui ne dit
mot consent.

Jacqueline considéra ses mules bleu pâle, et
doucement elle murmura:

—Je n'épouserai qu'un héros.

Cette réponse enthousiasma M. Lugagnan qui
ne brûlait point de se débarrasser de sa fille.

—Romanesque et ambitieuse: je reconnais mon
sang. Ainsi ton personnage, la Grande Mademoi-
selle, à qui l'on parlait d'épouser l'empereur ou
son frère l'archiduc, répliqua: "J'aime mieux
l'empereur." Honte aux jeunes filles de vingt ans
qui n'aiment pas mieux l'empereur!

Sur cette imprécation, il ouvrit une porte et
réclama sa voiture qu'il ne manqua point d'ap-
peler un carosse. La jeune fille s'arrêta:

—Comme vous êtes impatient! Il est deux
heures et demie. Nous partirons à trois heures. Je
cours chez Mme de Vavrette-Toziat dont j'ai
promis de vérifier la toilette.

—Tu ne lui rendras pas la jeunesse.

—Elle n'y prétend point.

—Ni la beauté.

—Elle fut donc belle?

—A damner un saint. Mais elle ignore toujours
la mesure. Jadis, elle ne pensait qu'à séduire. Au-
jourd'hui, elle offense les yeux sans vergogne. Ba-
riolée à tâtons, elle nous apparaîtra multicolore,
comme un perroquet sortant d'une cave.

Jacqueline se mit à rire:

—Vous l'avez remarqué, père? Elle se néglige
beaucoup.

—Effroyablement.

—Ma mère l'aimait. Je cours l'ajuster un peu.
Le président secoua ses manches avec noblesse
pour la congédier:

—Va, Petite Mademoiselle, va, petite Provi-
dence qui fais danser les enfants et linge les
vieillards.

Mme de Vavrette-Toziat s'autorisait des estam-
pes d'Abraham Bosse, révélées par M. Lugagnan,
pour revêtir la plus criarde toilette de tout le dix-
septième siècle qui fut assez amateur de couleurs
voyantes: un corsage jaune citron avec bouillons
de gaze disposés en guirlande, qui s'en allait

mourir en pointe sur une jupe de dessus rouge orange drapée en pans écartés. Sans cesse elle gourmandait les deux servantes actives qui la boudinaient avec énergie :

—Dépêchez-vous! Dépêchez-vous!

—Ce bouton n'entre pas, madame.

—Ce pli ne s'en va pas, madame.

—Qu'importe, friponnes ! Dépêchez-vous ! Je veux arriver la première afin de tout voir.

On frappa à la porte. Elle prit peur.

—La maison est grande ouverte. On pénètre ici comme dans un moulin.

—Peut-on entrer? demanda une voix fraîche qui la rasséréna.

Jacqueline, resplendissante en son costume de chasserresse, parut sur le seuil et fit une belle révérence. Aussitôt, la vieille dame s'extasia, au grand désespoir des femmes de chambre qui ne la confisquaient plus qu'à demi :

—Approche, petite, dit-elle, Dieu! que tu es adorable, et de tous les côtés! Tu tourneras toutes les têtes, et la tienne même, de vanité, sous ce grand chapeau. Bleu pâle et noir, c'est un peu discret. Mais ta beauté en reçoit, par contraste, une lumière nouvelle. Tu es un chef-d'oeuvre, mignonne.

Elle l'avait connue toute petite, ayant eu sa mère en amitié. Déjà la jeune fille, écartant les soubrettes, reprenait du haut en bas le corsage boutonné de travers, défroissait l'étoffe, arrangeait un noeud, malgré les protestations de Mme de Vavrette-Toziat :

—Laisse donc. Tu perds ta peine. On verra toujours ma face de carême dans cette gloire de carnaval. Monsieur ton père, qui est honnête homme, m'a assuré que les corsages d'autrefois se terminaient par une bosse artificielle. Je n'en ai pas eu besoin, la nature m'ayant pourvue elle-même de cet ornement.

Jacqueline, après une visite à la coiffure, chercha dans la garde-robe.

—Que te faut-il encore, Jacqueline?

—Un fichu noir, madame, pour vos épaules.

—Noir? Pourquoi du noir? Prends ce bleu couleur du ciel, ou ce vert qui rappelle les champs.

Mais la Petite Mademoiselle, ayant trouvé, non sans difficulté, une écharpe sombre, se hâta d'en masquer la taille trop claire.

—Voilà ce qu'il vous faut.

—Je t'obéis, consentit la vieille dame résignée à tout. Mais, avant de partir, tu me chanteras ta chanson.

Chaque invité de la marquise, favorisé d'un peu de voix, devait apporter à la fête quelques couplets de l'ancienne France.

Sans se faire prier davantage, Jacqueline ouvrit le piano et commença. Elle avait choisi : *Le roi Loys est sur son pont*, vieille romance des Valois qui exalte, comme toutes les vieilles romances, la fidélité dans l'amour. La musique en est traînante. Elle s'allonge en triste mélodie. Les soirs d'été, quand les paysannes qui reviennent de ramasser le foin la chantent, elle semble s'échapper des bois comme une plainte.

Le roi Loys est sur son pont
Tenant sa fille en son giron,

Elle lui demande un cavalier
Qui n'a pas vaillant six deniers

—Oh! oui! mon père, je l'aurai
Malgré ma mère qui m'a portée.
Aussi malgré tous mes parents
Et vous, mon père que j'aime tant.

—Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou vous entrez dans la tour.
—J'aime mieux entrer dans la tour,
Mon père que de changer d'amour.

La jeune fille répéta le dernier vers, cherchant la suite.

—Je saute un couplet ou deux, confessa-t-elle, dépitée.

—Je m'y oppose, protesta Mme de Vavrette-Toziat qui dodelinait de la tête, selon le rythme de la ritournelle.

—Je les ai oubliés.

—Ah! c'est une raison. Alors, continue, mais bouche ce trou avec deux mots d'explication. Ton histoire m'intéresse, bien que cette fille de roi prête à l'amour une importance excessive.

—Après sept ans, dit Jacqueline, son père vint lui rendre visite dans la tour.

—Il ne se pressa point. Mais j'écoute.

—Bonjour, ma fille, comment vous en va?

—Ma foi, mon père, ça va bien mal;
J'ai les pieds pourris dans la terre
Et les côtés mangés des vers.

—Ma fille, il faut changer d'amour
Ou vous resterez dans la tour,
—J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.

Dans le petit salon ensoleillé cette fin tragique parut à l'étroit et s'envola par la fenêtre comme un oiseau à tire-d'aile.

C'était une de ces voix de cristal dont chaque note, goutte à goutte, rafraîchit.

Emue, la vieille dame se recueillit avant de crier :

—Bravo!

Puis, bientôt remise, elle prit un air malin :

—Eh! eh! on juge une femme sur une chanson. Tu as déniché celle-ci tout naturellement.

—N'est-elle pas jolie?

—Elle te convient à miracle. Petite héroïne affamée de grandeur, ton cœur neuf est plein d'enthousiasme, et j'ai peur de la vie pour toi.

Sous ses grandes plumes bleu pâle et son chapeau noir, la Petite Mademoiselle se mutina :

—Moi, je n'ai pas peur, madame.

—Embrasse-moi.

—Attendez. Vous avez un peu trop de poudre. Donnez-moi votre mouchoir.

—Voilà. J'ai l'air d'un clown probablement, un vieux clown qui n'amuse plus personne.

—Mais non.

—Si, si. Je m'en doutais. Je sens la poudre comme un soldat. Ces bonnes m'en fourrent exprès, et je n'y vois goutte.

Jacqueline l'embrassa.

—Là, vous êtes prête. Surtout ne quittez pas cette écharpe: elle vous sied très bien.

—Elle me cache, mauvaise.

—Oh! guère. Et maintenant je vous quitte.

—Un instant, réclama Mme de Vavrette-Toziat. Fais-moi vite une confidence afin que mon plaisir aujourd'hui soit complet. Quand te maries-tu?

Le teint de la Petite Mademoiselle s'anima:

—Je l'ignore.

—En effet, je vois sortir de ta maison bien des figures longues.

Jacqueline ne se tint pas de sourire:

—Ah! vous les voyez d'ici.

—Le défilé des prétendants? Ils affluent depuis ta condamnation.

—Taisez-vous, madame.

—C'est vrai. On ne doit plus en parler... Enfant romanesque, je gage que tu rêves d'un prince.

—Il n'y en a plus.

—D'un héros?... Ah! tu gardes le silence. Ecouteras-tu un conseil de vieille femme?

—Donnez-le toujours.

—Je te passe mon expérience. Ne la traite pas en vieux manteau hors d'usage. A ton âge, les jeunes filles romanesques s'éprennent volontiers de quadragénaires distingués et pâles qu'un mal d'estomac rend intéressants. Epouse, toi, un jeune homme bien portant et gai, et de bonne conduite. Oui, de bonne conduite. Marie-toi pour être heureuse. Ne te marie ni pour ni contre le monde.

—C'est mon intention.

La vieille dame attira la jeune fille plus près de sa bergère de malade:

—Ecoute. Epouse Pierre Savernay.

—Il n'a pas demandé ma main.

—Ah! par exemple. Eh bien, il la demandera. Epouse ce grand nigaud.

—Je n'épouserai pas un grand nigaud.

—Alors, change-le.

La chasseresse de la Fronde fit une profonde révérence et, comme une vision du passé que le présent dissipe, elle s'enfuit sur ce mot ambigu:

—Peut-être.

IV

LA FETE DE LA FRONDE

La marquise d'Allégory appartenait à cette catégorie de femmes du monde qui donneraient un bal au lendemain d'une catastrophe comme à la veille de mourir, et qui remueraient ciel et terre, gouvernement et couturiers, pour que ce bal eût du succès.

Avant d'être célébrée, la *fête de la Fronde* était déjà un chef-d'œuvre de diplomatie qui, pour être conté, mériterait le sort du congrès de Vêrone dont Chateaubriand fut l'historien. A cette restauration du costume, il fallait un cadre approprié. Mme d'Allégory ne se voulut point contenter de son propre hôtel en bordure de l'avenue Marie-Thérèse: si le confort en était moderne, le style en était affligeant. Ecrasé et d'un blanc crémeux, il ressemblait à une meringue. Elle ne craignit pas de viser le château de Fontaine-sous-Bois que les amours d'un roi ont meublé et illustré: il est maintenant converti en musée et appar-

tient à l'Etat. Quand on connut son projet, on affecta d'en rire dans son entourage. Or il est toujours déplacé de rire des projets d'une femme.

—Vous ne réussirez pas, lui assura-t-on.

—Je réussirai.

Elle commença par exercer son pouvoir de séduction sur le conservateur, M. Ranoir, qui alliait une douceur de caniche à des opinions sanguinaires. Personne ne visitant le musée, elle y fut assidue. Ce zèle flatta l'ennemi des tyrans que déjà ses toilettes désespéraient et qui l'initiait à l'histoire comme un Michelet de campagne:

—Que pensez-vous de la Fronde? lui demanda-t-elle un jour, à brûle-pourpoint.

—La Fronde: c'est un commencement de révolution, s'écria-t-il, car toute guerre civile l'échauffait.

Armée d'un tel argument, elle ne douta plus de la victoire. Elle acheva sa première conquête et l'enchaîna à son service: de cet anachorète elle fit un gourmet, de cet anarchiste de cabinet le secrétaire de son comité d'organisation. Quand il regimbait, on le reconfortait avec ces mots:

—Nous luttons contre le pouvoir absolu.

A partir du pomard, il approuvait. Au conseil municipal, on alléguait les intérêts de la cité, ceux des fournisseurs, la publicité et l'éclat de la fête, le crédit qui ne manquerait pas d'en rejailir sur les villégiatures qui étaient l'une des ressources de la vieille ville abandonnée. Le député, bon serviteur des ministères, fut informé que depuis l'affaire de Mlle Lugagnan les esprits étaient fort montés contre lui et sa réélection fort compromise s'il n'accordait point quelque satisfaction à l'opinion. Il appuya donc en sous-œuvre la supplique de la marquise se bornant à réclamer une petite quête pour l'Assistance publique. Et l'on fit marcher à la baguette un vieux sénateur récalcitrant qui parlait de complot royaliste et se vit traiter lui-même de partisan du grand roi. Quelques gentilshommes vermouls qui s'inquiétaient de ces compromis furent morigénés vertement par le canal de M. Lugagnan, chargé de leur démontrer que la Fronde fut la dernière protestation—inconsciente peut-être—de l'ancien régime et des forces provinciales contre une centralisation excessive et sans contrôle, le dernier sursaut, avant l'abdication, d'une aristocratie qui allait perdre sa raison d'être en abandonnant ses devoirs. Ils ne comprirent pas, mais furent convaincus. Et quant aux théories incendiaires de M. Ranoir, toujours dangereux au dessert, on les tint systématiquement pour une fâcheuse manie de paradoxes.

A droite et à gauche, Mme d'Allégory triomphait. Avec le quart de sa peine elle eût soulagé toutes les infortunes de Fontaine-sous-Bois, mais dans l'obscur charité, l'amour-propre n'a rien qui le contente. Quand les pauvres seront munis d'une trompette, ils ne manqueront jamais de rien. Elle obtint donc l'aménagement et la concession, pour vingt-quatre heures, du château royal, et invita les fonctionnaires de la République qui s'empresèrent de se déguiser en courtisans.

Bâti sous Henri IV, le château, avec sa façade rougeâtre et ses tours pointues, domine de ses terrasses de marbre la masse confuse des forêts, comme une île émerge de la mer. Simple pavillon

de chasse agrandi, mais bijou d'art français, pour augmenter son importance il double ses toits d'ardoise, ses murs et ses marches dans les eaux mortes d'un étang où l'on se hâta d'installer quelques cygnes décoratifs. De la grille qui s'ouvre sur une place de la ville au bord de la mare, il faut suivre, sur une longueur de huit cents mètres, une avenue de chênes, dont quelques-uns seulement ne sont pas séculaires.

La première partie de la fête, celle de l'après-midi, plus spécialement réservée aux enfants, se donnait au dehors, sur les pelouses qu'ombrageait à demi le feuillage des ormes et des tilleuls. On y devait rencontrer ce genre de divertissements que l'on goûte aux foires de Neuilly ou des Invalides: même attirail retentissant de carrousels, jeux de massacre, tirs, ménageries et baraques foraines. Puis le programme avertissait que l'on dînerait par petites tables à l'intérieur—entre grandes personnes seulement, les petits étant renvoyés à leurs dodos—et qu'après un défilé de chansons, le bal paré commencerait pour ne finir qu'avec la nuit.

Pierre Savernay venait de passer trois jours à Paris chez les tailleurs. Il s'échappait de Fontaine à l'aurore sur sa fidèle machine, couvrait douze lieues en moins d'une heure et ne rentrait qu'à la tombée du jour. Honteux de lui-même depuis qu'il avait eu peur d'une jeune fille, il escomptait une revanche et secouait les marchands.

"Travesti, songeait-il, je serai plus audacieux."

Lorsqu'il fut accoutré d'une belle tunique bleu hussard aux parements dorés, bien ajustée à la taille, et d'une rhingrave vert foncé terminée en canons ou manchettes de jambes, flots de rubans et de dentelle qui retombaient sur les bas de soie d'Angleterre assortis à la couleur de l'habit, lorsqu'il aperçut dans la glace le jabot et les broderies qui décoraient son costume, et le feutre à plumes, et le manteau blanc d'apparat, et la coquille nacrée de l'épée, il envoya au diable cette mascarade, et jeta un regard de détresse sur sa collection de peaux de bêtes et de casquettes de chauffeur. On l'aurait mis tout nu dans un salon encombré qu'il n'eût pas éprouvé plus d'ennui. Comment parler d'amour avec simplicité dans un tel appareil de soie, de dentelle et de rubans? Lui faudrait-il habiller pareillement ses phrases? On le prendrait sans doute pour un chien savant empêtré dans les faveurs. Non, non, il se tairait. Ou même il demeurerait tout seul dans son jardin, en uniforme, tandis que les invités de Mme d'Allégory, accoutumés à ces exercices de saltimbanques, piaffaient, caracoleraient et cabrioleraient dans les allées du parc et les salles du château.

Cette décision prise, il se tint sage et tranquille jusqu'à trois heures sans défaillance, soit pendant vingt-deux minutes.

Mais quand trois heures sonnèrent, il se précipita sur son automobile et se fit conduire à la fête. Devant la grille, tout un peuple assemblé regardait passer les invités. Il eut une ovation et les gamins l'acclamèrent pour son manteau de satin, et aussi pour son visage sympathique orné d'un bon sourire d'enfant. Ces applaudissements le rassurèrent un peu.

"Je ne suis donc pas si grotesque", se dit-il sans grande conviction.

Derrière lui, on criait maintenant avec enthousiasme:

—La Petite Mademoiselle! Vive la Petite Mademoiselle!

Il se retourna, et aperçut un landau qui le suivait, avec du rouge et du bleu par dedans.

—Plus vite, ordonna-t-il à son chauffeur.

Une fois de plus, il fuyait. Ses vêtements le brûlaient, comme s'il prenait un accès de fièvre. Désaccoutumé du contact des hommes, il s'effrayait de les affronter. C'était cela, sans aucun doute, qui le tracassait.

Trouant l'ombre des chênes, sa voiture atteignit l'étang inondé de soleil. Sur les pelouses de droite, une troupe d'enfants bigarrés évoluaient déjà, sans cesse contrariés par des bonnes vigilantes et trop modernes qui les empêchaient de jouer afin de sauvegarder leurs déguisements. Il prit aussitôt le parti des opprimés:

—On ne les a pas harnachés dans le but de les punir.

Et il se mit à leur tête pour une partie de cache-cache qui facilitaient les arbres. Mais quand il s'aperçut que plusieurs d'entre eux avaient de la verdure au derrière, il se sauva lâchement, écrasé sous le poids de sa responsabilité. Il alla donner tout droit sur la robe rouge de M. Lugagnan, débarqué avec sa fille pendant ces ébats. Le président Molé s'empara de lui sans tarder et, d'un geste large, lui montrant les groupes déjà nombreux de seigneurs et de dames qui, se détachant sur ce décor immobile du vieux temps, poussaient sur la prairie comme des fleurs du passé, il composa pour lui une harangue sur le costume:

—Mon ami, vous avez cru peut-être jusqu'à cette fête mémorable que les habits étaient faits pour nous habiller. Erreur grossière et trop commune: ils sont faits pour le plaisir des yeux. Ainsi, la destinée du vin n'est point de désaltérer, mais d'enivrer, et les bouilleurs de cru ont raison. Le goût de la parure, songez-y bien, a précédé le besoin de se vêtir. Les hommes de l'âge de pierre, et surtout les femmes, tenez-le pour assuré, portaient sur leur nudité des colliers de coquillages. On se tatoua dès les temps primitifs. Nos ancêtres les Celtes, se teignaient la peau en bleu avec de la poussière de pastel. Ne les nommez point des barbares. Combien de femmes, aujourd'hui, préfèrent une bague à une chertise!

Le regard de Pierre cherchait Jacqueline. Délicieuse vision d'autrefois, si belle, trop belle pour un timide, elle avait pris sa place, et comme la virgilienne Galatée, elle courait d'arbre en arbre, mais ne désirait pas être vue avant de se cacher. Cependant, M. Lugagnan s'exaltait sur son sujet:

—Le costume est le résumé de la civilisation. Respectueuse et soumise, l'histoire naturelle s'arrête au costume et livre l'homme habillé au peintre de mœurs, au philosophe, au penseur.

—La voici, dans l'ombre claire.

—Dès qu'il est vêtu, l'homme cesse d'appartenir exclusivement à l'instinct. Dans ses vêtements, il trahit ses goûts, ses habitudes, son rang, sa position sociale. En vérité, il suffit d'un lambeau d'étoffe pour reconstituer la vie d'une époque.

—La voici, dans l'ombre claire.

—Car l'habit est un document plus essentiel que l'architecture des maisons, le mobilier des chambres, et toute la littérature. En le portant, nous lui donnons notre forme, mais aussi nos pensées.

—Je ne la vois plus.

—Vous dites?...

—Moi, monsieur?... Rien, je vous écoute.

Mais il reçut une oeilade méprisante; il ne savait même plus écouter. Bientôt distrait de sa déconvenue, le président à mortier aperçut une chaise à porteurs toute dorée avec des guirlandes de roses qui s'acheminait sur la pelouse, mollement balancée entre les mains de deux serviteurs vêtus d'une livrée jaune citron dont le soleil exagérait la criante horreur.

—Ah! fit-il, oublieux de son ressentiment; et tirant de l'inépuisable gibecière de sa mémoire une citation des *Lois de la galanterie française*, il commenta son exclamation: "Dernière et nouvelle commodité si utile qu'ayant esté renfermé là dedans sans se gaster le long des chemins, l'on peut dire que l'on en sort aussi propre que si l'on sortait de la boiste d'un enchanteur."

De tous les moyens de locomotion choisis par les invités, celui-ci remportait le plus beau triomphe. Dames et seigneurs désertèrent les baraques, et chacun se précipita pour voir sortir l'heureuse princesse qui, bien enfermée là dedans, ne s'était pas gâtée le long des chemins. Déjà, les enfants, interrompant leurs rondes, lui composaient un bruyant cortège. Pendant les valets de pied, ayant posé à terre la boîte enchantée, l'ouvrirent et se saisirent à bras-le-corps d'un mystérieux paquet jaune et rouge qu'ils débâllèrent pieusement sur un fauteuil sans doute préparé à cet effet sous le feuillage d'un orme. C'était Mme de Vavrette-Toziat, magnifique et dépensière, mais déjà toute chiffonnée dans ses atours comme si elle s'était battue avec elle-même pour occuper ses loisirs en cours de route, et le visage enfariné. Au dernier moment, ses soubrettes l'avaient saupoudrée sans économie. Ce fut une surprise générale dont elle fut seule à prendre son parti aisément. Elle rassura tout le monde avec des paroles bienveillantes:

—Comment pouvez-vous regarder une vieille femme, quand vous avez tant de jeunes minois à considérer? Allez-vous-en conter fleurette. Moi, je reste avec Matthieu Molé.

Le courageux président s'assit auprès d'elle. Pierre Savernay profitait de ce mouvement de recul autorisé pour s'enfuir à la recherche de Galatée dont la privation affligeait ses yeux, lorsque Mme de Vavrette-Toziat l'interpella:

—Un mot, monsieur le chauffeur. Plus près. Là, maintenant, écoutez.

Et d'une voix maligne, elle lui glissa dans le tuyau de l'oreille:

—Avec les femmes, il faut oser. Elles savent bien se défendre quand elles en ont envie.

Il rougit comme une jeune fille dont une secrète inclination est divulguée. A quoi tendait ce conseil? Ses yeux le savaient bien, qui inspectaient la société sans reconnaître personne.

Observant ce manège, un bonnet à panache avisa un toquet de velours:

—Je vous avais prévenue, Mme de Vavrette-Toziat entend marier Pierre Savernay à la Petite Mademoiselle.

Le toquet s'agita.

—Les hommes ne s'emballent que sur les affiches.

—Cependant votre neveu...

—Mon neveu est un niais.

C'étaient Mmes Epinouze et Richomme qui échangeaient leur mauvaise humeur, l'une gris de more l'autre gris de lin, toutes deux assez discrètes, car les conspirateurs et les médissants redoutent les couleurs voyantes.

Attendant sous l'orme l'heure du dîner qui est agréable aux personnes mûres, Mme de Vavrette-Toziat et M. Lugagnan voyaient de leur retraite le chatoyant spectacle de la fête champêtre.

—Je sais peu d'histoire, dit-elle, et vous en savez beaucoup. Voulez-vous que nous partagions?

Il s'empressa de consentir. C'était, pour ses discours, un placement de père de famille.

Les jeux forains bordaient une avenue, au bout de la pelouse. Il en sortait une musique barbare, et dans ce tumulte, les chevaux de bois tournaient en rond, les jongleurs lançaient leurs boules qui se poursuivaient en savantes ellipses, les danseuses de corde, balancier en main, cherchaient l'équilibre, tandis que les dompteurs, moins favorisés, s'adressaient vainement à la complaisance de leurs lions trop semblables à des descentes de lit.

De l'ombre des feuillages, seigneurs et dames, en passant dans la zone lumineuse, apparaissaient comme des taches éclatantes sur le fond vert clair de la prairie et vert doré des bois qui commençaient de changer de teintes aux premiers souffles de l'automne. Choix de couleurs vives,—bleu d'outremer, bleu de turquoise, bleu de roi, jaune isabelle, jaune citron, jaune orange, rouge feu, rouge aurore, rouge cramoi, —la diversité des étoffes—velours, satin, soie moirée, soie brochée, soie unie, taffetas, camelotine—offrait de loin ce mélange disparate et fougueux de l'assemblée des perroquets au Jardin d'acclimatation.

—Où donc est la Petite Mademoiselle? demanda Mme de Vavrette-Toziat.

—Sans doute avec les enfants. C'est elle qui leur a seriné leurs rondes au lieu de leur apprendre tout simplement la *cligne-musette*, la *queue leu leu* ou le *cache-Nicolas*.

Car il tenait pour les anciens jeux.

Pierre Savernay, derrière un arbre, suivait tous les mouvements de la chasseresse en bleu pâle et noir qui, sans aucun souci de vanité, oubliait le flirt et son succès personnel pour s'occuper des enfants. Ce chapeau, cette robe, ces nuances bien assorties lui seyaient à miracle. Sa course légère variait les aspects de sa beauté. A la voir parfaite, il sentait son cœur se fondre d'une douceur où la joie confinait au malaise.

—Osez! avait dit Mme Vavrette-Toziat. Or, il avait envie de fermer les yeux.

Déjà il avait assisté à diverses rondes populaires, *Gentil coqu'licot* et *Nous étions dix filles à marier*. Pour finir, car le soir venait, il dut s'intéresser aux préparatifs du *Chevalier du guet*. Garçons et fillettes furent rassemblés par Jacqueline. Seul, un mignon petit homme, habillé en garde-française, et tout empanaché, fut séparé du

groupe et éloigné de quelques pas: il tenait le rôle du chevalier. Le chœur chanta:

—Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-c' qui passe ici si tard?
Gai, gai, dessus le quai?

Le chevalier répondit:

—C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la Marjolaine.

Et le dialogue continua:

—Que demand' le chevalier?...
—Une fille à marier...
—Qu'est-c' que vous lui donnerez?
—De l'or, des bijoux assez...
—Elle n'est pas intéressée...
—Mon cœur je lui donnerai...
—En ce cas-là, choisissez...

Le chevalier du guet choisit sans hésiter une fillette costumée en bouquetière du marché des Innocents, et s'enfuit avec elle, poursuivi par tous les compagnons de la Marjolaine qui poussaient des cris.

C'était le moment pour Savernay de rejoindre la Petite Mademoiselle abandonnée de sa cour. Il s'exhortait lui-même au courage, lorsqu'il entendit tintinnabuler des rires derrière lui; il se retourna et se trouva en face de deux jeunes femmes qui, la figure cachée sous un masque de velours, s'égayaient à ses dépens. A tour de rôle, et sans se faire prier, Mmes de Chevreuse et de Longueville lui dirent la bonne aventure en méchants bouts-rimés:

—Vous poursuiviez une nymphe bocagère.
—Pour la conduire devant M. le maire.
—A la place d'une millionnaire.
—La chose n'est pas à faire.

Devant ces diables de femmes qui lui vioaient ses secrets et se moquaient de lui par surcroît, quelle contenance garder? Elles le délivrèrent en se sauvant, toujours rieuses, vers le château.

Du haut des terrasses qui dominent les bois, des trompes et des cors sonnèrent le rassemblement. Autour de l'étang, sur la pelouse, ce fut une débandade, une confusion de couleurs mouvantes. Pourpoints de velours et corsages de soie, manteaux d'apparat, jupes de brocart, chapeaux à panaches, toquets à plumes envahirent les marches de marbre rose, cohue de seigneurs et de dames dont les jambes s'embarrassaient dans un peuple d'enfants. *Y avait Dine, y avait Chine, y avait Claudine et Martine, Catrnette et Catrina, y avait la belle Suzon, la duchesse de Montbazon, y avait Célimène, y avait la Dumaine.* Il y avait enfin la chaise de Mme de Vavrette-Toziat, toute dorée, y compris les porteurs.

Les soirées de septembre sont déjà brèves et perfides. Le soleil atteignait les frondaisons frisées des chênes. De ses dernières lueurs, il caressait la façade rougeâtre du château dont il incendiait les vitres. Sur ce décor, sur ces costumes d'autrefois, sur ces étoffes aux ornements d'argent et d'or, il versait à profusion sa lumière, et comme

avec complaisance. De biais, il se réfléchissait dans l'eau dormante de la mare où la navigation des cygnes semait des sillages de pierreries.

Condé, La Rochefoucauld, Beaufort et le beau Candale aux chausses enrubannées escortaient les deux reines provisoires de la fête qui marchaient les dernières, la brune Chevreuse en jaune orange et rouge, et Longueville toute blonde en blanc et mauve.

Les cors et les trompes sonnaient un air de chasse, un air de jadis, celui que, dans ces forêts aux feuillages déjà menacés, sonnaient jadis les fanfares des chasses de Condé, et même, du temps de la splendeur de Fontaine-sous-Bois, les fanfares du roi qui rentrait à son pavillon d'amour. Le long de l'escalier, sur les terrasses, défilait la vieille France, brillante et légère, vaniteuse et brave, qui paraît de clinquant son héroïsme et s'arrangeait des soleils couchants pour rehausser son prestige et se vêtir de drap d'or.

A l'écart, devant l'étang, une chasserresse en bleu pâle et noir regardait cette apparition du passé qui s'emparait du vieux château comme d'une bonbonnière. Elle écoutait les sons du cor qui, par les avenues maintenant désertes, gagnaient les bois mélancoliques, se répandaient sur le vieux pays de Valois qui fut le cœur de la France.

Restée en arrière, la Petite Mademoiselle marchait à pas lents.

Cloué au sol de peur et de plaisir, Pierre Savernay la voyait approcher. Elle serait bientôt à sa hauteur. Son teint de camélia, les fines ailes de son nez, son cou nu dont le col de guipure écharcré ne gênait point la grâce flexible, recevaient, eux aussi, sous le grand chapeau noir à plumes bleu pâle, les derniers feux du jour. Cependant sa chair délicate gardait sa teinte laiteuse.

D'une platane, au bord de l'eau, une feuille tomba. C'était la première victime de l'automne, le premier présage de mort—et le vent la porta sur l'étang pour en faire un bateau doré.

Jacqueline passa devant le jeune homme, et plus qu'aux reflets du couchant elle rougit.

V

L'EPREUVE

Elle passait. Ils étaient seuls. Pétrifié sans sa tunique bleu hussard, il ne trouvait pas de parole. C'était à mourir de rire, ou de chagrin. La chasserresse se retourna pour lui demander avec gravité:

—N'avez-vous écrasé personne aujourd'hui?
—Non, non, affirma-t-il résolument.
—C'est que vous semblez ému.
—Très ému.
—Pourquoi?

—Je n'ose pas vous dire ce que je veux vous dire.

—Je vous arrêterai quand il faudra.

Elle attendait la déclaration dont l'avait prévenue son père. Mais la forme en fut nouvelle.

—Eh bien!... eh bien, suis-je vraiment si monstrueux?

—Comment?

—Vous m'avez appelé monstre, et depuis ce jour-là je suis bien malheureux.

—Ah! vous vous en souvenez? Vous êtes vilain sur votre machine, mais à terre...

—A terre?

—A terre, beaucoup moins.

—Alors, mademoiselle, acceptez de devenir ma femme.

Il jetait sa requête comme un projectile. Le feuillage des chênes cachait presque entièrement le soleil qui, plus bas à l'horizon, reparaitrait peut-être tout à l'heure entre les troncs des arbres. Elle abaissa les cils sur son regard et fixa obstinément ses petites mules bleu pâle. L'ombre n'était que peu d'éclat à son visage. Même prévenue, une jeune fille n'entend pas sans un petit choc une proposition de ce genre. Comme elle ne répondait pas tout de suite, il se dépêcha de souffrir.

—Vous ne voulez pas, je le vois bien.

Sans relever la tête, elle esquissa un léger signe de dénégation, mais il n'en tint pas compte:

—Si, si, j'en étais sûr. Seulement vous êtes bonne, vous êtes polie, vous cherchez une formule pour ne pas me froisser. Vos souliers que vous interrogez n'en savent point.

Son amertume débordait: elle avait souri.

—Ce n'est pas drôle, je vous jure, mais c'est logique. Pourquoi votre père m'a-t-il adressé à vous? Ce n'était pas la peine. Je suis un grand lourdaud. Je n'ai jamais su parler aux femmes.

Un des petits pieds battait l'herbe de la pelouse sur un rythme rapide: impatience ou contentement? Le jeune homme continua d'invectiver contre lui-même:

—Je ne connais que les bois et les routes. Je suis un sot. Et vous, ce soir, vous ajoutez le charme brillant d'autrefois à celui qui vient de vous et qui m'a pris le coeur.

Elle se taisait toujours. Il poursuivit, étonné lui-même d'assembler tant de phrases, et hésitant à les prononcer, de crainte qu'elles ne fussent maladroites ou stupides, ce qui leur donnait un tour heurté et sautillant:

—C'est un charme un peu guerrier, qui commande et qui donne envie de vivre très vite et très fort, ce qui donne envie de mourir aussi.

Cette fois elle voulut protester, mais il l'arrêta:

—Non, ne me dites rien. C'est inutile: j'ai bien compris. Je m'en vais. C'est pour vous que j'étais venu, pour vous que j'avais consenti à cette mascarade. Vous comprenez: cette fête m'ennuie maintenant. Sur mon automobile je fais du chemin, je me bats avec le vent. C'est agréable. Ici, je ne bouge pas. Et il faut bien que je change de place, puisque je vous déplaïs. Adieu, mademoiselle.

Il s'inclinait et se disposait à partir, lorsqu'elle leva sur lui ses yeux fonceés, impérieux et doux ensemble:

—Attendez, monsieur, dit-elle. Vous êtes bien pressé.

Et d'une voix suave qu'il ne lui connaissait point, elle lui demanda:

—Vous n'avez jamais été condamné?

Il crut avoir mal compris:

—Vous dites?

Mais le plus tranquillement du monde elle répéta:

—Je vous demande si vous n'avez jamais été condamné.

Effaré de cette injurieuse question, il se redressa de toute sa taille. Sans doute, on l'avait calomnié, sali, compromis, déshonoré.

—Par exemple! répliqua-t-il presque avec colère. Je suis un honnête homme.

Elle allongea les lèvres dans une moue d'ironie:

—Ce n'est pas une raison, et vraiment je le regrette pour vous.

—Vous le regrettez?

—Oui, parce que je n'épouserai qu'un homme sorti de prison.

—Sorti de prison? Mais c'est de la folie. Vous avez des goûts étranges, mademoiselle; je ne l'aurais pas cru.

Il pensait rêver. Fiez-vous aux profils délicats et purs des jeunes filles! Le soleil, entre les troncs des arbres, animait de nouveau les eaux mortes de l'étang, dorait un peu le teint de camélia sous le grand chapeau.

—Voulez-vous m'accompagner jusqu'au château? dit-elle.

Ils marchèrent lentement, côte à côte, dans la direction de l'escalier. Elle reprit très sérieusement:

—Alors, pas la plus petite condamnation?

Il pensa qu'elle plaisantait:

—Pas la moindre, je vous le jure.

—Tant pis. Moi, je suis plus favorisée. J'ai un casier judiciaire.

—Vous?

—Huit jours de prison.

—C'est impossible.

Un peu surprise de ces dénégations, elle le sonda du regard.

—Comment! Vous l'ignorez?

—Mais oui.

—C'est étonnant. Eh bien, je vous l'apprends.

—Vous avez été condamnée, vous?

—Parfaitement. A huit jours de prison. Alors je ne veux pas d'un mari qui n'aurait pas de casier judiciaire: il pourrait me reperocher mon passé.

—Est-ce indiscret de vous demander le motif de votre condamnation?

—Ce qui serait indiscret, ce serait de ne pas me le demander. Outrages envers un dépositaire de l'autorité et de la force publique. Article 224 du Code pénal. Dois-je vous le réciter? Je le sais par coeur.

—Volontiers.

—"L'outrage fait par paroles, gestes ou menaces à tout officier ministériel ou agent dépositaire de la force publique, et à tout citoyen chargé d'un ministère du service public dans l'exercice ou à l'occasion de l'exercice de ses fonctions, sera puni d'un emprisonnement de six jours à un mois et d'une amende de seize à deux cents francs, ou de l'une de ces deux peines seulement."

—Vous avez été la victime d'une erreur, d'une infamie.

—Pas du tout.

—Vous avez outragé un agent de la force publique?

—Parfaitement.

—Par menaces, gestes ou paroles?

—Paroles gestes et menaces.
 —Peste! Et quel agent?
 —Un commissaire de police.
 —Pour quelle raison?
 —Il expulsait mes voisines.
 —Vos voisines?
 —Oui, les carmélites de l'avenue Marie-Antoinette.

—N'étaient-elles pas chez elles?
 —La maison leur appartient. Elles sont très pauvres, et vivent en commun péniblement. On les a jetées sans pain à la rue.

—Et pourquoi?
 —Elles se croyaient en règle avec la loi; elles ne l'étaient pas. Les lois, personne ne les connaît et nul n'est censé les ignorer.

—Et qu'avez-vous dit à votre commissaire?
 —Toutes les bonnes femmes de Fontaine manifestaient pour les sœurs. Quand la plus vieille est sortie, le commissaire l'a poussée. Alors j'ai bousculé cet agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions en lui criant: "Lâche!" et j'ai pris le bras de la religieuse. Aussitôt je fus arrêtée.

—Par les gendarmes?
 —Oui, avec beaucoup de politesse. La manifestation m'a accompagnée jusqu'à la porte de la prison. Il n'y avait pas d'hommes. Les hommes sont pour les moyens légaux: c'est plus commode et moins dangereux. Nous avons rencontré mon père qui m'a embrassée publiquement, félicitée et escortée.

—Vous avez comparu devant le tribunal?
 —Naturellement. Mon père, pour se solidariser avec moi, prétendit m'avoir accompagné à la rébellion et termina sa plaidoirie sur ce mot de Jacqueline Pascal: "Puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques."

—Très bien. Mais, d'après votre article, le tribunal avait le choix entre la prison et l'amende.

—Il a choisi la prison.
 —Vous y êtes allée?
 —J'ai même renoncé à l'appel, afin d'y aller plus vite.

—Quel empressement!
 —N'est-ce pas? Ce fut un beau cortège. Ainsi j'ai connu la popularité. Acclamations, bouquets, accolades, rien ne m'a manqué.

—Accolades, répéta le jeune homme avec mélancolie.

—Oui, j'ai dû embrasser de vieilles femmes pieuses mais sordides.

—Vous êtes étonnante, mademoiselle.
 —Oh! quand la foule vous regarde, c'est facile. Mais quand la porte est fermée, c'est un peu plus dur. La publicité reconforte. Cependant la prison m'a beaucoup servi.

—A quoi donc?
 —J'y ai réfléchi.
 —On peut réfléchir en liberté.
 —Moins. Beaucoup moins.
 —Et sur quel sujet?

—Sur une parole que j'ai lue dans la vie de *Jacqueline Pascal*.

—Puis-je la connaître?
 —La voici: "Les gens du monde ne sont guère portés à faire la charité, parce qu'ils ne savent ce

que c'est que nécessité; ils ne l'éprouvent jamais, car ils ne se laissent manquer de rien."

Malgré leur lenteur à monter une à une les marches de marbre rose, ils atteignaient la terrasse. De là, ils dominaient l'eau immobile et grise de l'étang et les frondaisons confuses des bois chargés d'ombre. Par toutes les avenues, le jour fuyait. Entre la mort du soleil et le crépuscule, la nature connaît une triste abandonnée, comparable à ces trahisons amoureuses qui précèdent le déclin de l'amour. Le retour de la lumière doit lui apporter un suprême espoir.

Se détachant en silhouettes historiques sur la façade du château, leurs déguisements s'harmonisaient avec le fond de toile. Là, peut-être, Mme de Longueville encouragea, quelque beau soir de jadis, la flamme du duc de Nemours.

Des salons éclairés leur parvenaient des accords de piano, des bruits de conversation, des rires, des cris d'enfants que l'on poursuit pour les mener coucher et qui se sauvent. Mais ils regardaient la campagne et ne se pressaient point d'entrer.

—Je n'ai jamais pensé à ces choses, dit-il en réponse à la phrase qu'elle avait citée. C'est peut-être que je ne suis jamais allé en prison.

—Justement. Allez-y au plus tôt.

—Je vous remercie.
 —Vous en tirerez grand profit, j'en suis sûre. Au lieu de courir les routes, vous méditez.

—Est-ce bien nécessaire?
 —Indispensable. Vous rencontrerez des voleurs, des assassins, nos frères.

—Excellente compagnie.
 —On s'y habitue, je vous assure. Vous comprendrez mieux les hommes, la vie, un tas de choses. Et puis, vous me ferez plaisir.

—Oh! si j'étais certain de vous plaire!
 —Essayez d'une condamnation, d'une belle condamnation.

—Parlez-vous sérieusement, mademoiselle?
 —Très sérieusement.

—Vous êtes décidée? Vous n'épouserez qu'un forçat? Il faut que je commette un crime?

—Je ne suis pas si exigeante.
 —Un crime passionnel. Passionnel indirectement, à la vérité.

—Un délit me suffit.
 —Mais comment s'y prend-on?

—Rien n'est plus facile. On ne s'en doute même pas.

—C'est curieux: la justice m'intimide.
 —Il n'y a pas de quoi. Vous verrez.
 —J'aimerais mieux courir Paris-Madrid.

—Toujours vos machines!
 —Elles sont moins compliquées. Vous me soumettez à une cruelle épreuve.

—Plaiguez-vous! Elle vous servira.

Devant eux, au ras du sol, entre les troncs des arbres qui se profilaient en noir, de grandes flammes rouges commençaient d'éclairer la forêt. Par les avenues reparaisait le jour, comme un amoureux qui n'a pu se décider au départ et revient furtivement sur la pointe des pieds. Au-dessus des feuillages compacts qui se resserrent au crépuscule, des lueurs plus douces montaient dans le ciel, montaient jusqu'au zénith, brume impalpable, vapeur dorée, mauve et rose. C'était le der-

nier éclat du soir qui précède immédiatement la nuit, et que l'eau de l'étang doublait.

Pierre Savernay considérait ce spectacle que reproduit chaque beau jour de septembre avec une surprise enchantée. Sur les teintes délicates du paysage, il répandait la tendresse dont son cœur débordait. Il oubliait son costume, sa gêne, ses craintes. Confiant et enthousiaste, il était prêt à prononcer un discours, avec les gestes. Sa jeunesse et l'amour l'exaltaient. Il goûtait ce bonheur un peu fou qu'on ne goûte qu'à vingt-cinq ans.

Sa compagne, accoudée à la balustrade de marbre, regardait devant elle. Assuré de ne point rencontrer son regard, il la contempla. Il la voyait de profil toute blanche de visage sous le chapeau noir aux plumes bleu pâle. Il suivait la ligne pure du nez légèrement relevé au bout, de la petite bouche où flottaient les restes d'un sourire, du menton arrondi et du cou dégagé et mince jusqu'au col de guipure. Sur la joue unie, un peu de lumière vint se jouer. Il soupira :

—Mademoiselle.

—Comme c'est beau, n'est-ce pas? dit-elle.

—Oui... Mais c'est vous que je regarde.

—Alors, taisez-vous.

—Non, non. Si je suis condamné, est-ce que?...

—Quoi donc?

—Puis-je espérer?...

Il n'acheva pas. Elle comprit et rit avec gentillesse, ce qui n'amusa guère son soupirant qui se découvrait justement une âme héroïque.

—Commencez par la condamnation.

—Me ferez-vous condamner pour rien?

—Seriez-vous intéressé?

—Dame, mettez-vous à ma place.

—En prison? J'y suis allée.

Décidément, elle s'obstinait. Il s'inclina devant son caprice :

—Allons, vous êtes terrible, mais il faut vous contenter. Je cours de ce pas commettre un crime.

—Pardon, un délit.

—Lequel, par exemple, je n'en sais rien. Mais vous n'avez pas de préférence.

—Choisissez avec soin, au contraire. J'y tiens beaucoup. Par votre choix je vous jugerai.

—Pour me condamner aussi?

—Cela dépend de vous.

Sur ce mot d'espoir, il ôta son feutre à panache et la salua poliment.

—Adieu, mademoiselle. Voulez-vous me donner la main pour m'encourager?

—La voici. Mais vous n'entrez pas? Vous ne dînez pas? Vous ne dansez pas?

—Non, je vous ai vue seule sur cette terrasse. Je vous ai parlé, mieux que je n'aurais cru.

—Vraiment?

—Oh! oui, beaucoup mieux. Tout à l'heure, en vous revoyant avec tous ces masques, sous les lustres, je regretterais les lumières du soir et notre isolement. Ma joie serait diminuée.

—Alors, allez-vous-en vite.

Il chercha de nouveau la petite main qui se débattait, et n'osa pas se pencher pour y déposer un baiser. Et il répéta mélancoliquement :

—Adieu, mademoiselle.

—Adieu, monsieur,

Il la regarda une dernière fois de la tête aux pieds, des mules au chapeau, dans son joli costume bleu pâle et noir, comme s'il voulait prendre l'empreinte d'un passé qui ne reviendrait plus, et il commença de descendre les marches une à une. Elle s'approcha de l'une des portes lumineuses du salon qui donnait sur la terrasse, puis, se retournant tout à coup, elle le rappela :

—Monsieur!

Vite il remonta les escaliers deux à deux.

—Mademoiselle?

—Je me contenterai peut-être d'une forte amende.

Mais il protesta de son zèle à la façon des catéchumènes qui confessent leur foi, et vit une injure pour son courage dans cette épreuve au rabais :

—Non, non, la prison. Il me faut la prison, comme à vous.

Et la tunique bleu hussard se bomba sur la poitrine que gonflait un enthousiasme sacré. La Petite Mademoiselle sourit de plaisir, tandis qu'il trébuchait dans son épée et manquait sa sortie.

Derrière la forêt, les flammes du crépuscule pâlissaient. La nuit exigeait qu'on lui livrât son royaume...

Jacqueline se glissa au salon qu'elle traversa en courant pour gagner le boudoir aménagé tout à la fois en cabinet de toilette et en vestiaire où ces dames quittaient leurs chapeaux et se recoiffaient avant le dîner. Elle y trouva deux jeunes héroïnes de la Fronde, et des plus jolies, — corsages en pointe et collerettes de dentelles, — qui lui tournaient le dos et causaient avec animation de leurs petites affaires de cœur.

—Epouse-le, disait l'une. Il est si riche.

L'autre objectait :

—Il est gros. Il est mûr. Il est bête.

Et le dialogue continua :

—Justement. Le mariage n'est pas une passion.

—Je sais bien : c'est une pension.

Et ce fut une fusée de rire. Mais en apercevant Jacqueline, leur rire brusquement lâché se cassa comme une casse qui tombe :

—Vous nous avez entendues?

—Certainement.

—Ne nous grondez pas.

—Vous le mériteriez.

—Il faut bien vivre.

—Malheureuses, ce n'est pas vivre. On se passe de luxe, et non pas d'honneur.

On se passe de luxe! Les deux corsages en pointe sursautèrent, et devant le fâcheux prophète, les jeunes filles prirent la fuite. Hors de portée, elles levèrent l'étendard de la révolte :

—Elle est de notre âge, et veut nous gouverner.

—Elle parle d'honneur et sort de prison.

—Epouse ton gros bête.

—Oui, je l'épouserai.

Sur leurs pas, la Petite Mademoiselle, rejointe et accompagnée par Mmes Roger-Simaise et de Béart, fit une entrée sensationnelle. Bleu pâle et noire, jaune orange et rouge, blanche et mauve, leurs toilettes, sous les lustres, gagnaient encore en éclat.

—Elle a perdu son Savernay, murmura Mme Epinouze à l'oreille de Mme Richomme.

Celle-ci toisa le bonnet à panache:

—Vous voulez dire qu'elle ne l'a pas su gagner.

Elle se réservait à elle seule le droit de morigéner son neveu.

Cependant Mme d'Allégorie, de groupe en groupe, multipliait les sourires pour dissimuler son inquiétude intime. Devinant son jeu, Mme de Vavrette-Toziat assise en grande pompe sur un fauteuil doré et M. Lugagnan rutilant dans la pourpre et l'hermine la suivaient spécialement du regard dans ses évolutions. Ils pressentirent que le dîner n'était point en état d'être servi, ou, pis encore, était brûlé. Mais le jeûne ne mettait pas à la raison la verve de l'ancien magistrat.

—Nous bornons trop nos divertissements, expliquait-il à sa voisine, à la danse et à la musique. Le vieux temps les variait davantage.

—Donnez une preuve.

—Il y avait, par exemple, dans certains villages du Soissonnais, un concours de grimaces.

—Parfaitement, chaque année, le jour de Noël, près de l'église, devant un jury de trois chanoines qui offrait un beau pourpoint rouge à celui qui faisait la plus belle.

Avisant Jacqueline que tout le monde, sauf les jalouses, adorait à Fontaine-sous-Bois, la maîtresse de maison en espéra le salut.

—Chantez-nous quelque chanson de France, implorait-elle de la jeune fille.

—Je veux bien, dit la Petite Mademoiselle.

Mme de Chevreuse la conduisit au piano, inévitable anachronisme. Elle chanta *Le roi Loys*:

Le roi Loys est sur son pont
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demande un cavalier
Qui n'a pas vaillant six deniers.

—Six deniers, c'est trop peu, susurra la nouvelle fiancée à sa confidente.

Pierre Savernay, parvenu de l'autre côté de l'étang, s'était arrêté pour regarder le château lumineux que l'eau reflétait.

C'était le palais féerique de sa princesse de légende. Par les fenêtres ouvertes, il entendait vaguement un murmure de conversation, et voyait passer les seigneurs et les dames d'autrefois en habits de gala colorés comme un parterre de fleurs.

Dans le soir qui s'obscurcissait, un vol de notes s'échappa des croisées pour le rejoindre à tire-d'aile. C'était une voix au timbre de cristal qui ne lui était pas inconnue. Rapidement, il se rapprocha et prêta l'oreille.

—Ma fille, il faut changer d'amour
Ou vous entrez dans la tour.

—J'aime mieux entrer dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.

A distance, Jacqueline ne l'exhortait-elle pas à la patience, à la fidélité? Il mit ses deux mains sur sa poitrine comme pour l'élargir; ne fallait-il pas qu'elle aspirât toute la douceur de cette soirée d'automne plus enivrante qu'au printemps?

—J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.

C'était le couplet final. Des applaudissements éclatèrent. Aussitôt il gagna les bois pour cacher son espoir qui ressemblait à une peine.

VI

LES OFFRES. DU CODE

On désigne sous le nom de *village de la Reine* ce hameau de quelques maisons aux toits de chaume que l'on trouve en bordure de la forêt de Fontaine-sous-Bois, lorsqu'on suit, depuis le château, l'avenue des Chênes. C'est là, veut la légende, qu'un de nos anciens rois découvrit la jolie bergère qu'il installa plus commodément dans son pavillon de chasse. L'histoire ajoute que c'était une bergère déguisée, venue là dans un secret dessein.

Au bout de l'avenue, presque à l'endroit où, comme une rivière qui se perd, elle débouche dans la campagne, un vieux banc, à demi encastré dans la mousse, offre le repos aux promeneurs. Deux jours après la fête de la Fronde, Pierre Savernay y vint s'asseoir avec un livre de format petit, mais très épais. Il aimait ce lieu solitaire, et la matinée de septembre, même à l'ombre des arbres, était d'une chaleur douce et agréable. Enfin n'avait-il pas rencontré ici même, quelques mois auparavant, la Petite Mademoiselle qui tenait un panier au bras?

Il ne tarda pas à s'absorber dans sa lecture et n'entendit point qu'on marchait vers lui dans l'allée. C'était, pour son excuse, un pas si léger et rapide qu'il ne laissait pas de traces et que l'herbe sur son passage—les routes de la forêt sont mal entretenues et l'herbe y pousse comme dans les champs—se relevait après une courte hésitation.

Jacqueline portait au bras son petit panier. Elle rougit en apercevant le jeune homme, voulut continuer son chemin, et puis s'arrêta à la hauteur du banc. Pierre ne bougeait pas plus qu'une borne. Il lisait avec fureur. Jamais elle ne l'aurait cru capable d'une telle faculté d'abstraction. Quoi, pas même un bonjour! Pour un amoureux, c'était peu galant.

—Voilà bien les hommes! songea-t-elle. Empressés jusqu'à la fadeur et l'ennui quand ils vous voient, et dès que vous tournez les talons, ils s'occupent d'autre chose! Mais je n'y comprends goutte: ce chauffeur cacherait-il un érudit?"

Bravement, avec une question elle le secoua:

—Que faites-vous encore ici?

Pierre sursauta, ôta son chapeau, le remit, se rassit, se releva et murmura:

—Je... je... pense à vous.

—Il n'y paraît guère. Votre livre est si captivant que vous ne m'avez ni vue ni entendue venir.

Penaud et déconfit, il protesta néanmoins:

—C'est bien à vous que je pense, mademoiselle, comme toujours.

—Quel aplomb!

—Je cherche mon délit.

—Ah! vraiment?

—Tenez: c'est le Code pénal.

Il lui tendit son petit livre court et massif, d'un maniement difficile. Elle put lire à la première page: *Codes français et lois usuelles*. Nul n'est censé ignorer la loi; il suffit d'apprendre par coeur deux ou trois mille pages de texte serré.

—Je le connais, dit-elle en le lui rendant.

Cherchant un secours, il la supplia:

—Conseillez-moi, puisque vous le connaissez. Je m'y débrouille fort mal.

—Manque d'habitude: cela viendra.

—Croyez-vous? j'ai peur que non. Je suis si gauche, si embarrassé.

—Mais il me semble que vous n'avez que l'embaras du choix: quatre cent quatre-vingt-quatre articles.

Il la regarda avec admiration:

—Vous les avez comptés!

—Choisissez le vôtre au plus vite.

Il parut se décider et tenta une démarche de conciliation:

—Voyons, mademoiselle: une contravention pour excès de vitesse ne vous suffirait-elle pas? Dès ce soir, je puis me la procurer.

Elle avança dédaigneusement les lèvres:

—Fi donc, monsieur: une contravention!

—Et un délit de chasse?

—C'est à la portée de tout le monde.

—Vous n'êtes pas généreuse.

Il prit son gros volume et feuilleta le Code pénal en commençant par la fin. Elle s'assit à côté de lui, sur le banc, pour guider ses recherches, elle qui avait plus de compétence. La solitude du bois les environnait, mais ils ne s'en doutaient point, tant ils s'absorbaient dans leur travail.

—Hier, lui expliqua-t-il, j'ai couru à Paris pour acheter cet affreux bouquin.

Elle ne le suivit pas dans cette digression.

—Ne perdons pas de temps, déclara-t-elle.

—Je vous obéis. Là, j'y suis maintenant. Il y a un tas de délits et de crimes inconnus. Comment choisir?

—Proposez-les et nous verrons.

—Faut-il violer des règlements relatifs aux manufactures, au commerce et aux arts?

—C'est bien compliqué.

—Dois-je apporter des entraves à la liberté des enchères?

—Vous ne sauriez pas vous y prendre.

—En effet. Alors abus de confiance? banqueroute ou escroqueries? vols simples ou vols qualifiés?

Elle interrompit vivement cette nomenclature.

—Non, non, pas de délits contre la propriété.

Décidément subjugué par sa science, il lui jeta un regard superstitieux et presque effrayé: elle possédait le code jusque dans ses classifications.

—Il me reste, reprit-il tous ceux contre les personnes: faux témoignage, infraction aux lois sur les inhumations, enlèvement de mineurs, séquestration de personnes, att...

Il tourna court brusquement et rougit comme une petite fille: il arrivait aux chapitres des attentats aux moeurs. Bientôt remis de sa peur, il sauta par-dessus et continua son énumération:

—Coups et blessures volontaires ayant entraîné une incapacité de travail de plus de vingt jours. Meurtre, assassinat, parricide, infanticide, empoisonnement.

—Assez! assez!

A chaque nouveau crime il s'animait, pris de la gaieté des collégiens qui narguent leur professeur. Et ils rient de compagnie devant cette liste éloquente qui ne les tentait point.

Subitement grave, Pierre se tourna vers la Petite Mademoiselle:

—Vous voyez bien que ce n'est pas commode.

—Allons donc! Vous ne ferez croire à personne qu'il est si difficile aujourd'hui à un honnête homme d'aller en prison.

Décidément elle y tenait.

—Attendez! s'écria-t-il pour la calmer. Il y a encore deux cent quatre-vingt-quatorze articles.

—Heureusement.

—Que diriez-vous d'une association de malfaiteurs?

—Avez-vous peur d'opérer tout seul?

—Préférez-vous que je mendie?

—Essayez.

—Ah! le vagabondage. C'est tout à fait mon affaire.

—Oui, le vagabondage en automobile.

—Je puis encore entraver le libre exercice des cultes.

—On vous décorerait.

—Usurper des titres ou fonctions, dégrader des monuments, briser des scellés.

—Vous brûlez.

—Faire évader des détenus, receler des criminels.

—Parfait! Parfait!

—Outrager les dépositaires de la force publique.

—Voilà. Article 224. C'est le mien; il m'appartient.

—Prêtez-le-moi.

—Vous ne seriez qu'un pâle imitateur.

—Vous imiter? Je n'ambitionne rien davantage.

Elle s'empara du Code et le feuilleta à son tour avec cette sûreté de main que montrent les pianistes dont les doigts se souviennent.

—Oui, dit-elle, ce sont les délits contre la force publique. Ne sortez pas de ce chapitre.

—Comme le Code vous est familier, mademoiselle!

Elle sourit modestement:

—Il le faut bien.

Tout bouillant de zèle, il se leva et s'agita, la menace à la bouche, avec une grande impétuosité. Mais dans le bois paisible, il n'y avait point d'idoles à renverser, pas même un de ces gardes, généralement plus citadins que forestiers, qui veillent sur les arbres de l'Etat du fond obscur d'un bouchon.

—Le premier agent que je rencontre, je lui crie... Au fait, que faut-il lui crier?

—Ah! par exemple, cherchez vous-même. Je ne veux pas être votre complice.

—Je suis peu au courant des événements politiques.

—Mais vous votez.

—Jamais.

—C'est une honte. Vous vous dérobez à votre devoir social. Vous ne pensez qu'à vous-même et à votre plaisir.

Debout devant elle, Pierre courbait la tête sous cette algarade inattendue qui venait d'une si jolie bouche et qui, débitée sur un ton de plaisanterie, n'était qu'à demi plaisante. Il se redressa et ce

fut pour apercevoir le petit nez arrondi et bachelier qui le narguait.

—Je pense aussi à vous, mademoiselle.

Mais elle reprit sans pitié:

—Non, non, vous ne vous intéressez ni à votre prochain, ni à votre pays. Je m'arrête: vous me feriez parler comme un journal.

—Je n'en lis point. Mais vous, je vous écouterai.

—Vous avez terriblement besoin d'une condamnation et je ne serai contente que lorsque je vous saurai sous les verrous.

—Merci. Vous êtes bonne, murmura-t-il d'un air piteux.

Elle le consola d'un sourire:

—Plus que vous ne croyez.

Elle souriait, la cruelle, à l'idée qu'il irait en prison. C'était le commencement du supplice, et le nouveau Polyeucte le considérait avec extase. Elle portait cette robe écossaise que décidément elle réservait à ses courses du matin. Son charme de simplicité égalait ce charme d'élégance et de cranerie héroïque qu'elle avait montré l'avant-veille dans le costume bleu pâle et noir de frondeuse. À côté du banc, sur le chemin, gisait le petit panier vide. Pourquoi diable se promenait-elle toujours avec un panier vide?

Comme ils se taisaient, ils s'aperçurent de leur solitude. La forêt les baignait de fraîcheur et d'ombre. L'avenue en ligne droite que voûtait l'entrelacement des branches se terminait par deux ouvertures de lumières, l'une, toute voisine, qui donnait sur la campagne confuse et comme poudrée de soleil, l'autre, lointaine, qui laissait apercevoir tout au fond, après les pelouses, un peu de la façade rougeâtre du château. Autour d'eux, c'était un feuillage de verdure composé de mille verts délicats et nuancés que l'automne imminent commençait d'altérer et de tacher d'or pâle. L'allée même où ils se tenaient prenaient part à cette harmonie d'une seule teinte: presque livrée à l'abandon, à peine foulée, au lieu de sable elle s'encombra d'herbes sauvages, si hautes par endroits qu'elles se courbaient et ondulaient aux souffles légers du vent. De-ci de-là, à travers le bois, trouant les feuillages, des rayons parvenaient à s'introduire, découpaient entre les arbres de grandes bandes de clarté où se distinguait dans tous ses détails le dessin des feuilles et des branchilles, descendaient en se jouant jusqu'à la mousse et aux débris desséchés des saisons précédentes. Une toile d'araignée, jetée comme un pont fragile d'un tronc à l'autre, traversée par un de ces rayons, semblait tissée de fils d'or.

Pierre et Jacqueline découvriraient cette paix profonde qui les environnait et, surpris, ils continuaient de se taire. Le silence du bois où ils pensaient échanger leurs paroles se peuplait de bruits innombrables à leurs oreilles enchantées. Des bourdons ronronnaient en dansant le long des coulées de jour, et de leurs petites pattes en mouvement ils tentaient de s'y accrocher. Sur les cimes, des ramiers invisibles s'adressaient en roucoulant des appels amoureux. Par intervalles, retentissaient les coups secs d'un pic qui s'acharnait contre l'écorce d'un chêne. Et d'autres bêtes, dont ils ne connaissaient ni les mœurs ni les noms, tenaient dans leurs cachettes des conversations animées, ou chantaient pour elles seules la joie de

vivre. Ils sentirent brusquement autour d'eux la présence d'un monde accoutumé à ne pas être dérangé, et dont ils étaient les hôtes.

Les oiseaux, sans se gêner, s'égosillèrent bientôt à côté d'eux. Et, dans l'allée même, un lièvre se hasarda parmi les hautes herbes. Il se faufilaient entre elles presque sans les agiter. Une oreille en avant, l'autre en arrière, comme pour recueillir tous les sons à la fois, il avançait avec des regards craintifs par petits sautilllements réguliers. Lentement il coupa l'avenue et se perdit dans un taillis. Ni la jeune fille ni le jeune homme n'avaient troublé sa promenade.

—Il est chez lui, dit-elle, pour rompre ce silence qui les tenait prisonniers.

Et, se levant, elle prit son panier à terre:

—Adieu, monsieur. Je crois que nous nous rencontrerons demain chez Mme de Vavrette-Toziat.

—Oui, répliqua-t-il, tout déconfit de son départ. J'y suis invité. Mais nous n'avons pas encore trouvé mon délit.

—Vous le chercherez tout seul pour vous occuper.

Elle le salua et remonta le chemin dans la direction du château. Il l'avait laissée partir; elle ne voulait pas être accompagnée. Par intervalles, elle recevait l'éclat des rayons de soleil qui pénétraient dans le bois. Il voyait briller sa nuque un peu découverte, sa main gauche qui était dégingée et portait le petit panier. Et comme on entend dans un coquillage tout le bruit de la mer, il croyait apercevoir, sur ces coins de peau blanche qui prenaient une délicate nuance rose, toute la lumière du jour. Puis elle rentrait dans les zones d'ombre, les plus nombreuses et les plus prolongées.

Il ne pouvait détacher ses regards de cette silhouette élancée et bien dégagée qui décroissait à mesure. Une feuille tomba devant lui, et il s'en attrista comme d'un ennui personnel. C'était une feuille de chêne encore vivace et qui n'avait point de tare. Une mort prématurée, une mort inexplicable la frappait. C'était, dans la douceur de l'air et la beauté du matin, l'annonce de l'automne.

Il se souvint de l'épreuve bizarre imposée à son amour.

"Tâchons d'être un délinquant, soupira-t-il sans conviction. Elle se moque de moi, mais il faut lui donner ce plaisir."

La société, les lois, les agents de la force publique, les tribunaux, et d'une façon générale toute l'humanité en travail, il les considérait tantôt comme des mythes fabuleux et tantôt comme des usages dépourvus d'importance. Il n'y avait à son opinion que deux êtres au monde, — lui qui existait déjà depuis un certain nombre d'années, et cette jeune fille qui diminuait sous la voûte de feuillages et qui n'existait que depuis quelques mois.

Un troisième, d'une vie assurément précaire et provisoire, apparut dans l'allée. Sans doute il venait du village de la Reine. C'était une vieille femme noire et noueuse comme les branches des chênes en hiver. Elle s'appuyait sur son bâton et, déjà tordue par l'âge, n'avait guère à se pencher pour ramasser de-ci de-là des brindilles de bois mort. Elle s'arrêta devant le jeune homme qui la dévisageait avec irritation; de quel droit se pro-

menait-elle en ces lieux qui appartenait à son amour? Là-bas la silhouette légère s'amincissait.

Cependant l'inquiétante vieille le fixait de ses yeux chassieux. Il en fut gêné, et lui donna cent sous pour s'en débarrasser au plus vite. Un automobiliste fait si rarement l'aumône. Elle regarda sa main calleuse où la pièce d'argent reluisait et la referma d'un geste énergique de propriétaire.

—Vous êtes son bon ami, affirma-t-elle d'une voix qui scandait les syllabes.

Elle vit qu'il n'avait pas l'air de comprendre, et sans doute elle tenait à sa découverte, car elle la répéta en la précisant:

—Le bon ami de cette jeunesse qui s'en va.

Et de son bâton elle désigna la Petite Madeleine qui approchait de la porte lumineuse au bout de l'avenue.

—Non, dit Pierre brutalement.

Habituée aux rebuffades, la mendiante emporta celle-ci en toute simplicité:

—Tant pis pour vous, mon pauvre monsieur.

Lente et courbée, elle passait son chemin, quand il la rappela:

—Hé! vous la connaissez?

Elle s'arrêta. Elle ne s'étonnait de rien.

—Bien sûr que je la connais.

—Depuis longtemps?

—Depuis la prison.

Cette confiance lui était souverainement désagréable. Quelle relation, pour une jeune fille bien élevée, que cette créature coriace qui certainement n'avait pas été mise à l'ombre pour un délit politique! Et Mlle Lugagnan avait pu rencontrer d'autres commères pires encore.

—Nous étions ensemble à la prison, répondit la vieille qui n'en tirait pas vanité.

Il voulut rompre cette conversation qui lui déplaisait, mais une invincible curiosité le retint. Au lieu de partir, il commença tout un petit questionnaire:

—Les prisonnières vivent-elles en commun à Fontaine-sous-Bois?

—Le jour, monsieur, pas la nuit. La nuit, chacune rentre dans sa cellule.

—Et le jour, qu'est-ce que vous fabriquez?

—Des tricots. Des tricots de laine.

—Dans la même salle?

—Il n'y en a qu'une pour les femmes, et une autre pour les hommes.

Il utilisa aussitôt sa récente lecture du Code.

—Et les récidivistes? les sépare-t-on des autres, les récidivistes?

La mendiante le regarda de côté:

—Mais moi qui vous parle, monsieur, j'en suis une récidiviste.

—Vous avez été condamnée plusieurs fois?

—Trois fois, pour vous servir.

—Et pourquoi?

—Pour avoir volé, pardi. Les pauvres, c'est toujours pour avoir volé qu'on les condamne.

Ses fautes ne lui faisaient point vergogne. Elle les portait allègrement, comme le seul corset qui lui pût convenir encore à son âge et dans son état. Les pauvres volaient les riches, les riches condamnaient les pauvres; rien de plus naturel, chacun se défendait comme il pouvait. Pierre, qui n'avait point d'avis, écoutait pour apprendre, avec

l'humilité d'un mousse qui, sur le rivage, interroge quelque vieux pilote avant de se livrer à la pleine mer. Son pilote à lui paraissait fort expérimenté.

—Mais je n'y retournerai plus, déclara péremptoirement la récidiviste.

—Où donc?

—A la prison; j'ai promis.

—Vous l'avez promis aux juges?

—Aux juges? On ne leur parle pas, aux juges. On leur dit: oui, non. C'est tout. Pas d'explications. J'ai promis à la demoiselle, pas aux juges.

—Ah! et qu'avez-vous promis à Mlle Lugagnan?

—Mais de ne plus aller en prison, donc.

C'était à n'y rien comprendre, et d'une contradiction offensante. Jacqueline tirait des cachots leur personnel ordinaire pour y fourrer sans pitié les candidats à sa petite main. Oh! les femmes! quels tyrans capricieux!

Autour d'eux, les oiseaux du bois commençaient de suspendre leur ramage, car la mendiante mâchait les mots avec un grand bruit et des jets stridents de salive brune. Un lièvre—le même probablement que tout à l'heure—faillit en être atteint, en conçut une peur indicible et s'alla cacher à trois lieues, dans un fourré de lui seul connu.

Pierre Savernay, désormais insensible aux murmures de la forêt, ne lâchait plus son intéressante partenaire qu'il épuisait comme une agence de renseignements.

—Alors, vous tenez la promesse que vous avez faite à Mlle Lugagnan?

La vieille ne demandait qu'à bavarder:

—C'est pas malin, vous comprenez. Avec elle, j'ai des chemises, j'ai pour l'hiver un manteau qui est douillet, j'ai des provisions et du vin rouge, et des remèdes qu'elle apporte dans son panier, rapport à la fortification de mon estomac. Plus vous cent sous pour mon tabac.

—Vous avez tout ce qu'il vous faut. C'est parfait.

—Bien sûr, monsieur. Plus moyen de voler, n'est-ce pas? Et puis, ça la fâcherait, la demoiselle. Et quand elle est fâchée, br...

Elle parlait de Jacqueline avec ce fétichisme amoureux et craintif que professent les sauvages pour leurs amulettes. Pierre en éprouvait un plaisir mêlé, comme de rencontrer un objet d'art dans une écurie.

—Et dans la prison, que faisait-elle?

—Elle? Elle riait. Elle chantait des belles chansons à pleurer. Et polie avec tout le monde. Et toujours contente. Le soir, elle nous lisait des histoires et des prières. Dans le préau, on la voyait venir comme le bon Dieu. Elle commandait. On obéissait, et vite encore.

—Tout ce qu'elle voulait. Elle est partie trop tôt. On l'a beaucoup regrettée. Huit jours, je vous demande un peu, ce n'est rien. Si on avait pu la garder un mois, rien qu'un mois! C'est grand dommage qu'il n'y en ait pas souvent comme ça, dans les prisons.

—Ah! Vous trouvez. Et vous étiez nombreuses, à la prison?

—Un peu. Y'avait la Rinchu qui a supprimé son petiot en naissant, la Mine qui se passe des permissions de la police, la...

—Assez, assez. Avez-vous fini, sacrebleu?

—Hé là! Vous voulez, vous ne voulez pas. Arrangez-vous.

—C'est bien, je vous remercie, dit Savernay avec dignité.

La vieille lui donna pour cent sous de saluts, et entra sous les arbres faire sa cueillette de bois mort. A son tour il s'en alla dans la direction du château. La silhouette de Jacqueline avait disparu depuis longtemps. Furieux contre la jeune fille, — car il eût préféré descendre comme Daniel dans la fosse aux lions que de la savoir descendue elle-même dans cet étrange milieu, — il distribuait de grands coups de canne aux chênes de l'avenue, et il écrasait les herbes sauvages d'un pas despotique. Les habitants de la forêt, devinant son courroux, fuyaient à son approche. Il avançait avec des moulins et des regards foudroyants.

Il cherchait un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions, afin de passer sur lui sa colère.

VII

L'EMOTION D'UN PREMIER DEBUT

Pierre Savernay sortit du parc, et son talon retentit sur les pavés de Fontaine-sous-Bois. En apprenant les promiscuités de la prison, il était devenu subitement un partisan déterminé de l'anarchie. Enfin, il tenait une opinion politique, et l'exprimait par les zigzags de sa canne transformée en gourdin. Avec le zèle des catéchumènes qui se précipitent au martyre comme dans une eau lustrale, il cherchait à occasionner quelque désordre dans les rues de la cité.

Mais les rues de la cité ne se prêtaient point à une manifestation aussi spontanée. Leur calme était uniforme et désespérant. En face de lui, l'avenue Marie-Antoinette, toute dorée, canalisait la lumière entre ses deux rangées de maison. Un camion qui portait du vin, un autre qui roulait des denrées alimentaires, troublaient seuls de leurs cahots le silence paisible. Devant un portail, un chien se prélassait au soleil. Deux ou trois cuisinières affairées tanguaient avec leurs paniers pleins. Un garçon boucher promenait des paquets mystérieux soigneusement pliés dans des papiers jaunes.

—On ne songe ici qu'à boire et à manger", se dit Pierre en constatant l'importance de la nourriture dans d'existence matinale d'une ville.

Un cri de détresse le remplit d'espérance. Mais c'était celui d'un roquet jeté un peu brusquement hors d'une boutique de comestibles par le pied d'une ménagère.

Où pouvaient bien être tous les habitants? Il s'évertuait à le deviner sans penser à leur travail quotidien, car il avait des rentes. Quant aux agents, ils s'enfermaient à double tour au commissariat et là jouaient aux cartes à leur aise.

Il en était là de ses réflexions désabusées quand il aperçut une affiche tricolore sur un mur qui bordait l'avenue et, pour la première fois de sa vie, les chiffons publics l'intéressèrent. Il s'approcha de celui-ci qui portait ce titre en grandes majuscules: LA PETITE FONTENAISE.

Intrigué, il en fit la lecture d'un bout à l'autre. Le texte en était ainsi conçu:

Ayant dit une parole courageuse, elle a jugé indigne d'une Française de la rétracter. Pour cette parole, les juges l'ont condamnée à huit jours de prison sans sursis. Elle a dédaigné l'appel. On voulait une peine, c'est un triomphe qu'on lui a donné. D'un bout à l'autre du pays, les jeunes filles de France envoient à la petite Fontenaïse le témoignage ému de leur sympathie. Par elle, Fontaine-sous-Bois est au premier rang, sous une figure touchante, dans la revendication du droit et de la liberté. A son entrée dans la prison, envoyons à cette enfant de vingt ans notre salut attristé.

C'était l'hommage ému et quelque peu naïf de la population fontenaïse à la Petite Mademoiselle. Cette allusion à des événements qu'il avait si longtemps ignorés excita plus encore la colère du jeune homme. Il se reprocha amèrement son absence et son égoïsme. Que n'avait-il été là pour la protéger et protester avec elle contre une violation flagrante de la liberté? Mais il n'avait en face de lui qu'un vieux mur.

Il s'aperçut que ce mur était percé d'une porte, et que cette porte, d'ailleurs privée de serrure, se tenait entr'ouverte.

A tout hasard, cherchant de l'imprévu, il la poussa et pénétra dans une cour intérieure qui précédait une petite chapelle. Il reconnut le couvent des carmélites qu'on avait expulsées. Il était sur le théâtre des opérations militaires qu'avait conduites Jacqueline. Que ne pouvait-il ici même s'illustrer à son tour.

La cour paisible se chauffait aux derniers soleils d'automne. Une grande croix de bois noir se dressait sur un petit tertre; à son pied gisaient des gerbes de fleurs, les unes toutes fraîches, les autres fanées. Un peu dans l'angle, à l'ombre changeante d'un peuplier, assis sur une chaise de fer qui appuyait son dossier au mur d'enceinte, un mélancolique sergent de ville lisait un journal et fumait une pipe. C'était le représentant de l'autorité préposé à la garde des scellés mis à la chapelle.

Christophe Colomb, quand il découvrit l'Amérique, ne fut pas plus soulagé que Pierre Savernay lorsqu'il aperçut ce modeste fonctionnaire. Son avenir s'éclaircit: il vengerait Jacqueline et l'épouserait ensuite. Une minute—le temps de choisir une injure—le séparait de son bonheur.

Il marcha vers l'agent, et l'interpella avec politesse:

—Monsieur... Monsieur...

Fidèle à son poste, absorbé par son roman-feuilleton, l'homme de garde ne broncha pas. Le jeune homme fit un pas encore dans sa direction et lui jeta dans la figure:

—Monsieur, à bas les juges!

Il avait crié discrètement, en homme peu accoutumé à troubler la paix publique, en amateur, et l'on sait que les amateurs sont toujours distancés par les professionnels, car il faut en toutes choses de l'apprentissage. L'agent ne daigna pas davantage lui prêter attention. Echauffé par l'amour-propre, le délinquant récidiva plus bruyamment:

—A bas les juges! A bas le gouvernement, monsieur.

—Taisez-vous, dit le factionnaire sans se lever de sa chaise et sur un ton paternel.

—Non, monsieur, je ne me tairai pas. A bas le gouvernement! A bas les juges!

Il connaissait enfin l'ivresse du martyr. A son tour, il bravait les faux dieux et les tyrans représentés—assez mal, pour tout dire—par cette image inerte et grossière qui se fabriquait à elle-même un nuage de fumée. Loin de l'arrêter, l'agent le considéra avec une grande affliction:

—Avez-vous fini, saprelotte? Taisez-vous donc!

—Non, je n'ai pas fini. Je recommence. A bas les juges!

—Silence, morbleu.

—A bas le gouvernement!

Cette fois il avait crié de toutes ses forces. Il crut enfin à son arrestation et, se réjouissant aussitôt, il résolut de n'opposer aucune résistance. L'agent s'était levé de sa chaise et venait à lui; mais, au lieu de le prendre au collet, il lui dit à voix basse:

—Taisez-vous donc. Je pense comme vous.

Ahuri, hébété, scandalisé, Pierre, inquiet pour sa propre raison, l'inspecta de la tête aux pieds. C'était une révélation sensationnelle que le factionnaire confirma en hochant la tête à diverses reprises.

—Vous?

—Moi. Et je ne suis pas le seul.

Puis, le laissant en liberté malgré lui, l'homme de la police, dans le but de concilier ses intérêts et ses convictions, gagna le seuil de la porte afin d'interroger l'avenue. Ce jeune homme, après de premiers cris insignifiants, s'était formé la voix avec une facilité dégoûtante et avait fini par vociférer. Quelqu'un pouvait l'avoir entendu.

De son poste de sentinelle, il revint effaré et balbutiant:

—Le commissaire. Voici le commissaire. Il est à vingt pas. Il écoutait. Rétractez-vous.

Il parlait bas, et d'une façon précipitée.

—Non, répliqua Pierre.

—Je vais vous arrêter.

—C'est cela.

—Mais je pense comme vous. Je vais à la messe, nom de D...

—Alors, que faites-vous ici?

—J'ai six enfants. Voilà le commissaire.

Sur ce dialogue rapide, ils virent apparaître, au sommet d'un long corps, un visage fureteur qui émergeait d'une grande barbe. Le commissaire de police entra d'un air soupçonneux, hargneux et cauteux, et interrogea son subalterne sans aucune bienveillance:

—Que se passe-t-il? On manifeste?

Il flairait le délit à distance. Ce devait être celui-là même qui avait arrêté la Petite Mademoiselle. Quelle occasion! lui témoigner du mépris! Pierre commença une phrase vengeresse:

—Vous...

Mais il aperçut la figure décomposée de l'agent qui, soupçonné de complicité, risquait sa place, et, sans réfléchir davantage, il murmura d'une voix faible mais distincte:

—Vive le gouvernement!

Un peu étonné de cet enthousiasme discret, — un enthousiasme d'homme du monde, — car il avait cru entendre de loin d'autres exclamations

moins sympathiques, le commissaire daigna sourire et félicita cet inconnu qui, devant les témoignages mêmes de la brutalité policière, devant une porte à demi défoncée et des scellés fragiles mais symboliques et d'ailleurs gardée, à vue, tenait à montrer son approbation. Il voulut connaître son nom et son adresse, et lui promit de le protéger s'il dépassait en ville la vitesse autorisée. Il alla jusqu'à lui recommander, par manière de plaisanterie, d'écraser la réaction avec son automobile. Il avait essuyé tant d'avaries après l'affaire de Mlle Lugagnan que cette approbation d'un homme bien mis le remplissait d'allégresse. Où le snobisme ne va-t-il pas se nicher?

Pierre, la rage au cœur, dut serrer la main généreuse qu'on lui tendait. Cependant, par derrière, l'agent qui respirait mieux jouait pour lui d'une prunelle reconnaissante.

Mme de Vavrette-Toziat attendait M. et Mlle Lugagnan et Pierre Savernay qu'elle avait priés à dîner pour ce soir-là dans l'intimité.

Mme Epinouze, qui ne s'en doutait point, était la cause de cette invitation rapide. N'avait-elle pas eu l'entêtement, au bal de la Fronde, de nier sa défaite? Ces dames avaient fait une gageure de la présence du jeune homme à la fête de Mme d'Allégory. Or il était venu, il avait été vu; donc Mme de Vavrette-Toziat avait vaincu. Sa rivale ne l'entendait pas ainsi.

—Il est venu en effet, soutenait-elle, mais on l'a vu à peine. Il est parti avant le dîner. Un fiancé abandonne-t-il sa fiancée au début d'une soirée, et perd-il ainsi volontairement l'occasion de se rapprocher d'elle? Et la Petite Mademoiselle, s'est-elle privée d'une valse, d'un menuet ou d'une pavana pour se mieux souvenir de l'absent? Jamais son teint de fleur fut-il plus animé et la courbe de son nez plus moqueuse?...

Irritée de ces arguties, Mme de Vavrette-Toziat considéra dès lors le mariage de Pierre et de Jacqueline comme une affaire personnelle. Le soir même, elle conviait Mlle Lugagnan et son père, et le lendemain matin Savernay recevait un express. Fontaine-sous-Bois apprendrait prochainement qu'elle savait encore, et mieux que personne, se mêler d'amour chez les autres. Et l'on rirait de la figure de verjus qu'exhiberait Mme Epinouze, obligée de s'exécuter et de piétiner son avarice pour offrir à la jeune mariée un colifichet mal choisi et peu coûteux.

Tout l'après-midi elle annonça négligemment à ses visiteuses qu'elle ne dînerait point seule. Et le soleil n'était pas couché que la nouvelle courait dans la ville que Mme Vavrette-Toziat donnait un dîner de fiançailles. Liée d'affection avec la mère de Jacqueline et avec celle de Pierre qui, toutes deux, l'avaient de leur vivant appréciée avec une indulgence soumise à de cruelles épreuves, son invitation était fort naturelle, mais elle-même avait pris soin de la dénaturer. Enfin elle bénéficiait de l'acceptation exceptionnelle du jeune chauffeur qui dès longtemps avait rejeté les entraves des conventions mondaines.

L'oeil pétillant de malice, toute ragaillardie par la pensée d'une aventure amoureuse, elle attendait sur sa bergère, en grand uniforme. De la reconstitution historique et pittoresque de la Fronde,

elle avait rapporté un goût très vif pour les costumes militaires. Tant de seigneurs empanachés, de chasseresses emplumées et de pages enrubanés qui lui trottaient par la cervelle, lui communiquaient un aspect martial. A son corsage jaune citron qu'elle portait pour honorer ses hôtes, elle avait fièrement ordonné d'adopter des brandebourgs à la hussarde, et une paire d'épaulettes, plutôt ébauchées qu'épanouies à la vérité. Et d'ailleurs n'entreprenait-elle pas une conquête, celle de la Petite Mademoiselle que ce godelureau de Pierre, réduit à ses seules ressources, ne manquera pas de laisser par maladresse échapper?

Jacqueline et son père la trouvèrent ainsi harnachée, et prête aux expéditions sentimentales pour le compte d'autrui. Des hautes fonctions judiciaires qu'il avait exercées, M. Lugagnan conservait des habitudes d'exactitude. Mais Pierre Savernay se fit attendre.

—Les propriétaires d'équipages, constata Mme de Vavrette-Toziat, arrivent toujours les derniers.

L'ancien président à mortier saisit aussitôt cette occasion de discourir:

—En effet, madame, ils comptent sur leurs chevaux ou leurs machines et non point sur eux-mêmes. Et ils pensent à les ménager bien plus qu'à la politesse. En France, ce sont les gens occupés qui doivent encore trouver le temps de s'intéresser à la chose publique. Notre classe aisée considère la richesse comme une source de plaisirs, non comme la transmission d'un pouvoir et d'une obligation sociale...

—Catherine..., murmura la maîtresse de maison.

Catherine était le nom de sa cuisinière.

—"Toute classe dirigeante, a dit Montchrétien dans son *Traité d'économie politique*, toute classe dirigeante qui cesse, à un moment donné, d'exercer une action prépondérante, immédiate, directe sur le travail et sur la production, se perd et disparaît." C'est là une des causes de notre décadence.

—Répétez, demanda Jacqueline attentive.

M. Lugagnan répéta volontiers sa citation. Du regard d'un invité il s'élevait sans effort aux spéculations philosophiques et aux idées les plus générales. Mme de Vavrette-Toziat ne le suivit point dans le ballon où il montait. Il en dégringola d'ailleurs au plus vite sur un bruit strident de casseroles déchainées.

—Que se passe-t-il dans la maison?

—Oh! rien. Catherine est furieuse et démolit tout dans sa cuisine.

D'un mot la Petite Mademoiselle acheva le désastre:

—Il ne viendra peut-être pas.

Elle pensait que l'invité était déjà en prison.

—Comment, il ne viendra pas?

Un coup de sonnette opportun rassura le salon et l'office. Pierre entra sans aplomb et se perdit dans ses excuses. Tandis que M. Lugagnan accompagnait Mme de Vavrette-Toziat qu'on roulait à la salle à manger, les deux jeunes gens demeurèrent quelque pas en arrière pour laisser plus de champ aux évolutions de la voiture. Jacqueline en profita pour malmener son cavalier:

—Je constate avec tristesse, monsieur, que vous n'êtes pas encore arrêté.

—Hélas! mademoiselle.

—Ne vous voyant pas venir, je l'espérais un peu.

Il était si décontenancé et piteux qu'elle ajouta:

—Mais qu'avez-vous?

Il se confessa humblement et gravement:

—Je suis un apostat, mademoiselle.

—Un apostat?

—Parfaitement, un apostat. J'ai applaudi vos persécuteurs et je suis en liberté.

Ils passèrent à la salle à manger. Elle murmura en prenant sa place:

—Je n'y comprends rien. Vous m'expliquerez ça tout à l'heure.

Cette confiance énigmatique la rendit plutôt agressive pendant le dîner. Comme on parlait de la fête de la Fronde, Pierre avoua ingénument qu'il ne connaissait point toutes ces rondes et chansons de France.

—Evidemment, répliqua la jeune fille. Sur vos machines vous n'entendez rien, vous ne voyez rien, vous n'apprenez rien.

—Merci.

—Vous traversez avec un bruit de tonnerre un pays qui vous offre, comme une corbeille de fleurs et de fruits, sa beauté et son histoire. Mais vous n'en avez cure. Et quand vous méritez des louanges, c'est pour n'avoir écrasé personne.

—Merci, merci, répéta le jeune homme penché sur son assiette qui lui offrait un filet de sole normande en manière de consolation.

Il évoquait par la mémoire l'orée du bois, au bout de l'avenue de chênes, et la vieille mendicante qui disait de sa codétenue: *Elle commandait, on obéissait, et vite encore*. C'était vrai que la Petite Mademoiselle donnait envie d'obéir: la flamme de ses yeux foncés brillait impérieuse et enthousiaste; elle n'ordonnerait que de belles actions. Mais elle montrait un goût opiniâtre et exagéré pour la prison qui abrite un monde bien mêlé. Cependant, il l'avait reniée au premier contact avec la police, et il y songeait avec amertume, honte et contrition.

M. Lugagnan compara les anciennes danses françaises, élégantes et graves, le menuet, la pavana qu'on avait ressuscités au château la nuit du bal, à nos modernes rigodons, quadrille américain ou cake-walk.

—Nous rejoignons les nègres et les sauvages, conclut-il sur son ton pathétique. C'est le progrès.

Pierre n'entendit point sans mélancolie ce cours de danses comparées qui lui rappelait précisément la partie de la fête dont il s'était volontairement privé. D'autres que lui avaient sans doute admiré la grâce de Jacqueline dans la pavana, dans le menuet, ou, pis encore, dans la valse et la mazurka, traîtreusement introduites dans l'histoire de la Fronde par anachronisme. Obéir, obéir: il n'en avait plus envie, mais de commander, lui aussi, d'exercer une autorité, d'être le chef et le maître. Un homme se doit-il laisser mener par les femmes?... Par les femmes, non, mais par une jeune fille au teint de camélia, aux yeux brun foncé, au nez légèrement retroussé, ce sont les vieilles sorcières qui l'affirment dans les bois.

De retour au salon, Mme de Vavrette-Toziat pria Jacqueline de servir le café. Puis, afin de favoriser le tête-à-tête des jeunes gens, elle accapara

M. Lugagnan en lui proposant un sujet de conférence:

—Que pensez-vous des jeunes filles d'aujourd'hui? Je mets à part la Petite Mademoiselle qui est une perfection. Sans doute, vous les trouvez moins réservées, moins ingénues que leurs mères, et cela vous indigne.

Elle s'exprimait en toute franchise, et volontiers se fût citée en exemple.

La réponse de l'ancien magistrat la plongeait dans l'ébahissement:

—Et je m'en réjouis, madame. Une jeune fille qui doit être mère et faire des hommes et des femmes, a besoin de courage plus que naïveté. D'ailleurs, la toilette à la mode m'invite à l'espérance.

—La toilette à la mode?

—Oui, certes. Elle suit les lignes du corps. Excellent symptôme. L'histoire nous enseigne que plus les temps sont dévergondés, plus les femmes dissimulent leurs formes. Vous citerai-je les vertugades du seizième siècle, les paniers de la Régence, les crinolines du second Empire? La femme a deviné l'importance du mystère.

—Vous oubliez le Directoire.

—Le Directoire fut l'anarchie. A ce titre, il ne compte pas au point de vue social. Ainsi la mode me rassure et j'y vois le goût nouveau des femmes pour une vie plus active...

Tandis qu'il développait ses paradoxes dans un coin du salon, Jacqueline demandait à Pierre des explications. Il les lui fournit complètes et sincères. Il en poussa de gros soupirs, elle en rit scandaleusement.

—Votre agent, monsieur...

—Mon agent, mademoiselle?

—Il vaut le sacristain de Fontaine.

—Je ne connais pas le sacristain de Fontaine.

—Eh bien, quand la procession de la Fête-Dieu n'était pas encore supprimée, le sacristain de Fontaine pressait les retardataires qui accompagnaient de loin l'ostensoir: "Dépêchez-vous, dépêchez-vous! leur criait-il. Le bon Dieu est à tous les diables."

Mais Pierre ne se dérida point.

—Je suis un renégat, mademoiselle.

—Mais non, c'est de la politique.

—Vous croyez?

—J'en suis sûre. Toutes les fois que l'on change de conviction, c'est de la politique. Néanmoins, je suis contente de vous.

—Je ne le mérite pas.

Un peu consolé, il ajouta pourtant:

—Et pourquoi seriez-vous contente de moi?

Elle sourit et secoua la tête:

—C'est mon secret. Je vous le dirai peut-être un jour, plus tard.

Il n'insista pas, mais tenta de l'apitoyer:

—Je regrette mes machines. Elles sont moins dangereuses que votre politique. Me voilà jeté dans le monde à la recherche d'un cri séditieux.

—Vous le trouverez.

Elle continuait de sourire, la belle guerrière. Mais son regard n'était point trop moqueur.

—Je l'espère bien, murmura-t-elle.

Mme de Vavrette-Toziat retint le jeune homme, comme il se disposait à reconduire les Lugagnan qui prénaient congé.

—Attendez, monsieur Pierre, j'ai une histoire à vous conter.

Il se résigna à l'entendre et s'assit auprès de la bergère. La dame commença:

—Le roi Louis XIII aimait Mlle d'Hauterive.

Savernay fit la grimace. Elle s'en aperçut:

—Je tiens l'anecdote de M. Lugagnan. Il est mon fournisseur... Le roi, qui était timide, la trouva seule un jour dans la chambre de la reine. Elle lisait un billet qu'elle cacha dans son sein en le voyant: "Donnez-moi ce billet", dit-il, car il était jaloux. "Prenez-le", dit-elle. Louis XIII n'osa point perquisitionner avec ses mains. Il alla chercher les pincettes qui étaient près du feu, et avec leur secours il tenta de s'emparer du poulet. Mais on l'avait mis trop avant, et il ne put l'atteindre.

—C'était un sot, affirma Pierre.

—Moralité, ajouta Mme de Vavrette-Toziat: dans la vie, quand les mains suffisent, il ne faut point se servir des pincettes.

VIII

SIMPLE POLICE

Son accès de désespoir passé, Pierre s'évertua par le moyen de mille combinaisons ingénieuses à découvrir le délit convenable, de bon ton et de tout repos qui le devait servir dans ses amours avec un dommage restreint. D'instinct, il détestait le tapage ou la ruse, et ces attentats audacieux ou clandestins à la chose publique ou même privée par quoi se manifeste une forte personnalité criminelle. Car il était riche et bien élevé, conditions défavorables à sa nouvelle vocation. Ne rien faire de ses dix doigts que toucher des coupons est une occasion permanente, sinon d'héroïsme, au moins d'honnêteté. Aux rentiers la loi est douce; elle les protège si opiniâtrement que, sauf dans les temps de révolution où ils subissent un sort contraire, ils sont tenus en lisière dans le droit chemin, et maintenus si fort qu'ils ne peuvent trébucher sans beaucoup de malice. Et s'ils joignent à leur argent des façons policières, comment ne seraient-ils pas honorés pour tant de vertus négatives? Les basses besognes leur sont étrangères, telles que recevoir ou donner des coups et suer sang et eau. Ils vivent dans une paix grasse comme un champ bien fumé, et si la porte close, ils distribuent le blâme aux grévistes et aux politiciens, gens affamés ou mal famés qui organisent la discorde et se plaisent aux bagarres, ils en retirent, avec la lecture du journal après dîner, l'agrément de la digestion, une illusion d'éloquence et le respect du Code.

A rencontrer tant d'obstacles, Pierre s'émerveilla, comme devant une machine dont la légèreté déguiserait la force. En France, tout marchait donc au doigt et à l'oeil, puisqu'il n'y avait point de place pour les coquins. Il savait déjà que les routes y étaient bonnes, et la voirie diligente. Un gouvernement de grands chemins lui paraissait le meilleur. Il jugea que l'ordre social était parfait, car il vivait à sa guise. Pourquoi cette jeune fille exigeait-elle qu'il intervint pour le troubler?

"C'est une femme, se dit-il avec condescendance. Elles ne sont pas volontiers raisonnables et

supportent malaisément d'être protégées. Ainsi se prennent-elles pour des conquérantes lorsqu'elles ont fraudé de cinquante centimes la douane ou l'octroi."

Mais aussitôt, se souvenant des paroles de la sorcière: *Elle commandait, on obéissait, et vite encore*, il entrevit un joli sourire pointu et jugea prudent d'ajouter:

"C'est une femme, et ce qu'elle veut, je le veux aussi."

En somme, malgré les recommandations incongrues de Mme de Vavrette-Toziat, il cherchait son délit avec des pincettes et prenait un air dégouté au lieu d'y mettre franchement les mains. Comme le jeune Hippolyte de Racine qui vainquit Aricie, il promenait une mine longue sous les arbres de la forêt. Fontaine-sous-Bois est un lieu propice à la mélancolie. Cependant, mû par un instinct de curiosité dont il ne supposait point l'existence en lui-même, il regardait avec attention les passants. Au lieu de s'intéresser uniquement à son plaisir et aux changements de décors comme autrefois, il s'intéressait à des visages, à leur diversité, à la vie qu'ils reflètent. Il découvrait l'humanité et ne s'en doutait point. Le charme de la Petite Mademoiselle opérait sur lui à son insu.

Le Code pénal ne lui donnant que des recettes sans la façon d'en user, il pensa consulter quelque homme de loi, mais recula devant le ridicule.

"Il faut que je demande conseil à Blaireau", décida-t-il enfin.

Ce Blaireau avait une face de délinquant. C'était même le seul homme qu'il connût d'un tel aspect. Des yeux rouges dans une barbe blanche qui sortait de toute la figure et que son métier salissait, Blaireau ressemblait à un prophète malpropre et malchanceux. On le surnommait ainsi à cause de tant de poils qui le recouvraient comme une bête. Ouvrier mécanicien dans la grande maison d'automobiles Bonnard, Sansonnet et Cie (achats, ventes et réparations), il restaurait les machines, et, mieux encore, le monde qui, de toutes, était la plus détériorée et néanmoins continuait de marcher, d'ailleurs assez mal. Car Blaireau était un suppôt de l'anarchie et ne s'en cachait point. La nuit, il se brûlait les cils à la chandelle pour dévorer des brochures de propagande où il apprenait que la suppression des gouvernements est indispensable au bonheur des peuples. Au demeurant, il était de moeurs paisibles, vivait de rien, et distribuait sa paye à des compagnons qui la dépensaient sans compter en vermouths, absinthes et autres boissons alcooliques.

Pierre l'employait de préférence et lui confiait même en secret des idées subversives. Elles se rapportaient au volant avec direction irréversible, au châssis en bois armé, au carburateur automatique.

Un matin donc, au cours d'une conversation professionnelle dont ils ne savaient plus ni l'un ni l'autre comment se tirer, il chercha en rougissant l'occasion d'aborder un autre sujet. Blaireau la lui fournit sans y prendre garde. Il tenait en main une fine pièce d'acier:

—C'est solide comme une porte de prison, dit-il.

Le jeune homme se précipita sur ce mot comme un glouton sur un plat:

—Ah! la prison. C'est difficile d'y entrer.

Aussitôt l'ouvrier devint sarcastique:

—Adressez-vous aux juges.

—Vous croyez?

—On n'y va pas pour son plaisir.

Pierre soupira. Il pensait à Jacqueline, et le laissait voir. Mais les prophètes n'attachent pas d'importance à la mimique des amoureux. Le passé ni le présent ne les retiennent: ils vivent parmi les ruines futures. Blaireau inspiré leva sa face blanche que la poussière de charbon tachait de noir par endroits: lamentable et barbouillé comme un Jérémie qui aurait ramoné toutes les cheminées de Jérusalem, il vaticina:

—Les prisons regorgent d'innocents, monsieur, et les coupables habitent des palais.

Pierre n'avait ces innocents qui encombraient les geôles nationales et sans doute avaient toutes facilités pour se marier. Déjà l'apôtre l'enrôlait dans ses cohortes:

—Ce soir, après l'atelier, nous irons devant la prison.

—Ce n'est pas loin. Et pourquoi faire?

—Pour crier: "Vive la liberté!"

Le jeune homme s'enthousiasma:

—Excellent projet, mon ami.

—Venez avec nous, monsieur. Le gouvernement réfléchira.

—Volontiers, dit Pierre, flatté de provoquer la réflexion du gouvernement.

Blaireau, toujours grave, continua:

—Ils ont enfermé le compagnon Chalumeau. Vous le comprenez: notre devoir est de manifester.

—Certainement: ce n'est pas moi qui prétendrai le contraire. Mais pourquoi ont-ils enfermé le compagnon Chalumeau?

—Il a soutenu la cause des esclaves contre les tyrans.

—Généreux Chalumeau!

—Il est le champion du prolétariat contre la féodalité financière.

—Vous êtes sûr?

Malgré son indifférence en politique et conflits sociaux, il gardait bien quelques doutes, mais la conviction de Blaireau les emporta comme un torrent de brins de paille. Le prophète ne s'embarassait point d'explications exactes et précises; à la façon des orateurs, il préférait se lancer dans l'éloquence et s'échauffer en portant le poids de grands mots.

Pierre n'en put savoir davantage.

Le soir, comme il lisait des journaux où il découvrait une France en désordre, il s'interrompit brusquement dans cette lecture pour se mettre à la fenêtre:

"C'est l'heure où Blaireau et ses amis doivent manifester sous les murs de la prison", songea-t-il.

Et sa songerie s'acheva par ce souvenir:

"La prison où Jacqueline a été détenue."

Jadis, il fuyait la foule et prenait un autre chemin quand il apercevait un rassemblement. Pourquoi était-il maintenant tenté de courir à ce spectacle? Il résista un quart d'heure, puis il sortit:

—Je reviens à l'instant, dit-il à son domestique.

Dans la nuit claire, un groupe assez important d'ouvriers réclamait la liberté de Chalumeau en supprimant celle de la rue. Le jeune homme s'en amusa, mais ne s'en alla point. Cependant la manifestation, que deux ou trois sergents de ville considéraient avec bienveillance, s'envenimait peu à peu. Inoffensive au début, elle s'aggravait fatalement. On commença de crier: *A bas les patrons! Vive la sociale!* A quoi l'on ne tarda pas à ajouter sans qu'on sût pourquoi: *A bas la calotte!* Puis on chanta *l'Internationale*.

Pierre riait toujours:

—Les imbéciles! Il faudrait leur parler, les instruire."

Comme cette pensée de solidarité se faisait jour en lui, regardé de travers par un manifestant à cause de son silence et de ses habits bourgeois, il le toisa avec impertinence.

—Vive la sociale! lui cria-t-on dans la figure.

Il ne comprenait pas ce cri, mais répliqua aussitôt:

—Vive la liberté, avec cette force de voix que lui avait donné son fâcheux essai devant la chapelle des carmélites.

Cependant, la police se décidait à intervenir. Il fut arrêté le premier pour son cri séditionnel, emmené au commissariat, invité rudement à décliner son nom et son adresse, et relâché sous la menace de toutes les juridictions criminelles. Son affaire était claire et il s'en réjouit. La Petite Mademoiselle avait mille fois raison: on commet des délits sans même s'en douter. Dès lors, il ne voyait plus d'obstacles à son mariage.

"J'irai, se disait-il, j'irai sous peu rejoindre à l'ombre l'illustre Chalumeau, et je lui donnerai l'accolade, car il aura été l'occasion de mon triomphe amoureux."

Rentré chez lui, à la suite de cette péripétie avantageuse, il attendit de jour en jour la visite des gendarmes qui le devaient traîner devant les tribunaux. Les gendarmes ne se pressaient point. Mais il reçut, après une semaine d'attente, un avis de comparaître qui le combla de satisfaction.

—Enfin! s'écria-t-il en agitant le précieux papier devant son valet de chambre qui le crut en possession d'un billet galant et qui, ancienne victime d'une femme acariâtre, lui décocha un regard de pitié.

Comparaître! Il allait comparaître. Certes, il comparaitrait. Et devant quels juges? Il lut d'un bout à l'autre l'avis dont le seul en-tête l'exaltait. Cette lecture lui arracha une grimace. Il rêvait d'une gloire de cour d'assises, ou tout au moins correctionnelle; on le citait en simple police. On ne l'estimait point capable d'un délit, mais, tout juste, d'une contravention. Et sa généreuse revendication de la liberté,—de la liberté personnelle de Chalumeau et de la liberté générale de tous les citoyens,—l'insolence d'un greffier la qualifiait de tapage nocturne. On le donnait au juge de paix, comme une soupe à un pauvre. Au lieu de coucher en prison, il payerait cinq francs. Aussitôt il entra dans une grande colère et des ordres despotiques fit trembler sa maison.

—Voilà bien les femmes! murmura Célestin, le valet de chambre. Je l'avais prévu. Même par

contre-coup elles nous occasionnent du désagrément.

Cependant le Code qu'il tenait toujours à portée de la main rendit à Pierre quelque espoir. La citation mentionnait certain article 480, paragraphe 5, en vertu duquel il était poursuivi. Or cet article édictait une peine qui pouvait s'élever jusqu'à cinq jours d'emprisonnement contre ceux qui auraient occasionné la mort ou la blessure d'animaux ou bestiaux (*sic*) appartenant à autrui, contre les possesseurs de faux poids et de fausses mesures, contre les interprètes de songes, et contre les auteurs ou complices de bruits ou tapages injurieux ou nocturnes. Cinq jours d'emprisonnement, c'était le salut possible. Il n'en demandait pas davantage, après tout. Et même il se tirerait ainsi à bon compte de l'aventure où le jetaient les exigences de la Petite Mademoiselle. Sans doute, le motif qu'on lui avait choisi sur le papier manquait de lustre et d'héroïsme; on le traitait avec désinvolture, tout comme s'il avait interprété un songe ou tué une vache. Mais la prison rendrait quelque prestige à son tapage injurieux, comme il suffit de le frotter avec une flanelle pour faire reluire le plus humble étain.

Il était convoqué pour un samedi à huit heures du matin. A huit heures moins un quart, impatient et pressé, mais correctement vêtu et son papier à la main, il était devant la justice de paix. Les portes en étaient closes, et comme il les secouait sans ménagement, un concierge agressif fit irruption de sa loge comme une limonade de sa bouteille et le tança:

—Avez-vous fini? Que voulez-vous?

—Un juge, répliqua-t-il avec politesse, et une salle d'audience.

—C'est à neuf heures.

—Pardon, monsieur. Mon invitation porte huit heures.

Le cerbère haussa les épaules:

—Je sais bien. On écrit huit heures, et ça veut dire neuf heures.

Et sur cette explication loyale il se retira. Pierre un peu déconfit arpena le trottoir de long en large. Décidément la justice française réclamait une initiation, comme la prestidigitation et la magie. Elle changeait les heures à son gré, mais sans prévenir ses abonnés. Ceux-ci pouvaient se morfondre: elle n'en avait cure.

Un individu qui le guignait depuis un instant lui tira son chapeau et l'aborda. Le couvre-chef était grasseyé et la révérence touchait terre. Distrait de ses préoccupations, le jeune homme vit une figure jaune aux favoris courts et aux dents longues, une redingote élimée, un col sale, tout un ensemble de cérémonie et de mendicité dans l'accoutrement.

—Monsieur, dit l'inconnu d'une voix molle comme une pâte pectorale, Monsieur a sans doute un procès. Monsieur devrait me le confier. J'ai l'habitude.

Il parlait à la troisième personne comme un domestique, mais il ajouta non sans fierté:

—Je suis membre du petit barreau.

Ainsi s'intitulaient eux-mêmes, et eux seuls, les agents d'affaires qui défendaient les pauvres diables en justice de paix et complétaient par leurs

gains les amendes. Pierre ignorait ces moeurs, et qu'il était une proie désignée.

—Merci, répondit-il, touché de tant d'obligeance. Je n'ai besoin de rien.

L'autre avait sans doute besoin de quelque chose, car il insista en termes choisis:

—Les clients qui présentent eux-mêmes leur défense indisposent les magistrats et sont plus sûrement condamnés.

Pierre, à ces mots, esquissa un geste évasif qui dissimulait son contentement. Déjà l'homme, après lui avoir jeté un regard d'expert, tâta d'une autre argumentation:

—Mes prix ne sont pas élevés. Pour vingt francs...

Silence. L'inculpé était vêtu simplement.

—Pour dix francs...

Nouveau silence. Nouveau coup d'oeil plus sévère.

—Pour cinq francs.

Jusqu'où descendrait-il? Pierre, gêné, l'arrêta, et se souvenant à propos de ces guides bavards et opiniâtres qui environnent les monuments en Italie et dont on ne se débarrasse qu'à prix d'or, il sortit de son gousset un écu qui le libéra. Comme les musées, le Palais de Justice avait ses ciceroni officiels qu'il faisait vivre et avec lesquels il fallait compter. Mais, pour bien voir un tableau, la solitude est préférable, et de même pour recevoir une condamnation.

Peu à peu, la petite place où il occupait tant bien que mal ses loisirs, se garnit de groupes animés et gesticulants. Paysans des villages voisins portant la blouse flottante, commères en bonnets tuyautés qui secouaient, pour discuter, leurs paniers mystérieux d'où surgissait parfois une oreille de lapin ou une crête de coq, ouvriers en bourgeois de travail, petits boutiquiers en jaquette: on tût dit un marché. Les agents d'affaires, escadron volant, évoluaient de l'un à l'autre, s'emparaient des copies, des citations, des dossiers. Dès qu'ils tenaient les pièces, leur visage soucieux se rassérénait. On ne les leur reprendrait pas impunément.

Sur cette activité brillait un gentil soleil d'octobre.

Neuf heures sonnèrent. La salle d'audience s'ouvrit, et tout ce monde s'y engouffra, puis s'installa, choisissant les meilleures places comme au concert. Pierre, un peu bousculé, car il manquait d'expérience, ne s'y trouva point tout à fait dépaycé. Il échangea des signes d'intelligence avec Blaireau, poursuivi comme lui, et qui portait majestueusement un linge et une barbe maculé, et il reconnut la noueuse sorcière du village de la Reine. Celle-ci était habituée, car d'un bras impérieux elle réclama le bout du banc à une paysanne intimidée qui se signa et se leva.

Une autre épreuve attendait le jeune homme. Un greffier maigre, à demi perdu dans une robe noire sans doute attachée à la charge et vaste à tout hasard, appela un nombre incalculable de contestations relatives à des actions possessoires, au bornage d'héritages voisins, à l'branchement d'arbres limitrophes, sans compter les assignations en conciliation. L'audience était civile jusqu'à onze heures. A onze précises, M. le juge de paix,

sans entr'acte ni changement de décor, devenait juge de simple police par le seul effet du temps.

M. le juge Boislevet n'était pas entré de plain-pied dans la magistrature. Petit banquier réduit aux extrémités du concordat, il n'avait fait qu'un saut de sa banque en détresse dans le fonctionnarisme. Lorsqu'un homme échoue dans ses affaires privées, il lui reste toujours la ressource de s'occuper de celles de l'Etat. Il y manque rarement, et spécialement lorsque son échec personnel est dû à quelque belle incapacité ou même à quelque notoire malversation qui lui ferment décidément l'accès de toutes carrières autres que les officielles. Ainsi les juges de paix—quel beau nom doux comme le miel aux lèvres!—se recrutent principalement parmi les avoués, les notaires, les administrateurs, les gérants d'établissements de crédit qui n'ont pas rencontré le succès dans leur profession et n'ont pas eu la chance de devenir syndics de faillites ou liquidateurs, postes enviables par excellence et qui démontrent que les fortunes, comme les demeures des hommes, paraissent plus considérables lorsqu'elles sont en ruines.

Dans l'esprit de la loi, cette magistrature de canton est presque un sacerdoce. Comme son titre l'indique, elle sert à rétablir la concorde entre les belligérants les plus astucieux, tels que parents et voisins. Elle apaise les querelles domestiques. Elle invite à se supporter mutuellement des gens qui, par nature, ne le savent point, car de leurs fenêtres ils peuvent s'apercevoir ou, pour devêtir leurs champs, ils suivent le même passage. Enfin, en toute occasion, elle tente d'arranger les parties avant que celles-ci n'aient le droit de porter leurs débats devant un tribunal. Mais cette conciliation, si expressément recommandée par le législateur, n'est qu'une formalité qu'on escamote le plus souvent, et la guerre peut sévir au village, au bourg et dans la ville, sans que nos juges se préoccupent de la paix autrement que pour eux-mêmes.

M. Boislevet n'était pas dénué d'une certaine générosité originelle. Il avait connu l'ennui des perquisitions et des interrogatoires et n'en gardait point rancune à l'ensemble des justiciables, comme il arrive à l'ordinaire. Il aimait à se déclarer incompetent, et il se fût montré plein d'indulgence sans l'effroi qu'il avait des statistiques exigées par le ministère. Enfin il estimait l'Etat plus avide d'argent que de bouches à nourrir, et il octroyait plus d'amendes que de jours de prison.

L'audience était familière et bruyante. Les plaideurs, les agents d'affaires et le magistrat échangeaient des propos qui, sans transitions, passaient de la cordialité à la colère. Pierre s'amusait de ce spectacle, nouveau pour lui, d'une humanité brusque et enfantine qui tenait boutique de ses droits, les affichait et les criait, lorsque le commissaire prit place sur l'estrade, non loin de M. Boislevet qui devint aussitôt juge de simple police. Il était onze heures.

Ce fut le tour des contrevenants, troupe nombreuse et sans gloire. Un boulanger avait négligé de réparer son four. Une ménagère avait embarrasé la voie publique en y déposant sans nécessité des matériaux qui diminuaient la liberté de la circulation. Celui-ci avait grappillé dans les champs non dépouillés encore de leurs récoltes,

et cet autre jeté des immondices sur la porte de son ennemi.

On appela la dame Terrenoire, dite la Fortune, et l'auditoire éclata de plaisir. Il reconnut la mendicante du parc. Elle comparaisait pour avoir donné la bonne aventure, et l'accusation représentait les ustensiles et costumes qui servaient à l'exercice de son métier de devin, pronostiqueur et interprète de songes: une robe de chambre jaune, un turban, un jeu de cartes, un sou percé et un tambourin.

Déjà toute chevronnée de condamnations, elle reçut sans retard dix francs d'amende auxquels on ajouta la confiscation des obets saisis. En vain, elle réclama la robe de chambre qui lui tenait lieu de couverture. Midi approchait, et chacun sentait la faim. Lorsqu'elle eut regagné son banc, Pierre lui glissa dans la main un louis. A ce geste elle le reconnut, et lui cracha dans l'oreille:

—Pas de prison.

Elle observait son serment avec négligence, mais le hasard la protégeait.

Le jeune homme entendit enfin appeler son nom, englobé dans une liste de manifestants où figurait aussi Blaireau. Le même injurieux article 480 *in fine* les qualifiait tous sans exception. Ces vaillants défenseurs de la liberté devenaient en justice les coauteurs ou complices d'un vulgaire tapage nocturne. Déjà M. Boislevant les taxait à quarante sous par tête, lorsqu'un avocat, choisi par Blaireau, demanda la parole, la garda trois quarts d'heure, et s'essayant à la vie politique, entreprit le procès du gouvernement. Il se fit valoir sous toutes les faces de son talent et se rassit. Le magistrat exaspéré commença de distribuer les jours de prison comme une volée de coups de canne: en veux-tu? en voilà. Déjà il criait: Savernay... quand le commissaire de police qui dévisageait Pierre depuis son arrivée, le tira par la manche et lui dit à mi-voix:

—Pas celui-ci. Je le connais. J'en réponds.

—Savernay, reprit le juge au galop: attendu que la contravention, en ce qui le concerne, n'est pas suffisamment établie, acquitté...

Acquitté! Il connaissait la honte d'être acquitté tout seul. Derrière le commissaire, un agent, usant de la télégraphie aérienne, lui adressait des félicitations. C'était le père de famille qu'il avait épargné. D'une oeillade furieuse Pierre l'interrompit. Sa commisération portait des fruits extraordinaires, comme les cucurbitacées que leurs produits dépassent en grosseur.

Ecrasé sous ce résultat, il suivit hors de l'audience Blaireau et ses compagnons qui s'écartèrent de lui comme d'un mouchard et le méprisèrent. Il n'en put supporter davantage. Timidement, il les invita pour les amadouer et, malgré l'avis du mécanicien, ils échouèrent de concert dans un estaminet qui faisait l'angle de la place et portait cette inscription en grandes lettres d'or: *Café des Présidents*. Le tenancier avait pensé que dans une bonne démocratie tout citoyen préside quelque chose. Il attirait chacun par son enseigne. Dans l'établissement, des chats et des chiens dès longtemps décédés s'immobilisaient en des poses de convention. Car le patron joignait à sa qualité de débitant celle d'empaillleur; mais, comme il était glorieux, il relevait cette fonction par

titre de *naturaliste préparateur* qu'il se donnait à lui-même.

Le fumet d'un lapin sauté parvint à ramener à Pierre les sympathies de son entourage. On convia le naturaliste, et l'on s'aperçut, à table, que la dame Terrenoire, plus connue sous le nom de la Fortune, tenait à son bienfaiteur, car elle ne le quittait point et buvait force liquides en pleurant sa robe de chambre et son turban. Blaireau demeurait taciturne, mais vorace. L'acquittement de ce bourgeois était à ses yeux la condamnation du régime capitaliste. Seulement, il faut manger, et les apôtres eux-mêmes ne dédaignent pas toujours les bons morceaux. En temps de guerre, cela s'appelle vivre sur le pays. Au fromage, rassasié et porté à l'attendrissement, il pardonna. Il en informa Pierre aussitôt et celui-ci, la conscience allégée, offrit du vin mousseux à l'assemblée des contrevenants, tournée qui acheva de le rendre populaire.

Au sortir du cabaret, la tête un peu lourde, il gagna l'avenue Marie-Antoinette afin d'informer sans retard la Petite Mademoiselle de ses nouvelles amitiés plus encore que de son nouvel échec. M. Lugagnan et sa fille étaient sortis, mais pour peu de temps. Il résolut de les attendre et s'endormit au salon. La voix de l'ancien magistrat qui sonnait dans l'escalier le réveilla en sursaut. Il venait de voir en rêve un commissaire de police et un ouvrier mécanicien qui s'embrassaient.

Le récit de son aventure divertit Jacqueline et enthousiasma le successeur de Matthieu Molé.

—Riez, dit Pierre. Ma vie est changée.

—Vraiment?

—Oui, j'aime le peuple depuis mon déjeuner. Sur la place publique et en justice de paix, il est pareillement déraisonnable et naïf. Et je voudrais lui faire du bien, mais comment?

La Petite Mademoiselle battit des mains. Applaudissait-elle ou se moquait-elle? Il jugea prudent de ne point approfondir cette question, mais pour bien montrer la transformation de son caractère, il ajouta des propos destinés à mettre en évidence la bonté de son cœur.

—Vous ne le croiriez pas? J'ai presque honte de ma fortune comme de mon acquittement, car je ne mérite ni l'une ni l'autre.

—Vous avez raison, approuva M. Lugagnan avec fracas.

Et comme on ne le prenait jamais sans vert, il marcha sur sa bibliothèque, en retira un gros volume et l'ouvrit à une page cornée.

—Bourdaloue est avec vous.

—Bourdaloue? fit Pierre incrédule, mais flatté de ce concours.

—Malheureux! vous ignorez Bourdaloue, et probablement Bossuet, Massillon et toute notre littérature de la belle époque.

—Hélas! comme tous les bacheliers.

—Alors, écoutez: 'Oui, plus on entre dans le secret et dans la connaissance du monde, plus on demeure persuadé qu'en effet il y a peu de riches innocents, peu dont la conscience doive être tranquille, peu qui soient exempts de la malédiction où il semble que cette proposition les enveloppe. J'en appelle à votre expérience. Parcourez les maisons et les familles distinguées par les richesses et par l'abondance des biens, je dis celles

qui se piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paraît de la probité et même de la religion: si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre dans l'origine et dans le principe des choses qui font trembler."

Un silence suivit cette lecture inconvenante dans un salon, et bonne tout au plus pour une église.

La Petite Mademoiselle, plus pratique que spéculative, comme le sont volontiers les femmes, calculait mentalement ce qu'elle pouvait économiser sur son budget personnel au profit d'une pauvresse qui élevait avec amour six enfants nés de pères divers. M. Lugagnan, gêné, trouva au bout d'un instant que Bourdaloue allait tout de même un peu loin:

—C'est un orateur, expliqua-t-il. Et les orateurs exagèrent toujours. C'est nécessaire.

Mais Pierre, dans son zèle de néophyte, ne l'entendait pas ainsi:

—Non, non. A quoi sert la fortune?

—A commander, répliqua Jacqueline, pour le bien de tous.

Son teint blanc s'aviva, ses yeux brillèrent, ses narines frémissaient. Il l'admira et se souvint de son insuccès:

—Toujours inexorable?

—Toujours.

—Pourtant je mérite une condamnation. Je la mérite bien davantage que ces braves gens que l'on incarcère, et que j'ai vus de près et que j'estime plus que moi. Je suis un misérable.

Il faisait son *mea culpa* et se tambourinait la poitrine. Elle se mit à rire:

—Ne vous vantez pas. Vous êtes comme tout le monde.

Continuant son examen de conscience, il se confessa:

—Je suis faible. Je ne suis pas bon. J'ai cru longtemps que j'étais bon. Ainsi, tenez. Ma cuisinière a plus d'amour-propre que d'appétit. Moi, c'est le contraire. Elle se lamente quand je ne finis pas ses plats.

—Alors vous les finissez?

M. Lugagnan intervint:

—Sont-ils bons?

—Excellents. Et je les finis pour lui être agréable.

—Brave coeur! opina l'ancien magistrat.

Pierre se tourna d'un air piteux vers Jacqueline:

—Que ferez-vous de moi? Un riche honteux.

—Non pas, dit la Petite Mademoiselle, mais un homme utile.

Cette assurance ne le toucha point. Il était tout à la joie intérieure d'avoir découvert l'humanité. Et il s'en alla par les rues, que la lumière d'arrière-saison ensoleillait doucement, la tête un peu tournée par la beauté de Jacqueline et aussi par le vin mousseux qu'il avait offert à ses nouveaux amis.

En quelques jours, il s'était lié avec un commissaire, un agent, une voleuse, un anarchiste, plus un lot de contrevenants. Toutes ces personnes étaient civiles, aimables et sensibles. De les avoir hébergées il retirait pour lui un grand prestige. Un peu grisé, il se tenait déjà pour un bien-

fauteur universel. Il n'y avait sur terre que de braves gens contrariés par de méchantes lois.

C'était la première étape. Pierre Savernay était devenu philanthrope et humanitaire.

IX

LE MEPRIS DU MONDE

Il n'était bruit en ville que des égarements de Pierre Savernay. Le jeune homme brisait volontairement, par des fréquentations inadmissibles, les derniers liens qui l'attachaient encore, malgré son humeur sauvage, à la bonne société de Fontaine-sous-Bois. Presque chaque après-midi, Mme Epinouze en apportait une nouvelle preuve à Mme de Vavrette-Toziat qui se désolait.

—Est-ce possible? Un si beau jeune homme! soupirait la vieille dame.

Ses projets s'en allaient à vau-l'eau. Pierre n'était plus mariable. Des divers salons où l'on défait les réputations, il lui revenait que son jeune ami se disqualifiait à plaisir. On ne le voyait plus qu'avec des gens du peuple, des socialistes, voire des anarchistes. Ce mot, à lui seul, la remplissait de terreur. Elle ne pouvait l'entendre sans ordonner à ses servantes de pousser les verrous et de mettre la chaîne de sûreté. Car les anarchistes, pour elle, étaient des barbares qui promenaient le fer et le feu dans les maisons. Elle ne les concevait point à la mode actuelle, c'est-à-dire nippés luxueusement, fréquentant le monde, profitant de toutes les conventions sociales et se divertissant au jeu subtil des idées.

Elle apprit tout à tour: que Pierre avait manifesté en faveur d'un nommé Chalumeau, ouvrier terrassier qui avait à demi étranglé son patron récalcitrant, lequel refusait obstinément d'augmenter les salaires; qu'il avait ensuite comparu en justice de paix dans la plus mauvaise compagnie, et notamment avec un certain Blaireau qui réparait les machines en prêchant la révolution; enfin, qu'ayant échappé par miracle à une condamnation méritée, loin de profiter d'une leçon aussi rude, il avait offert, par manière de défi, à toute une bande de voleurs et d'assassins, un grand banquet politique au cours duquel le champagne avait coulé à flots.

Secrètement, elle attribuait à l'amour l'atrophie de tout sens moral chez un jeune homme aussi bien élevé. Il était dévoyé parce que désespéré. La Petite Mademoiselle lui tenait rigueur. Elle seule pouvait le ramener dans la bonne voie. Mais aurait-elle l'héroïsme de se sacrifier?

La romanesque Mme de Vavrette-Toziat résolut de tenter une suprême démarche en faveur de son protégé. Elle ressentait pour lui cette amitié active que le goût de l'amour laisse subsister chez les vieillards. Elle dépêcha donc un exprès auprès de Jacqueline. Elle l'attendait ce jour-là, et ce fut Mme Epinouze que l'on introduisit.

—Quoi de nouveau? demanda timidement l'infirmière qui redoutait maintenant une catastrophe à chaque visite.

—Eh bien, il continue à faire des siennes.

On ne prenait même plus la peine de le désigner nominativement.

—Ah! mon Dieu! racontez.

—On l'a vu dans une réunion socialiste. Et il a fait le coup de poing à la sortie.

—Le malheureux!

—Ce n'est pas tout...

Par un procédé renouvelé de l'Inquisition, Mme Epinouze arrêta net son récit pendant quelques secondes cruelles.

—Je vous écoute, murmura la vieille dame que se disputaient la curiosité et la frayeur.

Elle n'avait jamais été brave qu'en face de l'amour. Abonnée aux journaux populaires les plus effrontés dans leurs informations, elle respirait, avec la lecture des faits divers et des fausses nouvelles, une atmosphère de crimes et de coups d'Etat. C'était son dernier moyen de vivre dans l'émotion.

—Vous ne languirez point plus longtemps, reprit Mme Epinouze. M. Savernay s'est rendu l'autre soir à la conférence libérale que donnait M. le député Larivière afin de préparer les prochaines élections municipales.

—Mais c'est parfait! Il se convertit.

—Prenez patience, il s'est permis d'interrompre notre illustre orateur par une question saugrenue.

—Quelle question?

—Je l'ignore. Mais elle était saugrenue.

Mme de Vavrette-Toziat, accoutumée par ses gazettes aux plus tumultueuses bagarres, traita la chose de peccadille, au grand scandale de sa partenaire qui y découvrait la pire outrecuidance et un esprit de révolte incapable de subir aucun joug.

Mme Richomme tomba dans leur discussion comme un aéroplane dans un champ. Elle montrait une figure bouleversée et une toilette sans éclat, mais fort seyante. Elle avait eu le courage de s'habiller dans la douleur, et ses bandeaux noirs étaient bien rangés. On dut lui offrir un verre de liqueur d'orange avant qu'elle ne prit la parole, et ses premiers mots furent déchirants:

—Je suis perdue, mesdames, je suis perdue.

—Calmez-vous, s'écrièrent ces dames d'un commun accord.

Et d'un même élan elles ajoutèrent:

—Que se passe-t-il?

Mme Richomme prit au plus court:

—Mon neveu m'a déshonorée!

—Encore! dit Mme Epinouze, tandis que Mme de Vavrette-Toziat, pensant à l'autre, murmurait:

—Le pauvre garçon!

Après une telle révélation, la nouvelle venue pouvait reprendre haie sans se presser. Bouche bée, on attendait la suite. Elle la jeta enfin, concentrée mais substantielle:

—Il est en prison.

—Cela devait arriver, constata Mme Epinouze.

Et du fond de sa bergère l'infirme poussa quelques soupirs:

—Mon Dieu! mon Dieu! mais pour quel crime?

—Il a recélé un anarchiste.

—Un anarchiste!

La foudre fût tombée sur Mme de Vavrette-Toziat qu'elle n'eût guère été davantage anéantie. Les yeux écarquillés et fixés sur la porte, elle attendait la révolution. Mme Richomme précisa:

—L'anarchiste Chalumeau.

Ce n'était même pas un de ces brigands anonymes qu'on redoute sans les connaître: c'était un assassin éprouvé qui s'était fait la main sur un chef d'industrie. Et Pierre, dans une véritable crise d'aberration mentale, l'abritait sous son toit, devenait son complice. Décidément, mieux valait abandonner le jeune homme sur la pente fatale qui le conduisait à l'abîme. Et même il convenait d'avertir la Petite Mademoiselle des désordres de son prétendant. Aucune sympathie ne pouvait résister à ce dévergondage politique. Les fautes amoureuses méritaient, certes, toutes les excuses, non point de pareilles trahisons. Vite résolue au changement, la vieille dame en prenait son parti, lorsque Mme Richomme, provoquée par Mme Epinouze, fournit des explications:

—Il a été arrêté ce matin, comme il mangeait une côtelette.

—Une côtelette?

—Parfaitement. Un vétéran de l'armée du crime n'a pas plus de sang-froid. Mais au lieu de nier, il a tout avoué.

—C'est un serin.

—Un serin? vous voulez dire un énergumène.

Car Mme Richomme, qui supportait malaisément les incartades de son neveu, n'entendait pas qu'il passât pour un crétin.

Elle toisa Mme Epinouze et reprit sa narration interrompue:

—Hier soir, ce Chalumeau s'est évadé de la prison où Pierre le remplace aujourd'hui. Son évasion a été facilitée par un ouvrier de la maison Bonnard.

—Blaireau?

—Justement, Blaireau qui est devenu le compagnon habituel de Pierre. Blaireau! Se lier avec un Blaireau!

Elle secoua la tête et sa forte poitrine suivit le mouvement. Elle prit le ciel à témoin d'une telle infamie.

—Blaireau approvisionna le détenu de limes et de pinces, et le reçut dans un fossé. Le dernier train du soir pour Paris était parti; le premier ne partait que ce matin à cinq heures. De onze heures à cinq heures, que devenir? Il eut l'audace de conduire son bandit chez mon neveu. Et Pierre les accueillit comme de grands seigneurs. Il leur donna à boire et à manger. Dans la perquisition qui vient d'être opérée, on a retrouvé les traces de leur orgie, des bouchons de champagne, un squelette de faisan, des écailles d'écrevisses. Il y avait un buisson d'écrevisses, comme dans un cabinet particulier.

Ces détails échauffaient son indignation. Elle les tenait d'un attaché au parquet, fils d'une amie, qu'elle invitait souvent et qui avait couru chez elle.

—En cabinet particulier! répéta l'austère Mme Epinouze avec une moue dégoûtée.

—Un buisson d'écrevisses, remarqua Mme de Vavrette-Toziat songeuse.

—Enfin, à cinq heures, Chalumeau prit le train. A la gare, les employés rassemblés ont assuré qu'ils n'avaient vu personne dont le signalement correspondît au sien. En revanche, ils ont remarqué un voyageur bien vêtu qui est monté dans un compartiment de première classe. Son pardessus et son manteau étaient trop grands, mais

neufs. Il fumait un gros cigare et riait tout seul. C'était sans doute Chalumeau que Pierre avait rempli, grisé et habillé. Celui-là, par exemple, on ne l'a pas repincé. Il se cache maintenant à Paris. A la prison de Fontaine, on ne s'est aperçu de sa disparition qu'à six heures. Une lime oubliée dans la cellule portait la marque de la maison Bonnard. Un ivrogne, ce matin, a dénoncé Blaireau qu'il avait reconnu dans la soirée, comme ce Blaireau, accompagné d'un autre individu, sonnait chez mon neveu.

—Une pièce à conviction, un témoin, constata Mme Epinouze qui eût dait un excellent juge d'instruction.

—Pierre, interrogé, a répondu avec hauteur qu'il recevait chez lui qui bon lui semblait, et qu'il tenait ces messieurs en grande estime.

—Quels messieurs?

—MM. Blaireau et Chalumeau. Vous comprenez, sa condamnation est certaine. Et c'est très grave: de trois mois à deux ans de prison.

Et Mme Richomme se précipita sur Mme de Vavrette-Toziat avec une célérité imprévue:

—Ah! mon amie, vous voyez bien que je suis déshonorée.

L'infirme effrayée se recula tant bien que mal, afin de préserver ses rhumatismes. Le premier choc reçu, comme elle se retrouvait intacte, elle donna des conseils:

—Faites venir un grand avocat de Paris.

—Les grands avocats ne plaident que pour eux-mêmes.

—Voyez le président, ma chère.

—Il est terrible. C'est celui qui a condamné la Petite Mademoiselle.

—Oh! alors, vous êtes perdue.

Un vent de révolution souffla sur ces trois femmes sans jeunesse. Elles sentirent se rapprocher la fin du monde que dans la vie courante l'on tient pour éloignée.

—Quelle époque! reprit la première, Mme Richomme qui était la plus autoritaire et la plus vaillante. Mes quarante ans d'aumônes ne valent à ma famille aucun égard. On arrête mon neveu comme le premier venu.

Elle invoquait sa fortune et sa charité. Mme de Vavrette-Toziat qui lui donna la réplique invoqua le prestige des titres et des faveurs:

—Quelle époque, mon Dieu! Autrefois l'on connaissait des ministres, des gadres des sceaux. Aujourd'hui ce sont des gens que l'on ne peut plus fréquenter. Et nos enfants lient partie avec le socialisme, avec l'anarchie.

—Nous manquons de solidarité, conclut Mme Epinouze en se levant.

Elle-même était, par le moyen de sa langue pointue, le pire agent de discorde. Mais comme elle ne dénigrerait que les personnes, elle se piquait de fidélité aux principes.

Sur le seuil du salon, elle croisa Jacqueline Lugan qui entraînait. Elle répondit à peine au salut de la jeune fille. En somme, Pierre Savernay, pourvu d'une petite condamnation, demeurait un bon parti. Il devenait même plus accessible. Et cette rivale orgueilleuse continuait de gêner une mère de famille aussi prévoyante.

La petite Mademoiselle reçut de Mmes de Vavrette-Toziat et Richomme un accueil dissembla-

ble. La première l'accabla de *ma chère petite* qui signifiaient: *Ma pauvre enfant, à quel danger tu viens d'échapper!* La seconde garda une réserve hostile: elle lui en voulait de l'avoir combattue dans l'esprit de son neveu, car celui-ci, peut-être, serait aujourd'hui en pleine lune de miel au lieu d'habiter un lieu clos, et nous pardonnons plus facilement aux autres leurs fautes que les nôtres. Elle ne tarda pas d'ailleurs à prendre congé, afin de promener en ville son chagrin qui, à force d'être confié, se réduirait comme les feuilles de métal au laminé.

—Que se passe-t-il? demanda Jacqueline à sa vieille amie lorsqu'elles furent seules. Vous aviez toutes deux une mine de condoléance.

—Il se passe, il se passe que Pierre Savernay est en prison.

—J'en suis fort aise.

—Comment dis-tu?

—Le vin gagne à l'embouteillage, et les hommes à la prison. J'en sais quelque chose.

Elle riait, elle plaisantait; donc elle n'aimait pas. Rassurée, la dame en fut néanmoins surprise, et même un peu scandalisée. Mais ces jeunes filles d'aujourd'hui vous déconcertent. Elles ont de la cervelle en place de cœur. Autrefois, on s'éprenait tout de suite, dès qu'une demande en mariage était formulée: à peine était-il besoin d'apercevoir l'époux et, si les parents l'écartaient, le suivant trouvait même accueil. Maintenant elles mettent les prétendants en observation, comme les médecins font des aliénés. Aliénés, en effet, ceux qui recherchent ces mijaurées!

—Alors il est arrêté? questionna Jacqueline.

—De ce matin.

—Sait-on pourquoi?

—Hélas! oui.

Inquiète tout de même de ce soupir, la Petite Mademoiselle affecta de railler:

—Il n'a pourtant ni tué ni volé.

—C'est tout comme.

—Qu'a-t-il donc fait?

—Eh bien! il a recélé un anarchiste.

Et la vieille dame étendit les bras dans un grand geste d'abandon. Jacqueline, moins nerveuse, réclama des éclaircissements.

Elle fut édifiée sur le compte de Blaireau et de Chalumeau qui menaçaient l'ordre social à Fontaine-sous-Bois, et sur la scène d'orgie dont la salle à manger de Pierre Savernay avait été le théâtre. Le buisson d'écrevisses ne fut pas oublié. Et, pour conclure, elle reçut des félicitations:

—Moi qui pensais te le donner pour mari! Où avais-je la tête?

—Enfin, dit avec un sourire ambigu la jeune fille assez habituée aux conversations du monde pour compter sur quelque amplification de langage, vous ne le traiterez plus de grand nigaud.

—Certes. C'est un dangereux criminel, affirma d'un ton péremptoire Mme de Vavrette-Toziat.

Ainsi l'accusé, avant même d'être condamné, avant même d'être inculqué sous un chef précis, se voyait renié par la bonne société de Fontaine sans avoir été entendu. Il subissait le sort commun à presque tous ceux qui, pouvant ne rien faire de leurs jours, s'efforcent de les utiliser. Car on n'a point encore trouvé le moyen de réussir une omelette sans casser des oeufs.

X

LE DANGEREUX STAGIAIRE

De la simple police, Pierre Savernay était promu à la correctionnelle. L'amitié de Blaireau lui valait cette élévation.

L'amitié de Blaireau servait merveilleusement les exigences de la Petite Mademoiselle en exposant le jeune homme à toutes sortes d'avaries tant civiles que pénales.

Elle introduisait chez lui un grand nombre de personnes suspectes qui mangeaient ses plats, buvaient son vin tout en ménageant, il est vrai, ses eaux minérales, portaient ses vêtements, et quelquefois ajoutaient à ces dons le fruit de coupables industries dont la manipulation leur était évidemment trop usuelle pour qu'ils renoncassent à les exercer chez leur hôte. Leur introducteur, en sa qualité de prophète, les recrutait au hasard, ignorait leurs moeurs et les présentait comme des martyrs. Mais les martyrs de Blaireau s'engraissaient volontiers en attendant les supplices. Pierre, dans sa foi nouvelle en la bonté de l'homme, commença de les trouver sympathiques et même divertissants. Il désignait sous le nom de familiarité, leur indiscretion et, comme ils étaient insatiables, il reconnut l'injustice d'une société qui ne suralimentait point tous ses membres. Il pensait observer le peuple sans se déranger quand il n'en voyait que la parodie.

Cependant il vivait dans les tracas domestiques. Vingt fois par jour, sa cuisinière élégiaque offrait de rendre le tablier, et l'aristocratique chauffeur préférait se promener tout seul en automobile que de conduire un maître aussi mal famé, car lui-même, au café, ne fréquentait que des gens distingués, tels que valets de chambre, cochers de bonnes maisons, gendarmes et porteurs de contraintes.

D'autre part, comment les pauvres avaient-ils appris son évolution? C'est là un de ces secrets impossibles à approfondir. Ils assiégeaient son hôtel et venaient lui offrir à domicile un contact misérable, mais humain. En les secourant, il les confessait, et il apprenait à ses dépens la pitié. La plus entreprenante était la dame Terrenoire, qui l'honorait de ses visites comme son banquier ordinaire, et traitait ses aumônes en coupons dont les échéances sont fixes. Elle avait pu racheter une robe de chambre et un turban. Reprenant son commerce illicite, elle tournait la clef des songes et pronostiquait le futur. Comme son avenir s'éclaircissait, elle annonçait à chacun une flatteuse prospérité. Marchande d'espérance, elle augmentait sa clientèle par son optimisme. Car si l'on consultait les devins, ce n'est point dans le but d'apprendre une catastrophe.

La vie politique de Pierre n'était pas moins orageuse que la privée.

Comme pour rattraper le temps perdu, le temps où il ne voulait voir personne, il fréquentait la foule aux réunions publiques que l'approche des élections municipales multipliait. Il contemplait sous tous ses aspects ce monstre aux mille visages qu'il avait longtemps traité en tête de méduse dont il importe de se détourner promptement sous peine d'être pétrifié. Blaireau le présentait à son

parti. Ces assemblées ignoraient le calme et délébéraient dans le tumulte. On y parlait avec fureur de la fraternité, et l'on y réclamait la paix sociale avec des cris de guerre. Et les électeurs lui apparaissaient brutaux, comiques et touchants.

—Ce sont des hommes libres, pensait le nouvel initié.

Un soir, comme il entendait raconter pour la dixième fois la violation de domicile dont l'inévitable Chalumeau aurait été la victime, il crut pouvoir intervenir. Mais son intervention ne fut pas heureuse.

—Notre ami a été expulsé de sa maison comme un malfaiteur, s'écriait le compagnon qui occupait la tribune.

—Ou comme un moine, lança Pierre qui se félicitait de son à-propos.

Aussitôt ses voisins se ruèrent sur lui avec d'autant plus de vigueur qu'ils pensaient en avoir facilement raison et l'écraser sous le nombre. Or, ils se trompaient, car le jeune sportsman avait pratiqué la boxe et la savate avant de se livrer entièrement à l'automobile, et il ajoutait à d'appréciables dons naturels une méthode scientifique et des procédés infailibles dans la défensive comme dans l'offensive. Il se servit aussitôt de toute son érudition, au grand scandale des assaillants qui le croyaient désarmé et n'entendaient point la lutte de cette nouvelle manière. On s'écarta de lui comme d'un pestiféré, avec fureur mais avec respect.

C'était ce que Mme Epinouze appelait *faire le coup de poing dans les réunions socialistes*. La liberté opérait avec la fraternité.

Honteux et fâché,—car le doute entraînait dans son cœur,—Pierre se rendit tout froissé au camp adverse, dans l'espoir d'y découvrir la vérité et une protection. Justement M. le député Larivière organisait un grand meeting de protestation libérale. Le public était choisi, bien mis et poli. M. Larivière parlait avec abondance. Seul, M. Jaurès imprimait ainsi aux abstractions un mouvement de balançoire. Il réclama en phrases bien construites et musicales l'ordre dans les finances et dans la rue, et le respect de toutes les libertés. Dans sa péroraison, il alla jusqu'à menacer directement le gouvernement, par le moyen d'une période sublime mais interminable. "S'il continue dans cette voie... affirma-t-il avec autorité, si son audace croît encore..., s'il abuse de notre patience..." etc., etc.

—Que ferez-vous? demanda Pierre qui était suspendu aux lèvres de l'orateur, comme celui-ci ne se pressait point de conclure.

—Ce que nous ferons? Nous le souffletterons de notre indignation.

La salle acclama cette apostrophe virulente qui retentissait jusque sur la joue du gouvernement, et l'on fit comprendre à Pierre avec toutes sortes de précautions qu'il manquait de tenue et que sa question n'était pas suffisamment respectueuse. Dans cette salle, tout se passait correctement, et personne ne courait de danger. M. Larivière descendit de la tribune en saluant de droite et de gauche. Il se drapait dans sa redingote avec majesté: ne venait-il pas de sauver la France?

Ainsi le jeune homme se voyait rejeté de tous les partis, car il était impartial.

Traînant un humanitarisme blessé, il fuyait Blaireau. Mais Blaireau, infatigable dans son apostolat, ét confiant dans son disciple, le recherchait dès qu'il avait besoin de lui. C'est ainsi qu'il lui amena de nuit, par le froid et la bise, le détenu Chalumeau qui sortait de prison. Pierre les réchauffa, les reconforta et les ravitailla. Un faisan—son dernier coup de fusil—qu'il avait à peine entamé à son repas, des écrevisses acquises le matin même d'une rabouilleuse, plus un pâté de lièvre leur constituèrent un souper de gala que ses invités massacrèrent comme un plat de lentilles. On sabla le champagne jusqu'à cinq heures du matin. Puis on équipa l'évadé de pied en cap et on l'expédia sur la gare. Débarassé de cet importun, Pierre s'aperçut qu'il lui manquait beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait donné, et ne retrouva ni son chronomètre, ni son épingle de cravate en brillants, ni sa garniture de chemise en perles fines. Ces messieurs de l'anarchie bravaient délibérément toutes les lois, même celles de l'hospitalité. Néanmoins, il craignit d'en informer Blaireau, et ne voulut point contrister le vieux prophète qui, plus généreux, avait, le premier, versé entre les mains toujours tendues de son compagnon ses dernières ressources.

A neuf heures du matin, on arrêtait simultanément le complice de l'évasion et le recéleur. Deux jours plus tard, Chalumeau, pincé à Paris dans un music-hall où il offrait à son tour le champagne, les rejoignait à l'ombre. Il portait les perles, l'épingle et le chronomètre, car ses autres munitions n'étaient pas épuisées, et il continuait de flotter dans les vêtements bien coupés de son hôte qui était plus grand que lui et mieux bâti.

Tous trois furent renvoyés en police correctionnelle, Chalumeau sous une double inculpation: 1o pour s'être rendu coupable sur la personne de son patron, de voies de fait ayant entraîné une incapacité de travail de plus de vingt jours (de trois mois à deux ans de prison, et de seize à deux mille francs d'amende), et 2o pour s'être évadé par bris de prison (de six mois à un an);—Blaireau pour avoir favorisé l'évasion en fournissant des instruments propres à l'opérer (de trois mois à deux ans);—et Pierre Savernay pour avoir recélé une personne qu'il savait avoir commis un délit emportant une peine afflictive (même tarif).

Blaireau confia sa cause et celle de Chalumeau qui, sorti de la vie de luxe, un bourgeois sur les épaules, redevenait un petit compagnon, à Me Roquefavour que son origine méridionale vouait à l'éloquence et qui, se destinant à la députation, transformait volontiers le Palais de justice en tribune politique. Il obtenait de grands succès personnels, et le maximum pour ses clients. C'est lui qui, devant le juge de paix, avait déjà présenté dans ces conditions la défense de l'apôtre, et, par une faveur exceptionnelle, obtenu pour lui deux jours de pension et loyer aux frais de l'Etat.

Malgré les objurgations de sa tante, Pierre refusa le concours d'un avocat illustre, ancien garde des sceaux, toujours à court d'argent, sénateur imposant qu'elle lui voulait imposer. En vain lui assurait-elle, en femme de tête accoutumée à gouverner, qu'aujourd'hui l'on plaide avec son

influence, non avec son talent. Dégouté des hommes, las du monde, regrettant les routes désertes, il prétendait en finir une bonne fois avec les épreuves auxquelles le soumettait sa fiancée impitoyable.

—Mais il vous faut un défenseur, insistait Mme Richomme.

—En effet, approuvait-il.

Il se souvenait qu'en simple police on l'avait tout seul acquitté, lui qui n'en avait point. De toute évidence, pour être condamné, il fallait un avocat. Il choisit le dernier inscrit au tableau. C'était un jeune homme imberbe nommé Tabouret, dont la vue le rassura.

—Ce petit stagiaire de rien du tout va me décrocher une bonne condamnation.

On racontait sur les débuts de Me Tabouret une anecdote dont les huissiers eux-mêmes s'ébaudissaient. Son premier client avait empoisonné une rivière. Tous les poissons étaient remontés à la surface, le ventre en l'air. Me Tabouret, dans sa p'aidoirie, expliquait, en phrases timides et entortillées, qu'ils avaient bien pu succomber à une épidémie, quand le président l'arrêta d'urgence condescendant:

—Je vois ce que c'est. Maître: ils se sont noyés.

Dès lors le jeune maître cessa de plaider. Mme Richomme, que son attaché au parquet instruisait de cette mésaventure, leva au ciel ses bras ronds quand elle apprit le choix de son neveu.

Toute la société de Fontaine-sous-Bois qui put trouver place se rendit à l'audience en toilettes pimpantes. Les spectacles sont rares en province, et voir juger une paire d'anarchistes, plus un jeune homme connu de chacun, est une distraction peu banale. Mme de Vavrette-Toziat manquait à la cérémonie, retenue par les rhumatismes et aussi par la crainte de ces gens qui fabriquent les révolutions et, même sous les fers, ébranlent l'ordre public. Comme à la fête de la Fronde on fit assaut d'élégance. C'était en hiver: on lutta de fourrures. La blonde Mme Roger-Simaise, en boléro d'astrakan, et la brune Mme de Béart, en jaquette de martre, donnaient le ton, mais le Petite Mademoiselle, avec un manteau de loutre au col d'hermine et un chapeau relevé à grande plume noire presque horizontale, les éclipsait. Elle adressait au banc des prévenus de jolis sourires que Chalumeau déroba au passage par habitude professionnelle. Chalumeau, d'ailleurs, se gonflait d'importance comme un ballon d'oxygène. Chalumeau par-ci, Chalumeau par-là: il n'y en avait que pour Chalumeau. Protagoniste de la pièce qui se jouait, il s'était au premier plan, mimait des grâces de cabotin, posait devant le public comme devant un photographe. Chalumeau était né fainéant et vaniteux, ce qui le devait perdre. Il avait, comme dit le populaire, les bras neufs et les côtes en long, ce qui l'empêchait de travailler.

Blaireau lui-même ne comptait guère malgré sa barbe de fleuve.

Quant à Pierre, on le traitait en comparse et l'on affectait de le négliger. Derrière lui, Me Tabouret, pâle, ému, redoutant les rires, fixait l'auditoire d'un air arrogant.

On commença par condamner Chalumeau à trois années d'emprisonnement pour avoir à demi

assommé son patron qui avait la vie dure et vint lui-même à la barre, tout bossué et percé, la figure comme une écumoire et le bras gauche en écharpe, témoigner à la fois de la vigueur des coups et de la sienne propre. Me Roquefavour obtint sans peine ce résultat en prenant l'offensive et provoquant les salariés à une guerre de classes.

Enfin on appela l'affaire de l'évasion. Pierre fut surpris et même choqué de la politesse avec laquelle il fut traité par le substitut, et qui contrastait avec le ton bourru qu'on employait vis-à-vis de ses deux coaccusés. Mais son étonnement redoubla lorsqu'il dut entendre successivement à son endroit les dépositions du commissaire de police, de sa cuisinière et de son chauffeur. C'étaient des témoins à décharge. De quel droit les avait-on cités? Ce petit avocat sans barbe et sans prestige le défendait-il malgré lui? Il voulut protester. Le président Barbier, d'un ton rogue, l'admonesta. L'audience ne ressemblait point à l'une de ces bonnes réunions libérales où l'on discute gentiment.

Le président Barbier menait la justice tambour battant, mèche allumée. C'était un terrible homme. Mais son beau temps était passé. Il tendait à s'amadouer depuis la condamnation de la Petite Mademoiselle qui lui avait valu toutes espèces de tribulations, car il fut blâmé en haut lieu à cause du scandale et jusque par sa conscience. Il avait condamné *ab irato*, et comptait lui-même sur l'appel pour atténuer la rigueur de son jugement qui, par l'obstination de la jeune fille, devint définitif.

Cependant le commissaire, tenant parole, continuait de protéger Pierre Savernay. Il le représentait comme soumis aux lois, et même capable de montrer publiquement son approbation aux meures de police les plus légitimes mais les plus sévères, et il rappela sa petite manifestation isolée devant la chapelle des carmélites.

—Comment expliquez-vous, demanda le président, qu'il reçoive chez lui tous les vagabonds de l'arrondissement?

—Je l'explique, monsieur le président, par une charité mal entendue.

—Connaissait-il Chalumeau? Savait-il que Chalumeau était prisonnier? Tout est là.

—Sûrement non, monsieur le président.

—Cependant, il avait pris part à la manifestation des ouvriers sous les murs de la prison?

—Non, monsieur le président.

—Comment non? Il a été poursuivi de ce chef en simple police.

—Poursuivi par erreur et acquitté.

—Vous en êtes sûr?

—J'assistais à l'audience.

Pierre se leva de son banc pour rétablir les faits. Le président s'imagina que l'inculpé désirait insister sur ce témoignage favorable, et comme il détestait les longs débats, il lui jeta rapidement:

—Accusé, tenez-vous tranquille.

Ce fut le tour de la seignante. Elle raconta d'une voix mouillée comment la maison de son maître était livrée au pillage depuis quelque temps. Elle avait vu, sans augmentation de gages, tripler son service. Ces messieurs étaient insolents et vora-

ces: ils descendaient jusqu'à la cuisine se disputer les meilleurs morceaux qu'ils mangeaient avec les doigts. D'un seul coup, elle tirait vengeance de tous les outrages que ses fourneaux avaient subis. On la confronta avec Chalumeau et Blaireau. Aussitôt elle loua le prophète:

—C'était encore le plus discret. Les autres ne lui laissaient que des croûtes.

Elle reconnut vaguement Chalumeau qui n'avait paru que le dernier soir, invité par l'homme à la barbe blanche qui amenait tous les va-nu-pieds du pays.

Puis on étala devant la vieille femme le chronomètre, l'épingle de cravate et la garniture de chemise trouvés sur l'évadé.

—On les a chipés. Monsieur, déclara-t-elle.

—Il a pu les donner.

—Pas du tout. Il me les réclamait le matin de l'arrestation.

Le président s'adressa à Pierre avec bienveillance:

—Portez-vous plainte?

—Comment?

—Je vous demande si vous portez plainte pour vol contre le nommé Chalumeau. C'est votre droit.

—Non, non.

Cette générosité produisit le meilleur effet. La déposition du chauffeur corrobora celle de la cuisinière. En vain Pierre se fâcha contre son personnel.

—Je ne les ai pas convoqués, affirma-t-il.

Le président, qui n'y comprenait goutte, répliqua rudement:

—Arrangez-vous avec votre avocat.

L'inculpé se tourna vers Me Tabouret qui sourit non sans fatuité. Encore ignorait-il, étant peu au courant de la procédure, que l'audition de ses domestiques, autorisée par le parquet, constituait déjà un passe-droit bien qu'ils n'eussent été entendus qu'à titre de renseignements.

Le réquisitoire augmenta son trouble. Il y était représenté comme un philanthrope bénin et sensible égaré par les faux prophètes. Et même on laissait planer un vague doute sur la connaissance qu'il avait de l'évasion de Chalumeau. N'avait-il pu l'accueillir de bonne foi comme un de ces chemineaux que la dangereuse amitié de Blaireau lui imposait sans relâche? On s'en rapportait à la sage appréciation du tribunal.

Les avocats ripostèrent. Me Roquefavour, selon sa tactique habituelle, acheva de ruiner la cause de ses clients déjà mal en point. Quand il se décida enfin à s'asseoir, l'auditoire pouffa au nez de Me Tabouret qui se levait. On pensa qu'il se noierait dans ses phrases comme les poissons dans l'eau. Or il fut sobre, concis, parfait. Une vraie déception. Il dévida sa harangue un peu apprêtée et qui sentait l'huile, en un peloton d'arguments qui prouvaient péremptoirement la bonne foi de Pierre Savernay, ignorant du passé de Chalumeau et magnanime au point de se laisser dépouiller par lui sans murmures. Me Tabouret qui risquait définitivement sa réputation avait travaillé jour et nuit. Rien n'est plus favorable au talent qu'un mauvais début: c'est le meilleur des excitants. Le jeune avocat eut les honneurs de l'audience. Après quelque stupéfaction, l'auditoire en prit son parti.

Cependant, nul ne connaissait sa principale manœuvre, celle qui lui avait assuré l'appui du ministère public. Il s'était aperçu en échenillant le dossier que, par la faute évidente, patente, d'un substitut incapable mais très protégé, la procédure suivie contre son client était non seulement nulle, mais illégale; muni de sa trouvaille, il avait négocié avec le procureur de la République l'acquiescement de Pierre.

Car, pour la seconde fois, Pierre eut la honte d'être acquitté, tandis que Chalumeau recevait un supplément de six mois de prison sans cumul, et que Blaireau s'en entendait octroyer trois. Effondré, il jeta à ce dernier un regard contrit, mais il ne reçut en échange qu'une ocellade pointue, exclusive de tout pardon ultérieur: il y a des limites à la bonté des apôtres. Tant de peines et d'efforts, de repas et d'aubaines offerts à des créatures sans feu ni lieu, de désarroi dans sa maison et de désordres dans sa vie, pour aboutir à ce piteux échec! Furieux contre Tabouret, il lui lança d'un ton acerbe:

—On prévient, monsieur, quand on est aussi éloquent.

L'avocat sourit avec douceur, croyant à des félicitations.

Plein de rage, Pierre sortit du prétoire sans regarder personne. Il fuyait Jacqueline dont il redoutait les sarcasmes, et courut se cacher chez lui comme un lapin dans son trou.

Pour le revoir, elle dut prier son père de l'inviter. M. Lugagnan le ramena un soir, tout peinaud et morfondu, le visage empreint de vergogne. Elle se chauffait au coin du feu et, comme il la saluait humblement, elle éclata de rire:

—Comme vous voilà fait! Relevez donc la tête qu'on vous regarde.

—J'ai le guignon, dit-il avec simplicité. La justice ne veut pas de moi. Et vous non plus.

—Ecoutez, reepit-elle. J'ai un moyen.

—Je vous écoute.

—Allez à Château-Thierry. Il y a là un bon juge qui acquitte tous les coquins. Peut-être vous condamnera-t-il.

Mais Pierre n'entendait plus la plaisanterie. De ses fréquentations anarchistes il gardait l'habitude des proclamations:

—Tous les hommes, affirma-t-il, devraient être condamnés, car tous les hommes sont des coquins.

—Ah! c'est très juste, approuva M. Lugagnan qui bondit sur son armoire et en retira un volume de Joseph de Maistre. Il n'eut que l'embaras de la citation:

—"Le mal étant sur la terre, il agit constamment; et par une conséquence nécessaire, il doit être constamment réprimé par le châtiment."

L'oeil enflammé et le teint noir, l'ancien procureur requérait.

—C'est le bon sens, conclut Pierre en regardant Jacqueline d'un air de défi, comme s'il était lui-même chargé de crimes inexpiables.

Car il était parvenu à la deuxième étape, celle de la misanthropie et du pessimisme.

XI

LE CRIME DE PIERRE

Avril était venu. La nature s'étirait avec paresse aux premiers souffles du printemps. Les forêts qui entourent Fontaine-sous-Bois commençaient de sourire par toutes leurs branches dont les bourgeons annonçaient les prochains feuillages. Le ciel et la terre présageaient le renouveau. Et Mme de Vavrette-Toziat vivait dans la terreur.

En ce temps-là, une fanatique démocratie expulsait de leurs maisons, de leurs écoles, voire de leurs hôpitaux, des citoyens et des citoyennes qui avaient renoncé à leur destinée individuelle pour se donner à Dieu ou, ce qui revient au même, aux enfants, aux malades et aux vieillards. Fontaine-sous-Bois, dont l'air est pur et le site paisible, abritait de nombreux collèges et couvents dont la fermeture ne manquerait pas d'apporter un grand trouble à sa vie économique. La religion des habitants s'émut d'autant plus vivement qu'elle s'accordait avec leurs intérêts. Car si le peuple sait encore souffrir de faim et de froid par esprit de solidarité, comme on le voit dans les grèves, les petits et les grands bourgeois ne se dérangeant point d'habitation sans quelque but personnel et utilitaire. Or, Fontaine, cité déchue et peu industrielle, avait besoin des pensions des élèves et des villégiatures des parents.

Depuis l'automne et la fête de la Fronde, on n'avait point vu tant de monde dans les rues, ni de mouvement dans la population. La petite manifestation ouvrière en faveur de Chalumeau n'avait réclamé ni mobilisation de troupes, ni rondes de police, ni conciliabules des autorités. Menacée dans ses croyances et dans ses ressources, la ville se fâchait comme un mouton changé en fauve, et avait mérité d'être quasi mise en état de siège. Seul M. Ranoir, le conservateur du musée, barricadé avec ses collections, demeurait volontairement sourd à la rumeur publique, afin de mieux accorder ses convictions farouches avec le souci de ses nouvelles relations dans l'aristocratie.

Deux ou trois capucins rassemblés avaient déjà coûté beaucoup d'efforts et de ruses de guerre. Mais le préfet redoutait une résistance plus opiniâtre pour l'exécution des Frères de la Piété qui, installés à Fontaine depuis cent années et fort populaires, tenaient une école primaire où l'on distribuait aux enfants pauvres, en même temps qu'un peu d'instruction, de la soupe, du pain et des vêtements. En outre, une portion de leur immeuble et de leur jardin était affectée à un hôpital de vieillards. Les parents des petits, les héritiers des vieux, montaient une garde attentive autour du bâtiment que ses propriétaires, accourus au secours des religieux, ne quittaient point. La cloche devait donner l'alarme aux partisans.

Or Mme de Vavrette-Toziat croyait toujours l'entendre. Tant d'allées et venues qu'elle suivait de sa fenêtre évoquaient à ses yeux les pires journées de la Terreur. Un marchand d'échelles qui passait avec sa voiture lui parut promener l'échafaud.

Cependant un petit événement domestique la réconforta au sujet de sa sécurité. Ayant lu, dans le journal dont elle dévorait les nouvelles et principalement les faits divers, l'assassinat d'une rentière par un apache qu'avait introduit la servante, elle s'adressa force reproches sur son insouciance et se promit d'épier ses bonnes. Un soir, elle se traîna, plus morte que vive, jusqu'à la porte de l'office et regarda par le trou de la serrure. Horreur! la cuisinière et la femme de chambre traitaient à ses frais deux hommes à grandes moustaches. Déjà elle flageolait sur ses jambes, quand elle reconnut que c'étaient deux gendarmes. Leurs sabres brillaient dans un coin. Rassurée, elle méprisa le scandale et la dépense et regagna ses appartements. Désormais elle se sentit mieux gardée. Mais elle tint fréquemment devant son personnel des propos sur la beauté de la constance et de la fidélité amoureuses.

A peine hors du lit, elle reçut un matin la visite de Mme Epinouze informée et prudente.

— Eh bien, entendez-vous? dit aussitôt celle-ci.

— Et quoi donc? J'ai l'oreille un peu dure, s'excusa la vieille dame qui ne comprenait pas.

— La cloche. Elle sonne à toute volée, et depuis longtemps.

Mme de Vavrette-Toziat avait cru si souvent l'entendre qu'elle ne percevait plus aucun son. Mais elle rattrapa d'un élan son retard à s'émouvoir :

— Ah! mon Dieu! Y a-t-il du sang versé?

— On ne sait rien encore. Les brigades de gendarmerie sont arrivées les premières. Elles ont cerné l'établissement. Devant la grande porte, la foule est massée. Et j'ai couru vous avertir.

Elle avait enfilé ses filles et, fuyant le champ de bataille où il n'y avait que des coups à recevoir et rien à gagner, elle était venue s'emparer de la fenêtre. L'infirme se fit rouler près d'elle, et les deux femmes regardèrent. Dans l'avenue Marie-Antoinette un régiment défilait au pas.

— C'est sinistre, murmura la dernière, impressionnée par cet appareil militaire.

L'autre épuisa ses renseignements :

— Deux officiers ont brisé leur épée.

Pourvu que les gendarmes de l'office n'en eussent pas fait autant! Sans doute, Mme de Vavrette-Toziat approuvait la résistance religieuse, mais elle craignait bien davantage pour sa personne et ses biens et n'était pas fâchée que l'attention publique fût détournée des propriétaires.

La cloche sonnait furieusement le tocsin. Le monastère donnait sur l'avenue de Paris que l'avenue Marie-Antoinette coupait à angle droit, et n'était pas très éloigné. Un peloton d'infanterie occupa le carrefour et ne permit plus aux passants de traverser.

Mme Epinouze, indiscrète, ouvrit la croisée et l'infirme aussitôt réclama des couvertures qu'elle entassa sur ses jambes. A ce moment, le timbre de l'appartement retentit, et ces dames tressaillirent comme pour une perquisition ou une arrestation. C'était la marquise d'Allégory qui, désertant son hôtel, se rapprochait du théâtre de la guerre. Elle apparut, agitée ainsi qu'on la voyait dans tous les événements mondains; et d'ailleurs, par le rang de quelques assistants, cette *garden-party* pieuse ne relevait-elle pas de sa compéten-

ce? Vite, elle déballa tel un marchand forain prompt à l'étalage, sa petite collection de nouvelles :

— Ces messieurs y sont allés en grand nombre. Le prince de Condé, le capitaine Matamore, le beau Candale. Mazarin les dirige.

— Mazarin?

— Oui, mon mari.

Le succès de sa fête parée lui avait tant et si bien échauffé la cervelle et gonflé le cœur que, pour le mieux perpétuer, elle gardait à chacun de ses hôtes le nom du personnage de la Fronde qu'il avait représenté. Ce qui, avec le temps, rendait sa conversation assez semblable à un jeu de charades. Ces dames échangèrent un sourire. Elles savaient le pauvre Mazarin, à qui l'on distribuait un grand rôle, peu accoutumé au gouvernement et assurément plus dirigeable que ne le sont aujourd'hui les ballons. Mme d'Allégory ajouta :

— Il y a même des dames. La Petite Mademoiselle, naturellement. Chevreuse et Longueville y sont aussi. Je ne les blâme pas, mais ce n'est point trop leur place. J'estime que notre toilette doit limiter notre action.

— Oui, oui, approuvèrent en hâte ses deux interlocutrices.

— Moi, reprit-elle, j'ai envoyé mes gens.

Elle expédiait ses domestiques aux manifestations comme sa voiture aux enterrements. Elle ajouta :

— Le peuple se conduit bien. Il bouche, paraît-il, la porte d'entrée. A l'intérieur, les propriétaires de l'immeuble doivent revendiquer leurs droits.

— Par la force?

— Non pas. Ils liront une protestation.

— Les braves gens!

— Nous en avons eu la primeur chez moi, en petit comité. Elle est écrite avec éloquence et avec tact.

— C'est très bien, conclut Mme de Vavrette-Toziat qui s'accommodait de cet héroïsme parlementaire. Mais pourvu que ma petite Jacqueline ne se fasse pas massacrer!

— Ces messieurs la protégeront.

— Elle est si férue de bravoure qu'elle m'épouvante.

Sa phrase finie, la vieille femme se dressa tant bien que mal sur sa bergère, et tendit son oreille qui percevait des bruits confus :

— Qu'est-ce que c'est?

Mme Epinouze, toujours prête à informer, se pencha au dehors :

— C'est, je crois, un roulement de tambour.

— De tambour?

— En voici un second.

— En voilà un troisième, constata la marquise.

— Pourquoi toute cette musique?

— Ce sont les sommations. On va tirer.

— On va tirer! Ah! mon Dieu! Fermez donc la fenêtre. Fermez les volets. Avec ces fusils perfectionnés, on ne sait plus où vont les balles.

Et l'infirme appela ses soubrettes pour se faire installer à l'abri du mur, hors de l'atteinte de tous projectiles. Plus curieuse que peureuse, Mme Epinouze se contenta de pousser la vitre. Le vent léger apportait, malgré la distance, des cris, des

clameurs qui se prolongeaient, et qui cessèrent brusquement. Un glas funèbre remplaça le tocsin. Ces dames se regardèrent en tremblant.

—Il y a un mort.

—Cependant on n'a pas tiré.

—Il y a bien de quoi mourir de frayeur, murmura Mme de Vavrette-Toziat.

Les clameurs recommençaient. On pouvait même par leurs notes finales les reconstituer: *Vive la liberté! Vivent les Frères!* Après les sommations, c'était incompréhensible. Puis des sabots de chevaux ébranlèrent les pavés de l'avenue Marie-Antoinette. L'infirme se signa:

—Ce sont les charges de cavalerie. Je vous en prie, ne regardez pas. Vous attirez l'attention sur nous.

Mme Epinouze penchée renseigna ses compagnes:

—C'est une escouade de gendarmes. Ils ont mis sabre au clair. L'un d'eux regarde notre fenêtre. Ah! par exemple, il salue.

—Il est poli.

Les bonnes occupaient la croisée de la salle à manger: au geste du cavalier, leur maîtresse devina leur présence.

La sentinelle termina son rapport:

—Ils prennent l'avenue de Paris. Je ne les vois plus.

Une demi-heure s'écoula. Ces dames, l'oreille tendue, ne parlaient guère. La rue était presque vide, mais les cris lointains redoublaient, cris de rage, cris de détresse, commandements. Tout à coup un remous de foule bousculé se dégorgea dans l'avenue. Fidèle vigie, Mme Epinouze signala cette irruption.

—Voici les gendarmes à pied et les agents de police qui reviennent. Ils escortent des prisonniers.

—Des prisonniers?

—Une trentaine au moins.

—Reconnaissez-vous ces messieurs? interrogea la marquise qui se rapprocha de la fenêtre.

—Non, ce sont des gens du peuple, des inconnus. Ah! si, Mme Patard, la couturière. Le coiffeur Ernest...

Ces dames esquissèrent une moue dégoûtée.

—Une vieille pauvre qu'on empoigne à bras-le-corps. Un ouvrier. Deux ouvriers. Ah! Pierre Savernay: évidemment!

—Il est de toutes les bagarres, observa Mme de Vavrette-Toziat en levant les yeux au ciel.

Elle ne pardonnait pas au jeune homme ses relations anarchistes.

La liste s'allongeait:

—M. Marsac.

—Le beau Candale, traduisit Mme d'Allégory.

—Le beau Candale est tout fripé et froissé, reprit aigrement Mme Epinouze. On les conduit tous à la prison.

Un coup de timbre à la porte leur fit retourner la tête. Mme Richomme, alerte et ronde, entra comme une boule bien lancée et se heurta de tous côtés à la même question.

—Que savez-vous?

Comme ses affaires privées passaient dans son esprit avant les affaires publiques ainsi que c'est l'usage chez les femmes, même chez les meilleu-

res, elle répondit sans hésiter, en fixant Mme Epinouze sur qui elle avait une revanche à prendre:

—Eh bien, mon neveu est un héros.

—Il est arrêté, dit simplement son ennemie.

—Parfaitement, il est arrêté. Et c'est un grand honneur pour toute sa famille.

—Quel costume avait-il à ma fête? demanda la marquise avant d'opiner.

Quant à l'infirme, se souvenant du recel de Chalumeau, elle flottait entre sa frayeur naturelle et son ancienne amitié. Mais elle accabla de prévenances Mme Richomme qui, revenant du champ de bataille, en apportait les nouvelles:

—Que s'est-il passé, chère amie, courageuse amie?

Pêle-mêle, celle-ci entassa les réponses, car elle parlait sans méthode:

—Les gendarmes ont reculé deux fois. Le commissaire, le juge de paix et le liquidateur ont été roués de coups. Maintenant on brise la porte.

On lui fit recommencer son récit d'une façon mieux ordonnée. Avec des commentaires dignes de l'épopée, elle raconta la résistance de la foule qui, rangée devant la porte du monastère, avait refusé de se disperser, accablé de pierres et de coups de bâton les autorités et la police, et repoussé à deux reprises la gendarmerie. Les trois sommations — dont on n'avait d'ailleurs point compris le sens — étaient demeurées sans effet.

—Mais on n'a point tiré? questionnèrent ces dames.

—On n'a pas osé.

—Vous étiez là?

—Avertie trop tard, j'étais de l'autre côté de l'avenue. Mais je voyais très bien. Les gendarmes se sont montrés d'une brutalité! Ils ont arrêté plus de cent personnes.

—Trente-deux, rectifia Mme Epinouze.

—Enfin la cavalerie, non sans peine, a déblayé l'entrée. Une femme a été foulée aux pieds des chevaux.

—Est-elle morte?

—Non. On l'a transportée à l'hôpital.

—Et le glas que nous avons entendu?

—Après les sommations? Je ne sais ce que c'est. Le frère Clément, qui dirige l'hospice des vieillards, était très malade. Peut-être est-il mort de saisissement pendant le siège. On a dû enfoncer la porte à coups de hache.

Puis elle entama l'éloge de Pierre Savernay. C'était le motif de sa visite, car il importait de modifier l'opinion générale à l'endroit de son neveu:

—Au milieu du tumulte, il gardait un calme sourire. Toutes ces dames l'admiraient: Mme de Béart, Mme Roger-Simaise. J'aurais voulu traverser l'avenue pour l'embrasser.

—Il fallait vous faire suppléer, jeta Mme Epinouze toujours aigre.

—Et Jacqueline? demanda Mme de Vavrette-Toziat.

—Eh bien, elle était là, comme tout le monde.

Mme Richomme ne voulait point accorder à la jeune fille de mention particulière. Elle fut servie dans ses restrictions par le bruit de la rue où la foule, chassée des alentours du couvent et repoussée par les barrages de troupes, tentait de se

réorganiser pour manifester devant la prison et se voyait définitivement coupée et dispersée.

—C'est bien la Terreur! murmura la vieille infirme que la rumeur populaire troublait et qui n'osait pas regarder par la fenêtre.

La marquise répliqua par cette allusion:

—Je préfère la Fronde.

A travers les grêles verdure de l'avenue le soleil nondaït les pavés. Il était plus de midi. C'est une heure favorable aux gouvernements. Pous dissiper les mouvements de révolte elle vout une averse. Après quelques tours et détours, chacun regagna son logis où l'attendait le blâme de la gent cuisinière qui, dans l'histoire, n'a jamais vu que des noms de plats et de compotes.

Mme de Vavrette-Toziat, redoutant pour ses visiteurs les représailles policières, tenta vainement de les retenir. Elle obtint du moins—et Mme Richomme fut la plus difficile à convaincre—qu'elles sortissent par un passage qui donnait sur une rue écartée et déserte. Rendue à la solitude, elle ordonna aux servantes de pousser les verrous. Alors seulement elle consentit à déjeuner, et de fort mauvais appétit. Elle eût désiré, pour sa digestion, manger à la lumière et les persiennes closes, mais elle craignait les racontars de l'office.

Comme elle achevait de peler une banane, la femme de chambre qui la servait lui signala un nouveau spectacle:

—Et quoi donc, ma fille?

—C'est les Frères qu'on mène à la prison.

Les Frères défilaient, en effet, sous bonne garde. Ils ne savaient point quand ils déjeuneraient. Pour avoir recueilli des vieillards, nourri et élevé des enfants, dépensé leurs forces et leur activité sans autre rémunération que l'abri et le pain quotidien, ils méritaient d'être arrachés à leur demeure, à leur travail, à leur famille communautaire, à la vie qu'ils avaient librement choisie.

La cloche ne sonnait plus. L'exécution était terminée.

Mme de Vavrette-Toziat soupira, versa une larme, s'informa de la solidité des verrous et acheva sa banane.

XII

LE DEFENSEUR

Dans son cabinet de travail, assis à la grande table, indifférent au soleil printanier dont un rayon se posait sur sa calvitie comme une auréole, M. Lugagnan, un lorgnon d'or sur le nez,—car, en vieillissant, il devenait presbyte,—feuille-tait un gros livre avec décision.

Sa fille, accoudée en face de lui, suivait tous ses mouvements. Sérieuse, le teint pâle, elle n'avait plus son enjouement habituel. Son petit nez même paraissait s'allonger. Mais la flamme qui animait ses yeux bruns communiquait à tout son visage un air de fierté et de résolution,—cet indice d'enthousiasme intérieur par quoi vout la jeunesse.

Les doigts de l'ancien magistrat se posèrent entre deux pages:

—Est-ce grave? demanda Jacqueline.

—Mon Dieu, c'est le crime de rébellion, articles 209 et 210 du Code pénal.

—Lisez.

—*Toute attaque, toute résistance avec violence et voies de fait envers les officiers ministériels, les gardes champêtres ou forestiers, la force publique, les préposés à la perception des taxes et des contributions, les porteurs de contraintes, les préposés des douanes, les séquestres, les officiers ou agents de la police administrative ou judiciaire, agissant pour l'exécution des lois, des ordres ou ordonnances de l'autorité publique, des mandats de justice ou jugements, est qualifié, selon les circonstances, crime ou délit de rébellion.*

—Ou délit, observa-t-elle, connaissant un peu le langage du droit.

—Attends. Si elle a été commise par plus de vingt personnes armées, les coupables seront punis des travaux forcés à temps; et s'il n'y a pas eu port d'armes, ils seront punis de la réclusion. Or, nous étions plus de mille.

—Les bâtons et les pierres, sont-ce des armes?

—Non. Dans tous les cas, c'est la cour d'assises.

—Et l'acquittement.

—Avec le jury, sait-on jamais? Il acquitte, il condamne au petit bonheur.

—S'il condamne, la peine est bien lourde.

—Même avec les circonstances atténuantes, elle l'est en effet.

—Il y a donc du danger, père?

—Mais, petite, en justice, il y en a toujours. Quand ce n'est pas la loi, ce sont les juges.

Elle réfléchit un instant et, toute frémissante, elle murmura:

—Pourquoi ne m'a-t-on pas arrêtée, moi aussi?

—Pour ne pas échauffer la lutte davantage. Ces braves gens qui t'entouraient ne t'auraient pas laissé prendre. N'es-tu pas la Petite Mademoiselle de Fontaine-sous-Bois?

—On m'appelait ainsi parce qu'on m'avait vue au premier rang.

—Ne t'adresse pas de reproches, Jacqueline.

Mais la jeune fille, rebelle aux consolations, précisa sa plainte:

—On a arrêté, à côté de moi, cette vieille sorcière du village de la Reine...

—Ton amie, Mme Terrenoire, ajouta M. Lugagnan avec un sourire.

—Justement. Qu'avait-elle fait de plus que moi?

—Je vais te le dire. Elle est surnommée la Fortune, par ironie.

—Je ne comprends pas.

—Mais si. Dans les manifestations politiques, on prend toujours soin d'arrêter quelques malandrins, afin de compromettre les honnêtes gens par cette complicité.

—Ah! je ne l'aurais pas deviné.

—Cette petite vilénie est classique.

M. Lugagnan prit une feuille de papier à lettres et commença d'écrire de sa large écriture. Inattentive, la jeune fille revivait les heures héroïques de la matinée.

Cette foule rassemblée devant une porte n'avait pas abandonné subitement ses mesquins soucis, ses intérêts journaliers, ses rancunes, ses envies, ses haines. Il y avait là des fournisseurs des Frères que la perte de leur clientèle exaspérait, des parents d'élèves trop heureux d'être allégés dans leur tâche d'éducateurs, et des parents de ces vieillards hébergés gratis, qui s'affligeaient d'en

recupérer le fardeau, des gens du monde pour qui la religion était plutôt une protection terrestre qu'une obligation de contribution sociale et de charité, des mendiants mêmes qui pensaient à se montrer pour recueillir de plus fructueuses aumônes. Avant l'arrivée de la police et des exécuteurs, chacun songeait encore à ses affaires personnelles. Des jeunes gens flirtaient dans l'excitation que donnent les préliminaires de la bataille. Mais comme tous ces petits sentiments et ces bas égoïsmes avaient été balayés quand la force publique était venue formellement ébranler les murs paisibles derrière lesquels des hommes s'étaient, pendant le cours de tout un siècle, réunis pour faire le bien, instruire et nourrir les pauvres, et invoquer ce Dieu dont tout l'effort des philosophes ne parvient qu'à changer le nom ! Aussitôt, ces coeurs dissemblables avaient battu du même rythme exalté. L'aversion de l'injustice suffisait à muer tant de vulgarités et de faiblesses, de vanités et de misères en un courageux amour du droit, capable d'endurer et de souffrir. Et c'est ainsi que d'honnêtes gens, dont la plupart étaient sans doute paisibles et timides dans la vie ordinaire, avaient supporté sans broncher les menaces, les sommations, les coups et les charges.

Sans forfanterie et sans crainte, la Petite Mademoiselle était demeurée immobile, ne criant pas, n'insultant pas, maîtresse de ses nerfs, à peine un peu pâlie. Par sa beauté, par son calme, par son regard sans trouble, elle inspirait autour d'elle une contagion de bravoure, un goût de sacrifice. Pierre, qui se tournait souvent de son côté, riait de plaisir et se trouvait parfaitement heureux. Sous ses yeux, comment ne pas presser le danger dans ses bras?...

Parvenue au bout de ses souvenirs, Jacqueline connut cet ennui qui suit les grands mouvements de l'âme. C'est la descente après l'ascension : on sent brusquement la fatigue. En face d'elle, son père, qui n'écrivait plus, la regardait.

— Qui le défendra ? murmura-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même.

M. Lugagnan sourit.

— De qui parles-tu ?

— Mais de Pierre Savernay.

L'ancien magistrat se leva, retira brusquement son lorgnon, et répondit avec une fierté cornélienne :

— Moi.

Il n'obtint pas le succès d'enthousiasme qu'il attendait, car il avait quitté son fauteuil pour faciliter les effusions. Loin de se précipiter sur lui pour l'accoler et le congratuler, la Petite Mademoiselle souleva une objection :

— Père, vous n'êtes pas avocat.

— J'écris précisément au bâtonnier pour demander mon inscription au tableau.

— Vous le pouvez ?

— Certes.

Et les mains derrière le dos, il se promena de long en large pour réchauffer son propre enthousiasme.

— Ce qui fait la force de l'Angleterre, a dit un historien social, c'est que les honnêtes gens y sont aussi hardis que les coquins. Imitons sur ce point les Anglais. Organisons la résistance. Et d'abord, songeons à susciter aux assises un grand débat.

Je rentre dans la carrière pour défendre les opprimés.

Aussitôt il dirigea une troupe de clients invisibles :

— Vous, madame Patard qui, après avoir habillé tant d'illustres personnages, connaissez les horreurs de la détention et vous, monsieur Ernest, dont le cas est plus embrouillé que vos perruques à bouffons, non, vous ne serez pas abandonnés. Il n'est pas jusqu'à la dame Terroire qui ne mérite l'assistance judiciaire pour t'avoir protégée, petite, contre les sergents de ses mains fatidiques, et crochues.

En vain, pour déridier sa fille, multipliait-il dans sa harangue les prosopopées. Jacqueline, taciturne, se détournait vers le jardin où les petites feuilles d'avril paraissaient dévorer les branches comme une nuée d'insectes verts. Sur les arbres encore dépouillés, c'était la première offensive du printemps.

La verve épuisée, M. Lugagnan s'arrêta. Inquiet, il attendit une réponse qui ne vint pas. Il s'approcha de la jeune fille : elle ne bougea pas. Il l'enveloppa d'un regard douloureux qu'elle ne vit pas. Alors, il posa la main sur sa chevelure, et doucement, avec un sourire indulgent, il murmura de tout près :

— Comme tu l'aimes !

Il la sentit qui tressaillait. Mais, brusquement, elle déroba sa tête à la caresse paternelle :

— Non, je ne l'aime pas. répliqua-t-elle d'une voix presque farouche. Pourquoi voulez-vous que je l'aime ? Qui vous le fait croire ? Qui vous l'a dit ?

Devant cette colère soudaine, il prit un air pénitent :

— Personne, personne. Seulement, tu te préoccupes de lui ; alors...

— Evidemment, je me préoccupe de lui. Voilà un garçon qui vivait paisiblement. Il a l'idée saugrenue de me demander en mariage. Et moi, je l'envoie en prison. Je n'ai pas le droit de m'en désintéresser.

— Mais tu m'as expliqué que tu n'épouserais qu'un condamné.

— Je ne prétends pas l'épouser... Et puis, il a été acquitté plusieurs fois. Cela vaut une condamnation.

M. Lugagnan reprima un sourire et, reprenant sa promenade, il jeta négligemment :

— Après tout, que risque-t-il ? Avec les circonstances atténuantes qu'il est certain d'obtenir, ce ne peut être qu'un ou deux ans de prison.

Jacqueline bondit sur sa chaise.

— Un an ou deux. Y pensez-vous, père ?

— C'est très désagréable, j'en conviens. Mais ce sera l'honneur de sa vie d'avoir ainsi souffert pour le droit et la liberté.

— Un an ou deux de prison. C'est impossible.

— Ce n'est pas gai. Mais puisque tu ne l'aimes pas.

— Je n'ai pas dit cela.

— Ah ! si tu l'aimes...

— Je n'ai pas dit que je l'aimais.

Il laissa tomber les bras.

— Alors, je n'y comprends rien.

— Moi non plus, dit-elle.

Elle éclata de rire, puis se mit à pleurer. Son père s'approcha d'elle et recommença de lui caresser les cheveux :

— Petite fille, tu ne l'aimes pas. Seulement tu préférerais être en cellule et le savoir libre. Tu ne l'aimes pas. Seulement quand tu fus arrêtée et jugée, tu ne voulus pas d'autre défenseur que moi, et pour lui tu n'as plus confiance.

— Oh ! père !

— Pour toi, tu ne craignais rien, ni les juges, ni les gendarmes, ni la prison, ni les plaidoiries de ton père. Pour lui, tu as peur de tout.

— Oui, soupira-t-elle, j'ai peur. Je ne sais pas vous expliquer. Je suis toute changée.

Il écarta les petites mains dont sa fille se cachait les yeux, et lui inclina la tête du côté du jardin :

— Regarde ces marronniers, ces lilas, et les petites feuilles toutes fraîches qui les recouvrent. Il a suffi de peu de jours pour les changer, eux aussi. Dans une semaine ou deux, nous ne verrons plus leurs branches sous les feuillages. C'est le printemps.

— Père, vous êtes bon, dit-elle en essuyant ses larmes.

Debout à côté d'elle qui se penchait un peu, il la considérait avec une grande, avec une infinie tendresse, celle qui se donne toute sans rien demander en échange. Et il songeait :

— "C'est moi qui souffre et c'est elle qui pleure. Telle est la vie."

Mais quand elle releva la tête, comme un gamin qui joue à cache-cache, pour le regarder, il souriait. Aussitôt elle l'imita. Déjà raffermie, et rougissant de sa crise sentimentale, elle redevint bien vite la Petite Mademoiselle gaie et vaillante et un brin moqueuse. Elle se leva, et par un geste câlin vint s'appuyer à son père :

— Embrassez-moi. C'est triste, tout de même : je ne suis plus une héroïne.

— Eh, eh ! petite, se marier, c'est l'être deux fois.

Ils hésitaient dans la plaisanterie comme des nageurs novices dans la mer. M. Lugagnan aperçut sa lettre sur la table. Il la plia, la cacheta et pressa le bouton de la sonnette électrique.

— Portez ceci à son adresse, ordonna-t-il au valet de chambre.

Et se tournant vers sa fille, il ajouta d'un ton comique :

— Rassure-toi. Je ne défendrai que la dame Terrenoire, dite la Fortune.

Jacqueline, confuse, voulut protester :

— Mais, père...

— Peut-être encore Mme Patard, si elle me trouve assez distingué, et M. Ernest, à moins qu'il ne préfère un avocat plus chevelu.

— Père, je vous en supplie.

— Et nous prions Me Tabouret de faire quitter Pierre.

— Père, maintenant, c'est moi qui vous demande de le défendre.

Mais il recommença de marcher de long en large, en lançant des tirades, sans qu'elle pût savoir s'il était fâché ou content.

— Certes, je sais ce que je veux. Je suis même seul à le savoir. Juge d'instruction, j'ai su me taire, contrairement à la mode, qui est d'infor-

mer les journaux, et à mon tempérament, qui est peut-être loquace. Procureur, j'ai su parler sans haine et sans crainte. Quand ma conscience m'a enjoint de démissionner, je n'ai pas hésité. Et depuis que je suis sans travail, comme un pauvre est sans pain, quand me suis-je plaint, et devant qui ?

Jacqueline, émue, le saisit au passage et lui mit les deux mains sur l'épaule :

— Père, j'ai toujours eu confiance en vous.

— Jusqu'à tout à l'heure.

— Depuis tout à l'heure, je vous aime mieux, je vous connais mieux, je vous apprécie mieux.

— Moi, ou... ?

— Vous, vous, vous. M. Savernay n'aura pas d'autre défenseur que vous.

— Non, non, Tabouret.

— Vous refusez à votre fille ?

Plus bas, et baissant les yeux, elle ajouta :

— A votre fils ?

Le nouvel avocat se laissa rapidement fléchir, car il le désirait en secret. Comment refuser plus longtemps, lorsqu'on est orateur, une si noble cause ?

— Eh bien, j'accepte, petite.

Et, déjà résolu à l'effort et à la responsabilité, il avoua modestement :

— Je ferai tout ce que je pourrai.

— Et vous le sauverez, assura Jacqueline, avec un sourire qui le combla de joie.

Et comme la jeune fille se disposait à le quitter pour être seule avec son cœur, déjà sur le pas de la porte, elle se retourna et revint en arrière :

— Père, n'est-ce pas, vous ne le direz à personne ?

— Quoi donc ?

— Que... que j'ai eu peur.

Et sur une révérence et une fusée de rires, elle s'enfuit.

Le soir d'avril envahissait furtivement le jardin. C'était, comme au début du printemps, un soir frileux et un peu aigre. Entre les branches trop finement vêtues, le ciel prenait des teintes délicates plus mauves que rosées.

M. Lugagnan ouvrit sa fenêtre pour respirer la fraîcheur. Il récapitula tous les rôles de Jacqueline dans la maison. Par ses soins, il ignorait les tracasseries domestiques, la difficile perception des fermages, les réclamations des locataires, l'aridité des comptes. Comme l'albatros que ses ailes trop grandes empêchent de marcher et qui traverse la mer, il détestait les détails de la vie ordinaire et ne se plaisait qu'à planer dans l'érudition, l'éloquence et les réformes sociales. Or, bientôt il perdrait sa fille, et sa demeure deviendrait semblable à ces flocons d'essence dont le parfum s'évapore.

Expert à donner à sa douleur une forme anecdotique, il se conta cette histoire à lui-même :

— "J'ai connu un manchot qui avait une femme excellente et d'un dévouement sans limites. Elle mourut. Quand il revint du cimetière, comme je célébrais la défunte, il me coupa mon oraison funèbre et me montra de son unique main la manche vide de sa redingote. "Maintenant, me dit-il, "maintenant je sais que je suis manchot."

...Lorsque Pierre Savernay fut informé à la prison du nom de son défenseur, il sourit avec mélancolie :

"Cette fois, songea-t-il, je serai infailliblement condamné."

Il savait M. Lugagnan mal vu des magistrats que son indépendance accablait, et il comparait sa parole à l'océan qui est sans limites et sans fond. Mais il attribua ce choix judicieux à Jacqueline et voulut y voir un présage de bonheur.

XIII

LE GRAND JOUR

La barbe en broussaille, les yeux pleins de feu et son grand nez frémissant, pareil à un dieu qui lance la foudre ou bien à quelque gargouille de cathédrale qui crache la pluie un jour de tempête. M. Lugagnan plaïdait. Ayant terminé sa harangue en commentant Sophocle pour l'instruction de MM. les jurés, il remit sa toque, ferma les bras comme l'albatros replie ses larges ailes et se rassit. Sa belle voix sonore, la chaleur et le mouvement de son débit, la noblesse pathétique de ses gestes, avaient impressionné l'auditoire bien plus que la grandeur de ses pensées. Les cimes sont plus majestueuses pour qui les considère de la plaine que pour le hardi voyageur qui se fatigue à les gravir et veille, au lieu de les regarder, à ne se point rompre le cou. Ainsi les grands orateurs, pour être admirés, n'ont pas besoin d'être compris. Un tonnerre d'applaudissements salua son triomphe. Les femmes lui auraient demandé sa bénédiction comme à leur curé, et les hommes un ordre de marche comme à un général. Il dominait la salle d'audience. Il conduisait un peuple comme un berger son troupeau. Sa parole valait une houlette. En vain le président des assises essaya-t-il d'endiguer ce flot d'enthousiasme. Ses avertissements se perdirent dans le tumulte comme un soupir dans le bruit du canon. Il dut patienter et, quand les mains furent lasses, il prescrivit le silence.

La procédure suivit son cours et les jurés se retirèrent pour délibérer.

Il faisait très chaud dans la salle, mais personne ne voulut sortir. Un sentiment commun retenait cette foule bigarrée, où les redingotes et les blouses, les jupes de soie et les jupes de laine se mêlaient. Empilée et grave, échauffée et digne, étouffée et recueillie, elle attendait le verdict en se taisant.

Par les fenêtres ouvertes, un peu de fraîcheur entra. C'était la tombée lente d'un soir de mai. Le feuillage des forêts s'étagait en touffes épaisses et arrondies jusqu'au bout de l'horizon. Le soleil s'acheminait sans hâte vers cette mer de verdure où il s'effondrerait tout à l'heure et dont il ne pénétrerait point le mystère. Déjà le printemps avait soufflé sa vie nouvelle à ces végétations promptes à s'évanouir. Il dirigeait l'armée d'occupation qui investissait Fontaine-sous-Bois. Et c'était une charmante armée de parade, qui invitait à la joie, à la paix, au bonheur. Mais personne n'en passait la revue.

Comme la délibération se prolongeait, il se produisit une détente brusque et décisive. Tout le monde recommença de parler à la fois, quand chacun s'imaginait imiter le voisin. Un chapeau à

plumes blanches se pencha sur M. Lugagnan. C'était Jacqueline.

— Père, vous avez mieux plaidé que pour moi.

Le nouvel avocat sourit:

— C'est bien pour toi, petite, que je plaïdais.

Un peu plus loin, Me Tabouret, qui avait présenté la défense du coiffeur Ernest, faisait la roue en recevant les compliments onctueux de son client qui le frottait de pommade et qui, néanmoins, ajouta ce reproche:

— Vous avez parlé, monsieur l'avocat, du désespoir de ma mère. Elle est morte à ma naissance, la pauvre femme.

— Qu'importe? répliqua le stagiaire, dont l'alambic devenait stupéfiant.

Mme Patard, bien ajustée, tirait sa robe avec soin afin de laisser quelque distance entre elle et sa voisine, la nommée Terrenoire qui, sans tambourin ni turban, prédisait l'avenir à deux ouvriers sur un ton de mélopée ornée de rimes:

— Nous serons tous acquittés. M. Pierre sera député, et je recevrai une indemnité.

Qui la lui payerait? Ses oeillades le révélaient sans pudeur. Pierre Savernay, point de mire du public, voyait le plus grand nombre de ses coprévenus s'écarter de lui systématiquement. Par son attitude arrogante, ses déclarations catégoriques, sa franchise excessive, il avait pendant toute l'audience continué la révolte, accumulé faute sur faute, nargué le président, exaspéré le procureur, en un mot traité l'appareil judiciaire comme une machine à pétrole sur laquelle on s'assied pour aller plus vite. On eût dit qu'il cherchait une condamnation. Or, on ne le condamnerait pas tout seul, et après la grande journée d'héroïsme, chacun des manifestants, peu soucieux de gloire, tâchait de s'en tirer le mieux du monde, sauf, toutefois les gens du peuple plus accoutumés à la solidarité, à la malveillance des juges et aux injures du sort. Petits boutiquiers et bourgeois, par un accord tacite, n'entendaient pas être compromis davantage et s'efforçaient d'arranger à part leur petite affaire. A la tête de cette opposition des intérêts, M. Marsac—celui que Mme d'Allégory surnommait le beau Candale en se souvenant de ses chaussettes enrubannées,—stylé par sa femme qui était d'un naturel pusillanime et pacifique, avait cru se ménager, par sa réserve et ses réticences, une fuite honorable que barraient sans pitié les grossières manœuvres du jeune homme.

Ainsi Pierre était devenu bien vite le centre de l'action, et la foule qui vient, gourmande, aux spectacles le tenait pour le premier rôle, suivait tous ses gestes, le couvait du regard et se disposait à l'acclamer. Elle aime à se donner, et il faisait figure de chef lorsque tant de ses compagnons montraient patte blanche. Dans sa psychologie de tireuse de cartes, Mme Terrenoire, dite la Fortune, qui pressentait le courant populaire, s'attachait de plus en plus à son destin, tandis que Mme Patard, l'habilleuse, et M. Ernest, coiffeur, trop longtemps privés d'essayages et de perruques, se rapprochaient du beau Candale bien peigné et bien mis et partageaient ses inquiétudes sur l'issue du procès criminel.

Dans le brouhaha général, les parents et les amis des accusés se frayèrent péniblement un passage vers le banc d'infamie surveillé à chaque

bout par un placide gendarme qui s'éventait avec son tricorné. Mme Richomme, un peu massive et le teint couleur de brique, voulut joindre son neveu afin de confisquer à son profit une part de triomphe et se vint heurter à l'infranchissable haie que formaient les cinq demoiselles Epinouze, troupe maigre mais compacte qui évoluait en uniforme sous le commandement de leur mère. De part et d'autre, on se sourit aigrement.

—C'est la victoire.

—Ou la prison.

—Croyez-vous?

—Dame, le président est furieux.

—Mais c'est le jury qui prononce.

—Oh! les jurés sont des sots, et le président les sermonne derrière la porte.

—C'est affreux.

—N'est-ce pas, madame?

Plus heureuses ou plus adroites, Mmes Roger-Simaise et de Béart s'étaient rapprochées du héros à la mode. La blonde portait sur son chapeau des violettes qu'on eût respirées, et la brune des cerises qu'on eût mangées. Le printemps qui déposait sur leurs jeunes fronts une couronne de fleurs et de fruits habitait aussi leurs joues et les lignes de leurs corps, et brillait dans leurs yeux: il ne se contentait point d'occuper les forêts; par le moyen des femmes il assiégeait les cœurs.

Un peu las de l'effort qu'il avait fourni pendant toute l'audience, Pierre redressa la tête pour regarder tout à tour ses deux partenaires, et même il bomba la poitrine, ce qui ne sert de rien pour la vue. Mais elle lui prodiguaient les flatтерies et il lisait sur leurs traits l'image de sa gloire nouvelle. Mme de Béart souriait sans cesse, uniquement pour montrer ses dents blanches, car la duchesse de Chevreuse se servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins. Elle déployait des grâces engageantes qui gênaient le jeune homme tout en le captivant. Peu accoutumé aux conquêtes, celle-ci lui tarabustait la cervelle. Il en était embarrassé comme d'une canne au moment d'une averse.

Comme il se détournait un instant, il aperçut Jacqueline qui le fixait de ses yeux profonds, qui le fixait avec surprise et repercho. Il eut honte et rougit.

"Qu'il suffit de peu de chose pour être lâche et traître", se dit-il.

Car il s'emparait à la hâte des plus durs qualificatifs pour s'en accabler. Cependant Mme de Béart se réjouissait de cette confusion où elle lisait le témoignage de son empire et songeait avec une satisfaction secrète:

"Le sang lui monte vite aux joues quand il me parle."

Une voix nasillarde et pointue d'huissier coupa toutes les conversations particulières:

—MM. les jurés, MM. de la Cour.

Un grand silence se fit. Pierre, qui ne se souciait point de la loi, essaya d'adresser un salut courtois à la Petite Mademoiselle pour rentrer en faveur, mais sa mimique de gentillesse fut perdue. Jacqueline, se haussant sur la pointe des pieds, la figure contractée, attendait comme le public le résultat de la délibération. Le beau Candale et ses fournisseurs pinçaient les lèvres dans une grimace de crainte. La dame Terrenoire

s'intéressait à la cérémonie comme à une pièce de théâtre dont le dénouement est prévu. Quant à la foule, visiblement favorable aux accusés, elle guettait l'occasion de manifester.

On la lui donna sans retard. Le jury avait répondu *non* à toutes les questions. Ce fut l'acquiescement unanime. Aussitôt connu et compris,—ce qui est malaisé avec toutes les formules judiciaires,—ce verdict fut accueilli par des hourras, puis un cri se fit jour:

—Vive Savernay!

Il faut un homme au peuple, et non pas une troupe entière. Il avait choisi celui-là pour sa belle taille et sa résistance opiniâtre à la coalition du président des assises et de l'avocat général.

—Silence! hurlèrent huissiers et gendarmes.

—Faites évacuer la salle, ordonna le président.

Pendant les formalités de la levée d'écrou, les autres accusés qu'on n'acclamait pas toisèrent le jeune homme avec dépit ou fureur selon leur tempérament. Tout à l'heure il les compromettait sans scrupules, et maintenant il accaparait sans pudeur le succès. Eux tous, par leur courage et leur abnégation, ne méritaient-ils pas, aussi bien que lui, une récompense? Il tendit vainement la main à M. Marsac, le premier libéré, qui courait rejoindre sa femme. A leurs yeux dévorants, il put craindre que M. Ernest ne lui arrachât les cheveux et Mme Patard les habits. Il est vrai que deux ou trois ouvriers, désintéressés et enthousiastes, lui formaient une garde du corps, sous la conduite de la dame Terrenoire qui s'attachait à lui comme le lierre aux arbres pour grimper et voir le soleil qui ressemble à un grand louis d'or.

Il descendit avec cette escorte les escaliers du Palais de justice.

"Tout de même, songeait-il, je ne suis pas condamné. Que va penser Jacqueline?"

On le rejetait de toutes les juridictions comme un chien étranger qu'on poursuit de chambre en chambre pour le rendre aux grands chemins. Les jurés ne tenaient pas plus à lui que le juge de simple police. Il esquissa un geste de regret, puis s'arrêta brusquement sur une marche, tendant l'oreille. Une rumeur d'en bas montait à sa rencontre.

—Que crie-t-on?

—Vive Savernay! parbleu, expliqua l'un de ses acolytes.

—Ah! n'y aurait-il pas une autre sortie?

Mais il fut promptement trahi par ses gardes qui le poussèrent en avant en donnant la réplique aux gens du dehors:—*Vive Savernay!*—tandis que la Fortune les pressait en les prévenant de l'intervention des deux gendarmes qui, sans doute, pour éviter la manifestation, avaient eu le même dessein que Pierre, mais qui, fort heureusement, trébuchaient dans leurs bottes, ainsi qu'il est d'usage dans la gendarmerie.

A peine fut-il parvenu sur le seuil du Palais qu'il se sentit saisir et enlever du sol par des mains rudes et volontaires. Hissé sur des épaules inconnues, il apparut au-dessus de la foule, un peu fripé, mais avec un beau soleil couchant sur la figure. De son poste élevé, il apercevait une houle de têtes qui se balançaient, la bouche ouverte. On l'acclamait furieusement. Gêné, mais

poli, il ôta son chapeau qu'il agita en l'air en prononçant un discours de deux mots:

—Mes amis..., mes amis...

On fit à sa brève éloquence un accueil disproportionné. Des bravos crépitèrent. Ce fut un délire. M. Lugagnan, désigné par un groupe, connu à son tour, mais sans en éprouver d'étonnement, les honneurs du triomphe. A quelque distance l'un de l'autre, Pierre et lui se contemplèrent comme deux sommets au-dessus de la plaine. Ils ondu-laient au gré de leurs porteurs qui leur communi-quaient un mouvement de roulis et de tangage à la fois. Le mal de mer dont ils étaient menacés eût endommagé leur popularité. Mais leurs esto-macs résistèrent. On prit l'avenue Marie-Antoi-nette. Sur tout le parcours, le cortège grossissait. Pour varier le programme des acclamations, on réclama la Petite Mademoiselle sur l'air des lam-pions:

—Mad'moiselle! Mad'moiselle!

Jacqueline, prudente, s'était éclipsée. Devant l'hôtel Lugagnan, on consentit enfin à déposer les vainqueurs. Ils étaient moulus et courbaturés. Pierre remercia gauchement, tandis que son avo-cat serrait les mains au hasard et prononçait des paroles de circonstance, qui, d'ailleurs se per-daient dans le bruit, avec une incontestable habi-tude de la foule et du gouvernement qu'il puisait dans la vie imaginaire où il se réfugiait volon-tiers depuis sa retraite, et dont la grandeur l'avait toujours soutenu au cours des mesquineries de la réalité.

Ils pénétrèrent de compagnie dans le jardin dont on leur ouvrit la grille. Pierre ému saluait Jacqueline, lorsque la manifestation les réclama impétueusement sur le balcon.

—Je n'y vais pas, déclara le jeune homme, je suis fatigué. Faites-leur un discours.

Mais M. Lugagnan ne toiera point cette abstention et le traîna à la fenêtre, tel un vieux socié-taire de la Comédie-Française qui tire un jeune collègue sur la scène pour obéir au public. C'é-tait une fenêtre du second étage, d'où l'on domi-nait l'avenue. Le soleil qui atteignait presque la cime des forêts les inondait de lumière.

— Mad'moiselle ! Mad'moiselle ! demanda le peuple impérieux.

Jacqueline refusant de se montrer, son père la réprimanda sévèrement. Allait-elle manquer, par fausse timidité ou dédain, à ces braves gens qui l'aimaient? Force lui fut de céder et de paraître. Sur ses cheveux bruns, sur son teint de camélia, dans ses yeux ardents, le soir déposait son éclat et sa douceur. Confuse et troublée, elle souriait pourtant et s'inclina, élégante et cambrée, comme pour une révérence de cour. Dans cet instant, pâle et frémissante, éclairée par le couchant, elle fut adorée comme une idole.

Pierre était debout à côté d'elle. La foule, qui ne connaît point d'obstacles, mariait leurs noms par avance. Ils goûtaient une joie nouvelle et n'o-saient pas se regarder. Ils eussent souhaité, pour décider leur avenir, la solitude d'un bois, et voici que trois mille bouches en acclamant leurs deux noms à la fois, donnaient à leur secret une pu-blicité retentissante.

Lorsqu'il leur fut permis de se retirer, Pierre dit modestement à ses compagnons de gloire.

—Je voudrais réparer le désordre de ma toi-lette.

—Non, non, déclara M. Lugagnan. Ne réparez rien. Gardez sur vos vêtements l'empreinte popu-laire. Ainsi froissé, vous représentez la protesta-tion de la France en faveur de la liberté. Vous êtes bien plus beau.

Mal convaincu, le jeune homme que l'amour in-vitait à la coquetterie se tourna vers Jacqueline:

—Est-ce vrai?

Elle se mit à rire.

—Mais oui, vous êtes bien plus beau.

Et plus gravement, elle ajouta:

—Seulement, il n'y a que moi pour le consta-ter.

Cette allusion à Mmes de Béart et Roger-Si-maise le remplit d'amertume et d'espoir. D'amer-tume pour sa faute, et de future espérance, car si la jeune fille s'effarouchait si vite, il ne lui était donc pas indifférent.

Cependant, M. Lugagnan ne cessait point de s'agiter:

—Vous n'entendez rien? demanda-t-il à plusieurs reprises.

—Mais non, père.

—Je vous assure que la manifestation continue.

Il guettait un second rappel comme au théâtre, prêt à saluer autant de fois qu'on l'exigerait. Vainement il tendait l'oreille. Déjà il lui fallait dé-gringoler de l'héroïsme et de la gloire, et il s'ac-commodait mal de cette descente.

—Vous dînez avec nous? dit-il à Pierre.

Avec lui, du moins, on parlerait des grands événements que l'on venait de vivre. Ne serait-ce point les ressusciter un peu?

—Si vous le voulez, mon cher maître.

La petite Mademoiselle intervint, non sans quel-que gêne:

—Nous avons invité Mme de Vavrette Toziat et votre tante, Mme Richomme.

—C'est juste, approuva son père. Nous avons escompté la victoire. On sonne. Il est sept heures et demie. Ce sont ces dames.

C'était une délégation qui réclamait Pierre Saver-nay.

—Introduisez au salon, ordonna M. Lugagnan qui ne cessait pas de se multiplier. Nous y allons tous deux.

On venait offrir au jeune homme d'occuper le siège du député de l'arrondissement. Ce siège il est vrai, n'était pas vacant. Mais si l'on n'offrait que ce que l'on a, les occasions de plaire seraient trop rares dans un pays de politesse et d'amplifi-cation comme est le nôtre.

—Je ne suis pas compétent, objecta Pierre.

—Vous avez dit aux assises, lui fut-il répondu, que vous aviez vingt-cinq ans. C'est l'âge canoni-que.

—Il accepte, déclara son avocat.

—Pardon, pardon, reprit le jeune homme, je désire étudier les affaires publiques.

—Mais vous avez approché les juges. Il n'est pas de meilleure méthode pour apprendre les lois.

—Eh bien, je réfléchirai. Remerciez votre comité de la confiance qu'il me témoigne et qui m'honore.

M. Lugagnan mit son lorgnon pour le mieux considérer, étonné de cette déclaration qu'il avait faite tout seul. Son élève se formait vite. Encore

une promptre retraite qu'on lui ménageait. Ses jours d'éclat étaient comptés, et il s'apprêta à saluer leur fuite avec noblesse et grandeur d'âme.

Jacqueline informée dit à Pierre avec bonne humeur :

—A vous les apothéoses. A moi la paille humide des cachots.

—Vous oubliez la prison préventive.

—Elle ne compte pas.

—Elle n'est pas folâtre.

—Mais elle ne figure pas au casier judiciaire. A vous voir toujours acquitté, je commence à me méfier de vous.

—Oh! mademoiselle, ce n'est pas ma faute.

—Ni la mienne.

—C'est la mienne, assura M. Lugagnan qui n'oubliait point sa plaidoirie et s'éloigna sur cette remarque.

Mais Pierre n'était plus dans le ton. Il ne riait pas, il s'inquiétait, il se tourmentait. Plus bas, il murmura de tout près à la jeune fille :

—C'est vrai. La justice me repousse. Mais vous?

—Moi?

—Oui, me repoussez-vous encore? Dois-je recommencer mon tapage?

—Vous le mériteriez.

—Faut-il me remettre en état de rébellion?

—Pas ici.

—Je n'ai pas su me rendre digne de vous. Et pourtant...

—Et pourtant?

Il la regarda. Elle tournait le dos à la fenêtre et les feuillages du jardin, où jouaient les derniers rayons du soir, encadraient son visage qui était dans l'ombre, mais ses yeux brillaient comme si les feux du jour s'y fussent reflétés. Il baissa la tête :

—Et pourtant, je vous aime.

Elle posa son doigt sur sa petite bouche :

—Chut!... dit-elle. Voici ces dames. Après le dîner, nous causerons.

Il fit une moue comique et touchante :

—J'ai faim, mademoiselle. Le régime des prisons ne vaut rien.

—Je le sais.

—Si vous ne me donnez pas un mot d'espoir, je ne mangerai pas.

Elle rit et jeta en s'éloignant :

—Mon dîner est parfait, je vous avertis.

Il la poursuivit avec des supplications :

—Justement. Dites un mot. Un seul mot.

Elle se retourna pour lui lancer :

—Eh bien!... Bon appétit.

XIV

LA ROMANCE DU "NID DE CYGNE"

Après le dîner, M. Lugagnan recommença de plaider pour satisfaire Mme de Vavrette-Toziat qui ne l'avait pas entendu. Mais il dut couper les ailes à son éloquence afin qu'elle pût tenir dans un salon sans rien casser en s'agitant. Néanmoins, la vieille dame en trembla et conclut :

—Vous êtes un rude jouteur.

—En effet, dit l'avocat, se tournant de droite et de gauche, je mets les auditeurs en fuite.

Jacqueline et Pierre s'étaient éclipsés.

—Oh! des amoureux. Ça n'écoute personne.

—Où sont-ils?

—Où voulez-vous qu'ils soient? Comme Roméo et Juliette, là, sur le balcon. Ils regardent la lune.

Mme Richomme qui, sur son fauteuil, donnait des signes d'impatience, se leva aussitôt :

—Je vais les appeler.

—N'en faites rien, s'écria Mme de Vavrette-Toziat épouvantée à l'idée de ce cataclysme.

—Pourtant, ils sont seuls.

—Justement, laissez-les. Ils ne pensent pas à nous.

La tante de Pierre, qui n'attachait aucune importance à l'amour et ne voyait dans le mariage qu'un établissement, s'affligea de cet abandon et formula une protestation, mais sans acrimonie :

—De mon temps, on ne laissait jamais seuls deux fiancés.

Mais quoique envahissante par nature et par habitude, elle n'insista pas. Elle n'avait point la rigidité acariâtre de Mme Epinouze, et sa prudence, en somme, n'était faite que d'un respect exagéré des convenances. Cependant, elle n'acceptait pas sans quelque révolte intérieure le projet matrimonial de son neveu pour qui elle avait rêvé une fortune plus considérable et susceptible de donner un plus bel essor à ses bonnes œuvres. Mais il lui avait occasionné tant de tracas et de tribulations avec ses démêlés judiciaires et ses relations populacières qu'elle ne demandait plus à sa femme que de le maintenir en tranquillité. Elle n'agréait Jacqueline pour nièce qu'à ce titre, et précisément elle gardait quelque méfiance envers la Petite Mademoiselle dont elle supportait malaisément la condamnation, dont elle redoutait le caractère enthousiaste et railleur à la fois, ce qui est rare, et qu'elle aurait voulu rappeler à plus de réserve, et, en un mot, gouverner, à quoi elle se rendait, bien compte qu'il ne fallait pas songer.

—A quand le mariage? demanda Mme de Vavrette-Toziat à M. Lugagnan.

—Ils nous le diront, jeta celui-ci qui, peu occupé de ces mesquins détails, prétendait dissenter sur l'âme de la foule.

Mme Richomme l'interrompit sévèrement :

—Comment? Ils nous le diront? C'est le monde renversé.

—La chose les regarde principalement, madame. Et d'ailleurs, le peuple les a déjà mariés. L'avez-vous entendu tout à l'heure qui acclamait leurs deux noms?

—Le peuple! Mais de quoi se mêle-t-il? C'est indécent.

—Je partage cet avis, assura Mme de Vavrette-Toziat qui, de la meilleure foi du monde, ajouta cette remarque: C'est moi qui ai fait le mariage il ne faut pas l'oublier.

Elle omettait ses frayeurs et ses dégoûts lorsque Pierre pactisait avec l'anarchie, et ne se souvenait plus de l'avoir un jour combattu dans l'esprit de Jacqueline. Mais quand on prend de l'âge on simplifie volontiers, en supprimant de la vie les souvenirs désagréables.

L'avocat battit en retraite devant les deux dames :

—J'ai voulu dire que nos deux enfants partageaient la même popularité.

Mme Richomme affirma que cela ne signifiait rien, et comme elle recherchait l'éclat des cérémonies, elle s'inquiéta aussitôt d'en rehausser la pompe.

— Il nous faut un évêque pour la bénédiction nuptiale.

— Demandez à la marquise, répondit sa partenaire. Mme d'Allégory a tant de relations.

— J'en connais plusieurs, moi aussi, objecta la tante de Pierre, froissée d'un excès d'obligeance qui semblait mettre en doute ses propres ressources.

Par l'emploi de formules heureuses, M. Lugan concilia toutes choses. Ce n'est point aisé avec les dames, surtout lorsque l'une aime à diriger et que l'autre s'imagine être la cause des événements. Et l'on prépara l'avenir, sans consulter les deux jeunes gens qui n'avaient peut-être encore échangé aucune parole définitive.

Accoudés à la balustrade, Pierre et Jacqueline s'intéressaient au mouvement de la lune qui lentement s'élevait au ciel derrière les feuillages et lançait parfois, dans les intervalles des branches, de timides lueurs.

— Tout à l'heure, expliqua Jacqueline, quand elle apparaîtra au-dessus des marronniers, nous verrons son reflet dans le bassin. Et c'est très joli.

— Vraiment? dit Pierre qui pensait à autre chose.

Il regardait la jeune fille qui avait enveloppé ses épaules dans un châle blanc à cause de la fraîcheur. Quand les jeux de la lune éclairaient ce profil délicat, la trouvant trop pure de lignes et trop blanche de teinte, il sentait son cœur trembler et de douces paroles lui monter aux lèvres. Mais il avait peur qu'elle ne se moquât de lui, tant il se jugeait avec sévérité. A vingt-cinq ans, on ne se croit jamais aimé; à quarante, on croit toujours l'être.

— Vous vous taisez: avez-vous encore faim?

Comment convoquer les astres en témoignage de sa tendresse quand on vous pose des questions pareilles et qu'on a par surcroît un nez légèrement retroussé du bout?

— Non, répliqua-t-il un peu vexé. Je vous remercie.

— Vous ne me faites pas compliment de mon entremets?

— J'en ai pris deux fois.

— Très bien: les actes prouvent davantage que les paroles.

— Il était exquis, et vous m'aviez dit un mot d'espoir.

Elle se mit à rire.

— Oui, vous êtes gourmand. C'était un gâteau roulé. En voulez-vous la recette?

— Volontiers. J'aurais plaisir à l'entendre, même si je n'y comprends goutte.

— Pesez quatre oeufs avec leur coquille, mettez le même poids de sucre, séparez les blancs des jaunes, mêlez bien le sucre et les jaunes. Ajoutez quatre cuillerées de farine, démixez encore et joignez-y vos blancs battus en neige. Faites cuire dans la tourtière beurrée à feu très doux. Ensuite roulez votre biscuit après l'avoir enduit de confiture pour le ramollir, et couchez-le délicatement sur un lit de fraises et de framboises humectées d'un sirop.

Comme cette description enthousiasmait le jeune homme, elle ajouta:

— Vous ne vous doutez pas que je sais composer quatorze espèces de gâteaux.

Il convint que c'était un chiffre, mais le moyen de parler de son cœur à une jeune fille qui s'affiche bonne ménagère à l'heure où la lune invite à la poésie! Au-dessous du balcon les fleurs blanches d'un seringas leur envoyaient leur parfum dont l'ivresse est rapide et pénétrante. Le jeune homme s'en laissa griser et tenta d'idéaliser l'entretien qui se trainait jusqu'ici dans les détails culinaires comme une mouche dans un rayon de miel.

— A la fête de la Fronde, je suis resté sur la terrasse, devant le château, à vous écouter.

— A m'écouter?

— C'était une vieille chanson. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une jeune fille qu'un père barbare séparait de son fiancé. Je me souviens qu'elle disait: *J'aime beaucoup mieux demeurer dans la tour que de changer d'amour.*

— Vous abîmez un peu les vers, mais le sens y est.

— C'est le principal.

— Pas pour les poètes. Vous aimez les romances d'autrefois?

Il prit un air lyrique:

— Oui, quand vous les chantez et que vous portez un costume bleu pâle et noir.

— Tant mieux. J'en sais plus encore que d'espèces de gâteaux.

— Dites-m'en une pour moi tout seul.

— Je vous en dirai une quand la lune se reflétera dans l'eau du bassin. Elle ne saurait tarder.

Ils suivirent des yeux l'ascension de la lune qui glissait à travers les feuillages sans grande épaisseur encore. Enfin, elle atteignit le faite des arbres, puis s'en détacha et commença de jeter sa lumière dans la fontaine qui parut tressaillir sous cette caresse imprévue. Un léger halo bleuâtre l'entourait:

— C'est mauvais signe, expliqua Jacqueline. Demain il pleuvra. Mais l'air est plus doux à la veille de la pluie.

Le reflet de l'astre s'enfonçait dans l'eau comme une spirale d'argent. Tout le bassin frémissait.

— Et votre romance? demanda Pierre.

— La voici. Elle est un peu longue.

— Tant mieux, si elle est jolie.

— Il y avait une fois une fillette de quatorze ou quinze ans, qui s'appelait Jeannie. Princesse ou bergère, l'histoire ne le dit pas. J'incline à croire que c'était une bergère, car elle habitait au bord d'un ruisseau dont elle connaissait tous les secrets, et notamment une petite anse abritée où elle avait découvert un nid de cygnes sauvages. Pour faire de telles découvertes sans le secours de personne, il ne faut pas être une princesse.

— Evidemment, concéda le jeune homme.

— Chaque matin, elle se glissait parmi les roseaux de la rive pour épier le nid et compter les oeufs. Un jour, avant sa visite quotidienne, elle s'assit au bord de l'eau où baignaient ses pieds nus et se mit à rêver. De quoi eût-elle rêvé, sinon d'amour?

— En effet.

Mais Pierre, au lieu d'écouter, contemplant la jeune fille dont il voyait au clair de lune le visage, et il fut surpris de son air sérieux. Elle ne souriait pas, elle ne se moquait pas, et pourtant ses yeux brillaient. Pourquoi lui parlait-elle de cette petite Jeannie, quand sa forme réelle faisait oublier toutes les légendes? Elle reprit sans remarquer les distractions de son auditeur:

—Ainsi Jeannie rêvait: Mon amoureux sera chevalier. Son armure sera d'argent, et son casque doré.

—Avec une plume blanche.

—Si vous le voulez. Il aura une suite nombreuse d'écuyers et de pages. Après m'avoir regardée une seule fois, il se mettra à genoux pour implorer mon amour. En fière demoiselle, je lui répondrai: "Levez-vous et partez. Il faut que le monde aime et craigne celui que mon cœur choisira. Protégez les malheureux et combattez les méchants hommes. Lorsque l'univers connaîtra vos exploits, vous reviendrez."

Ah! fit le jeune homme tout à fait captivé par ce début, c'est ma propre aventure. Vous m'avez expédié aussi contre les méchants hommes. Mais cette croisade ne m'a pas réussi.

—Vous interrompez toujours.

—Pardon, je me tais.

—Alors mon amoureux—c'est Jeannie qui rêve—se relèvera très pâle. "Adieu, partez, murmure-rai-je", quand mon cœur lui dira: Beau chevalier, ne t'en va pas."

—Ce n'est plus mon histoire, hélas!

—Vous êtes insupportable. Il s'en ira combattre les méchants hommes là-bas, très loin de l'autre côté du ruisseau. Trois fois, il m'enverra son page qui me racontera ses exploits. La première fois, je baisserai les yeux. La seconde fois, je lui donnerai une rose. Et la troisième, je dirai: "Qu'il revienne."

—Et alors? interrogea Pierre.

—Alors il viendra sur son cheval rouan. Il franchira les torrents et les ravins, les collines et les défilés, et jusqu'au ruisseau qui est là. Et il s'inclinera devant moi pour me dire: "Me voici plus courageux et plus charitable. Vous avez tout changé en moi, sauf mon amour." Lorsque je serai devenue sa femme, il m'habillera de belles robes et m'emmènera avec lui dans les assemblées où chacun vantera sa bravoure et son bonheur. Et pour le récompenser dignement, je lui montrerai un matin ma découverte, le nid de cygne caché parmi les roseaux.

La lune montait toujours dans le ciel et répandait à profusion sa lumière vaporeuse sur la figure, dans les yeux de Jacqueline, sur le châle blanc qui dessinait ses fines épaules. Un sourire d'enthousiasme flottait au bord de sa petite bouche. Elle-même était-elle prose au charme de sa romance?

—Oui, dit le jeune homme gravement, vous avez tout changé en moi, sauf mon amour.

—Il ne s'agit pas de vous, monsieur. Ayant achevé son rêve, la petite Jeannie se leva pour faire sa visite quotidienne. Elle chercha, parmi les roseaux, le nid de cygne afin de compter les oeufs. Elle vit bien dans l'eau sa propre image qui la regardait, mais les roseaux de la rive avaient été brisés par l'orage de la nuit précédente, le nid

avait disparu, et les cygnes s'étaient enfuis. Trouva-t-elle jamais son amoureux au casque doré...

—Avec une plume blanche.

—...Et au cheval rouan? L'histoire ne le dit pas. Mais elle ne put lui montrer parmi les roseaux le nid de cygne.

Aux rayons de la lune le bassin frissonnait doucement. Il manquait un cygne à ce décor de légende où montait le parfum du seringia.

—Je n'aime pas votre fin, murmura Pierre après un silence.

—Et pourquoi?

—Un conte de bergère doit se terminer par un mariage.

—Ma bergère a pu trouver son chevalier.

—Mais elle n'avait plus de nid de cygne à lui montrer.

—Justement. N'est-ce point conforme à la vie réelle? En amour, on voudrait offrir des merveilles, et quand c'est le moment, on s'aperçoit qu'on n'a rien de merveilleux à donner.

Elle le regarda bien en face, avec un joli sourire plus triste que moqueur, car c'était d'elle-même qu'elle se moquait, et c'est tout de même moins gai que de s'amuser des autres.

—Jacqueline, dit le jeune homme avec émotion, il n'est rien de plus merveilleux que votre cœur.

—Taisez-vous. Nous sommes seuls, et je suis peureuse.

—Peureuse, vous!

—Ah! vous voyez bien. Tout le monde me croit vaillante et je ne le suis pas. Je ne le suis pas davantage que Mme de Vavrette-Toziat.

—Je vous préfère ainsi, Jacqueline. Il me semble que j'oserai mieux vous parler. Oui, vous avez tout changé en moi, sauf mon amour.

—Comment vous aurais-je changé, moi qui me sens si faible?

—Ecoutez-moi, Jacqueline...

Il ne l'avait jamais appelée par son nom jusqu'à ce soir, et ce nom, il ne se lassait pas de le répéter.

—Avant de vous connaître, je n'étais guère qu'une machine à faire de la vitesse. Je me plongeais dans le vent comme un savant dans les bouquins. L'air ou les livres n'enseignent ni la vie ni les hommes. Et tous les hommes sont solidaires: aucun n'a le droit de ne vivre que pour lui-même.

Surprise, attentive, elle l'écoutait en levant un peu la tête, car il était plus grand qu'elle. Mais elle était contente de lever la tête.

—C'est vrai, dit-elle.

Encouragé dans son petit discours par l'attitude appliquée de la jeune fille, il reprit:

—J'ai bien compris ce que vous attendiez de moi, et pourquoi vous m'avez expédié, comme votre Jeannie, contre les méchants hommes.

—Et moi, je ne le sais plus.

—Alors je vais vous le rappeler. Avant de vous connaître, je me servais de ma fortune pour mon plaisir, comme presque tous les riches d'ailleurs, quand la fortune ne doit point faire de nous des jouisseurs, mais des chefs.

Enchantée, elle joignit ses mains comme pour applaudir:

—C'est cela. Des chefs.

La lune montait au-dessus d'eux, en plein ciel, et répandait une teinte uniformément pâle sur tout le jardin qui était sans ombre.

—Oui, continua-t-il avec plus d'exaltation, la richesse rend égoïste. Le peuple qui travaille et vit au jour le jour l'est moins que nous. Voyez son endurance dans les grèves. Il se trompe souvent: c'est qu'il est flatté et non point dirigé, c'est qu'il n'est pas réellement aimé. Voilà que je deviens orateur: suis-je ridicule?

—J'aime, dit-elle, quand vous parlez ainsi.

—Alors vous en avez le mérite. Quand on sait regarder, tout vous renseigne. Et vous m'avez ouvert les yeux. Tenez, en wagon, ne voit-on pas l'image de la société?

—En wagon?

—Mais oui. En première classe chacun se retire dans son coin avec majesté. Il faut une présentation en règle pour se parler ou, si l'on adresse la parole à une femme, c'est pour...

—C'est pour?

—C'est par galanterie. En seconde, les voyageurs sont déjà plus bienveillants les uns pour les autres. En troisième, ils s'aident, ils se rendent service, ils échangent le récit de leurs petites misères. Quelquefois ils sont assommants avec manie de confiance. Et puis, ils promènent avec obstination de la nourriture. Mais ils ne mangeraient pas une saucisse ou un morceau de fromage sans vous en offrir.

—Vous changez donc de compartiment?

—Oui, pour m'instruire, pour compléter l'instruction que vous avez chargé les juges et les geôliers de me donner.

—Oh! les juges vous ont acquitté, et les geôliers se sont montrés pleins d'égards.

Son rire clair s'égrèna dans la nuit calme. Et brusquement, elle eut le visage dans l'ombre. La lune, atteignant le toit de la maison, se cachait à leurs yeux. Mais l'eau du bassin devant eux, la reflétait encore.

Pierre convint aisément de la faveur du destin:

—Je n'ai pas eu de chance, Jacqueline. Ne me le reprochez pas. Mais je me suis instruit tout de même. Au début, j'ai cru les hommes bons et les lois mauvaises. Plus tard, j'ai pensé le contraire et, dans cette étape, je vous ai même, pardonnez-moi, je vous ai condamnée.

—Moi?

—Parfaitement, vous, votre révolte, votre goût de l'insurrection. Car j'estimais l'obéissance aux lois indispensable à la répression de tous nos instincts malfaisants.

—Oh! les lois!

—Oui, les femmes ont une tendance à s'en moquer. Il en faut, mais il en faut de bonnes. Et puis, au-dessus d'elles, qui doivent toujours s'en inspirer sous peine d'être oppressives, il y a ces lois qui ne sont point écrites et ne sauraient être effacées. Votre père l'a dit: nous n'avons pas que des tombeaux à défendre.

Elle baissa les yeux, comme Jeannie dans sa romance à la première visite du page.

—Maintenant, dit-elle, c'est moi que vous enseignez.

Surprise de la beauté du jardin sous la lune, elle ajouta:

—Comme il fait doux, ce soir!

—Oui, Jacqueline. Vous souvenez-vous du matin où nous nous rencontrâmes dans le parc? Vous veniez du village de la Reine où Mme Terrenoire, votre amie, interprète les songes. Nous nous sommes sentis mêlés à tout un monde obscur et infini, à toute la forêt. Ce soir, ne le sentez-vous pas, nous sommes enfin mêlés à toute la vie humaine?

L'ombre que projetait sur eux et devant eux le rebord du toit s'allongeait sur la pelouse, gagnait le bassin où jouaient les rayons d'argent.

Trop habituée par son père aux grands mots pour y attacher de l'importance, la jeune fille tempéra d'un peu de raillerie le lyrisme de Pierre:

—Oui, vous êtes le parfait chevalier de ma romance. Pourtant, il vous manque une chose.

—Laquelle?

—Avoir souffert.

—J'ai vu souffrir.

—C'est moins pénible. Moi, j'ai souffert de l'injustice, et je lui dois ce que je puis valoir.

—C'est beaucoup.

—Oh! non, ce n'est guère. En prison, avec des voleuses et des femmes... je ne sais comment vous dire, des femmes de mauvaise vie, j'ai peut-être appris un peu de bonté, un peu d'énergie et de patience. Du moins, je l'espère.

Il ne put se tenir de répliquer en souriant:

—L'énergie, oui, Jacqueline, mais la patience?

Elle se rapprocha de lui, et les yeux dans ses yeux, elle répliqua:

—J'ai bien su vous attendre.

—M'attendre?

—Oui, attendre vos exploits, comme Jeannie ceux de son chevalier. Seulement, vous, c'étaient des exploits d'huissiers.

Il murmura tout bas:

—Si vous m'attendiez, Jacqueline, alors, c'est que... c'est que vous m'aimiez.

Il ne la vit pas rougir, à cause de l'ombre, et il ajouta:

—Moi, je vous aime, comme vous méritez de l'être. Il me suffit de vous regarder pour désirer d'accomplir de grandes choses, de devenir un héros tout simplement. C'est bien cela, n'est-ce pas, que vous vouliez?

—Oui. Non. Taisez-vous, Pierre.

—Je me tairai. Mais dites-moi que vous m'aimez, Jacqueline, je vous en prie.

Troublée, elle répondit:

—Allons rejoindre mon père.

L'ombre avait envahi tout le bassin d'où les rayons de lune s'étaient retirés. Mais dans leurs deux coeurs il faisait clair.

XV

LA REVANCHE DE LA LOI

Après cette soirée de fiançailles, comme il regagnait, le coeur en fête, son domicile, le jeune homme rencontra dans l'avenue deux ivrognes qui s'injuriaient copieusement et, tout à coup, d'un commun accord, en vinrent aux mains. L'un d'eux tira de sa ceinture un couteau dont la lame brilla au clair de lune.

Fidèle à sa nouvelle conception de la solidarité sociale et de l'honneur chevaleresque, hardi

comme s'il combattait sous les yeux de son héroïne, Pierre se jeta sur ces frères ennemis et les sépara vivement, non sans risquer un mauvais coup. Par sa vigoureuse offensive, il était maître du champ de bataille lorsque la police, toujours opportune, survint à propos et, rebelle par système à tout choix, se mit aussitôt en mesure d'arrêter les trois belligérants.

—Pardon, objecta Pierre avec politesse,—car il savait qu'on n'obtient rien d'un fonctionnaire par les réclamations violentes, et il se faisait tout sucre et tout miel,—pardon, messieurs, vous vous trompez.

On lui coupa son discours sans ménagement:

—Assez! Assez!

Mais il reprit sans s'émouvoir:

—Ces deux messieurs s'entre-tuaient. Je les ai simplement séparés. Félicitez-moi.

Il ne reçut de réponse que des deux ivrognes qui sans hésitation le désignèrent ensemble:

—C'est lui.

—Quoi?

—C'est lui qui m'a attaqué, dit l'un.

—C'est lui qui m'a battu, dit l'autre.

—Silence, ordonna péremptoirement le brigadier, vous vous expliquerez au poste.

Un agent ramassa le couteau jeté à terre, tandis qu'un autre prenait les noms et les adresses de trois ou quatre passants témoins de la scène.

—A qui cette pièce à conviction?

Pierre fut montré sans retard par ses deux coaccusés pleins d'audace:

—A lui.

Du coup il perdit son beau sang-froid et se fâcha, ce qui obligea de nouveau le brigadier à intervenir.

—Taisez-vous, et en route. Il est tard: vous coucherez au violon.

Il ajouta pour l'un de ses subordonnés:

—Vous, marchez le premier.

Et lui montrant Pierre:

—Surveillez surtout celui-là. C'est le plus dangereux.

Ainsi le jeune homme passa au poste la première nuit de ses fiançailles. Sur la planche et sous les puces, il put rêver à son aise à la romance du *Nid de cygne*. Pour s'encourager à la patience il s'adressait des exhortations philosophiques:

"Ce n'est qu'une mauvaise nuit, après tout. Demain le commissaire de police qui est mon ami s'excusera de l'erreur de ses trop zélés subalternes et me rendra la liberté."

Le lendemain, par un méchant tour du sort qui décidément cessait de le protéger, il fut mis en présence d'un commissaire intérimaire, le sien étant en congé régulier, puis, sur un bref interrogatoire de pure forme, expédié en prison préventive. Mal de pure forme, expédié en prison préventive. Mal nourri, mal couché, abreuvé de dégoûts, il commença de connaître à ses dépens que la justice n'est pas une comédie.

—Mais c'est insensé! assurait-il aux murs de sa prison. J'ai voulu trois fois me faire condamner et je n'ai pu l'obtenir. Et voici que l'on m'arrête malgré moi, pour avoir porté secours à deux individus, mes frères, ainsi que me le recommandent toutes les lois divines et toutes les proclamations humanitaires.

—L'heure des juges n'est pas la nôtre, répondit M. Lugagnan qui fut le premier à recevoir ses doléances, comme il le visitait à titre d'avocat.

—Certainement non, elle n'est pas la mienne. Et cette fois j'entends me défendre sérieusement.

Semblable au génie méconnu, son ancien défenseur le considéra avec un étonnement douloureux.

—Ne l'avez-vous pas été aux assises, mon ami?

Pierre, comprenant sa faute, se précipita sur les mains de M. Lugagnan.

—Pardonnez-moi: je suis injuste. Je suis injuste et je me plains d'une injustice.

—C'est la vie, mon enfant.

—Mais vous me tirerez de là. Vous plaidez pour moi.

L'avocat secoua la tête:

—Non, non, je ne plaiderai pas pour vous. Ne me le demandez pas.

—Vous m'abandonneriez?

—Hélas!

—Et pourquoi?

—Je vais vous le dire.

Il lissa plusieurs fois sa barbe de prophète, puis se pinça les narines comme s'il carguait des voiles.

—Ma pauvre femme—Dieu ait son âme!—avait le nez retroussé et c'était l'indice d'un grand bon sens que, pendant notre vie commune, elle s'efforça de me communiquer. Moi, j'ai le nez héroïque. Il aime d'instinct la bataille et la gloire.

En trois pas il traversa la chambre, sans doute en quête d'une action d'éclat. Par condescendance, Pierre indiqua d'un geste discret qu'il s'intéressait à ces comparaisons conjugales.

—Le nez de Jacqueline, reprit M. Lugagnan, part droit et fin, et s'arrondit un peu à l'extrémité. Il vise à la beauté classique et se moque de ne pas l'atteindre. Aussi mêle-t-elle à ses généreux enthousiasmes un jugement pratique.

—Jacqueline, répéta le jeune homme absorbé, ne sachant pas, d'ailleurs, où son avocat voulait en venir avec ses dissertations sur tous les nez de sa famille.

Mais son exclamation fut perdue.

—J'ai appris à mesurer mes forces, grâce à mon entourage qui, redoutant mes extravagances, me retenait sans cesse par les pans de mes redingotes. On croit que je ne pense qu'au succès de mes plaidoiries, et je n'oublie pas mes clients. Aux assises, je pouvais triompher. Devant des magistrats de carrière, ma démission retentissante se dresse comme un reproche à leur servilité. Je m'en suis aperçu trop tard lorsque j'ai défendu ma fille. Ne comptez pas sur moi. Adressez-vous à Me Tabouret. Et d'ailleurs...

—Et d'ailleurs? interrogea Pierre, comme l'orateur s'interrompait dans son développement.

—Et d'ailleurs, votre cause me convient moins qu'à ce retors stagiaire. Il me faut de l'espace et des ailes. Comment planer dans une querelle d'ivrognes?

Et il étendait ses grands bras à qui manquaient les larges manches de la toge. Indigné de cette qualification, le prisonnier protesta:

—Querelle d'ivrognes! Mais je les ai séparés. Je suis un apôtre de la solidarité humaine, et voilà comment vous me traitez!

M. Lugagnan s'arrêta, réfléchit une seconde et, avec la même fougue, il se rua sur ses torts :

—C'est mon tour d'être injuste. Nous le sommes tous.

—Je commence à le croire.

—Mais c'est ainsi que vous traite le procès-verbal, pièce officielle.

—C'est abominable. Je ne veux pas être condamné.

L'ironie de son destin le remplissait d'amertume.

—Et que pense Mlle Jacqueline? demanda-t-il pour chercher quelque réconfort.

—Elle rit, elle chante tout le jour.

—Ah! vraiment?

Il l'imaginait en larmes, et le cœur gonflé d'inquiétude. Décidément tout l'accablait, tout le trahissait. Quand vient l'adversité, l'homme connaît les tristesses de l'abandon.

—Ma parole, continuait son bourreau, je ne l'ai jamais vue aussi gaie.

—Vous la remerciez de ma part, murmura Pierre d'un ton menaçant.

—Certainement, mon ami. Elle trouve votre cas impayable.

—Pas pour moi.

—Elle attend votre condamnation avec impatience.

—Je ne serai pas condamné, je vous le jure.

—Ne jurez pas, malheureux: cela ne dépend pas de vous. La changeante Mme de Vavrette-Toziat est venue nous présenter ses compliments de condoléance.

—De condoléance?

—Naturellement. Stylée par Mme Epinouze qui court la ville en racontant de travers votre arrestation, elle a dit à Jacqueline: "J'espère bien, petite, que tu vas rompre tes fiançailles. Depuis que ce garçon a fréquenté des anarchistes, il a cessé d'être un homme du monde."

—Et Jacqueline... et Mlle Jacqueline, qu'a-t-elle répondu?

—Elle a répondu: "Vous n'y êtes pas, madame. Je cherchais un mari pourvu d'un casier judiciaire. J'acceptais par faiblesse celui-ci qui n'en avait point. On lui en donne un, me voici contente."

—Elle se trompe; je ne serai pas condamné. Je ne puis pas l'être. Je ne veux pas l'être.

M. Lugagnan le considéra avec mélancolie comme on regarde ces moutons plaintifs que l'on mène à l'abattoir:

—Très bien, très bien. Je cours chez Me Tabouret préparer votre défense. Je dirigerai l'instruction; il portera la parole.

—Merci.

—Auparavant, je dois vous remettre un paquet de livres que j'oubliais.

Il retira un à un de sa serviette quelques ouvrages dont il énuméra les titres:

—*Le Procès de Jeanne d'Arc, les Evasions célèbres, les Tribunaux comiques, la Grande Mademoiselle, la Vie de Jacqueline Pascal*. Vous l'avez deviné: c'est Jacqueline qui vous les envoie pour vous distraire. Et dans ce petit papier,—prenez garde aux épingles,—il y a une rose, la première de notre jardin. C'est Jacqueline qui me l'a donnée.

—A vous?

—Oui, à moi, pour vous la remettre.

Déjà Pierre, ayant retiré les épingles et défilé le papier, respirait la fleur qui dans sa prison lui apportait son parfum subtil et délicat, et même quelque chose de plus, tandis qu'un passage de légende lui revenait en mémoire. C'était la romance du *Nid de cygne* que Jacqueline lui avait contée sur le balcon, au clair de lune, son dernier soir de liberté: *La première fois, je baisserai les yeux. La seconde fois, je lui donnerai une rose. Et la troisième, je dirai: "Qu'il revienne!"*

De ce souvenir il tira des commentaires indulgents:

"Quand elle a connu mon amour, elle a baissé les yeux. Maintenant elle m'envoie cette fleur, et c'est très gentil. Mais elle chante et rit sans scrupules, et ne souhaite pas encore mon retour."

Du coin de l'oeil, il examina M. Lugagnan qui achevait de vider sa serviette et grandissait un petit carton mystérieux.

—Il y a encore ceci pour vous, dit enfin l'avocat.

—Et quoi donc?

—Des petits gâteaux. Il paraît, monsieur, que vous êtes gourmand. Jacqueline les a confectionnés elle-même. Je ne méprise point les petits gâteaux. Les contes des *Mille et une Nuits* désignent les confiseurs et autres fabricants de délicatesses de bouche sous le nom séduisant de marchands de douceurs.

"Elle les a confectionnés elle-même", se répétait le jeune homme avec attendrissement, pendant ce discours.

Déjà M. Lugagnan avait gagné le seuil de la porte:

—Au revoir, mon ami, et bon courage.

—Attendez, je vous en prie, lui cria Pierre en le rejoignant. Je ne vous ai pas dit encore de remercier Mlle Jacqueline.

L'avocat sourit, lui serra la main et lui murmura dans l'oreille comme on confie un secret:

—Entre nous, elle est adorable.

Demeuré seul, le prisonnier savoura les gâteaux en respirant la rose, et dans sa cellule étroite, qu'un oeil-de-boeuf éclairait mal, il se trouva parfaitement heureux.

A l'ouverture de l'audience, Pierre fut informé par son défenseur, Me Tabouret, que le ministère public avait convoqué trois témoins.

—Parfait, répondit l'accusé. Ils ont vu mon intervention. Donc je suis sauvé.

Or, le premier témoin déposa ainsi:

—Je n'ai prêté aucune attention à la bagarre. Vous comprenez, monsieur le président, ça ne me regardait pas.

Le second fut plus explicite:

—Quand j'ai vu qu'on se battait, je suis parti afin de ne plus rien voir. Dans ma famille, monsieur le président, de père en fils, on n'a jamais été témoin, même en justice de paix.

C'était le refus affiché et si fréquent de prendre part à la vie sociale dès qu'on y peut recevoir des horions. C'était aussi une peur instinctive de la justice qui menace jusqu'à ses auxiliaires. Quant au troisième, il n'avait aperçu que le corps à corps des trois accusés, sans distinguer la part de chacun.

Le procureur de la République se montra sévère dans son réquisitoire:

—Cet homme, dit-il en désignant Pierre à la vindicte des lois, est un dangereux habitué de nos prétoires; il a déjà été acquitté trois fois.

De l'ancien ami de Blaireau et de la dame Terrenoire, il fit un dévoyé, un banquier de l'anarchie, un dilettante des manifestations et des rixes, et le chef de l'opposition à Fontaine-sous-Bois. Comme ces anciens timides dont l'audace dépasse toute mesure, Me Tabouret fut, de son côté, agressif et véhément. Il ne se contenta pas de prouver que son client n'avait aucun motif d'échanger des coups de poing avec des inconnus: il malmena l'instruction, il pourfendit les deux ivrognes, il célébra Pierre comme un martyr de la fraternité. En vain M. Lugagnan, son voisin, plus clairvoyant pour les autres que pour lui-même, essaya-t-il de le tirer par la manche. C'était un procès à plaider en cinq minutes, et sur le ton de la plaisanterie. Mais le parquet avait donné l'exemple de l'exagération.

Le résultat fut une condamnation, d'ailleurs commune aux trois inculpés, à trois jours d'emprisonnement, heureusement confondus avec la prison préventive. Pierre écouta le jugement en respirant une rose un peu fanée qu'il avait apportée à l'audience. On vit dans ce geste une bravade quand il demandait à cette heure l'oubli et la force de garder son calme, car il se sentait frémissant et prêt à l'injure. En se retournant vers le public, il aperçut un grand chapeau relevé d'un côté avec une plume noire presque horizontale et, dessous, un visage clair qui lui souriait. Mais il ne rendit pas ce sourire, tant l'injustice l'irritait.

Me Tabouret le prévint qu'il serait libre dans quelques instants.

—Nous vous attendons pour dîner, ajouta M. Lugagnan.

Cependant la plume noire se rapprochait, et Jacqueline, se penchant vers le banc des prévenus, lui glissa:

—Je vous attends ce soir, mon fiancé...

Une heure plus tard, libéré, sa rose à la main, il suivait l'avenue Marie-Antoinette lorsqu'il fut abordé par un petit groupe de messieurs corrects et cérémonieux comme des académiciens de province.

—Nous vous cherchions précisément, lui dit le plus âgé.

Ces visages ne lui étaient pas inconnus. Avec politesse, il salua et attendit.

—Nous sommes le comité libéral. Après la manifestation en faveur des Frères de la Pitié, nous avions fait appel à votre dévouement pour nous représenter aux élections législatives.

—En effet, répliqua Pierre qui se souvenait avec plaisir de sa popularité.

—Nous ne devons point prêter le flanc à la critique, reprit l'orateur avec plus de gêne. L'heure est grave. Or, c'est un délit de droit commun. Ah! si ce n'était qu'un délit politique!

—Je ne comprends pas, monsieur. Veuillez parler plus clairement.

—Le tribunal vient hélas! de vous condamner.

—Injustement.

—Sans doute. Mais vous avez un casier judiciaire. Quelle infériorité dans une lutte électorale!

On lui demandait son désistement là, dans la rue, sans retard et sans égards, ainsi qu'on opère

avec les gens tarés qu'il est inutile de ménager. Et quelques jours auparavant, on le promenait en triomphe. Déjà fort agacé de sa déconfiture, il supporta malaisément ce nouvel affront.

—Mais le siège n'est pas encore vacant.

—Il l'est depuis hier. Notre député est décédé.

—C'est bien, dit le jeune homme avec violence. Mon comité ne me convient plus; je le changerai. Adieu, messieurs.

Et il s'éloigna sur cette vantardise dont il se promettait grand succès auprès de M. Lugagnan. Comme il sonnait à la porte de l'hôtel, il se répéta le fragment de romance qu'il avait retenu par coeur:

"La première fois, je baisserai les yeux. La seconde fois, je lui donnerai une rose. Et la troisième, je dirai: "Qu'il revienne!"

XVI

EPILOGUE

Suis-je assez déguisée? Vous savez, Pierre, je préfère mon costume de la Fronde.

—Bleu pâle et noir, je crois bien. Encore ce canotier, ce cache-nuque pour vos beaux cheveux et cette voilette. Nous avons le temps de gagner Paris avant la nuit.

Jacqueline, ensevelie dans un manteau couleur de poussière, achevait sa toilette pour monter dans l'automobile. Il était six heures du soir. Mais à la fin de juin, les soirées sont longues et lumineuses. Après le lunch, les invités, abandonnant les nouveaux époux à leur nouveau sort avaient profité du beau temps pour visiter le château et le parc historiques sous la conduite du conservateur, M. Ranoir, dont le snobisme soupçonneux s'efforçait toujours de concilier le souci de ses belles relations et celui de ses opinions révolutionnaires. Mme de Vavrette-Tozia elle-même avait frété sa chaise à porteurs pour les suivre et se promener en forêt dans une boîte: car ses préjugés n'avaient point tenu devant une invitation au mariage, et même elle avait exigé de la récalcitrante Mme Epinouze, contre le prêt de ses fenêtres d'où celle-ci avait pu, de ses yeux pointus, surveiller le cortège, l'exécution de leur ancien pari, c'est-à-dire un cadeau de nocces à Mlle Lugagnan.

De bonne grâce, Jacqueline—Mme Pierre Savernay depuis le matin—enfouit sa chevelure dans une sorte de sac et mit sur la tête un petit chapeau de paille. Avant d'abaisser la voilette, elle soupira:

—Dieu! que je suis laide, ainsi fagotée!

Son mari se pencha pour l'admirer:

—Dieu! que vous êtes vaniteuse! Votre patronne, Jacqueline Pascal, remerciait le Seigneur tous les jours des creux de petite vérole qu'elle avait par toute la figure.

—Comment le savez-vous?

—Je l'ai lu en prison dans un livre que vous m'aviez prêté.

—C'est juste... Tout de même, si j'avais le visage percé, vous mèneriez encore votre vie de sauvage. Et moi...

—Et vous?

—Je serais assez bête pour guetter votre passa-

ge afin de souffrir. Mais pourquoi m'enlever dès ce soir sur votre machine que je déteste?

—Pour voir si vous aurez peur du vent, de la pluie ou de la vitesse.

Elle le regarda de ses yeux francs où toute son âme apparaissait:

—Avec vous? Quelle idée, mon ami!

—Et aussi pour visiter les paysages de France que notre climat, notre ciel et notre flore ont harmonieusement composée et que notre histoire a complétés.

—Ils vous intéressent donc maintenant? remarqua-t-elle sur un ton de joyeuse raillerie. Autrefois vous suiviez les chemins sans rien voir, avec un grand vacarme.

—Oui, Jacqueline, vous m'avez appris à regarder la vie présente. Moi, je vous montrerai les vestiges du passé. Pour entendre la voix des morts, ne faut-il pas connaître les vivants? Chaque jour, nous foulerons une terre sacrée que recouvrent de précieux tombeaux.

—Avec cette épaisse voilette, je ne verrai rien de tout cela.

—Nous irons vite, Jacqueline, et nous nous arrêterons souvent, comme les fées de vos légendes.

Equipés en guerriers modernes, ils descendirent. Au bord de la route, l'automobile allongée et vibrante les attendait. M. Lugagnan les serra sur son cœur et demeura sur le seuil pour assister à leur départ.

—A bientôt père, cria Jacqueline de la voiture. Nous reviendrons.

Il fit un geste large et répondit:

—En avant!

Déjà Pierre actionnait le moteur, tournait le volant, et la machine filait dans l'avenue du côté de Paris. L'ancien magistrat la suivit du regard jusqu'au tournant, puis il rentra dans son jardin. Les roses qui grimpaient le long des murs de la villa vainement l'appelèrent. Il tenta de se hausser aux spéculations philosophiques en prenant pour base le spectacle le plus récent:

"L'humanité, songea-t-il, cherche toujours à aller plus vite et plus loin. Son état naturel est l'inquiétude."

Mais, rejetant comme un manteau inutile ces réflexions indifférentes, il se passa rapidement la main sur les yeux, se raidit contre l'émotion et murmura pour lui-même:

"Personne ne me voit. Et pourtant je suis héroïque..."

Sur la route sans contours, entre les bois aux lourds feuillages, Pierre, donnant son maximum de vitesse, livra bataille au vent et à l'espace. Comme un demi-dieu, il domptait la durée. A côté de lui, raide sur la banquette, sa femme bravait le vent. Elle avait l'impression de fendre avec sa figure un mur de glace, tant elle sentait l'air résistant et froid. Ils étaient seuls, mais n'en pouvaient profiter. Ils n'entendaient pas les mille voix charmantes du soir qui animaient la forêt. Ils ne voyaient pas les fines lumières du ciel au soir tombant, et les retraites heureuses que formait l'entrelacs des branches. Ils regardaient devant eux les deux traits parallèles du chemin qui se réunissaient là-bas, tout au bout, avant de dévier à gauche. Ils appartenaient à leur ma-

chine qui dévalait comme un rapide sur les rails et retentissait comme un torrent débordé qui charrie des cailloux.

Après quelques minutes de stupeur, le visage sérieux de Jacqueline se détendit. Elle s'abandonna à l'émouvante griserie de la course et connut le mépris de la nature vaincue et l'orgueil des conquérants. Lorsque l'automobile, au bout de la ligne droite, dut ralentir, pour franchir le tournant, elle fut presque fâchée de cette prudence qui diminuait son plaisir.

De nouveau la route s'étendit devant elle à perte de vue. De nouveau elle éprouva la joie de couper le vent et de rejeter les paysages en arrière. Maintenant, à droite, ils longeaient une eue où le soleil couchant allumait des étincelles d'or. Leur solitude cessa: un point noir apparut au loin. Pierre commença de corner. Le point noir devint un être humain. Pierre corna plus fort. L'être humain devint une femme. Pierre ne cessa plus de corner, et ses appels sonnèrent avec régularité comme une cloche d'alarme. La femme ne quittait pas le milieu du chemin. Cependant elle se rapprochait, elle se précisait avec une effrayante rapidité. Elle tournait le dos, elle portait un fagot sur la tête, sa jupe était rouge. Le cœur frémissant, Jacqueline suivait des yeux cette progression croissante. La paysanne n'était plus qu'à cent mètres: elle n'entendait rien, elle ne voyait rien, et la machine filait toujours.

Quatre-vingts mètres, soixante, cinquante, les séparaient. Haletante, Jacqueline cria:

—Tue-nous!

Mais elle ne perçut pas son cri. Pierre, impassible, maniait son volant, ses freins. A dix pas de la porteuze de bois, il arrêta sa bête docile. La paysanne était sourde.

—Madame, dit-il gravement en se tournant vers sa femme, vous m'avez tutoyé la première.

Celle-ci, encore palpitante et la chair émue, eut un faible sourire:

—C'était plus court.

Il rangea la voiture au bord de la route, aida Jacqueline à descendre et la fit asseoir dans l'herbe sur la rive du fleuve dont les eaux reflétaient les roses du couchant.

—Vous avez eu peur, ma chérie?

—Très peur.

—Mais j'avais ralenti en apercevant le point noir. J'étais maître de ma machine.

—Comment l'aurais-je su, Pierre? Je ne voyais plus que cette malheureuse.

Il lui prit la main et la baisa:

—Vous avez dit: *Tue-nous*. Malgré le bruit, j'ai bien entendu. Vous avez tremblé pour une vieille femme inconnue, et non pour vous ni pour moi.

Le sourire qu'il guettait s'accentua.

—La vie des autres, c'est quelque chose.

—Sans doute, Jacqueline, la vie des autres, c'est quelque chose. Mais la nôtre?

—Oh! la mienne, elle est à vous, Pierre. Ne le savez-vous pas?

Il la considéra avec admiration. Tendre et effarouchée, elle lui parut plus belle dans son manteau couleur de poussière, que sur la terrasse du château, dans le costume bleu pâle et noir de frondeuse, ou que devant le monastère des Frères.

res de la Pitié, dans sa toilette grise, avec son air crâne et résolu. Touché jusqu'au cœur, il murmura :

— Mon amie, vous envisagiez donc votre mort sans crainte ?

— Puisque nous étions ensemble.

— Et notre amour ?

— Il est immortel.

Le soir venait. Sur le teint de camélia, dans les yeux bruns aux points d'or plus brillants, les derniers feux du jour resplendissaient. Elle voyait le soleil fuir, et son reflet qui tremblait dans l'eau. Il voyait sur le cher visage toute la beauté du soleil couchant. La paix descendait sur les bois, sur les champs immobiles, sur le fleuve, dans leurs poitrines. Se penchant vers sa femme, il l'embrassa :

— Ah ! Jacqueline, petite âme gaie et vaillante, vous m'avez appris quelque chose de plus difficile que le courage devant la mort.

Surprise, elle protesta :

— Et quoi donc, Pierre, je vous prie ?

— Regarder la vie en face.

Versailles, juin 1903. Paris, mai 1904.

FIN

*Ne manquez pas de lire
dans le prochain numéro de*

**La Revue
Populaire**

LE ROMAN COMPLET

INTITULÉ :

L'Imprudente Aventure

Par

HENRI ARDEL

*Retenez d'avance votre prochain numéro
chez les dépositaires.*

**En vente dans tous les dépôts
15c le numéro**

LA PEINTURE SUR VERRE ET SUR PORCELAINE

**L'oeuvre de Bernard Palissy, le savant
français qui découvrit le secret des
émaux.**

L'invention du verre remonte aux temps les plus reculés. La tradition l'attribue à des navigateurs phéniciens. La première fabrique régulière de verre dont l'histoire fasse mention est celle de la grande Diospolis, capitale de la Thébaïde. On y travaillait avec une précision remarquable ; on y faisait des coupes représentant des figures à l'aspect mobile et varié ; on y taillait et dorait le verre avec une admirable habileté. Cette industrie ne pénétra dans l'empire romain que sous Tibère. De l'Italie, elle passa en France, et plus tard, c'est-à-dire en 673, de France en Angleterre.

Après avoir substitué aux peaux sèches et apprêtées, à la corne fondue en feuilles, qui fermaient les ouvertures des maisons de nos pères, les vitres, qui donnent un accès plus libre au jour, le génie français, sous l'influence de la pensée chrétienne, inventa l'art de peindre sur le verre, art dont les vieilles cathédrales gothiques de France, d'Angleterre et d'Allemagne offrent des monuments inestimables. Ce ne fut que vers le milieu du XVe siècle que parurent les premiers essais de la véritable peinture sur verre, de cette peinture dont les couleurs émaillées au feu font corps avec le verre. On s'occupa aussitôt d'appliquer la nouvelle découverte aux vitraux des églises et on la fit servir à l'embellissement de la poterie de terre, connue sous le nom de faïence.

Tout cela était connu depuis des siècles en Chine et au Japon, mais l'introducteur en France de cette dernière industrie fut Bernard Palissy.

En 1539, âgé de quarante ans, Palissy quitta son village natal pour s'établir à Saintes où il se maria. Un jour, une coupe de terre émaillée sortant sans doute des fabriques italiennes de Faenza, alors célèbres dans toute l'Europe, tomba entre ses mains; il la trouva si belle que de ce moment il ne rêva plus que le moyen d'arriver à l'exécution d'un vase semblable.

On le vit alors consacrer tous ses instants à pétrir la terre, à la recouvrir de préparations inconnues et variées à l'infini; on le vit aller tantôt chez les verriers, tantôt chez les potiers, pour essayer ses émaux à leurs fours; mais les heureuses découvertes ne sont pas toujours faciles. Tous ses essais furent d'abord infructueux.

Mais après que, manquant complètement d'argent, il eût, pour alimenter ses fourneaux, brûlé tous ses meubles, il en retira un jour la poterie attendue. Une fois que ses poteries eurent atteint le degré de perfection qu'il voulait leur donner, elles se répandirent dans toute la France et la fortune sourit enfin à cet homme de génie.

Henri II l'appela à Paris et lui donna un logement dans le palais des Tuileries comme devait faire plus tard Louis XIV à l'égard de Boulle, ainsi que nous le racontions dans "La Revue", le mois passé.

C'est à Bernard Palissy que l'on doit la faïence et par suite la porcelaine française.

Mais les derniers jours de Palissy furent attristés par l'hérésie. Le grand savant avait embrassé avec enthousiasme les principes de la réforme. Il

échappa, grâce à la protection du connétable de Montmorency, aux journées sanglantes de la Saint-Barthélemy. Mais plus tard le vieux huguenot fut arrêté par ordre du tribunal des Seize et enfermé à la Bastille, où, ayant refusé opiniâtrement d'abjurer son hérésie, il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

—o—

TACHES DE ROUILLE

Pour enlever les taches de rouille, en particulier sur le linge, on les traite par de l'hyposulfite de soude avec lequel on imbibe la tache; celle-ci s'efface instantanément et il n'y a aucun danger pour l'étoffe, il suffit de rincer ensuite pour éliminer le fer qui est devenu soluble.

On peut préparer l'hyposulfite de soude en prenant du bi-sulfite de soude liquide acheté dans le commerce auquel on ajoute 10 % de poudre de zinc qu'on laisse en contact pendant quelques heures.

—o—

LE LAVAGE DE LA LINGERIE ET DE LA SOIE

Pour nettoyer les foulards en soie, ou toute lingerie en soie, il faut d'abord les savonner à froid, puis les rincer et les égoutter. On fait alors bouillir une poignée de son dans de l'eau, on filtre cette décoction à travers un linge humide et on y fait tremper la soie pendant quelque temps. On la presse ensuite, on la suspend, et quand elle est encore humide, on la repasse.

COMMENT ON APPRIVOISE LES GUEPES

Les insectes ont de la mémoire, dit Alphonse Labitte dans une petite brochure intitulée : "Entretien sur les mœurs des insectes". Et il continue : Fabre raconte que la larve du *Meloe* saisit un brin de paille qu'on lui tend mais le lâche bientôt et ne se laisse plus mystifier une seconde fois. H. de Saussure rapporte le fait suivant à propos des "*Vespa crabro*," ces guêpes si irritables et généralement d'un si mauvais caractère :

"Avec beaucoup de ménagements, on réussit à faire plier leur raideur. Mueller était même parvenu à apprivoiser suffisamment une "*Vespa crabro*" pour pouvoir sans danger renverser la ruche au fond de laquelle elle bâtissait son nid, et l'observer dans ses travaux. Cette guêpe finit même par se laisser caresser du bout du doigt. Bientôt on put lui donner sa nourriture au bout d'un bâton et même avec la main.

Dès que la guêpe sentait soulever sa ruche et qu'elle voyait approcher le morceau, elle se dressait sur ses pattes de derrière pour le recevoir, et à mesure que la société s'accrut, les nouvelles guêpes s'habituaient au même traitement, en sorte que toute une grande colonie fut apprivoisée. Lorsqu'il survenait des visiteurs, Mueller prenait la ruche et l'emportait avec lui pour la montrer à découvert. Jamais personne ne fut piqué durant ces promenades. Si l'expérimentateur désirait examiner les alvéoles, il écartait simplement les frelons avec un morceau de bois, sans que ceux-ci

s'en montrassent irrités. Enfin, les guêpes lui permirent même de couper à plusieurs reprises l'enveloppe du nid, afin de conserver les cellules à découvert."

Cette observation n'est-elle pas le fait d'une mémoire prodigieuse de la part des guêpes, se rappelant qu'elles n'avaient rien à craindre?

A mon ermitage, dans un endroit inculte, où les arbres fruitiers croissent à leur fantaisie en compagnie d'érables, de noisetiers, de pins, etc., et surtout de grandes herbes émailées de marjolaines, j'ai pu observer à loisir des guêpes germaniques, très communes dans cette région. Mon observation portait sur le nombre de sorties et d'entrées des guêpes, et sur la composition des aliments qu'elles apportaient à leurs larves.

Je me rappelle l'ardeur du soleil en ces jours d'août de cette année-là ; j'avais de la peine à le supporter tant il était brûlant et accablant. Je m'étais coiffé d'un vaste yoko, préservateur des rayons ardents.

Je m'approchai du nid où les guêpes semblaient en effervescence, mais à peine arrivé à trois pieds de leur tourbillon, je fus accueilli par des cris de fureur et assailli par des démonstrations tellement hostiles que je dus renoncer à m'approcher davantage. Lentement et à reculons, je rebroussai chemin.

Deux heures après, je revins et je fut reçu avec le même cérémonial. Je n'insistai pas.

L'après-midi, vers 2 heures, je renouvelai ma tentative; cette fois, malgré le ronflement peu encourageant de certaines guêpes autour de mes oreilles, je m'arrêtai. Je restai à la même place environ un quart-d'heure, sans faire aucun mouvement, en plein soleil, plus cuisant que le matin, puis je me retirai sans être poursuivi.

Vers 4 heures du soir, je revins; quelques guêpes voletèrent autour de moi, moins agressives, elles me laissèrent même approcher jusqu'à l'orifice de leur demeure souterraine. Une seule d'entre elles, d'un caractère plus violent sans doute s'approcha de ma figure, me lança son cri de guerre puis disparut. Je fis une pause de 10 minutes et je m'en retournai de nouveau. Le soleil étant encore haut, vers 6 heures, je fis une nouvelle visite. A mon arrivée, aucune reconnaissance ne fut faite, on me laissa approcher sans cri et sans tumulte; les guêpes sortaient et entraient dans leur terrier, sans seulement daigner prêter attention à ma personne, ma présence ne les importunait plus; je pus, sans être aucunement inquiété, m'asseoir près du nid où je demeurai le même temps que précédemment. Je restai immobile, cherchant à saisir les apports des pourvoyeuses; mais je n'osai regarder assez près pour m'assurer, sans me tromper, de quoi ils se composaient.

Le lendemain, par une journée aussi chaude que celle de la veille, je retournai à mon poste d'observation; j'y fus reçu presque amicalement. Les guêpes me laissèrent asseoir; deux ou trois vinrent me reconnaître en se posant sur mes vêtements, une autre s'abattit sur ma main. Je changeai de position, je me mis à plat ventre, aucune intervention fâcheuse ne se pro-

duisit. Je penchai la tête vers le sol, tout prêt du trou de sortie, nulle guêpe ne vint faire reculer l'indiscret, et je pus à loisir, pendant plusieurs jours, observer ce que je désirais. Les guêpes, si furieuses au début de mes démarches, ne firent plus aucune attention, ni à ma présence, ni à mes mouvements; elles me reconnaissaient, elles savaient maintenant que j'étais un ami, qu'elles n'avaient rien à redouter du bonhomme que j'étais; lorsque ma tête se penchait pour mieux surprendre leurs gestes, elles l'effleuraient de leurs ailes, et quelquefois s'y reposaient, soit en sortant soit en rentrant au guêpier.

Il n'avait fallu que vingt-quatre heures pour apprendre à ces guêpes à me connaître. De visite en visite, elles m'ont observé elles-mêmes, se souvenant que je ne leur voulais point de mal, que je n'étais pas un ennemi; elles ont placé ce sentiment réfléchi "dans leur mémoire", et dès lors, confiantes, elles ont vaqué à leurs affaires, ne craignant rien de celui qui les observait à son tour, dans un maintien amical.

—o—

LA CLOCHE ET LE SIFFLET

—

On sait que les trains au départ sonnent en Amérique et sifflent en Europe. Nous pratiquons la méthode la plus économique. La mise en marche de nos trains met en branle une cloche qui tinte durant les premiers tours de roue. On vient de calculer que l'économie de vapeur ainsi réalisée en un an sur l'ensemble des réseaux ferroviaires correspondait à la force que donneraient 2,434,025 tonnes de houille.

LES SOUS-SOLS DE PARIS

La ville de Paris est trouée comme une éponge et ses dessous sonnent creux. N'importe ! on n'en continue pas moins à l'éventrer ; sans cesse on perce d'autres trous qui vont rejoindre ou traverser ceux déjà faits.

Sous sa chaussée est un entrelacs de voies à destinations diverses : circulation, les métros et les canaux souterrains ; alimentation, les aqueducs qui amènent l'eau potable et les canalisations qui apportent la lumière ; transmissions des nouvelles vraies ou fausses, les faisceaux des fils électriques et les tubes pneumatiques ; débarras, les égouts.

Tout cela passe dans un inextricable réseau de creux et de voûtes, autour, à côté, au travers de carrières, de cavernes, de cours d'eau, de glaisiers, de sources, de sables mouvants.

Tout le quartier d'Antin, tout le quartier Drouot s'étalent sur l'ancienne rivière de la Grange-Batelière, qu'alimentait le ru de Ménilmontant, provenant des sources de Montmartre et de Belleville.

Le boulevard de Port-Royal recouvre la Bièvre malodorante, comme le boulevard Richard-Lenoir masque le canal Saint-Martin.

Sous Passy on a retrouvé, dans le calcaire, des cheminements où passaient des rivières. Les vieilles rigoles romaines qui conduisaient les eaux de l'aqueduc d'Arcueil ont été retrouvées en cinquante-quatre points différents.

Le jardin du Luxembourg est planté sur l'ancienne carrière des Chartreux,

où ceux-ci faisaient "apparaître diables et revenants".

Sous l'abbaye Saint-Germain-des-Prés était une caverne meublée d'une sorte d'autel. C'est là, dit-on, qu'Ignace de Loyola fonda la Compagnie de Jésus et prononça ses vœux.

Quand l'architecte Mansard, sur l'ordre d'Anne d'Autriche, voulut élever le Val-de-Grâce, il découvrit d'immenses carrières ; il dut y faire des soutènements considérables. Même aventure arriva en 1668 à Perrault lorsqu'il commença l'Observatoire ; là aussi s'ouvraient de vieilles galeries ; consolidées, elles devinrent les fameuses caves dont la température reste invariable.

Sous les buttes de Chaumont on exploitait les moellons et surtout la chaux, d'où le nom : Chaux-Mont.

Aujourd'hui désaffectées, les carrières sont devenues catacombes, caves, brasseries, celliers, champignonnière ou déserts souterrains. Plus d'une fois, elles servirent de refuge.

En 1789, Marat se blottit dans celles de Montmartre pour échapper à la Commune et au Châtelet—il fut arrêté peu après.

En 1848, une centaine d'insurgés furent, au même endroit, découverts et massacrés par les troupes de Cavagnac ; leurs corps y sont ensevelis.

Mais les souterrains furent surtout l'asile des vagabonds de toutes catégories. Les carrières d'Amérique (aux buttes Chaumont) furent célèbres de nos jours. Dans leurs sinueuses galeries qui leur servaient d'abri, sur les

fours à chaux qui leur servaient de lit, s'assemblaient en douce confraternité escarpes et voleurs déguerpissant dès l'aube lorsque quelque ronde policière ne les y avait pas cueillis la nuit.

On décida en 1779 de faire un ossuaire des carrières Montsouris, au lieu dit la Tombe-Issoire, et d'y transférer le contenu de tous les cimetières de Paris. Les carrières devinrent catacombes.

L'immense nécropole n'a pas l'aspect grandiose et émouvant que l'imagination lui prête volontiers. Les ossements y sont symétriquement rangés, c'est de l'art décoratif macabre, macabre par les éléments employés plus que par l'effet produit.

Il y a ici plus de quatre millions de squelettes dont les débris épars sont, au hasard, enclavés les uns dans les autres: ossements anonymes, tibias, fémurs et crânes de rois et de seigneurs mêlés à ceux des roturiers et des manants, la Cour des Miracles se confondant avec les palais royaux. L'"Egalité!"

C'est dans ce décor lugubre qu'il y a quelques années de jeunes esthètes en mal d'originalité eurent le mauvais goût de donner un concert clandestin entre minuit et deux heures du matin. Au programme,—c'était tout indiqué—marches fnèbres de Chopin et de Beethoven, danse macabre de Saint-Saëns.

...La Mort à minuit joue un air de
[danse,
Zig et zig et zig, sur son violon.

Le résultat fut un scandale d'abord, puis la révocation de deux ouvriers complices qui avaient ouvert les portes aux organisateurs et à leurs invités.

Il est des noms plus inquiétants que les choses qui les portent; celui de "catacombes" inspire volontiers l'effroi, comme celui "d'égouts" provoque la répugnance.

Ces égouts, dont "la circulation est de la fange avec la forme humaine en moins", disait V. Hugo dans de magistrales pages des "Misérables", se sont bien modifiés aujourd'hui. La fange y circule toujours, mais elle se dissimule. En vérité, nos égouts sont devenus presque... élégants! On y fait des promenades mi-partie en wagon, mi-partie en bateau, on y chanterait volontiers des barcarolles.

Que nous voilà loin des vieux égouts de jadis où nul n'eût osé pénétrer, où ce n'étaient partout qu'évents, goulottes, pilotis, gargouilles, sentines et boyaux dans un enchevêtrement de piliers cagneux et de murs infiltrés. Là se jouaient des colonies de rats énormes, gonflés de toutes les immondices dont ils faisaient ripaille: rats étrangers venus en masse au dix-huitième siècle des sables noirs du Turkestan et qui, après avoir traversé le Volga à la nage, envahirent l'Europe, pénétrèrent en France et vinrent dans sa capitale d'où ils chassèrent leurs confrères, plus petits et moins féroces. Ce fut alors pendant plusieurs nuits de longs exodes de rats "parisiens" fuyant en rangs serrés à travers les faubourgs, les bois et les campagnes pour se sauver vers d'autres régions.

Aujourd'hui les égouts n'abritent guère de vermine que dans les vieilles galeries. Point de gîtes dans les galeries nouvelles solidement cimentées, éclairées à l'électricité, bien ventilées, aménagées suivant le "confort moderne"; les égouttiers y ont leurs

salles de réunions avec vestiaires, lavabos et W.-C... "le tout-à-l'égoût!"

Les conduites forment un immense filet enserrant tous les îlots d'habitation dans ses branchements infinis—on dirait d'une gigantesque pieuvre.

Souterrains aussi, les "caves de la Banque de France", mots féériques au travers desquels on voit rutiler les monceaux d'or! Aberration! Ces caves sont mornes, presque lugubres : de hautes caisses en plomb, qui semblent des sarcophages, gardent dans leurs flancs les trésors qu'on ne voit pas. De quadruples portes, des murailles de fer comme nulle forteresse féodale n'en posséda jamais, des verrous formidables, des serrures compliquées défient toute intrusion. On descend là par un escalier en tire-bouchon si étroit qu'on n'y pourrait passer deux de front et qu'instantanément on peut ensabler. Comment ? Nul, sauf les préposés, ne le sait, comme nul ne sait les autres moyens de défense, tenus rigoureusement secrets. Ceci n'est point un raconter fait pour décourager qui voudrait tenter l'effraction ; prisonnier là, tous les millions qui l'entourent ne le sauveraient pas.

Mais il est une légende "souterraine" qui a cours maintenant encore : celle de la fameuse rivière ou, sous l'Opéra, on se promène en bateau. La vérité est que, lorsque Charles Garnier fit les fouilles pour la construction du monument, il trouva une nappe d'eau considérable provenant de la Grange-Batelière, et qu'à tout prix il fallait mettre à sec. Pendant un an et demi huit pompes à vapeur travaillèrent jour et nuit à l'épuisement. On retira un volume d'eau équivalent comme surface, dit Ch. Nutter, à la cour du Louvre, et comme hauteur à

une fois et demie les tours Notre-Dame.

A la suite de ce travail, tous les puits du quartier furent taris à un mille à la ronde.

Le sol fut ensuite solidement bétonné, travail d'autant plus difficile qu'on rencontra foule d'obstacles : vieux puits, excavations qu'il fallut combler, lits de cailloux, etc.

Pour éviter les infiltrations, pour les récolter plutôt, une vaste cuve carée aux parois de briques, de béton, de ciment et de bitume fut établie là où avait séjourné l'eau. Puis elle servit de réserve en cas d'interruption des conduites de la Ville.

Elle sert surtout, aujourd'hui, à la vidange du "grand secours", dont les éléments sont régulièrement inspectés, et servira par la suite de réservoir dont les eaux seront envoyées dans les combles où l'on va installer un nouveau système de secours en cas de sinistre.

—o—

LES JOURNAUX JAPONAIS

Dans un livre qui vient de paraître à New-York, Kanesada Hanazono étudie le journalisme au Japon. Il nous apprend qu'en 1853, les journaux japonais ne tiraient qu'à quelques exemplaires, uniquement pour citer les noms de passagers de marque lorsqu'arrivait, dans un des ports nippons, un grand bateau américain.

Aujourd'hui, les journaux de Tokio et de Osaka : le "Nichi-Nichi Shim-bun" et le "Mainichi" tirent à 710,000 et à un million d'exemplaires.

—o—

Visitez, sans distinction de croyance et de secte, tous ceux que l'infirmité, la vieillesse ou la chance mauvaise privent de pain et de travail.

LE GRAND NOYEUR

Notes par Jean Frollo sur les atrocités commises par Carrier sous la Convention.

de ses crimes, après avoir vainement essayé de les nier.

* * *

Certains personnages historiques, voués à l'éternelle infamie, ne trouveront jamais de défenseurs, à commencer par l'être abominable qui vendit pour de l'or la duchesse de Berry, sa bienfaitrice.

Carrier, l'auteur des noyades de Nantes, est dans le même cas. On peut différer d'opinion sur Robespierre et Saint-Just; il est loisible de soutenir que Fouquier-Tinville ne fut que l'impassible instrument de la loi, obligé, par ses fonctions, de requérir la peine de mort: on nous a montré récemment un Marat savant, indiquant aux chercheurs de l'avenir la voie de nobles découvertes, mais personne, jusqu'à présent, n'a élevé la voix pour tenter de réhabiliter l'exécrable mémoire du proconsul nantais, de l'inventeur des mariages républicains, du monstre qui fit de la Loire "la grand verre" de tant de vieillards, de femmes et d'enfants.

C'est que, vraiment, la cause de Carrier n'est pas soutenable! Pas plus aujourd'hui qu'au moment de sa comparution devant le tribunal révolutionnaire, il ne se lèverait un avocat pour la plaider, pour réclamer des circonstances atténuantes en faveur de l'accusé. Un seul homme eut le courage de parler pour Carrier, et ce fut Carrier lui-même, revendiquant à la dernière minute la responsabilité

Rien, au début de la Révolution, ne paraissait lui promettre une aussi sanglante célébrité. En parcourant le "Moniteur", on voit bien qu'en 1790, sur la plainte de deux ou trois de ses compatriotes d'Aurillac, le Châtelet enquêta contre lui, à propos de libelles diffamatoires et violents, mais, jusqu'au lendemain du procès des Girondins, il ne fut qu'un obscur député. Néanmoins, mentionnons en passant qu'il demanda la création du tribunal révolutionnaire, ne se doutant guère que les juges de ce tribunal, deux ans plus tard, l'enverraient à la guillotine.

Son attitude, nettement montagnarde, lui valut d'être chargé d'une mission contre les fédéralistes de Caen. Il se montra modéré dans l'exercice de ses fonctions, en même temps que ferme, et ce fut pourquoi on l'expédia à Nantes, où il devait acquérir un effroyable renom, pris d'un délire de meurtre, tuant pour tuer, en dehors de tout jugement, de tout simulacre de justice.

C'est au point qu'en lisant l'histoire des noyades nantaises, que vient d'écrire M. Lenôtre, on se prend à supposer, pour l'honneur de l'humanité, que ces tragédies eurent pour auteur un misérable aliéné. Malheureusement, lorsque, sur l'intervention de Maximilien Robespierre, mis au courant par le jeune Jullien des abominations de Nantes, Carrier, rappelé,

eut repris sa place à la Convention, il ne fit point figure de fou, et ne manqua pas d'adresse pour esquiver le châtiement qu'il redoutait.

Avant de gagner son poste et d'entreprendre son oeuvre de mort, le futur noyeur rejoignit l'armée où Kléber, Marceau, Haxo et d'autres encore, s'apprêtaient à livrer aux Vendéens le suprême combat. Il assista à cette terrible bataille de Cholet, où, des deux côtés, on fit des prodiges de valeur. "Les rebelles combattaient comme des tigres, écrivait Kléber, et nos soldats comme des lions." Il n'y eut qu'un lâche, dans cette journée, qui vit tomber le général Bonchamps et le vaillant d'Elbée. Ce fut Carrier. Il se sauva honteusement, à la vue de toute l'armée.

—Laissez passer le citoyen représentant! s'écria Kléber. Il tuera après la victoire!

* * *

Et, en effet, Carrier tua après la victoire. Seulement, la fusillade fait du bruit, la guillotine ne va pas assez vite, et, quand on massacre publiquement, encore faut-il respecter les formes. Le représentant, en y songeant, jugea que la Loire convenait à ses desseins. On pouvait embarquer sur des péniches des centaines de prisonniers, les conduire au large par des nuits noires, et là démasquer les ouvertures préparées à l'avance dans les flancs des embarcations. Il y aurait quelques cris, une clameur étouffée par l'eau, et ce serait tout.

Ayant recruté une bande d'assassins, de complices affreux, auxquels il eut l'adresse de ne jamais donner un ordre écrit,—cette précaution n'était pas celle d'un fou.—il commença par quatre-vingt-dix prêtres, qui, entassés sur un large bateau, furent

noyés au-dessous de Nantes. Un seul se sauva, l'abbé Landeau, curé de Saint-Lyphard. Dès le lendemain, Carrier avisait du fait la Convention, en ayant soin de masquer la vérité : "Un événement d'un genre nouveau semble avoir voulu diminuer le nombre des prêtres: quatre-vingt-dix de ceux que nous désignons sous le nom de réfractaires, étaient enfermés dans un bateau sur la Loire. J'apprends à l'instant, et la nouvelle en est très sûre, qu'ils ont tous péri dans la rivière."

Comprit-on, à Paris ? On aime à supposer que cette version d'un accident rencontra créance parmi les conventionnels. Dans tous les cas, il ne fut fait aucune réponse à Carrier. Ce silence l'encouragea et de nouvelles noyades furent organisées. Exactement trois semaines après celle que je viens de rapporter, le lundi 9 décembre 1793, cinquante-trois autres prêtres, amenés d'Angers, furent mis à mort dans de pareilles conditions, et le proconsul écrivit derechef à Paris: "Ces prêtres, enfermés dans un bateau, sur la Loire, la nuit dernière, ont été engloutis dans la rivière. Quel torrent révolutionnaire que la Loire!" Le "Moniteur" constate que la lecture de cette lettre fut accueillie par "d'immortels applaudissements".

Dès lors, à quoi bon se gêner ? Cinq jours plus tard, le 14 décembre, on alla prendre à la prison du Bouffay cent vingt-neuf malheureux, dont beaucoup n'avaient rien à démêler avec la Vendée; on les conduisit au bord du fleuve, sous leurs yeux on pratiqua les ouvertures par lesquelles l'eau devait entrer dans la péniche et, malgré leurs lamentations, ils furent embarqués, conduits au milieu de la Loire, et noyés. Parmi eux, un grena-

dier républicain, condamné à quinze jours de prison pour vol d'un pantalon, s'étonnait naïvement d'être mis à mort, pour si peu!

Ensuite, et pendant près de trois mois, ce fut l'orgie du meurtre. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tout paraissait bon à être précipité dans les flots. Les victimes se comptèrent par milliers. Le fleuve ne reçut pas moins de quatre cents enfants. On vit des barques s'en aller au naufrage chargées de femmes liées ensemble, et complètement nues, parce que les assassins s'étaient emparés des bijoux, des vêtements et du linge de toutes ces infortunées. La marée montante ramenait à Nantes des cadavres par centaines, et la corruption des eaux empoisonnées par ces corps en décomposition devint telle que les autorités défendirent de s'en servir pour la consommation.

Carrier était arrivé à Nantes le 20 octobre 1793. Il reçut son ordre de rappel le 13 février 1794. En quelques semaines, il avait couvert son nom d'une horreur qui ne le quittera jamais, et poussé la Vendée, par ses excès, à un deuxième soulèvement. Il parlait d'anéantir la population de Nantes, quand un rapport du jeune Jullien, fils d'un conventionnel ami de Robespierre, renversa son proconsulat. Il s'en vengea, au 9 Thermidor, en aidant Tallien et ses compagnons à abattre Maximilien. Ce jour-là, s'étant rangé du côté des victorieux, il crut avoir sauvé sa tête.

Dans son calcul, il s'était trompé. Ses crimes furent publiés, dénoncés; leurs exécuteurs, entraînés devant la justice, réclamèrent la comparution de celui dont ils n'avaient été que les

instruments; sous la poussée de l'opinion publique, la Convention abandonna Carrier; jugé à son tour, il nia tout, puis il avoua, cherchant à légitimer les monstruosité nantaises par la nécessité d'épouvanter la Vendée. On lui répondit qu'à l'heure des noyades les Vendéens étaient vaincus. Bref, un an, jour pour jour, après la tragédie du Bouffay, le grand noyeur montait à l'échafaud, avec deux de ses complices, tandis que la foule, massée au pied de la guillotine, criait: "A bas les assassins!"

—o—

DE QUELLE FAÇON ON ETABLIT LES RATIONS POUR LAPINES

Les femelles pleines ou allaitant leurs petits doivent recevoir des rations aqueuses; les herbes vertes constituent une ration avantageuse. On recommande souvent pour le régime des adultes ou des jeunes de laisser flétrir légèrement les fourrages herbacés, de les mélanger avec du foin ou de la paille. On évite ainsi l'infection du fourrage et les nombreuses maladies qui en sont la conséquence; mais, pour une lapine qui nourrit ses petits, il est indispensable, afin d'aider la sécrétion lactée, de donner du fourrage frais.

Cette recommandation est moins urgente pour les lapines en état de gestation qui devront suivre un régime nutritif tonique comprenant du son mouillé, des croûtes de pain, des fèves, des grains d'avoine concassés, associés à des carottes, betteraves, fourrage vert, etc.

Dès que les petits sont nés, on augmente la proportion de betteraves, carottes ou navets, le fenouil ou le tourteau de coton décortiqué passent pour accroître la lactation.

COMMENT ON REALISE UNE TEMPETE AU CINEMA

Vous vous êtes sans doute souvent demandé, en admirant une tempête dans quelque film, comment on obtenait de pareilles scènes, si elles étaient naturelles ou artificielles. René-Jeanne, dans une chronique du "Petit Journal", nous renseigne sur le sujet de façon amusante :

"On a souvent dit qu'il n'était rien d'impossible au cinéma, et je connais un fervent de l'art muet qui prétend sérieusement que le metteur en scène de cinéma est l'homme le plus proche de Dieu ! Boutade, évidemment, mais qui contient une part de vérité si l'on envisage la facilité avec laquelle un cinégraphiste commande aux éléments. Depuis quelque temps, en effet, il n'est pas un film digne de ce nom qui n'ait sa tempête ou pour le moins son orage.

C'est le metteur en scène américain qui inaugura cette mode dans "A travers la Tempête". Depuis lors, nous avons eu "le Pardon dans la Tempête", de Thomas Ince, où il y avait une tourmente de neige que les spectateurs ne pouvaient regarder sans claquer des dents. Mais le plus bel effet de ce genre fut sans doute obtenu par D.-W. Griffith dans "Une Nuit mystérieuse". Dans les scènes finales de ce film, on voyait sous des trombes de pluie et des rafales de vent, les branches se rompre, les arbres s'incliner et se renverser, déracinés. Les films comiques ont eu, eux aussi leurs tempêtes, dont quelques-

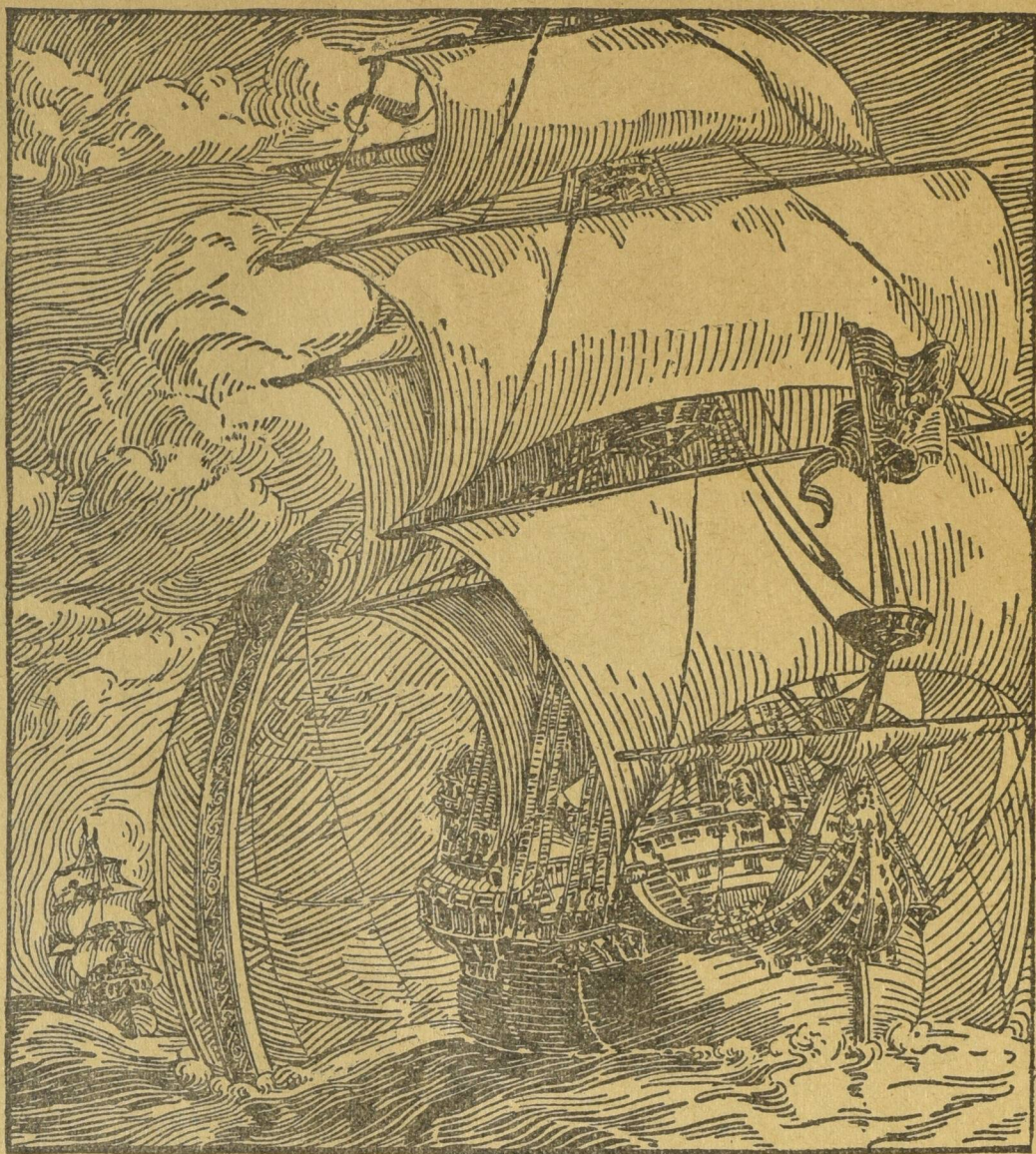
unes produisaient des effets vraiment amusants. C'est ainsi que dans "Trop riche" on voyait un cyclone renverser et aplatir les maisons comme si elles eussent été construites en carton et en papier, et emporter parmi des tourbillons de poussière les voitures, les animaux jusque sur les toits des édifices plus solides.

Le plus souvent, la "pluie" est obtenue très simplement, grâce à des lances de pompier ou à des lances d'arrosage braquées vers le ciel et dont l'eau retombe tout naturellement sur les artistes — quelques hélices d'avion, convenablement placées, et qu'un moteur entraîne dans une course rapide transforment sans effort la pluie en rafales.

Quelque ingénieux qu'ait été l'effet produit par les cinégraphistes pour les films dont je viens de citer les titres, je ne crois pas que l'un d'eux ait accompli le tour de force que M. Nadejdine vient de réaliser pour son nouveau film l'"Heureuse mort", dans la cour du studio Albatros, aux portes de Paris.

Il s'agissait de donner l'impression d'une tempête, vue du pont d'un petit yacht, par une femme dont l'imagination n'est pas sans déformer quelque peu les événements dramatiques auxquels elle a été mêlée.

Et voici le tableau que l'on avait sous les yeux quand on arrivait au studio Albatros par une nuit sans lune ni étoiles.



Une fantaisie d'un cinégraphiste allemand.

Au milieu de la cour, se détachant d'un extraordinaire enchevêtrement d'échafaudages, un bateau: le pont, la passerelle, les mâts et leurs cordages, la cheminée d'où sort un épais panache de fumée. Un bateau? Non! Une moitié de bateau, un bateau dont l'avant aurait été emporté par une vague géante. Sur le pont, des

formes luisantes vont et viennent : des hommes en vestes cirées et coiffées du suroît de cuir. Des hommes et une femme, car d'un suroît s'échappent de longues mèches de cheveux blonds... De la cabine et de la boîte à boussole sort une lueur bleuâtre.

A babord du mutilé, trois apocalyptiques ventilateurs ronflent sinis-

trement et font voler dans l'espace un triple voile d'eau qu'amènent dans leur rayon d'énormes tuyaux de caoutchouc. A côté des ventilateurs, un échafaudage de trente pieds de haut supporte deux gigantesques tonneaux débordants d'eau. De chaque côté du pont, des brancards que des hommes abaissent et soulèvent tour à tour font subir au bizarre navire des oscillations savamment combinées auprès desquelles celles du tangage et du roulis véritables ne sont que jeux d'enfants.

Un coup de sifflet! Une demi-douzaine de projecteurs se démasquent et braquent leurs rayons sur le yacht fantôme.

Un autre coup de sifflet, et de toutes parts sous l'action des ventilateurs, l'eau déferle!

Un troisième coup de sifflet, et les deux tonneaux haut-perchés, basculant à la fois, laissent tomber leurs quinze cents pintes d'eau en cascade sur un plan incliné dont l'extrémité se redresse pour mieux faire bondir la vague sur le pont du bateau. Sous le choc, hommes et femmes en ciré et en suroît sont renversés, glissent sur les planches inondées, sont jetés les uns contre les autres : spectacle tragique!

Un coup de sifflet plus long que les précédents, et c'est le calme soudain. Tout le monde se relève. Il n'y a ni mort, ni disparu. Mais étourdis, trempés jusqu'aux os par l'eau qui s'est infiltrée entre les différentes pièces de leurs vêtements, les artistes se regardent, se secouent, s'ébrouent, se lèchent les mains et le visage, refont un coin de leur maquillage à moitié fondu. Et l'on recommence, et l'on recommence vingt fois, de dix heures du soir à quatre heures du matin..

Au cinéma donc, rien n'est impossible, à condition que les metteurs en scène aient de l'ingéniosité et du talent, et que les interprètes aient de l'endurance et beaucoup de dévouement.

—o—

ENFIN! UN REMEDE MERVEILLEUX CONTRE LA CALVITIE

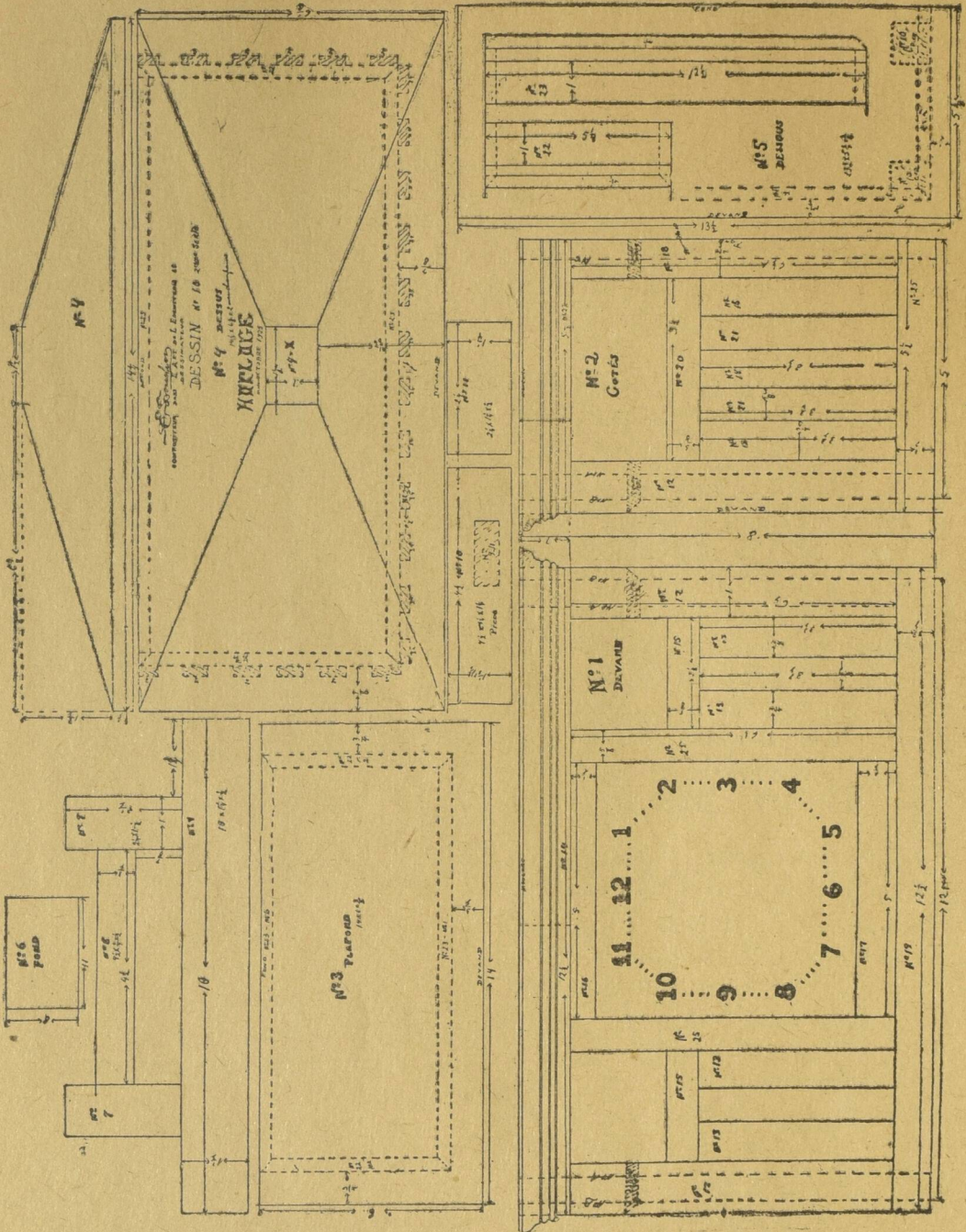
Depuis qu'il y a des hommes, et qui ont des cheveux, ils les perdent de bonne heure et se mettent à la recherche de quelque merveilleux remède qui les leur rende. Leurs efforts sont vains le plus souvent et le mortel qui apporterait à ses frères une préparation infaillible pour la pousse des cheveux serait digne d'une statue! Ce remède est trouvé et nous sommes heureux de l'annoncer, les tout premiers, à nos lecteurs! Et il ne vient pas de l'homme, mais d'un chat. Oui, c'est un chat qui eut ainsi pitié de la pauvre humanité... Ce chat, en léchant le crâne chauve de son maître, fit pousser dessus en trois mois une forte couche de cheveux, longs de trois quarts de pouce. Le propriétaire de ce chat est Rudolph Althans, un pharmacien en retraite de soixante ans, domicilié à East Elmhurst, L. I., angle des avenues Ditmars et Banks, sur la Baie Flushing. Son chat est un chat comme tous les autres. Depuis vingt-huit ans, M. Althans faisait vainement l'expérience d'une multitude de préparations. Que tous les hommes chauves adoptent un chat, comme les vieilles filles et le dressent à ce genre d'exercice!

—o—

L'amour sans la vertu n'est qu'une faiblesse et un désordre; par la vertu, il devient l'accomplissement de tous les devoirs, il devient justice et charité.

MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON

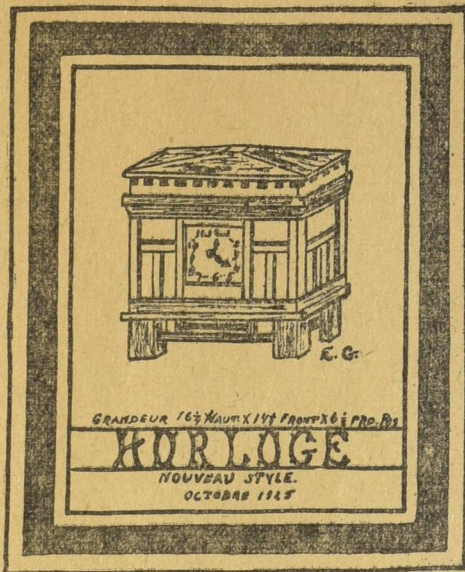
Par EDOUARD GOSSELIN



LA DERNIERE LEÇON DE M. EDOUARD GOSSELIN

Le cours de menuiserie et d'ébénisterie à l'usage des amateurs que M. Edouard Gosselin, compositeur dans l'art de l'ébénisterie et dessinateur, poursuit dans *La Revue Populaire* depuis un an et demi avec beaucoup de succès, prend fin avec le présent numéro. Le dernier sujet offert est une horloge dont la fabrication vous sera facilitée par nos deux croquis, un croquis de détail et un croquis d'ensemble.

Le nombre de nos lecteurs qui s'intéressent à ce sujet étant très grand, nous commencerons le mois prochain une seconde série de cours donnés par un autre artiste.



En même temps que ces cours, et pour se perfectionner davantage, nos lecteurs, (peut-être ne le savent-ils pas) peuvent suivre les cours de menuiserie de l'Ecole Technique de Montréal, où notre collaborateur, M. Edouard Gosselin, vient d'être nommé professeur, ainsi que ceux des diverses Ecoles des Arts et Manufactures de la province de Québec, moyennant un dollar par année.

La menuiserie, l'ébénisterie surtout, font très bien vivre leur homme. Soit qu'on l'étudie pour s'en faire un métier ou simplement comme passe-temps, comme voyon d'Ingres, ces arts, que des rois et des princes n'ont pas négligé d'apprendre, procurent de grands plaisirs. Ornez vous-même votre maison. Fabriquez vous-même vos meubles. Nous vous en donnons les moyens.

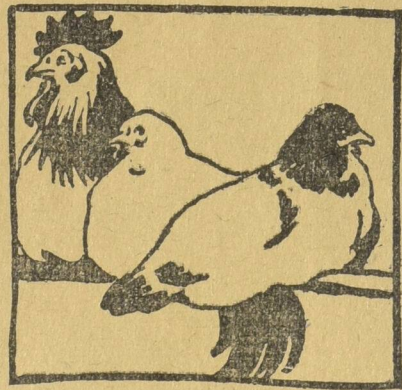
LA BASSE-COUR

*Petits renseignements pratiques aux
éleveurs de volailles.*

Vous pouvez élever des poules sur un espace restreint

Les Américains ont établi un système d'élevage intensif qui permet d'obtenir des résultats très satisfaisants sur des espaces réduits.

Afin d'assurer aux élèves le mouvement nécessaire, les grains sont enfouis dans la litière épaisse et les poules seront ainsi forcées de gratter à chaque repas. Cette nécessité impose l'obligation d'éclairer largement le poulailler par des châssis vitrés placés assez bas, près de la litière, contrairement aux pratiques ordinaires qui éclairent le poulailler de haut.



On donne trois repas par jour, le matin aussitôt que possible. A midi et le soir le plus tard possible. Le repas du matin est même quelquefois enfoui le soir dans la litière quand les poules sont couchées.

A midi on donne une pâtée tiède, en hiver, et assez compacte. La pâtée li-

guide donne toujours de mauvais résultats.

On compose cette pâtée de midi avec: blé, pommes de terre cuites, recoupe, farine de viande; et si possible, de farine de luzerne. On ajoute encore un peu de nourriture verte.

Il est préférable de donner les grains le matin et le soir parce qu'ils sont plus longs à digérer et que la nuit aide à leur assimilation.

Cultivez le tournesol pour développer la ponte des poules

L'alimentation est à ce point de vue d'une importance considérable. Le maïs n'est pas un aliment de ponte, surtout pour les poules parquées. Le blé, l'avoine, surtout l'avoine germée, la poudre d'os, les déchets de viande ou de poisson, le sang cuit au bain-marie et salé, les crotons de graisse, achetés chez le charcutier; les déchets d'équarrissage, sont des aliments recommandés.



La fleur de tournesol

On y ajoutera des pâtées au son, aux farines basses mouillées de petit-lait. Enfin la verdure, les choux, distribués l'hiver, possèdent une action précieuse sur le développement de la ponte.

Les éleveurs apprécient beaucoup à ce point de vue les graines de tournesol données fraîches. Le meilleur procédé consiste à distribuer aux poules la plante entière, feuilles et graines.

Dès que l'on donne au mois d'août ces graines, on observe un redoublement de ponte à une époque où spécialement les pondeuses sont fatiguées. La récolte des oeufs s'accroît à une époque où l'oeuf est déjà cher. Le lait de beurre donné comme boisson est également très recommandable à ce point de vue.

LES POULETS ET LES COULEURS

Les poulets comme les autres bêtes savent distinguer les couleurs. Les aviculteurs peignent leurs poulaillers de teintes différentes pour éviter que les pondeuses ne se trompent pas de logis. Pour montrer avec quelle rapidité on peut dresser ces animaux, le Dr Edouard Cloparede, professeur de psychologie à l'Université de Genève, apprend aux poulets à ne picorer les graines de leur repas que sur une couleur déterminée, une couleur rouge par exemple. Du blé parsemé sur deux cartons, l'un bleu, l'autre rouge, la volaille ne mange que la prébende déposée sur la teinte permise et dédaigne le blé ou l'avoine répandus sur la surface bleue, quelle que soit la disposition respective des deux cartons. L'expérience réussit d'ailleurs avec n'importe quelle autre couleur.

CE QU'ON DOIT DONNER À MANGER AUX POUSSINS

Il importe essentiellement de régler minutieusement le régime alimentaire des poussins.

Ces jeunes élèves sont à la fois carnivores, herbivores et granivores. Cette grande facilité laissée à l'éleveur peut être, malheureusement, cause d'erreurs.

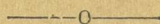
Pour guider son choix, il faut envisager la destination future du poussin. On peut envisager la production de poules pondeuses, de reproducteurs ou de poulets gras, l'alimentation doit différer dès le début de l'existence du poussin.

Si le poussin est destiné à l'engraissement, on pourra donner des aliments farineux dès le début.

Si, au contraire, on envisage l'élevage de producteurs ou de pondeuses d'élite, il faudra recourir plus intensé-

ment aux grains, aux légumes, surtout aux légumineuses riches en chaux et en matières azotées et enfin aux aliments animalisés, aux farines de viande, poudres d'os, etc...

Les grains les meilleurs pour les poulets d'élevage sont le blé, le sarrasin et l'avoine. Le maïs ne convient guère, sauf par des froids rigoureux; il engraisse trop rapidement et forme une graisse jaune trop fluide. On sait enfin que le millet est un aliment de choix pour les poussins au début. Cette pratique s'est trouvée justifiée par la théorie scientifique. La composition chimique du millet montre qu'il équivaut à un judicieux mélange de petit blé, de sarrasin et d'avoine.



L'ELECTRICITE COMME ANESTHESIQUE

Certes, l'éther et le chloroforme demeureront toujours les grands rois de l'anesthésie. Mais le protoxyde d'azote et le chlorure d'éthyle viennent les remplacer utilement dans certaines circonstances.

D'autre part, la rachi-cocaïnisation, autrement dit la piqûre dans le voisinage de la moelle épinière avec une solution de cocaïne, donne aussi d'excellents résultats.

Or, à côté de toutes ces méthodes déjà connues, un nouveau procédé vient d'apparaître, et étant donné l'ingéniosité qui a présidé à son emploi et la valeur de l'innovateur, elle mérite d'intéresser nos lecteurs.

L'anesthésique, c'est l'électricité, (écrivait le docteur Némó, il y a une dizaine d'années), cette fée qui, après avoir fait mouvoir télégraphes, téléphones, tramways, après avoir participé à la fébrile activité de la vie,

vient se mêler maintenant de faire dormir ceux qu'elle agite.

L'innovateur, pour ne pas dire l'inventeur, c'est le professeur Leduc, de Nantes, dont les expériences sur la génération spontanée firent écrire tant d'articles et discuter plus d'un savant.

Décrire l'appareil compliqué au moyen duquel Leduc parvient à produire sa source d'électricité serait trop long. Qu'il nous suffise de dire que le courant provient d'un petit moteur construit de telle façon qu'un interrupteur donne des intermittences voulues et régulières.

C'est un courant de basse tension et de direction constante. Il passe, s'arrête, puis repasse, cela près de cent fois par seconde. Autrement dit, pendant chaque seconde, il y a cent ouvertures et cent fermetures de circuit.

L'appareil étant prêt à fonctionner, muni de tous les accessoires de mesures et de rhéostats nécessaires à son emploi, on fait venir le patient.

Les patients du professeur Leduc n'ont jusqu'ici été que des animaux, et on conçoit facilement qu'il ait agi ainsi.

L'animal, chien ou lapin, ayant la tête complètement rasée, subit l'application sur la partie dénudée d'une électrode d'étain négative de trois à quatre centimètres de diamètre.

Et un autre point quelconque du corps, mais de préférence dans la région rachidienne, on applique l'autre pôle, celui-là de dimension beaucoup plus grande.

Le courant passe, les intermittences, le potentiel et l'intensité étant réglés par l'opérateur.

Doucement, progressivement, on voit l'animal entrer dans un état d'inhibition cérébrale, dans un état de sommeil analogue à l'anesthésie chloroformique.

Pendant ce temps, il n'a pas poussé un cri, n'a manifesté ni mouvement de défense ou de fuite, ni signe de douleur.

L'animal ne réagit à aucune excitation, on peut pratiquer sur lui n'importe quelle opération, il ne bougera pas plus qu'un individu profondément anesthésié avec l'éther ou le chloroforme.

Entre six et dix volts, les lapins et les chiens s'endorment à merveille.

Il serait naturel qu'après ces expériences, les pauvres bêtes gardent une dent à leurs bourreaux d'expérimentateurs.

Eh bien, pas du tout, dès la cessation du courant, ils se réveillent vivement, sans malaises, regardent tran-

quillement autour d'eux, sans frayeur, sans fatigue et sans souffrance.

Sitôt détachés, ils gambadent joyeusement et les chiens viennent vous caresser comme si de rien n'était.

On peut même se payer le luxe de les endormir et de les réveiller brusquement plusieurs fois de suite sans aucun dommage pour leur organisme.

Le professeur Leduc a tenu des chiens endormis deux heures, trois heures et jusqu'à "quatre heures cinquante minutes" sans aucun danger.

Est-ce à dire qu'avec un expérimentateur maladroit ou non instruit il n'y ait pas de danger? Oh que si, car le procédé, par une simple variation du rhéostat, donne la mort, l'électrocution sans phrase.

Ce n'est plus l'électrocution américaine avec les courants à haute tension, la mort parfois terrible à contempler.

Non, c'est l'électrocution sans douleur. L'animal s'endort lentement et on le fait passer dans le sommeil éternel sans la moindre douleur, ni le plus petit souci.

Mais alors, voilà un procédé passablement effrayant, direz-vous ! Mon Dieu, pas plus que la potion que nous marquons sur nos ordonnances et qui, elle aussi, pourrait être surchargée en dose toxique. Le même remède tue et guérit, il y a beau temps qu'on a dit cela.

La difficulté était de trouver un homme de bonne volonté pour se soumettre de bon gré à l'anesthésie. Or, cet homme s'est trouvé et c'est le professeur Leduc lui-même.

Deux chirurgiens l'ont endormi d'après sa méthode et l'inventeur a pu juger lui-même des sensations ressenties.

Les limites de notre article ne nous permettent pas de les décrire complètement.

Les deux maîtres chargés de l'anesthésie n'ont d'ailleurs pas osé la pousser aussi loin que l'aurait voulu le patient lui-même.

En tous cas, ce qui prouve l'innocuité de la méthode, c'est qu'immédiatement après l'expérience M. Leduc allait faire une conférence, sans le moindre malaise, à une société de retraits ouvrières.

Une pareille découverte ne pourra pas évidemment rester dans l'ombre, d'autres expériences seront faites.

Déjà, le docteur Tulfier, chirurgien de l'hôpital Beaujon, vient de publier les curieux résultats d'opérations chirurgicales graves faites sur les chiens en état d'anesthésie électrique.

Suivant la formule, l'opération a réussi chez tous et les malades se portent bien.

La durée des opérations a varié entre deux heures et vingt minutes.

Le réveil a eu lieu instantanément chez presque tous, et chez un dogue méchant on est parvenu à produire le sommeil en sept secondes: on ne peut demander mieux.

Chez l'homme on n'ose encore agir radicalement, quoique le docteur Tulfier ait appliqué deux fois le procédé sans mécompte.

Reste cependant à le perfectionner et à connaître mieux son maniement dans la clinique humaine.

Que dire d'un tel progrès!

Dans tous les services de chirurgie, plus de chloroforme, plus d'éther, rien que de l'électricité et tous les opérés s'endormiront sans appréhension et se réveilleront de même. Voilà l'avenir!

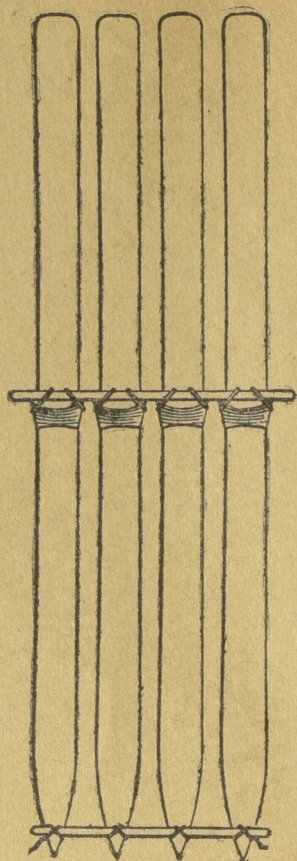


Course de patinage.—Il y a encore là un entraînement, comme en tout sport. Le champion américain Wood énonce ainsi les principes à suivre pour cet entraînement. Commencer à patiner dès la première couche de glace, en ne faisant que peu de trajet pendant quelques jours. Ensuite patiner, chaque jour une heure le matin et une heure l'après-midi, en faisant son plein de vitesse pendant la première demi-heure, puis continuant en allure soutenue mais pas très rapide. Se faire bien masser après chaque séance. Dormir au moins huit heures chaque nuit. Au cours de la journée, marcher et courir souvent. S'habituer à une respiration profonde et longue. Pas de tabac, pas d'alcool, pas de pâtisserie.

Voilà pour avant la course. Pendant la course, voici, d'après M. Magnus, tout ce qu'il ne faut pas faire. Ne pas aller **trop vite** au début d'une longue course; ni se presser contre d'autres coureurs et perdre son temps à les pousser du coude. Ne pas se laisser "mettre en poche", ne pas hésiter à signaler les fautes des concurrents.

Ne pas prendre des **virages trop larges**; ne pas oublier de **compter les tours** dans les épreuves de fond, et régler en conséquence sa vitesse. Ne pas lever la tête, ce qui augmente la résistance du vent, ne pas la tourner

quand on fait un effort, ne pas parler. Négliger les clameurs des spectateurs, fixer toute son attention à observer la surface sur laquelle on va passer. Ne



Traineau en skis

pas manquer d'étudier le jeu des concurrents. Ne pas perdre au départ un pouce de terrain, ni une fraction de seconde. Ne pas abandonner à la première chute.

SOINS A DONNER AUX SKIS

Skis neufs.—L'enduire sur la face non vernie de plusieurs couches d'huile de lin cuite, de manière à faire absorber au bois le plus possible de liquide. L'huile se résinifie à la longue et obture ainsi les pores du bois qui est impénétrable à l'humidité.

Skis en marche.— Quand en descendant une vallée on voit la couche de neige devenir très mince, quand on arrive sur un chemin pierreux, il est bon de quitter les skis pour éviter que leur surface polie ne se détériore.

Skis abîmés.—Le dessous d'un ski qui fut abîmé par une pierre quelconque doit être repoli. Si les détériorations ne sont pas trop prononcées, on peut éviter de raboter, ce qui affaiblit toujours le ski. Pour cela, on coule sur le bois sec un peu de paraffine et on lisse bien ensuite en passant un morceau de métal poli et chaud. Ce paraffinage est surtout à recommander pour la surface placée sous le pied: c'est là en effet que tend à adhérer la neige.

TRAINEAU IMPROVISE FAIT AVEC DES SKIS

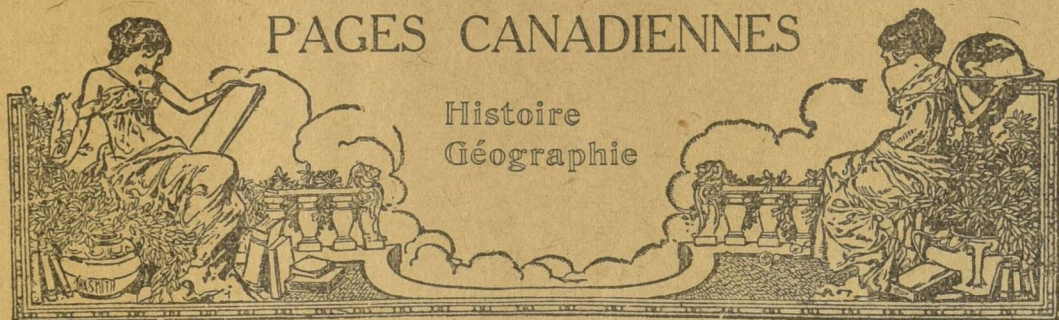
Voici comment les skieurs norvégiens s'y prennent pour véhiculer une personne blessée au cours d'une promenade. On coupe en deux un bâton de ski pour former deux traverses qui serviront à réunir côte à côte deux paires de skis, séparés les uns des autres par un intervalle d'environ leur demi-largeur. Le tout est réuni par des courroies, des ficelles, d'une part vers le milieu des skis, en profitant des attaches pour fixer les chaussures, d'autre part aux pointes des skis, en mettant à profit les trous percés. Le traîneau à peu près rigide ainsi formé est tiré par une corde fixée au bâton du bout; dans les descentes, on dirige l'équipage avec un bâton de ski.

—o—

Ne vous accoutumez pas à ne considérer les dettes que comme un inconvénient; vous vous apercevrez bien vite qu'elles sont une calamité.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



LA LOYAUTE DES CANADIENS EN 1775

C'est Pascal qui a dit qu'il croyait volontiers le témoignage de ceux qui versent leur sang pour la cause qu'ils défendent. L'honorable Igance-Michel-Louis-Antoine de Salaberry, le père du héros de Châteauguay, est un témoin qu'on peut croire puisqu'il reçut deux blessures au service de l'Angleterre et lui sacrifia trois de ses fils: Maurice-Roch, mort dans les Indes Orientales; François-Louis, décédé à Secumderabad (Indes), et Edouard-Alphonse, tué au siège de Badajoz.

C'est l'honorable M. de Salaberry qui écrivit les lignes qui suivent. Le vieux gentilhomme canadien voulait répondre à un fanatique qui avait mis en doute la loyauté des Canadiens-français en 1775. Le style de M. de Salaberry n'est pas toujours clair mais on suit tout de même sa pensée. La réponse en question, pour une raison que nous ignorons, resta dans ses cartons. Nous l'exhumons des "Papiers Salaberry" conservés aux Archives du Canada, à Ottawa.

* * *

L'auteur devait sentir que c'est un personnage odieux d'attaquer des gens quand on croit être sûr qu'ils ne pourront se défendre, quand on leur en ôte les moyens: ce qu'on fait ef-

fectivement en les attaquant par des mines si souterraines, en portant ses coups si clandestinement, qu'ils n'en aient pas même le soupçon.

Au lieu de chercher à flétrir les Canadiens en lançant un trait envenimé sur la fidélité de la nation en général, s'il voulait rendre témoignage à la vérité, il devait dire, en citant la dernière guerre, que ceux qui ont manqué de fidélité étaient tous gens de la lie du peuple, et encore des plus perdus de cette classe. Il pouvait ajouter que ces malheureux ne se sont soulevés contre leur Souverain que pour avoir été imbûs de maximes percieuses par des perturbateurs qui n'étaient sûrement pas de leur nation.

Dans une matière plus importante encore que son chapitre sur l'ignorance, où l'auteur fait exception en faveur de quelques messieurs, il devait en fait d'infidélité, en faire une générale pour tous les gentilshommes du pays, pour tous les citoyens et habitants des villes surtout ceux de la capitale, sans la fidélité et secours desquels Québec ne pouvait être sauvé. Un homme impartial aurait pu ajouter que comparativement à la masse de la nation, c'est le plus petit nombre qui leva l'étendard de la rébellion. Quant aux gentilshommes exceptés—"en petit" de la note d'ignorance, et qui devaient l'être "en

grand" de celle d'infidélité, on défit l'auteur de citer un seul gentilhomme; "un seul" qui en ait manqué. Et on lui dira qu'avant de parler, il devait apprendre qu'aux premiers bruits d'une attaque en 1775, avant même que le peu de troupes restées dans l'intérieur du pays pussent se porter sur la frontière, ce fut la noblesse canadienne qui courut généreusement s'offrir la première à la défense de la province.

Sentant de quelle importance il était que l'ennemi trouvât de la résistance à l'entrée d'un pays qu'il savait dénué de troupes, ces gentilshommes canadiens prirent pose à St-Jean, la pioche à la main, s'y retranchèrent eux-mêmes, et le gardèrent jusqu'à l'arrivée des troupes. Vers la fin de l'été les Américains se portèrent en force sur cette province. Ce furent encore tous les gentilshommes et principaux citoyens de Montréal qui coururent les premiers aux coups.

Les forces de l'ennemi étant supérieures, il forma le blocus, puis le siège de St-Jean. Des détachements du 7^e et 26^e Rgts et les Volontaires Canadiens (servant sans aucune paye) le soutiennent avec vigueur, jusqu'à ce que le manquement absolu de munitions de guerre et de bouche nécessite la reddition. Alors les troupes réglées furent envoyées dans les colonies, ainsi que les citoyens (cent) qui se virent exilés de leur patrie, privés de leurs familles pour la cause du Roi. L'on en garda prisonniers en ce pays qu'un très petit nombre, que des blessures dangereuses ou la maladie contractée par la misère au siège ne permirent point de transporter.

Ces premiers pas de l'invasion américaine en Canada coûtèrent la vie à plusieurs messieurs; plusieurs furent

dangereusement blessés; d'autres moururent en captivité. L'on cite spécialement les gentilshommes et principaux citoyens de Montréal parce qu'ils donnèrent l'exemple; mais on doit ajouter qu'ils furent accompagnés par plusieurs simples habitants ou paysans dont le zèle prouve assez que des braves gens peuvent très bien, sans littérature, servir au salut de leur pays, et soutenir la cause de leur Roi, déloyalement outragés par des sujets plus lettrés.

Après cette esquisse, on laisse à juger si le soupçon injurieux jetté sur notre fidélité, est bien applicable à des hommes marchans généreusement de leur propre mouvement et sans être commandés, servans sans salaire, recevant des blessures et mourans pour le service de leur Roi: surtout quand c'est son auguste fils qu'on instruit du caractère de la nation.

L'on ne fait point de détail du siège de Québec; s'étant passé sur un théâtre plus connu et sous un commandant plus illustre, l'auteur a dû probablement en être mieux informé. En ce cas il n'a pu ignorer si les Canadiens de tous "états" ont eu quelque large part à la conservation de cette ville. L'on a exposé plus au long les premières démarches des Canadiens parce que ce détail touchant des événements passés dans un endroit reculé, ils ont par là dû être moins exposés au grand jour; Aussi parce que retraçant le premier commencement de la guerre en pays, l'ardeur et la célérité des Canadiens il ne marque point une fidélité équivoque. C'est une singularité assez contrastante avec la tâche qu'on s'efforce d'imprimer à ces nouveaux sujets.

Peut-on sur cela s'empêcher de répéter qu'aussi prompt que le bruit du

premier danger, ils sont les seuls citoyens qui courent à l'ennemi, prennent poste les premiers, ont ensuite l'honneur de partager avec les troupes réglées les périls, la fatigue et les misères de ce siège, jusqu'à ce que portées à leur comble elles forcent l'opiniâtreté de la garnison.

Les Canadiens fidèles devaient-ils jamais après cela seul (sans parler des autres marques de Loyauté) s'attendre à la manière dont on a voulu les sacrifier! et à se voir sans distinction confondus avec des malheureux, dont ils ont plus que personne abhorré les excès.

L'on avance rien ici qu'on ne soumette au témoignage du Très-honorable lord Dorchester. C'est sous son commandement que le tout s'est passé. On s'en réfère avec confiance à sa justice.

N. B.—Cet article sur la loyauté des Canadiens, en 1775,—sujet par nous traité dans un récent numéro de "La Revue Populaire"—est extrait du "Bulletin des Recherches Historiques", livraison de septembre.

Ce qu'on peut faire pour aider la Commission des Monuments Historiques de la Province de Québec

La Commission des Monuments Historiques de la province de Québec est surtout et avant tout une commission de **conservation**.

Dans toute la province de Québec, il ne reste pas vingt églises qui remontent à la domination française.

On compte sur les doigts les forts construits avant 1759.

Combien nous reste-t-il de gracieux moulins à vent d'autrefois?

Nos vieilles maisons s'en vont les unes après les autres.

Employez "DEPILO"



vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Nous avons détruit avec une insouciance inconcevable.

N'est-il pas temps de réagir afin de conserver le peu de **vieilles choses** qui nous restent?

Tous peuvent aider dans cette oeuvre patriotique.

Comment?

Vous n'avez qu'à signaler à l'un des membres de la Commission des Monuments Historiques les **vieilles choses** dignes d'intérêt qui vous entourent.

LA CARTE DE CHRISTOPHE COLOMB

Le commun des mortels ne se doute pas de quelles émotions la vie des érudits peut être traversée. En effet, le vulgaire s' imagine volontiers un érudit sous la forme d'un vieux monsieur qui s'ennuie au fond d'une salle mal éclairée et encombrée de livres et de papiers poudreux. Or, rien n'est si palpitant ni si vivant parfois que ces savantes existences. M. de la Roncière, conservateur à la Bibliothèque nationale, en est bien la preuve.

M. de la Roncière est connu avant toutes choses comme historien de la

marine française. Son grand ouvrage sur ce sujet fait autorité et c'est à lui que l'on en réfère pour tout ce qui concerne les choses historiques de la mer. Naturellement, au cours de ses travaux, l'Amérique, le Canada notamment, a souvent fait l'objet de ses études. Personne ne s'est plus souvent penché sur les cartes anciennes de l'Amérique. C'est pourquoi l'année dernière, en parcourant une série de cartes, planisphères, etc., il tomba en arrêt devant une carte dont l'aspect le frappa. Cette pièce était cataloguée: "Carte du XVI^e siècle". Mais cette mention vague n'était même pas une aide pour le savant historien. Car, M. de la Roncière venait de faire une découverte qui donnait à un banal planisphère assez mal dessiné, une valeur inestimable.

Imagine-t-on l'émoi du collectionneur qui tombe chez le marchand d'antiquités sur l'épée que portait Napoléon à la bataille d'Austerlitz, ou sur la marmite dans laquelle Denis Papin découvrit la locomotion à vapeur? Or, pour un historien de la marine, tomber sur la carte qui servit à Christophe Colomb pour découvrir l'Amérique, n'est-ce pas une admirable aventure? C'était celle qui venait d'arriver à M. de la Roncière.

D'ailleurs, si le hasard a mis cet érudit en présence du planisphère en question encore fallait-il sa science pour que l'intérêt singulier de cette carte fût découverte. Là où bien des gens n'avaient vu qu'une carte du XVI^e siècle, lui a su découvrir la pièce rare. C'est, d'abord, dans les notes manuscrites en marge du document, un solécisme latin qui le frappe. Il a déjà rencontré la même faute ailleurs. Où?... Et il se souvient tout-à-coup; c'est dans "L'Imago Mundi"

de Pierre d'Ailly qui appartient à Colomb et que celui-ci a couvert de notes et de réflexions. L'une de ces notes marginales de la main du grand navigateur porte le même solécisme latin. Et M. de la Roncière fournit, pour confirmer sa thèse, d'autres preuves qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Le monde savant américain s'est ému de la découverte de l'historien français. La carte de Colomb, en effet, intéresse les Américains de toutes races, aussi bien les Canadiens que les Américains des Etats-Unis et que ceux de l'Amérique espagnole. De toutes parts sont venues des questions à ce sujet et des demandes de reproduction et de copie de la fameuse carte. C'est pourquoi un éditeur français, le libraire Champion, a fait reproduire la carte de Christophe Colomb, cette fameuse carte enluminée qui a inspiré au génial aventurier son voyage de découverte.

C'est sur cette carte, sans doute, que se joua le sort du monde américain.

ROBERT de ROQUEBRUNE.

(Paris-Canada.)

—o—

LE GRAMOPHONE DETRONE

La Société berlinoise de télégraphie vient de mettre au point une invention fort intéressante et qui ouvre la porte à toutes les possibilités de perfectionnement. Cette invention serait destinée à détrôner le gramophone, trop délicat, car elle permet de fixer les sons, de quelque nature qu'ils soient, sur de l'acier, au moyen du courant électro-magnétique. Les expériences faites auraient été très concluantes.

CIGARETTES Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

Dans le Numéro de Novembre, une quantité d'articles
abondamment illustrés.

LE FILM puise à la source même des renseignements, c'est-à-dire dans
les grands studios où il ne compte que des amis. Il peut aussi donner des
biographies exactes, des nouvelles précises, le titre des grandes vues à venir
avec leurs interprètes; il est au courant des mille potins du jour et
constitue par conséquent une véritable encyclopédie de l'Art Muet.

Cet intéressant Magazine, édité sur beau papier est un vrai
tour de force de bon marché. Il ne vous coûte en effet que

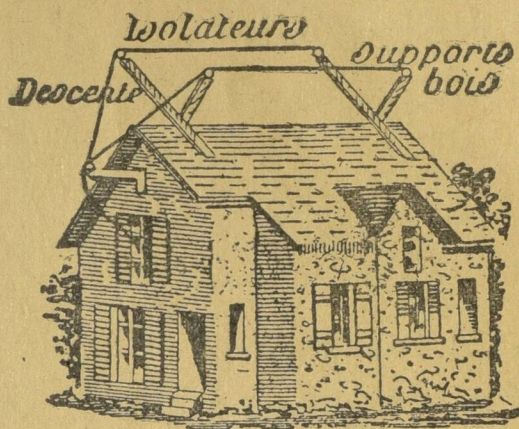
10 CENTS LE NUMERO Chez tous les dépositaires.

Retenez le No de Novembre sans tarder.



UNE FAÇON DE FAIRE TENIR UNE ANTENNE SUR LE TOIT D'UN COTTAGE

Il vaut mieux recevoir sur antenne que sur cadre, chaque fois qu'il est possible de le faire. Depuis que quelques profanes ont imaginé qu'une antenne attirait la foudre, il est devenu en Europe presque impossible d'installer une antenne; chez nous, on en installe aussi bien à la ville que dans la banlieue et à la campagne.



Naturellement, il faut installer des supports, et le moyen suivant est d'une exécution et d'une pose facile, si l'on ne désire pas une antenne très haut placée. Il suffit de préparer des croix en charpente, dont l'angle correspond assez exactement à celui du toit. On prend deux croisillons à chaque bout et autant de supports intermédiaires qu'on le juge utile, si le toit est assez long.

On fixe à l'extrémité des pièces de bois, à l'aide de vis à bois, des isolateurs analogues à ceux que l'on emploie pour les canalisations en fils isolés disposées près des murs humides: caves, ateliers, etc. On a ainsi deux fils d'antenne, mais il est possible d'en ajouter d'autres en clouant une barrette horizontale.

À une extrémité, les fils d'antenne se prolongent pour venir se réunir sur un isolateur de descente, monté à l'extrémité d'une potence de bois; puis, de là, un fil isolé se rend au poste récepteur.

L'isolement n'est pas parfait, pourrât-on dire. Mais en prenant des isolateurs plus sérieux que ceux que nous avons indiqués, les personnes difficiles pourront remédier aisément à cet inconvénient.

POUR FAIRE UN JEU DE DOMINOS

Si vous avez sous la main quelques lattes en bois mince et un reste de ripolin, vous pourrez improviser un jeu de dominos.

Des lattes très minces feront parfaitement l'affaire. Il vous faudra les diviser en petits morceaux. Vous marquerez d'abord au crayon, en vous servant d'une règle autant de divisions qu'il vous faut de rectangles et vous les couperez à la scie.

Le jeu complet comprendra 28 pièces, que vous aurez à numérotter ainsi:

Toujours de bonne humeur ! | Toujours de mauvaise humeur

JE MANGE TOUT CE
QUE JE VEUX PUIS
JE PRENDS UN
COMPRIMÉ
"SATURAL"!



Un
Comprimé



Après les
Repas fait

JE MANGE
PEU ET JE SOUFFRE
LE MARTYRE!



toute la différence au Monde !!.....

DYSPEPTIQUES! Nous vous offrons 10 BONS REPAS pour 10 sous

Vous pourrez vous régaler, vous rassasier, vous gorger, si vous voulez, sans vous alarmer des résultats, sans appréhender aucun des maux et douleurs qui ordinairement suivent vos repas : fermentations, renvois acides, "brûlements," pesanteurs, gaz, etc.

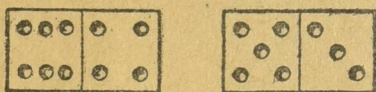
PHARMACIE LACHANCHE — 454, rue Ste-Catherine Est — Montréal.

Messieurs: Vous trouverez ci-inclus 10 sous en paiement de 10 Comprimés SATURAL qui me seront expédiés, poste payée.

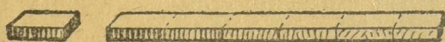
NOM

ADRESSE

7 de la série de 6 + 6 à 6 + 0
6 de la série de 5 + 5 à 5 + 0
5 de la série de 4 + 4 à 4 + 0
4 de la série de 3 + 3 à 3 + 0
3 de la série de 2 + 2 à 2 + 0
2 de la série de 1 + 1 à 1 + 0
1 double 0



- Fig.1 -



- Fig.2 -

Lorsque vous aurez vos 28 morceaux de bois, vous les laquerez de blanc sur une face et les 4 côtés, après les avoir très soigneusement polis. Cette condition est nécessaire pour avoir un bon résultat; un bois rugueux laqué présenterait très mal. Cette

peinture sèche (vous pourrez en donner deux couches) vous marquez les points indiquant la valeur, et une petite ligne sur le milieu, avec un pinceau pointu à faire les filets. Pour faire les points régulièrement, vous pourrez faire un pochoir, ou plusieurs, en perçant des cartons.

FAITES-VOUS UN PETIT VIOLON

Tout garçonnet ayant quelque peu l'habitude des outils peut se fabriquer le violon qu'illustre notre croquis, et qui a quelque vague ressemblance avec un bugle, instrument de musique militaire.

Il consiste simplement en une boîte de résonance à trois côtés sur l'un desquels est tendue une corde. On se sert pour la boîte d'un bois mince et sec, et les différentes pièces sont collées ensemble de façon qu'elle ne

rende pas un son strident. Le cheval destiné à soulever à son extrémité la corde tendue (corde à boyau de violoncelle) doit l'éloigner d'environ un pouce de la surface de la boîte. Une



seule cheville pour bander l'unique corde. L'autre bout de la corde est noué et insinué dans une fente pratiquée sur le bord de la boîte. On utilise un archet ordinaire.

COMMENT FAIRE TENIR VOS CRAVATES AVEC UNE SIMPLE ÉPINGLE À CHEVEUX

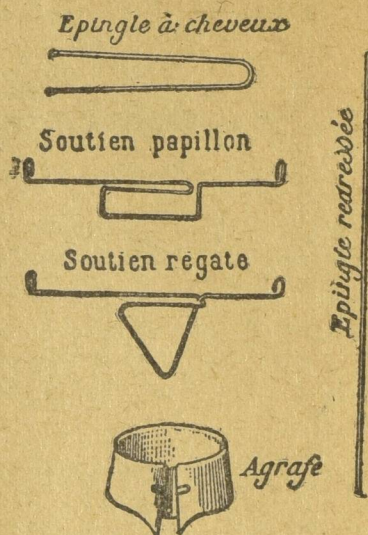
Voulez-vous avoir une cravate impeccable ? Voulez-vous pouvoir vous servir de toutes vos cravates usées que vous êtes obligé de jeter ? Un morceau de soie quelconque qui n'aura pas la longueur voulue pour en faire une ! Pouvoir faire le noeud de toutes celles que vous avez, les mettre en une seconde d'une façon irréprochable avec l'aide d'une épingle à cheveux tordue convenablement ?

Voici comment vous y arriverez.

Prenez une épingle à cheveux ordinaire. Avec une pince, redressez-la en

ligne droite. Tordez un bout en boucle, pliez à angle de 120° environ, tordez de façon à avoir un angle aigu de 40° environ un peu plus bas, et plus bas encore, tordez de façon à revenir sur le 1er angle. Tordez encore mais autour du sommet du 1er angle, de façon à repartir dans le prolongement du début mais en sens opposé. Terminez avec une autre boucle au bout. Ce premier support est pour les cravates ordinaires ou régates.

Pour le deuxième support de cravate, redressez une seconde épingle, commencez comme pour l'autre par une boucle, pliez à angle droit, pliez en angle droit en sens opposé, faites un

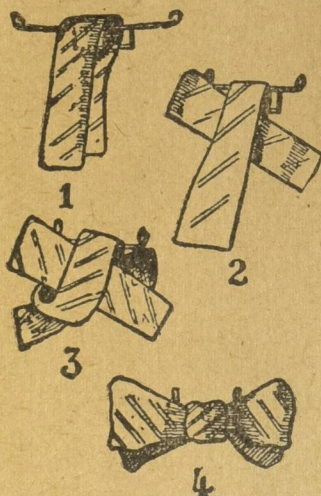


troisième angle, plus haut un quatrième, puis tournez complètement autour du premier et terminez par une boucle. Ceci sera le support de votre noeud papillon.

Prenez un élastique de soie. Aux deux extrémités, après avoir fait un léger rebord, cousez deux crochets d'agrafes ordinaires. Voilà pour le soutien, commun aux deux supports.

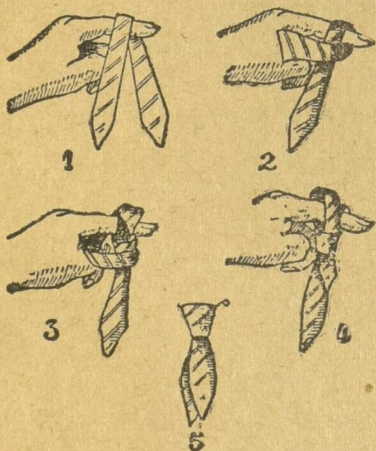
Manière de s'en servir—Prenez une cravate regate. Passez-la, la partie la

plus large vous regardant, autour de l'index tendu, puis faites un tour complet de droite à gauche. Revenez par un autre demi-tour par-dessus l'in-



La manière d'attacher un papillon sur l'épingle à cheveux transformée.

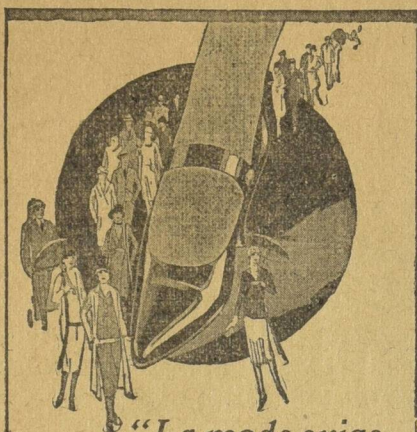
dex, passez le bout dans les deux boucles de la cravate. Introduisez le support dans ces deux boucles et serrez-en maintenant les deux boucles du



Les différentes opérations pour attacher la régate sur l'index.

support entre le pouce et l'index. Vous releverez légèrement les deux extrémités du support.

Serrez votre noeud et le système sera maintenu dans votre cravate.



"La mode exige des souliers bien cirés"

Et la Mode a appelé à son aide un nouveau produit "2 dans 1". — Crèmes pour chaussures "2 dans 1" — pour préserver et cirer les élégants souliers de couleurs en vogue de nos jours.

Des milliers de femmes n'en emploient jamais d'autres. Rappelez-vous le nom, Crème pour Chaussures "2 dans 1".

Envoyez 10c pour recevoir notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils sur le soin des chaussures.

Ecrivez à :

F. F. DALLEY CO.
of Canada, Limited
52 James St. S.
Hamilton, Ont.

CIRAGES POUR
CHAUSSURES



No. 15
2 in 1 Shoe Polishes

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien. Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

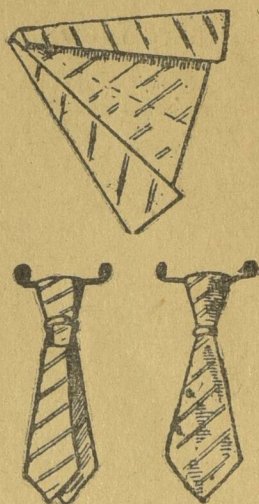
MME. M. SUMMERS 23F

BOITE 37

WINDSOR, ONT.

Avant de mettre votre col rabattu lorsqu'il est empesé, passez l'élastique en faisant mordre le crochet sur le rebord d'un rabattu. Tendez et faites de même de l'autre côté. Mettez votre col. Prenez votre régates. Accrochez une des boucles, tirez et faites-la disparaître sous le col.

Faites de même de l'autre côté. Vous aurez là une cravate qui ne s'usera pas par le frottement du col, et qui, usée à la longue, pourra être raccourcie et portée quand même.



*Au-dessus: la manière de plier un morceau de soie.
Au-dessous: Noeud fait avec le morceau de soie et maintenu par une bague.*

Pour le noeud papillon, encore plus facile. Passez votre élastique autour de votre genou, en dessus, bien entendu, de façon à pouvoir le voir. Agrafez le soutien, la boucle vers vous. Prenez une cravate papillon usée que vous couperez en deux parties égales.

Passez la partie la moins large d'abord dans la boucle, ensuite par-dessus. Mettez des deux côtés la même longueur et faites votre noeud en pliant la partie de dessous à gauche et achevez à droite. Serrez comme vous l'aimez et arrangez le noeud comme

vous le désirez, puisque vous l'avez devant vous.

Si un bout de soie vous plaît et que vous vouliez en faire une jolie cravate, rien de plus facile. Mettez-le à plat sur votre table et pliez-le en biais d'un côté, de l'autre faites de même. Pliez ensuite le tout par le milieu. Passez la partie la plus étroite dans le système, une bague ou tout autre anneau par l'autre extrémité et en serrant le petit bout dans l'anneau, derrière le morceau principal vous obtiendrez une régates (fig. 3.)

Tous ces noeuds peuvent être portés sur des cols mous, mais pour éviter que le col prenne l'aspect d'un accordéon, passez l'élastique dans un morceau de toile ou de soie, qui, pliée et cousue en deux, aura la largeur du col, les agrafes dépasseront.

Avec ce système, d'ailleurs, vos cravates n'auront pas l'aspect des cravates toutes prêtes.

— 0 —

POUR EMPECHER LA POUSSIERE DES ROUTES

Les désavantages du goudron

On emploie dans ce but l'épandage de divers produits agglomérants, comme le goudron et les huiles lourdes de pétrole, comme les solutions de chlorures calciques et magnésiens. Les premiers sont plus coûteux, nécessitent un temps parfaitement sec et provoquent l'altération des peintures de véhicules et des bandages caoutchoutés; aussi convient-il de préférer les arrosages de chlorures, dont le prix de revient est d'ailleurs notablement moindre.

L'emploi des solutions de chlorure de calcium fut préconisé en 1828 par

Jobart, puis en 1854 par Coresté; en 1859 des essais furent faits à Lyon avec l'acide chlorydrique étendu, qui se transformait en chlorure au contact des pierres calcaires de la chaussée. A Rouen on fit pendant plusieurs années, à partir de 1873, des arrosages au chlorure calcique à la suite desquels Houzeau concluait à une économie de 30 p. 100 de l'eau d'arrosage, l'humidité due à l'action du sel persistait presque six jours après épandage.

Le chlorure de magnésium donne également de bons résultats, mais il coûte plus cher. Le chlorure calcique est en effet un résidu des fabriques de soude, de chlore, d'acide acétique, d'eau de Seltz, etc., et en se le procurant sous forme de solution sur les lieux de production, son prix est extrêmement bas. Il est vrai qu'on peut se procurer des lessives de chlorure magnésien résiduaires des marais salants ou des exploitations de sels potassiques. On préférera pour l'usage le produit revenant à meilleur marché.

—o—

L'HOMME PREHISTORIQUE

Le laboratoire de géologie de la Faculté des sciences de Toulouse a installé récemment dans sa salle de paléontologie régionale le squelette d'un homme fossile, d'ailleurs parfaitement conformé, de la race Cros-Magnon, découvert à Libos, dans le Lot-et-Garonne, dans une couche d'alluvions anciennes et qui s'y trouvait depuis le moment même de la formation de ces dernières. Ce squelette, vieux de 15,000 ans, va permettre à la science de tirer des indications de la plus haute valeur concernant nos ancêtres.

Du Nouveau! Du Nouveau!

Pour vous faire rire et faire rire les autres

LE JEU D'AMOUR	15c
L'ORACLE MAGIQUE	15c
L'AMI DU PLAISIR	15c
LE JEU DE CARTES COMIQUES	15c
LE PORTE-FEUILLE MAGIQUE	15c
LES ANNEAUX MYSTERIEUX	15c
LE MOUCHOIR ATTRAPE-CURIEUX	15c

L'ACTION NATIONALE, Dépt. P
4588, rue Des Erables, Montréal.

(Expédié franco par la malle sur réception du prix.)

CATARRHE

L'encombrement des fosses nasales, par des sécrétions fétides, entraîne des troubles nerveux, maux de tête, migraines, lourdeurs de tête, névralgies, vertiges, cauchemars, etc. Le retentissement de cette maladie sur la santé générale est profond. Le véritable spécifique pour le catarrhe est la pommade Nazaline du Docteur Chrétien-Zaugg. D'un effet rapide et prescrite depuis vingt ans, l'emploi de la Nazaline est recommandé par de nombreux spécialistes comme le meilleur antiseptique des voies respiratoires. Après quelques applications de Nazaline, les voies respiratoires deviendront libres et par ce fait enlèveront les maux de tête, les bourdonnements d'oreilles, la sécheresse de la gorge et l'odeur fétide disparaîtra. En vente partout ou envoyée contre 35 cents (Carter Postal 29) Boucherville, Qué.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

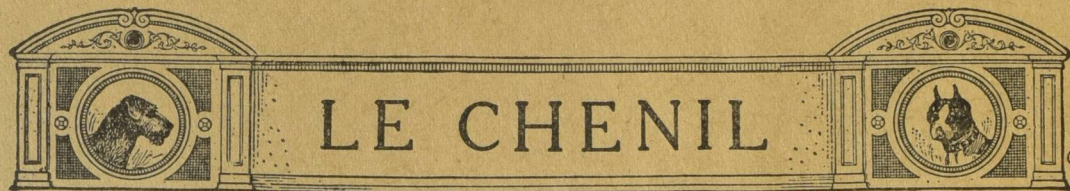
Tel. : Plateau 5524

CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets. Ecrivez tout de suite à :

TRENCH'S REMEDIES LIMITED
47 ST. JAMES' CHAMBERS, 79 rue Adelaide Est
Toronto, Canada.

(Découpez ceci.)



Par ALBERT PLEAU

ALEX, CHIEN DALMATE, LAUREAT AU QUEBEC KENNEL CLUB

Le jeune chien de M. Alex. Bastien bat 101 concurrents à la 6e exposition québécoise.— Senora Ami, propriété de Mme Dr René Turcot, se classe 2e et remporte quatre prix.—La liste des vainqueurs.

Un chien dalmate, Alex, propriété de M. Alex. Bastien, a gagné le premier prix de la 6e exposition annuelle du Quebec Kennel Club, qui s'est tenue récemment au Parc de l'Exposition. Il a battu Senora Ami, un setter irlandais appartenant à Mme Dr René Turcot. Alex est âgé de 18 mois. Senora Ami a gagné quatre prix.

Parmi les chiens qui se sont mis en évidence à cette exposition, il faut mentionner, outre le gagnant et le second, Rex, policier belge, (M. Geo. Plamondon), Nico Romanoff, chien russe, (M. Henri d'Auteuil, avocat), Wild Cream, Deerhound écossais, (M. H. Chevrette), et deux cockers épagneuls, Cap Rouge Peggy et Lady Carrellie, propriété de M. Gustave Langelier.

Le nombre des visiteurs à l'exposition a été porté à 4,000. Les juges ont passé en revue 102 chiens québécois représentant 32 races,— un record. En 1920, lorsque le club organisa sa première exposition, il n'y avait que huit races à Québec! C'est

dire que l'association a fait de grands progrès en cinq ans.

Le "show" de 1925 a remporté tout le succès qu'on lui avait prêté. Les concurrents se sont déclarés enchantés du travail des organisateurs et de l'encouragement du public.

Actuellement, il y a quelque 110 chiens de race à Québec, d'une valeur d'une dizaine de milliers de piastres, dit-on. Au moins, 25 de ces chiens peuvent figurer avec avantage dans une exposition étrangère.

Voici la liste des prix distribués:

Coupe de la Commission de l'Exposition, offerte au meilleur chien du meeting, gagnée par Alex, propriété de M. Alex. Bastien;

Coupe de la Commission, au "runner-up", Senora Ami, Mme Dr René Turcot;

Coupe de M. U. Généreux, à un membre du club, Senora Ami;

Coupe de la Commission, classe de sport, Senora Ami;

Coupe spéciale de M. E. R. Bélanger, classe de sport, Russian, M. Henri D'Auteuil;

Coupe de la Commission, non-sport, dalmate, M. Alex. Bastien;

Coupe Spéciale de M. W.-J. Whelan, non-sport, berger d'Alsace, M. G. Plamondon;

Coupe spéciale de M. René Dion, non-sport, Duc d'Orléans, M. J.-D. Beaudoin;

Coupe de M. Omer Couture, terrier, Marrion Long Saut. M. H. Semple;

Coupe de M. E. Walling, "puppy variety", Bergerville Duke, M. Robert Belleau;

Coupe de la maison A.-C. Routhier, variété pour enfants, M. R. Plante;

Coupe de la maison Z. Paquet, attelage, équipe de M. H. Chevrette;

Coupe de M. J. Smith, "ladies variety", Mlle M. Auger;

Coupe du club, chien n'ayant pas gagné de prix spécial, M. Henri D'Auteuil;

Coupe de la Commission, chienne bulldog français, Duc d'Orléans, M. J.-D. Beaudoin;

Coupe de M. Jos. Galarneau, aire-dale, Man O'War, M. Zotique Viau;

Coupe de M. G.-E. Létourneau, bull terrier, Bergerville Duke, M. Robert Belleau;

Coupe du Yellow Taxi, chien bulldog français, Duc d'Orléans;

Coupe de M. Arthur Duquet, bulldog français, Fleurette, M. A.-S. Bigaouette;

Coupe de M. John Allen, de Linton Jet., american foxhound, Dick, M. Jos. Matte;

Coupe de la Commission, irish setter, Senora Ami;

Coupe de la Commission, cocker, Cap Rouge Peggy, M. Gustave Lange-lier;

Coupe de la Commission, policier alsacien, Rex, M. G. Plamondon;

Coupe de la Commission, policier belge, Princess, M. Albert Julien;

Coupe de la Commission, bulldog anglais, Culligan, M. J.-O. Auger;

Coupe de la Commission, chienne bulldog anglais, Lady Susie, M. John Dean;

Coupe de M. Henry Doyle, chienne cocker rouge, Cap Rouge Peggy.

Coupe de la Commission, 15 à 20 livres, Jiggs, M. J.-R. Marois;

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du
charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par
les plus grandes artistes du monde et les beautés
européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants
et les maintenir droits, aussi pour leur donner une
couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meil-
leurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputa-
tion européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourélie, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

Coupe de la Commission, boston terrier, 20 à 25 livres, Little Betty, M. M.-J. Stapleton;

Coupe de la Commission smooth fox terrier, Sambo, M. H. Henrichon;

Coupe de la Commission, husky, Loup, Dr J.-E. LaForest;

Coupe de la maison C. Duquet, petit Boston terrier, - King of Waht's Wanted, M. M.-J. Stapleton;

Coupe de la maison G. Seifert & Sons, chienne de moins de 15 livres. Boston terrier, propriété d'un membre du club, Queen of Waht's Wanted, M. M.-J. Stapleton.

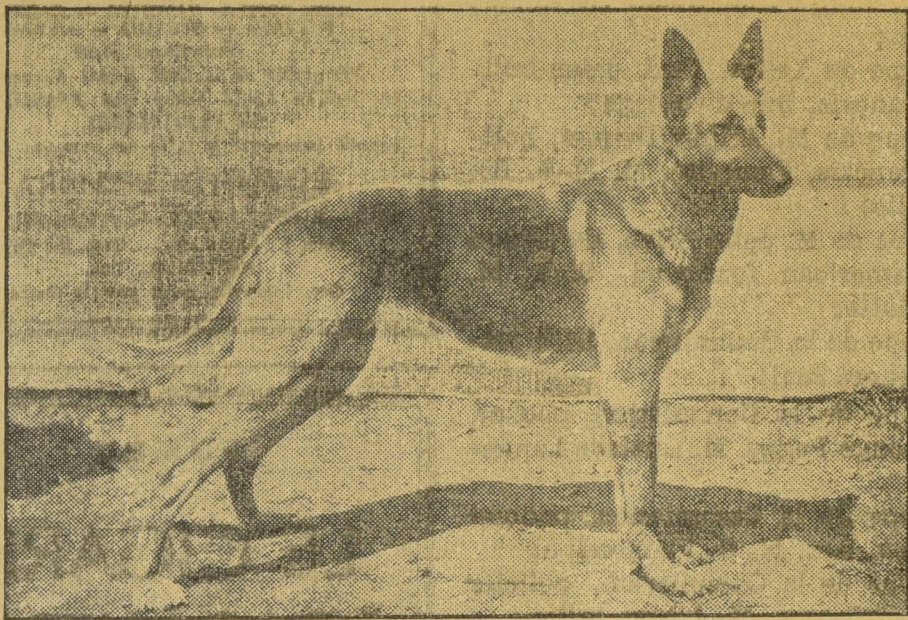
—o—

EXPOSITION CANINE DU 22 AOÛT 1925

—

Comme par le passé, le Ladies Kennel Club de Montréal a eu son exposition annuelle le 22 août dernier, et le succès obtenu a été sans précédent, le record des entrées à l'expo-

comité exécutif pour avoir mené à si bonne fin une oeuvre aussi difficile, à une époque surtout où la population ne rêve que villégiature. Mais, heureusement, les fervents du sport ca-



En position de montre.—FLORA, propriété du Belgium Kennel, primée à la dernière exposition.

sition de l'an dernier ayant été dépassé de beaucoup.

L'assistance nombreuse qui a par sa présence assuré le succès financier de l'entreprise, n'a cessé de louer le zèle et l'intelligente organisation du

nin sont légion et, on peut dire, un peu là!

Les Epagneuls "cookers" étaient très bien représentés par Ch. Sonora Peggy, à madame Trudeau; Enright's Ra-

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

✉ TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal

DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

diance, à madame J. H. Enright; Dарkey of Derby à M. F. E. Stuart.

Les Irish Setters dont Appréciation Roger de M. Brissette, Sonora Elcho, de M. Trudeau, Wild Irish Barney de P. Doyle.

Les Lévrier Russes en bon nombre et tous de qualité ajoutaient à la beauté de l'exposition.

Les Boston Terrier étaient de très bonne qualité et en grand nombre.

Il y avait une forte entrée d'Alsaciens dont Jasso à M. Arthur Cawthorn fut un des gagnants ainsi que Fugo of Carnegy du Belgium Kennel. Flora Von Hiltal, du même chenil, a remporté tous les honneurs de sa classe.

CLASSE DES GROENENDAEL

Lierreau au Belgium Kennel a remporté les premiers prix pour mâle.

CONCOURS DE CHIENS POLICIERS DU 19 SEPTEMBRE



TONY, Groenendael. Propriété de M. E. Rouly, le vainqueur de la classe ouverte et gagnant du championnat de 1925.

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aînes*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

Flash, à M. G. Beauchamp, la première place pour femelle.

Le champion Tor y, à M. E. Rouly, était à l'exposition comme exhibit seulement.

Madame Béland, comme toujours, contrôlait le nombre des entrées dans les Poméraniens nains.

Les Pékinois en grand nombre aussi étaient très admirés du public.

Pendant l'exposition MM. E. Rouly et Geo. Domus, respectivement avec leurs chiens et apaches ont donné une belle exposition de travail de chiens policiers qui a été très applaudie.

— O —

LE CHAMPIONNAT DU CANADA

Le concours de dressage du chien Policier pour le championnat du Canada a eu lieu samedi le 19 septembre dernier et le travail s'est fait devant une foule de plusieurs milliers d'amateurs accourus pour applaudir leur favori.



GALOPIN, un des vainqueurs du concours de chiens policiers du 19 septembre.

La température qui depuis plusieurs jours était très mauvaise a fini par s'améliorer et le soleil jetait ses rayons sur l'immense terrain qu'est celui du National, semblant dire aux concurrents: allez-y sans crainte, je surveille Dame la pluie.

On peut dire sans crainte de se tromper que les six chiens qui ont pris part au concours sont les six meilleurs chiens du Canada, et on peut compter les lauréats du concours comme les meilleurs de l'Amérique.



FOCH, 1er prix de la classe des novices, Alsacien, propriété de M. Vezeau.

Le championnat du Canada a été gagné par Tor y, Groenendaël, à M. E. Rouly. Tor y conserve son titre qu'il détient depuis 1924, la seconde place a été enlevée par Zénia des Hallates, Malinoise, propriété du Belug Kennels, à MM. Domus et Huets.

La troisième par Galopin, Groenendaël, du même chenil. Fydo, un Alsacien de grand mérite, s'est classé bon quatrième, il est la propriété de M. J. P. Doyle.

CLASSE DES NOVICES

Dans la classe des novices, Foch, Alsacien, à M. Vezeau, a remporté la palme, et de magnifiques coupes.

Nous avons particulièrement remarqué une jeune chienne du nom de Gamine, Malinoise, propriété de M. Gareau, de St-Césaire, et qui s'est placée deuxième dans la classe des novices. Cette bête promet beaucoup pour l'avenir.

Nous devons une mention particulière à M. E. Martel, le dévoué trésorier du club, à qui incombe la charge de surintendant du concours, pour sa bonne administration.

Nous félicitons aussi les docteurs A. A. et Georges Etienne, M. Raoul Goyette et M. Germain qui ont grandement contribué au succès du concours.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue
Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

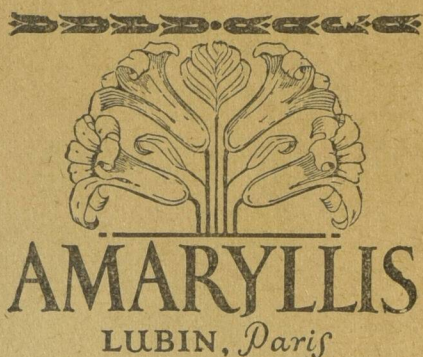
est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL



LA Rose qui s'ouvre
au matin n'est pas
plus suave que la
Femme qui emploie
le parfum et la poudre
AMARYLLIS de
Lubin, Paris.



POUR VIVRE VIEUX — MANGEZ DU RIZ

Le riz, aliment parfait et qui est une chose délicieuse quand les cuisinières ne le sabotent pas et n'en font point cette colle gluante si désagréable aux amateurs de bon riz.

Voici comment on le prépare:

1° Bien laver le riz à l'eau tiède en changeant l'eau jusqu'à ce qu'elle cesse d'être blanche;

2° Faire bouillir dans une casserole environ deux volumes d'eau salée pour un volume de bon riz. L'ébullition d'eau obtenue, y jeter le riz et laisser bouillir vingt-cinq à trente minutes à casserole découverte, feu assez vif, pour que les grains de riz agités ne s'agglutinent pas les uns aux autres;

3° Egoutter le riz, l'étaler sur un plat et le faire sécher à l'entrée du four.

—o—

POUR PERCER DES PETITS TROUS DANS LE VERRE

—

Quand il s'agit de percer de petits trous dans le verre, on emploie généralement des équarisseurs qui sont des outils employés pour agrandir des trous qui ont déjà été percés dans des pièces de métal.

Au lieu d'un équarisseur, on peut utiliser une lime tiers-point, dont on aura cassé une petite partie de la pointe.

L'outil doit être tourné très rapidement, soit avec la main qui fait pression, soit avec une petite machine à percer à main. Il faut humecter le verre continuellement avec de l'essence de térébenthine dans laquelle on a fait dissoudre un peu de camphre.

On peut remplacer l'essence de térébenthine par du pétrole ordinaire, mais le perçage se fait plus lentement; néanmoins, pour percer un carreau de vitre ordinaire, il faut bien compter cinq bonnes minutes.

—o—

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit et qu'on fait.

Nez et Gorges Débarrassés du Catarrhe



Des centaines de nez et de gorges par tout le Canada et les Etats-Unis ont été soulagés du catarrhe avec tous ses désagréments. Ces nez et ces gorges étaient très malades—surtout quelques-uns. Ils avaient tracassé leurs possesseurs pendant longtemps. Les nez avaient été obstrués—des croûtes s'étaient formées—du mucus s'était ramassé et avait formé des masses qu'il fallait constamment enlever en se mouchant.

Un peu de ce mucus purulent descendait dans les gorges appartenant aux nez ci-haut nommés et les rendait au vif et malades, avec une sensation constante et ennuyeuse de chatouillement.



Il n'y a pas à s'étonner que les yeux qui vont à ces nez et ces gorges devinssent aqueux et faibles—l'haleine devenant fétide et l'odorat disparaissant graduellement.

Mais quel changement arriva-t-il à ces mêmes nez et gorges, grâce à la méthode de traitement du Spécialiste Sproule pour le Catarrhe, 376 Cornhill Building, Boston? Ils devinrent encore une

fois les organes utiles, doux et clairs du corps pour lesquels le Créateur les avait créés. Tout le mucus désagréable disparut, parce qu'il n'y eut plus d'inflammation et de germes de catarrhe pour le causer. Les yeux, le nez, la gorge devinrent libres et clairs. Cette stupide sensation de lourdeur s'en est allée—et les heureux soulagés rencontrèrent leurs amis heureux et guéris.

CONSULTATION GRATUITE SUR VOTRE NEZ ET VOTRE GORGE

N'aimeriez-vous pas à savoir comment VOTRE nez et VOTRE gorge peuvent être débarrassés du catarrhe? Alors répondez à ces questions, oui ou non, selon le cas, donnez votre nom et votre adresse au long, et envoyez le coupon au Spécialiste Sproule.

CE COUPON donne droit aux lecteurs de ce journal à recevoir gratuitement une consultation sur le catarrhe.

*Votre gorge est-elle au vif?
Eternuez-vous souvent?
Votre haleine est-elle mauvaise?
Vos yeux coulent-ils?
Prenez-vous facilement le rhume?
Votre nez est-il bouché?
Crachez-vous souvent?
Des croûtes se forment-elles dans votre nez?
Etes-vous pire dans les temps humides?
Vous mouchez-vous beaucoup?
Perdez-vous le sens de l'odorat?
Avez-vous un mauvais goût dans la bouche, le matin?
Avez-vous une torpeur générale?
Sentez-vous le besoin de vous débarrasser la gorge en vous levant?
Eprouvez-vous un chatouillement dans la gorge?
Avez-vous un écoulement du nez?
Le mucus descend-il de votre nez dans la gorge?*

NOM AU LONG

ADRESSE

Le Spécialiste Sproule s'occupe depuis plus de trente ans de débarrasser les nez et les gorges de cette inflammation des membranes muqueuses appelée catarrhe, après avoir étudié et avoir été gradué à l'Université de Dublin, Irlande. Tout homme qui travaille pendant plus de trente ans dans une profession sait ce dont il parle, et il dit en toute sincérité: "Si votre nez et votre gorge sont devenus une victime du catarrhe, prenez mon conseil et soulagez-vous rapidement. Vous pourriez peut-être regretter d'avoir retardé".

Quand votre lettre arrivera, il vous sera envoyé un avis gratuit pour justement ce que vous devez faire pour débarrasser votre nez ou votre gorge du catarrhe. Il n'y a pas de raison pour que VOTRE nez et votre gorge n'appartiennent pas à une personne heureuse, débarrassée du catarrhe aussi bien que des centaines d'autres.

N'attendez pas, écrivez maintenant pour avoir un conseil. Ayez pitié de ce nez et de cette gorge infectés de ce catarrhe et voyez s'ils ne peuvent devenir les parties confortables et en santé de votre corps qu'ils devraient être. Ecrivez en français ou en anglais. Répondez aux questions et envoyez votre lettre par la poste à SPROULE, Spécialiste du catarrhe, 376 CORNHILL BUILDING, BOSTON, MASS.

Quand la Beauté est en Jeu

— ne badinez pas

*Adoptez un savon fabriqué dans un but UNIQUE:
la préservation du teint*

DANS votre intérêt et le nôtre, nous publions cette communication dont feront leur profit toutes les personnes soucieuses de leur teint. Beaucoup de gens, nous dit-on, s'imaginent que les savons de toilette ordinaires, qui s'intitulent savons "pour le teint", agissent sur la peau à la manière du Palmolive.

Ces gens se trompent. Les teints Palmolive sont attribuables au Palmolive, uniquement.

On conseillait anciennement aux femmes de ne jamais se savonner la figure, tous les savons étant alors jugés trop rudes.

Mais bientôt vint le Palmolive, composé d'huiles cosmétiques célèbres depuis les temps reculés de Cléopâtre, et dont on pouvait se servir sans aucun danger pour le teint. Son SEUL et UNIQUE objet était la protection du teint.

Ce savon a changé l'idée qu'on avait des savons. Sur la recommandation de spécialistes, le plus souvent, les femmes en firent l'essai. Et il sut rendre la beauté et la jeunesse à tant de femmes que des milliers s'empressèrent de l'adopter.

Palmolive ne tarda pas à devenir le savon de toilette le plus répandu dans le monde entier. En France, pays des cosmétiques pourtant, il supplanta en peu de temps les savons français, et si bien qu'il est aujourd'hui l'un des deux savons qui s'y vendent le plus.

Il réalisait la conception que se faisaient les Françaises du savon idéal. Ses qualités cosmétiques sont d'une extrême importance dans les traitements de beauté français.

Vous pouvez quand même être tenté d'expérimenter, au risque de votre teint, des savons rivaux qui ne sont pas reconnus. Réfléchissez bien avant de faire cet essai.

Palmolive est le résultat de 60 années d'études sur le savon, en vue de la beauté du teint. Il est destiné à bien faire UNE chose, soit, de protéger votre teint; de conserver votre charme et prolonger ainsi votre jeunesse.

Ce sont là ses seules prétentions, car Palmolive est réservé aux fins de la toilette. Il est trop neutre pour agir sur les tissus. Le ferait-on servir à d'autres usages qu'à celui du teint que ses qualités cosmétiques en souffriraient. Un beau teint est chose trop précieuse pour qu'on l'expose et c'est pour quoi nous ne saurions franchement pas fabriquer un savon de beauté qui pût servir à tous les usages.

Il existe à 25c et plus des savons pour le teint qui, nous l'admettons, se rapprochent du Palmolive par la qualité. Nous en connaissons quelques-uns. Mais le Palmolive se vend 10c—pas plus cher que les savons ordinaires. Seule une production énorme vous permet de l'acheter à un prix aussi modique. Réfléchissez bien à tout cela avant d'accepter l'essai d'un autre savon se réclamant des avantages du Palmolive. Quand la beauté est en jeu, vous ne sauriez vous servir que du Palmolive, savon de confiance. C'est la formule enseignée par la nature. Il y va de votre intérêt de "Conserver ce teint d'écolière".

THE PALMOLIVE CO. OF CANADA LTD., TORONTO, ONT.

Savon provenant des arbres

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les merveilleuses huiles de beauté de l'olivier, palmier africain et cocotier—sans aucune autre matière grasse.

Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive — car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte naturelle.

Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange exclusif — considéré comme un des plus grands secrets de beauté au monde.



FABRIQUE AU
CANADA

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.